HISTOIRE DES MÉDECINS JUIFS ANCIENS ET MODERNES

Eliakim Carmoly





HISTOIRE

DES MÉDECINS JUIFS

ANCIENS ET MODERNES.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE H. BOURLARD,
Rue de N.-D.-aux-Neiges, Jardins d'Idalie, N° 6.

HISTOIRE

DES MÉDECINS JUIFS

ANCIENS ET MODERNES,

Par E. Carmoly.

Tome Premier.





BRUXELLES,

SOCIÉTÉ ENCYCLOGRAPHIQUE DES SCIENCES MÉDICALES
55, MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES.

1844

AVANT-PROPOS

DES ÉDITEURS.

L'histoire, dans toutes ses branches, est une des matières qui aujourd'hui fixent particulièrement l'attention de tous les hommes sérieux, de tous les hommes positifs.

Au milieu du développement de toutes les sciences de toutes les institutions, la médecine semblait avoir participé le moins à cet élan qui emporte les esprits vers l'étude des faits historiques. Il existe, il est vrai, quelques *histoires générales* de la médecine, entre

autres celle de Freind, qui est regardée comme le guide classique de cet art. Mais le besoin *d'histoires spéciales* s'est fait également sentir, et parmi celles-ci la plus importante est sans contredit l'histoire des médecins juifs. Freind les appelle lui-même *les Princes de la médecine au moyen âge.* Or, cette lacune considérable dans l'histoire de la médecine et dans l'histoire générale, vient d'être remplie par l'ouvrage dont nous présentons le premier volume au public. Il est déjà connu avantageusement dans toute l'Europe par des fragments qui en ont paru dès 1839 dans l'*Encyclographie des sciences médicales*, dans le *Bulletin médical Belge,* et dans la *Revue Orientale;* fragments qui ont été reproduits en hollandais, en allemand, en latin etc. Son auteur M. Carmoly, passe pour un des savants qui honorent le plus la France par son esprit et son érudition. Nous croyons qu'après la lecture du premier volume de son histoire de médecins juifs, on trouvera que cette réputation n'est pas usurpée. C'est un travail

entièrement nouveau; car il n'existe aucun ouvrage sur ces maîtres de l'art médical de tous les temps. Doué d'un esprit éminemment critique, d'une grande intelligence dans les matières d'histoire, M. Carmoly a pu rechercher l'origine de la médecine juive, apprécier la valeur scientifique de ses disciples dans l'antiquité, dans le moyen âge, et dans les temps modernes jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Telles sont les parties les plus importantes du premier volume du travail de M. Carmoly. Le second volume contient la continuation de l'histoire des médecins israélites jusqu'aud'hui, une Bibliographie médicale juive de tous les pays et de toutes les langues; un coup-d'œil sur les éprigrammes, satires et sarcasmes dirigés contre les médecins et contre la médecine israéliste depuis les temps les plus reculés, avec des additions et corrections au premier volume.

Nous ne doutons pas du succès d'un ouvrage recommandable à tant de titres et qui, nous l'espérons, pour les amis de la science, ne sera que la première

série d'une suite de travaux de même genre sur les médecins. Personne n'est plus capable que M. Carmoly d'entreprendre un travail de cette nature qui aurait, par exemple, pour sujet l'histoire des médecins arabes.

HISTOIRE

DES

MÉDECINS JUIFS.

---

§ I.

Origine de la médecine.

L'origine de l'art de guérir, comme le commencement de toute chose humaine, ne peut être précisément indiquée. Nous savons seulement que dès les premières époques de la société, la médecine était déjà pratiquée avec un certain éclat : c'en est déjà assez pour juger qu'à l'apparition des arts naissants, elle avait pris place à côté d'eux (1).

On doit avouer cependant que nous n'avons point d'aperçus dignes d'attention qui soient antérieurs à Moïse, le plus grand des prophètes, le plus sublime des législateurs. Il ne faut donc chercher que dans les livres sacrés les premières notions de la médecine.

(1) Cabanis, *Révol. de la médecine*, chap. II, § 1, p. 38.

Certains commentateurs de ces saints écrits ont conclu de ce qu'il est dit dans la Genèse (1) que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam pour qu'il leur donnât des noms, que ce père du genre humain avait été doué en même temps d'une parfaite connaissance de leurs qualités, ainsi que de celles des autres créatures, d'où il résulterait qu'Adam n'ignorait pas les diverses applications que la médecine pouvait en faire. Ces auteurs s'appuient sur ce passage de l'Ecclésiastique : *Honorez le médecin à cause du besoin que vous en avez, car c'est le Très-Haut qui l'a créé ; c'est de Dieu que vient toute guérison* (2). Sans entrer dans des discussions interminables, bornons-nous à exposer ce qu'il y a de positif dans le texte de l'Écriture Sainte. Nous y voyons l'Égypte, cet ancien berceau de la sagesse, en possession de l'art d'embaumer les corps, dès le temps de Joseph (3). Cet usage doit faire présumer chez les Égyptiens quelques notions d'anatomie, et il a dû leur en donner de bonne heure sur le siége des maladies et sur les désordres qu'elles occasionnent.

On a souvent agité la question de savoir si les hébreux ont enseigné l'art de guérir aux Égyptiens, ou si ces premiers l'ont appris de ces derniers. Il suffira de faire observer que les deux nations, ayant habité longtemps ensemble, durent se communiquer leurs sciences et leurs connaissances.

§ II.

Médecine de Moïse.

Quoi qu'il en soit, un grand nombre de passages de l'Écriture Sainte nous font entrevoir que Moïse avait des notions fort étendues en médecine comme dans toutes les autres connaissances humaines.

Il en a donné les preuves les moins équivoques dans la partie des lois qui contiennent des préceptes d'hygiène, et l'indication des caractères auxquels on peut reconnaître la lèpre blanche, ainsi que celle des moyens qu'il faut mettre en usage pour la guérir.

(1) Chapitre II, vers. 19 et 20.
(2) ECCLÉSIAST., XXXIII, 1 et 2.
(3) GENÈSE, L. 2 et 3.

Il apprend à distinguer les taches qui annoncent l'invasion prochaine ou l'existence de cette lèpre, de celles qui ne doivent inspirer aucun soupçon (1). Il porte un jugement très sain sur la nature critique des croûtes et des éruptions qui s'observent dans cette affection (2), sur la complication de la lèpre blanche invétérée (3), et sur plusieurs autres accidents de cette redoutable maladie. Les médecins modernes ont eu quelquefois, mais rarement, occasion de s'assurer combien tout ce que ce grand homme dit est exact (4).

La guérison de la lèpre, comme celle de toutes les autres maladies, est l'effet immédiat de la toute-puissance de Dieu, qui les envoyait à ceux qui l'avaient offensé et les guérissait ensuite, lorsqu'on l'avait apaisé par des prières.

Déjà Abraham, le père du peuple d'Israël, pria l'Éternel de guérir Abimelech, sa femme et ses servantes, qu'il avait frappés à cause de Sara, sa femme (5).

Quand Miriam, sœur de Moïse, se permit de murmurer contre le grand législateur, Dieu la frappa de la lèpre, dont elle ne fut délivrée que lorsque Moïse pria Dieu de la guérir (6). Le peuple s'étant révolté, il se manifesta une épidémie qui fit périr quatorze mille sept cents hommes, et qui ne cessa que lorsque le grand-prêtre Ahron eût offert de l'encens (7).

Auprès de Mara, Dieu fit annoncer par Moïse à son peuple, que s'il observait toutes ses lois, il ne serait jamais atteint d'aucune des plaies de l'Égypte, car *l'Éternel est le médecin du peuple* (8). Enfin Dieu maudit tous les violateurs de sa loi : il les menace de maladies et de toutes sortes de malheurs (9).

(1) Lévitique, xiii, 3 et 20.

(2) *Ibidem*, xiii, 6.

(3) *Ibidem*, xiii, 10.

(4) Hensler, *Vom abendlandische Aussatze*, p. 105 et suiv.

(5) Genèse, xx, 17 et 18.

(6) Nombres, xii, 10 et suiv.

(7) *Ibidem*, xvi, 47, 48, 49 et 50.

(8) Exode, xv, 26.

(9) Deutéronome, xxviii, 22.

§ III.

La médecine entre les mains des prêtres.

Les prêtres paraissent avoir été dès l'origine les premiers médecins des hébreux. C'était aux prêtres enfants de Levi qu'on s'adressait pour le traitement de la lèpre. Ils décidaient du sort des hommes attaqués de la maladie (1) ; ils insolaient le malade, purifiaient son corps, et faisaient des sacrifices expiatoires pour lesquels ils choisissaient des agneaux, des oiseaux et de l'huile (2).

L'exercice de la médecine resta l'apanage du sacerdoce, même après que les israélites se furent rendus maîtres de la Palestine. Les maladies étaient toujours considérées comme occasionnées immédiatement par le Très-Haut, qui manifestait sa volonté suprême aux grands-prêtres. Ceux-ci immolaient des victimes pour apaiser son courroux et pour faire cesser les maladies qui en étaient l'expiation. Dès que les sacrifices lui agréaient, on voyait ces maux disparaître. Les Philistins, ayant enlevé, au temps de Samuel, l'arche d'alliance, furent frappés de maux, dont ils ne parvinrent à se délivrer qu'en consacrant à l'Éternel des figures en or de leurs excroissances (3). Un seul regard que les Bethléemites jetèrent sur l'arche sainte, leur attira une affection affreuse, qui en moissonna un grand nombre (4). Plus tard, Saül étant atteint d'une cruelle mélancolie, on l'attribna à un esprit malin suscité de Dieu pour tourmenter ce roi, et ne pouvant être expulsé que par les sons ravissants de la harpe du fils de Jessé (5). Le fléau qui éclata sous David en punition du dénombrement ordonné par ce prince, nous prouve suffisamment que les hébreux voyaient dans les infirmités des châtiments infligés par le ciel, et auxquels lui seul pouvait mettre un terme.

(1) Lévitique, xiii, 2 et suiv.

(2) *Ibidem*, xiv, 3 et suiv.

(3) Samuel, v et vi.

(4) *Ibidem*, xvi, 16 et 17.

(5) *Ibidem*, xvi, 6 et 7.

§ IV.

Salomon.

Enfin parut Salomon. Les vastes connaissances de ce monarque ne méritent pas moins notre admiration que son goût éclairé pour le commerce et les beaux-arts, qui contribua tant au bien-être du peuple. « Sa sagesse, dit l'Écriture Sainte (1), surpassait celle de tous les Orientaux et des Égyptiens. Il était plus sage qu'aucun homme, plus qu'Éthan Ezrachi, que Heman, que Calcol et Dardah, les fils de Mahol, et sa réputation s'étendait dans tous les pays d'alentour. Il connaissait les plantes, depuis le cèdre qui couronne la cîme du Liban, jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille. L'histoire des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des insectes ne lui était non plus étrangères. »

Il n'est donc pas surprenant que la tradition lui attribue un ouvrage qui enseignait à traiter les maladies par des moyens naturels, ouvrage qu'Ézéchias détruisit, parce que l'usage des remèdes qu'il indiquait nuisait aux intérêts des lévites, qui guérissaient les maladies par des sacrifices expiatoires (2). Quoi qu'il en soit, Salomon a toujours été révéré dans l'Orient comme le plus grand médecin. Les ouvrages médicaux qu'on croit de lui ont porté sa renommée jusqu'aux Arabes (3). Suivant quelques auteurs de cette nation, Salomon leur aurait laissé une histoire des plantes et des animaux, ainsi qu'une foule de livres sur toutes les sciences physiques. Malgré le grand nombre de ces ouvrages, il est difficile de savoir au juste l'opinion de salomon sur la vraie médecine; car on n'a, suivant les écrivains arabes, qu'une notion très vague de ce qui constituait le médecin. On s'imagina que c'était celui à qui sa charge donnait le titre de divin.

§ V.

La médecine cultivée par les prophètes.

Après la mort de Salomon, l'art de guérir devint la propriété des prophètes. Ces envoyés du seigneur provoquaient des mala-

(1) Rois, IV, 38-34.

(2) Talmud, traité *Pesachim*, chap. IV, p. 56; Suidas, voc. *Ezexias.*

(3) Alman, *Schear ha-Chesehek*, Livourne, 1790, p. 17; *Kerem Chemed*, tom. II, p. 52.

dies quand Dieu était irrité, et eux seuls avaient le pouvoir de les guérir. Jéroboam ayant manqué de respect à l'un de ces serviteurs de Dieu, vit sa main se dessécher, et pour être délivré de cette paralysie, il fut obligé de supplier le prophète d'intercéder en sa faveur auprès de l'Éternel (1).

Le fils de ce prince étant tombé malade, et la reine désirant connaître quelle serait l'issue de la maladie, elle alla consulter à Silo le prophète Ahias, qui prédit la mort prochaine de son enfant (2).

Celui qui se rendit le plus célèbre par ses cures prophétiques, fut Élie, qui rappela à la vie le fils d'une veuve de Sarepta (Sarfand) plongé dans un sommeil léthargique simulant une mort véritable (3) ; qui prédit au roi Joram une maladie des intestins dans laquelle les viscères corrompus paraîtraient sortir du corps (4), et qui annonça quelque chose de semblable à Ahasja (5).

Élisée d'Abel-Mehola hérita de l'esprit prophétique d'Élie. Il guérit le fils asphyxié d'une femme de Sunam (6), et délivra de la lèpre Naaman, général syrien, en lui prescrivant de se baigner dans les eaux du Jourdain (7). Le prophète Isaïe guérit aussi le roi Ézéchias d'une affection du système glanduleux, par l'application d'un cataplasme de figues (8).

Quand le roi Asa fut atteint de la goutte, il négligea de consulter les prophètes, et s'adressa aux médecins ordinaires, les lévites : aussi mourut-il après avoir langui deux années, et sa mort fut attribuée à ce qu'il n'avait pas invoqué le Seigneur (9).

Le roi Osias fut également frappé de la lèpre pour avoir voulu brûler de l'encens dans le temple, et pour avoir résisté aux prêtres, lorsqu'ils lui représentèrent l'inconséquence de sa conduite (10).

Le prophète Jérémie se demande s'il n'y a plus de médecins en

(1) I Rois, xiii.
(2) *Ibidem*, xiv.
(3) I Rois, xvii.
(4) II Chron., xxi.
(5) II Rois, i.
(6) *Ibidem*, iv.
(7) *Ibidem*, v.
(8) II *Ibidem*, xx. — Comparez Josèphe, *Antiq. jud.*, *lib.* xc, 2.
(9) II Chron., xxvi, 19.
(10) Jérémie, viii, 22.

Galaad (1), et Ézéchiel nous indique les moyens employés de son temps pour la réconduction de la contusion des fractures. « On n'a pas, dit-il, étendu le bras de Pharaon pour le guérir, on ne l'a pas lié de linge et enveloppé de bandelettes pour le fortifier (2). »

§ VI.

Autres médecins hébreux.

Il paraît, d'après Isaïe (3), que les chefs d'Israël devaient être instruits des secrets de l'art de guérir. « En ce temps-là, dit-il, l'homme prendra son frère et lui dira : Vous avez un habit, soyez notre conducteur, et guérissez-nous de notre chute. Et il répondra en disant : Je ne suis point médecin, ne m'établissez point chef du peuple. » Jérémie (4), Osée (5) et Zacharie (6) étaient encore de cette opinion. La manière dont ils s'expriment prouve que l'ignorance de la médecine était presque une exclusion de la souveraineté.

D'un autre côté, il est hors de doute que cette science fut cultivée aussi par les docteurs de la loi, dont Esdras le scribe peut être considéré comme le chef. Les docteurs de la loi ont toujours été considérés comme les dépositaires, et l'ont regardée comme une propriété qui leur appartenait exclusivement. Voyant l'ascendant et la considération que leur savoir donnait dans le public, ils firent de cette connaissance un mystère, et prirent toutes les précautions possibles pour en interdire l'accès aux autres classes de la société.

Mais ont-ils cultivé cette science avec méthode, et remarque-t-on qu'ils lui aient fait faire quelques progrès sensibles ? C'est ce que je ne pense pas ; au moins ils ne nous ont rien transmis pour en juger. Toutefois, au rapport de la tradition, Esdras et Néhémias étaient très instruits dans la vertu des plantes et la propriété

(1) Jérémie, viii, 22.
(2) Ézéchiel, xxx, 21.
(3) Isaïe, iii, 6.
(4) Jérémie, vi, 14.
(5) Osée, v, 13.
(6) Zacharie, xi, 16.

des racines. Les sentences de Josué, fils de Sirach, prouvent également l'importace accordée par les docteurs juifs à la médecine pendant l'existence du second temple. « Honores le médecin, dit-il, sa science le fait marcher la tête levée et lui mérite l'admiration des princes. Quand tu te sentiras malade, invoques Dieu et appelles le médecin ; car l'homme prudent ne dédaigne pas les médicaments de la terre (1).

§ VII.

Les Esseniens.

Enfin une secte entière des hébreux était renommée alors pour son habileté dans le traitement des maladies. On la désigne indifféremment par le nom d'*Esseniens* ou par celui de *Thérapeutes*, qui signifie *guérisseurs*, *médecins*. Cette secte, qui eut de nombreux partisans en Judée et en Égypte, surtout à Alexandrie, se distinguait par toutes les vertus austères et par l'amour le plus pur de Dieu et du prochain. Combattant les Sadducéens, elle admettait, après la mort, une autre vie, dans laquelle les gens de bien n'avaient rien à redouter, tandis que les méchants, relégués dans une espèce de Tartare, souffraient toute sorte de tourments. Après avoir commencé le jour par la prière, ils se rendaient séparément à leurs travaux, et faisaient des ablutions au milieu du jour. Dans leurs retraites, ils s'appliquaient à l'étude des livres anciens, et surtout de la médecine. Théodore-le-Médecin, homme de grand mérite qui florissait à Alexandrie (2), était peut-être l'un de ces sectateurs.

Les Esseniens, célèbres par une morale si pure et si douce, cultivèrent la médecine, non-seulement pour se rendre plus recommandables, mais pour trouver les moyens de perfectionner les âmes, en rendant les corps plus sains. Apôtres de leur doctrine, ils l'appuyaient par des guérisons multipliées et notoires. Les membres de cette congrégation furent regardés comme des saints et comme des médecins auxquels la foi et les paroles suffisaient pour guérir les maladies. Cette méthode de chasser les esprits im-

(1) Ecclésiaste, xxxviii, 1, 15.
(2) Mischna, *Traité Bechoroth*, chap. iv, 4.

purs du corps des malades par des conjurations, était alors suivie également par les Pharisiens. Josèphe (1) nous raconte avoir été témoin de la guérison d'un possédé, opérée par un certain Éléazar, en présence de l'empereur Vespasien. Le docteur introduisit dans le nez du malade une racine recommandée en pareil cas par le roi Salomon, auquel Dieu avait accordé ce don : il prononça, de plus, le nom de cet ancien monarque d'Israël, et les formules magiques qu'il avait enseignées.

§ VIII.

Akiba et Ismaël.

La ruine de Jérusalem par Titus causa peu de changement dans l'étude des hébreux. La médecine surtout fut enseignée alors avec beaucoup de soin. Ils l'enrichirent de plusieurs découvertes importantes rapportées par divers auteurs anciens. Celse, entr'autres, cite deux médicaments de médecins juifs (2). Parmi les médecins de cette époque, on peut citer Akiba et Ismaël.

Ces deux docteurs se promenaient un jour dans les places publiques de la ville sainte ; un homme inconnu vint se placer auprès d'eux. Bientôt après ils furent accostés par un malade qui leur parla en ces termes : « Mes maîtres, donnez-moi les moyens de me relever de cette maladie. »

Ils lui conseillèrent un remède.

— Prends cela, lui dirent-ils, jusqu'à ce que tu sois guéri.

A peine le patient fut-il parti que l'inconnu qui s'était placé dans leur compagnie, demanda aux médecins, qui avait affligé cet homme d'une pareille maladie ?

Dieu, répondirent-ils.

Là-dessus il commença à parler de la sorte :

— Vous dites Dieu, et vous vous appropriez une chose qui ne vous appartient pas ; il frappe et vous voulez guérir.

— Quelle est votre profession ?

— Je suis laboureur, comme vous le démontre ma faucille.

— Qui a créé et qui produit les fruits ?

(1) Josèphe, *Ant. Jud. lib.*, VIII, cap. 11.
(2) A. C. Celsi, *De re medica*, lib. V, cap. 19 et 22.

— Dieu.

— Pourquoi t'appropries-tu une chose qui ne t'appartient pas? Il a créé la terre et tu recueilles ses fruits?

— Voyez, si je ne l'eusse point labourée, ensemencée, fumée, sarclée, la terre n'aurait rien produit.

— Sans doute, mais ta profession devait t'apprendre à reconnaître ce que dit l'Écriture : La vie de l'homme est comme l'herbe, elle fleurit comme la fleur des champs! Aussi, comme la plante qui n'est point engraissée ni cultivée ne pousse pas, et que même quand elle pousse, elle meurt si elle n'est point rafraîchie par l'eau ou soignée d'une autre manière et relevée par une digue, de même le corps du malade est la plante, l'engrais est la médecine, le laboureur est le médecin.

— Eh bien! pardonnez-moi et ne m'en voulez point.

— Soit. Mais sache que le corps entier dépend de ses parties respectives, et que l'une ne peut subsister sans l'autre. Quand elles viennent à s'affaiblir, le corps s'affaiblit et meurt, semblable à la maison qui a quatre murailles, une d'elles vient-elle à tomber, toute la maison s'écroule (1).

§ IX.

Description d'un chien enragé.

Les progrès que la médecine fit alors dans les écoles juives nous sont constatés par la description de plusieurs maladies. Nous citons entre autres celle d'un chien enragé (2) :

Les signes qui dénotent un chien enragé sont ceux qui suivent : sa gueule est ouverte, sa bave coule, ses oreilles sont baissées, sa queue pend entre ses deux jambes, il marche de côté, et les chiens aboient après lui : d'autres disent qu'il aboie lui-même, et que sa voix n'est pas entendue. Un domestique allemand du Rabbi Iéhuda fut mordu par un chien enragé ; on lui donna à manger le diaphragme du chien, mais il ne guérit point pour cela ; ainsi, ajouta ce docteur, qu'aucun homme ne vienne plus te dire qu'un chien enragé l'a mordu, et qu'il a continué à vivre.

(1) MIDRASCH SAMUEL, chap. IV; MIDRASCH THEMURA, chap. II.
(2) TALMUD, *Traité Ioma*, chap. 5, pag. 83.

C'est ici le lieu de répondre à Séverin Pineau, qui cherche à prouver, dans son excellente dissertation de 1579, sur l'écartement des os du bassin, par un passage du livre de Zohar (1) que ce phénomène était déjà connu des juifs il y a dix-sept cents ans, et qu'Avicenne, qui avait sûrement lu ce livre cabalistique, avait adopté, sur l'écartement des os du bassin, la même opinion et l'avait exposée à peu près dans les mêmes termes (2). Le livre de Zohar a été faussement attribué à Siméon ben-Jochai, docteur du deuxième siècle; il est l'ouvrage de Moïse de Léon, rabbin du treizième siècle, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs. Ce dernier docteur, qui vivait en Espagne, avait emprunté cette observation à l'auteur arabe, comme il l'a fait en d'autres cas, pour donner de l'intérêt à son livre. Il avait imité le style des anciens docteurs, et débita son ouvrage comme une œuvre de l'antiquité. Mais on s'aperçut bientôt, par le contenu, que ce n'était que le travail d'un auteur moderne.

§ X.

Hanina, *Samuel*, *Rab.*

Quelque bornées et imparfaites que les connaissances médicales des hébreux au IIIe siècle dussent nous paraître, si nous les comparons à l'état actuel de la médecine, nous ne pouvons nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites et le degré d'étendue auquel ils ont porté l'art de guérir, en considérant l'état d'ignorance dans lequel était alors la science. Nous ne parlons que de trois médecins de cette époque. Hanina est le premier de tous les médecins de sa nation. Il mit sur son cachet une branche de palmier (3), symbole de la vraie médecine. Il devint le médecin de Jehuda, fils de Siméon, appelé par excellence *Rabbi*,

(1) *Exode*, 1, 19.

(2) *Liv.* III, *Tenic.* II. *Tract.* I, cap. II; *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*, t. IV, p. 65; *Essais historiques, littéraires et critiques sur l'art des Accouchements*, par Süe, t. I, p. 97.

(3) TALMUD, *Traité Ghitin*, chap. IX.

ha-Nasi, *ha-Kadosch*, c'est-à-dire le maître, le prince, le saint, mort vers l'an 205. Le Talmud cite notre docteur comme un médecin distingué de son époque (1).

Le second, Samuel, se fit remarquer parmi les médecins les plus célèbres de son temps. On le nomma communément *Iarchinai*, l'astronome, à cause de sa grande science dans les connaissances des astres. Samuel, après avoir exercé la médecine en Palestine, s'établit à Neharda (Hardith), ville de la basse Mésopotamie, qu'il rendit fameuse par ses cures merveilleuses. Il était bon accoucheur, excellent oculiste, et guérit le célèbre Iehuda, le prince, avec un certain remède qui porta son nom : *Collyrium de Samuel* (2) Ses aphorismes médicaux sont fort connus des Talmudistes (3).

Samuel apparut dans les champs arides de la médecine, semblable à ce fleuve bienfaisant qui porte la fécondité dans une partie des plaines de l'Égypte. Avec quelle amitié il tend la main à Rab! Samuel et Rab furent toujours étroitement unis. Une sympathie d'humeur et de caractère, un attachement inaltérable, le même penchant pour l'étude, le même amour pour les sciences, distinguèrent ces deux amis. Tandis que le premier se rendait immortel par la théorie aussi bien que par la pratique de la médecine, ce dernier s'occupait de l'étude de l'anatomie, si négligée jusqu'alors. Il consacra une somme assez considérable pour acheter des cadavres afin de faire sur eux des expériences anatomiques (4). Mais, malgré ces expériences, on ne comptait alors que deux cent quarante-huit membres à l'homme, et on avait en général si peu de respect pour sa science qu'on se servit après sa mort (en 243) de la terre de son tombeau pour se guérir de la fièvre (5)!

(1) *Traité Chulin*, chap. I, p. 7; *Traité Ioma*, p. 49.

(2) TALMUD, *Traité Sabbath*, p. 108.

(3) Voyez TALMUD, *Traité Sabbath*, p, 51, 78, 108, 133, 134, 147; *Traité Ioma*, p. 78; *Traité Thaanith*, p. 11; *Traité Iabomoth*, p. 34; *Traité Ghittin*, p. 40; *Traité Sota*, p. 10; *Traité Nedarim*, p. 71; *Traité Baba Mezia*, p. 107; *Traité Aboda-sara*, p. 30, 31; *Traité Nidda*, p. 13, 17, 25, 37 et ailleurs.

(4) TALMUD, *Traité Bachoroth*, v.

(5) TALMUD, *Traité Sanhédrin*, pag. 47, b.

§ XI.

Abba Oumna.

Les médecins juifs furent nombreux pendant le quatrième siècle. Nous parlerons principalement d'Abba Oumna. Ce médecin était très-renommé en raison de sa piété, de sa philantropie et de son expérience dans son art. Il ne faisait aucune distinction entre les pauvres et les riches, il donnait ses soins aux savants, sans exiger d'eux la plus légère récompense de ses services. Il les considérait comme ses frères et ses camarades, dont les travaux n'étaient pas moins importants que les siens, puisqu'ils avaient pour objet la guérison des maladies de l'âme.

Abba Oumna ne voulait point décourager ceux qui pourraient avoir besoin de recourir à son talent, et qui pouvaient rougir en lui apportant un trop chétif honoraire ; aussi avait-il fait suspendre dans son antichambre une boîte où chacun déposait ce qu'il jugeait convenable. Toutefois sa réputation s'étendit tous les jours de plus en plus ; et Abaïé, l'un des savants les plus distingués d'alors, ayant entendu parler de lui, voulut savoir si tout ce que l'on racontait d'un homme aussi instruit était conforme à la vérité. Il lui envoya deux de ses disciples qui étaient fort malades. Le médecin les accueillit amicalement, leur administra un remède, et les invita en outre à passer la nuit dans sa maison, ce qu'ils firent volontiers ; ils restèrent jusqu'au lendemain soir, et prirent alors congé de lui.

Avant de partir, ils s'étaient emparés d'un tapis qui couvrait l'appartement dans lequel ils avaient couché ; ils l'emportèrent et attendirent que leur excellent hôte vînt dans l'endroit où ils s''étaient placés comme pour vendre ce tapis. Ils lui demandèrent ce qu'il pouvait valoir.

Abba Oumna désigna une certaine somme.

— Ne penses-tu pas, docteur, lui répondirent les disciples, que cela vaut davantage ?

— Non, répartit le médecin, car c'est précisément la somme que j'ai payée pour un tapis qui ressemble parfaitement à celui-ci.

— Brave homme, répliquèrent-ils, c'est de chez toi que nous l'avons emporté. Dis-nous franchement, lorsque tu t'es aperçu

2

qu'il te manquait, n'as-tu pas eu une mauvaise opinion de nous?

— Vraiment non, fut la réponse de cet homme généreux. Croyez-vous donc qu'un enfant d'Israël puisse penser mal de personne, et porter un jugement défavorable à son prochain pour une seule faute dans laquelle il serait tombé? J'étais bien convaincu qu'on ne ferait de ce tapis aucun usage préjudiciable à personne; ainsi laissons les choses telles qu'elles sont, vendez-le, et donnez-en le prix aux pauvres.

Les disciples obtempérèrent à son ordre, lui promirent de l'exécuter, en lui donnant des témoignages de reconnaissance et de respect (1). Ce récit ne fit qu'ajouter encore à sa brillante réputation. Cependant le plus noble trait du caractère de ce médecin célèbre consiste en ce qu'il ne recevait des pauvres aucun honoraire, et qu'à l'égard de tous, il ne négligeait rien, pendant leur maladie, de ce qui pouvait contribuer à leur guérison. Lorsque, pas ses talents et par ses soins, il était parvenu à rétablir leur santé, il avait l'habitude de leur donner de l'argent et de leur dire : maintenant, mes enfants, allez acheter du pain et de la viande, car ce sont les meilleurs et les uniques remèdes qui vous sont nécessaires.

§ XII.

Médecine du Talmud.

Le Talmud, cette bibliothèque encyclopédique, fut publié au milieu du cinquième siècle. Parmi le grand nombre d'observations remarquables sur la médecine que cet ouvrage ancien renferme, et dont nous avons eu déjà occasion de parler, nous nous bornerons à citer les suivants : Les mouvements fébriles étaient des efforts de la nature, qui tendaient à expulser les matières morbifiques et à rétablir la santé. Il explique très-bien la claudication des membres postérieurs, chez un agneau, à un cal qui s'était formé autour de la moelle épinière. Il dit aussi que le meilleur remède contre les nausées était le vomissement; qu'un changement subit de nourriture était nuisible, quand même cette nourriture serait meilleure; que le lait pris immédiatement des ma-

(1) TALMUD, *Traité Taanith*, p. 21.

melles était le meilleur ; qu'on devait prendre plus d'aliments que de boisson avant quarante ans, et plus de boissons que d'aliments après cet âge ; il rejette enfin les remèdes infidèles, et qui trompent l'espérance de ceux qui les emploient (1).

Cependant, tous les remèdes indiqués dans le Talmud ne sont pas de la même nature ; il y en a une foule qui ne sont fondés sur aucune observation, et qui n'ont d'autre source que les préjugés de l'époque dans laquelle ils ont été inventés : dans ce nombre nous plaçons tous ceux qui se trouvent dans les traités Sabbath et Ghittin (2). On rencontre encore dans cet immense livre des aphorismes qui portent également le caractère du temps dans lequel ils ont été écrits, tels que celui-ci : Un peu de vin et de pain pris à jeûn préserve le foie de soixante-trois maladies ; c'est un signe certain de pléthore sanguine lorsqu'on rêve d'une crête de coq. Enfin on croyait généralement, dans le siècle du Talmud, que les rabbins avaient eu la faculté de guérir les maladies par l'apposition des mains, par les jeûnes et les prières. Qui ne connaît d'ailleurs les cures miraculeuses opérées par les rabbins Iochanan et Hanina (3) ! On explique facilement par là la haine que quelques docteurs portaient aux médecins ordinaires (4).

Nous terminons ce paragraphe par une citation talmudique où il y a plus d'esprit que de galanterie : « Toute maladie, pourvu que le ventre reste libre ; toute espèce de douleurs, pourvu que le cœur ne soit pas affecté ; toutes les peines, pourvu que la tête ne soit point attaquée ; toutes sortes de maux, pourvu que ce ne soit point une mauvaise femme (5). »

§ XIII.

Décadence de la médecine.

Du cinquième siècle nous passerons au septième, l'intervalle qui sépare ces deux époques ne nous offrant aucun médecin qui

(1) GUNZBURGER, *medica ex Talmudicis.* Gottinge, 1743, in-4°.
(2) *Traité Sabbath*, chapitre VIII ; *Traité Ghittin*, chapitre VII.
(3) TALMUD, *Traité Berachoth*, chap. I, p. 5.
(4) TALMUD, *Traité Kidouschin*, p. 82.
(5) TALMUD, *Traité Berachoth*, chap. I, p. 5.

soit digne de fixer notre attention. La chute de l'empire des Perses, la conquête des Arabes et les nombreuses révolutions dont ces événements furent ou la cause ou le résultat, troublèrent le repos des académies d'Orient, et firent tomber en décadence la médecine avec les autres sciences cultivées dans ces écoles. Bientôt l'art de guérir ne fut qu'une pratique d'expérience réduite en préceptes sans aucune idée de théorie.

Au milieu de ces ténèbres, la cabalah fut la reine des études; un grand nombre de disciples ne se livrèrent qu'à cette science occulte, mélange de pythagorisme, de platonisme et de la théosophie de Zoroastre, combinés avec la théologie juive qui avait pris naissance dans l'école d'Alexandrie, mais qui fut tellement confondue avec leurs propres idées et les traditions, qu'elle perdit dans la suite les traces de sa première source et passa pour leur propre doctrine.

Bientôt on vit paraître des productions décorées de noms célèbres dans l'antiquité, et dans lesquelles était exposée cette doctrine mystique. L'une d'entre elles, publiée tantôt sous le nom du patriarche Abraham, et tantôt sous celui d'Akiba, porte le titre de *Sefer Iezirah*. Un livre de ce nom existait déjà au cinquième siècle, puisque le Talmud le cite (1).

Dans le même temps, on attribuait à Ismaël ben Élischa une foule d'écrits semblables sortis de la plume de ces disciples sophistes. Ces divers ouvrages expliquent tous le système des émanations de Zoroastre. Du Dieu infini, *En Sof*, émanèrent dix anges *Esser Sefiroth*, qui formèrent le premier monde, *Olam Aziloth*. Outre ce premier monde, il y en a eu encore trois autres, émanés de l'infinité, dans des cercles toujours plus concentriques, savoir : le monde créé, *Olam Béria*, le monde formé, *Olam Ieziré*, et le monde construit, *Olam Assié*, entre lesquels il existe un rapport tel, que tout ce qui arrive dans le dernier existait déjà en image dans le premier.

Lorsqu'on traite une maladie, il s'agit donc principalement de mettre en activité les forces correspondantes de mondes supérieurs, ce qui ne peut être exécuté que par celui auquel l'étude de la cabalah a procuré la connaissance de ces mondes, et qui, par sa piété et sa contemplation, s'est rendu digne de commu-

(1) *Traité Sabbath*, chap. v.

niquer avec les puissances célestes. Ces qualités sont beaucoup plus essentielles pour l'exercice de la médecine que toute la sagesse terrestre, qui nous laisse si souvent en défaut (1).

§ XIV.

Maser-Djéwaih.

Quoique le nombre des savants israélites ait beaucoup diminué durant la conquête de Perse par les Sarrasins, et que leurs livres ainsi que ceux des Perses furent jetés dans l'eau et dans le feu par l'ordre d'Omer (2), le goût de l'étude n'était pas entièrement perdu ; il ne tarda pas à se ranimer et la médecine reprit bientôt son ancien éclat.

Abou Hafsa Iézid se rendit déjà célèbre sous le khalife Omar (3) lorsque parut Maser-Djéwaih Ebn Djaldjal, de Basra. Ce médecin illustre était un de ces génies extraordinaires que la nature semble destiner, de temps en temps, au renouvellement des sciences. A la fois bon philosophe et médecin habile, il fit connaître aux Arabes les sciences et les arts, et engagea le khalife Moawia 1er, dont il était le médecin, à faire traduire les ouvrages écrits dans les langues étrangères, pour les mettre à la portée de tout le monde. Beaucoup de livres grecs et spécialement des traités de chimie furent traduits alors du grec en arabe par Khalid, fils de Yésid, fils de Moawia, son disciple (4). Lui-même avait déjà tra-

(1) SPRENGEL, *Versuch einer pragm. Gesch. der Arzneikude*, t. II, p. 177 et suiv.

(2) « Quand les musulmans eurent conquis les provinces de la Perse, dit Ebn-Khalican dans ses Prolégomènes historiques, et que plusieurs des livres de cette nation furent tombés en leur pouvoir, Saad, fils d'Abou-Wakkas, écrivit à Omar pour lui demander la permission de les transporter chez les musulmans. La réponse du khalife fut : *Jetez-les à l'eau ;* car, si ce qu'ils contiennent est capable de nous diriger, Dieu nous a dirigés par quelque chose de bien supérieur à cela ; si, au contraire, ce qu'ils renferment est propre à nous égarer, Dieu nous en préservera par le Coran. On jeta donc tous ces livres à l'eau et au feu. »

(3) EBN KHALLICAN, *Vie des hommes illustres.*

(4) On peut consulter sur ce savant Arabe, mort en 82 de l'hégire (701) ABOU'LFÉDA, *Annal. Mosl.*, tome I, p. 425.

duit en 683 les *Pandectes d'Ahroun*, médecin d'Alexandrie, contemporain de Paul d'Égine (1).

Il est question dans cet ouvrage, qu'il traduisit du grec en syriaque, de la petite-vérole, dont la première description n'appartient pas à Mohammed ben-Zacaria Razi comme on le pense communément. Nous ne possédons plus aujourd'hui ces pandectes; mais Razi nous en a conservé quelques fragments. Il en est de même de ses autres ouvrages, que les savants arabes, dans les premiers temps de leur civilisation, s'empressèrent de citer et de commenter. Razi surtout s'appuie de son autorité presque à chaque page; il le cite au sujet de la manière d'agir des médicaments, de l'inflammation de l'estomac, de la paralysie, de l'ictère, de l'épilepsie, des hernies, des signes de la mort, etc. (2).

Pendant que Maser-Djéwaih rendait de si grands services à son art, d'autres médecins hébreux établissaient avec les Nestoriens une école célèbre de médecine à Djondisabour, dans le Khuzistan (3). De toutes parts les disciples y venaient écouter les maîtres les plus renommés de l'époque. Dans un hôpital placé près de cette école renommée, les jeunes étudiants s'étaient initiés à la pratique de l'art, et recevaient des leçons de clinique. Ces disciples ont obtenu les succès les plus grands, au point qu'en sortant de cette école, ils ont été aptes à occuper des places de professeurs dans des établissements de médecine et autres.

§ XV.

Ishak ben-Amran.

Cependant les successeurs de Moawia n'étaient pas animés du même zèle pour les sciences; la soif de la gloire militaire absorbait toutes leurs pensées. Mais un siècle était à peine écoulé, que le sceptre tomba de leurs mains et passa entre celles des Abbassides.

(1) Abou'lfaradj, *Hist. dyn.*, p. 158 et 198; Ebn-Abi-Osaïba, *Histoire des médecins*, chap. xiii, 17.

(2) Voir le continent de Rhasès, l. v, l. vii et l. viii.

(3) Assemani, *Biblioth. Orient. Clément. Vatican*, vol. vi, d. 940 et 942.

Abou-Giaffar Almanzór, le deuxième khalife de cette dynastie, fut atteint d'une maladie grave ; il appela un médecin de l'école nestorienne (1). Rendu à la santé par les soins de ce médecin, il sentit le prix de l'art de guérir, et devint le protecteur des sciences. Almanzor enrichit la nouvelle cité de Bagdad d'une foule d'ouvrages de médecine, d'astronomie et de philosophie qu'il avait fait traduire du grec, c'est-à-dire tous ceux qui avaient échappé aux recherches des écoles de Maser-Djewaih et des Nestoriens. On traduisit les livres d'Aristote, de Galien et de Ptolemée, et ces travaux, continués sous ses successeurs, contribuèrent puissamment à donner aux jeunes israélites le désir de l'instruction.

Bientôt l'école de Bagdad devint fameuse. De là sortit Ishak ben-Amran, médecin et philosophe célèbre. Né à Damas, il vint de bonne heure à Bagdad pour étudier la médecine, et y fit tant de progrès, que Zyadet-Allah, émir d'Afrique à Kaïrouan, métropole des Arabes dans la Barbarie, lui accorda toute sa confiance et le nomma son médecin. Zyadet-Allah étant tombé malade, un médecin chrétien condamna si opiniâtrément tout ce qu'ordonnait le docteur hébreux, que ce dernier ne tarda pas à s'apercevoir que le docteur chrétien n'avait d'autre vue que de lui enlever la bienveillance de l'émir. Ishak ne put tenir contre un pareil procédé. Il cessa de suivre la maladie de Zyadet-Allah, moins par humeur que par une sorte d'attachement pour lui ; car l'émir lui ayant demandé la raison de sa conduite, il lui répondit par ces paroles remarquables : *Le désaccord de deux médecins est plus pernicieux qu'une fièvre tierce !* Cette affection était apparemment celle dont Zijadet-Allah était atteint. Ishak ben-Amran mourut l'an 183 de l'hégire (799 de l'ère vulgaire). Il écrivit sur la cure des accidents causés par les poisons, et sur quelques autres sujets (2). Ebn Beïtar, médecin d'Almelic-Alcamet, souverain d'Égypte, le cite souvent dans ses ouvrages.

§ XVI.

Ioschua ben Nun.

Les Arabes citent encore avec admiration Haroun-al-Raschid.

(1) Abou'lfaradj, *Hist. Comp. dynast.*, p. 143.

(2) Ebn-Abi-Osaïba, xiii, 2 ; Leo Africanus, *de viris illustribus.*

Il enrichit la ville de Bagdad d'une foule d'ouvrages de mathématiques et d'astronomie, qu'il fit traduire du grec en syriaque et en arabe. Il remplit sa cour de poëtes et d'érudits qu'il appela de toutes les contrées. C'est lui qui fut en relation avec Charlemagne, qui envoya à ce prince, vers 805, cette célèbre ambassade dont le chef était un israélite de France. Il faisait tant de cas des médecins, qu'il fonda la ville de Tauris, comme un monument de la cure faite à son épouse. Il protégea l'école de Djondesabour, en établit une à Bagdad, où il choisit, pour y enseigner cette science, les plus célèbres d'entre les médecins juifs et les médecins chrétiens; il leur assigna un salaire honorable, et ordonna que ceux qui voudraient se livrer à l'exercice de la médecine seraient examinés par ces professeurs, comme cela avait lieu dans les écoles nestoriennes.

Parmi les professeurs israélites de cette école célèbre, on distingue Joschua ben Nun, surnommé *Rabban de Séleucie* (1). Les particularités de sa vie sont peu connues : on sait seulement qu'il jouissait, au commencement du neuvième siècle, d'une très grande célébrité à Bagdad, tant comme bon praticien que comme excellent théoricien. Son école fut fréquentée par les plus grands médecins de son temps, et il eut pour disciple le fameux Iahia ben Masoviah, appelé vulgairement Jean Masuée, et le célèbre Abou Jousouf Iakoub ben-Ishak Kendi. Ce dernier médecin était lui-même, au dire d'Herbelot (2), israélite de naissance et de religion, mais cette opinion n'est pas partagée par tous les auteurs (3).

Quoi qu'il en soit, Joschua ne négligea aucun moyen pour répandre l'instruction de l'art de guérir autour de lui. Il coopéra glorieusement à ces traductions, qui furent les premiers pas des Arabes vers les sciences, et dont Maser-Djevaih en avait donné le premier exemple. L'apparition de ces traductions ne pouvait manquer de produire la plus vive sensation dans le monde savant. Joschua acquit dès lors la renommée la plus étendue, et il recevait de toutes parts de justes félicitations et des témoignages non suspects de l'estime qu'il inspirait.

(1) Assemani, *Biblioth. Orient.*, vol. II, p. 435.

(2) *Biblioth. Orient.*, au mot *Iacoub ben-Ishak Alkendi.*

(3) Russel, *the nat. Hist. of Aleppo*, 2e édit. *Appendix*, IX.

§ XVII.

Zein al-Taberi.

Sahel, surnommé *Zein al-Taberi*, était un autre médecin israélite célèbre de cette époque. Il naquit en Taberistan (1), d'une bonne famille, et fut instruit avec soin dans l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et surtout dans la médecine. Sahel avait un génie et des talents admirables pour les traductious arabes, et il traduisit une foule d'ouvrages médicaux et astronomiques du syriaque et de l'hébreux en arabe, traductions que souvent il enrichit de traités supplémentaires.

On dit que Sahel inventa des instruments astronomiques très ingénieux, et que la classe où il enseignait ne pouvant contenir ses écoliers, il fut obligé de donner ses leçons dans cette place qui, de son nom, fut appelée *Place de Sahel* (2); mais tous ces faits sont incertains ou fabuleux. Ce qui paraît plus vrai, c'est qu'il fut le maître de Meschalah.

Meschallah ou Meshalla était à la fois grand astronome, grand astrologue et grand mathématicien. Il obtint la plus haute réputation à la cour de Mamoun, due à sa science et à son habileté dans les mathématiques aussi bien qu'à l'adresse avec laquelle il exerçait l'astronomie et l'astrologie. On a de lui plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans Casiri (3). Parmi les plus distingués, nous citons deux traités, l'un de l'*Astrolabe*, et l'autre de la *Sphère armillaire*, les traités *des thèmes genelhliaques*; le traité *des pluies et des vents*; *des conjonctions des planètes*; *des des différentes sectes des nations*, etc. Je possède dans mon cabinet une traduction hébraïque de ses *Problèmes astronomiques* (Sefer ha-Scheeleth le-Meschallah), et une autre de son traité des *Éclipses de soleil et de luue* (Bekadroth ha-Schemesch ve-Iareach), faites toutes les deux par le célèbre Aben-Esra.

Meschalah a joui de la plus grande réputation en Europe pendant le quatorzième siècle, époque où l'astrologie y était très cul-

(1) Ebn-Abi-Osaïba, chap. xi. nº 3.
(2) *Aventures de Mar Iakob de Nemez*, chap. iii.
(3) *Biblioth. Arab. hisp. Escurial.*, tom. i, p. 434.

tivée. En ce temps, plusieurs de ses ouvrages furent traduits en latin, dont quatre ont été publiés à Nuremberg en 1549, et un cinquième, *Sur les signes et les indices des planètes*, se trouve manuscrit dans la riche bibliothèque de De Rossi, à Parme (1).

§ XVIII.

Abou'l Hasan.

Le règne de Mamoun est le point culminant d'une époque à jamais célèbre dans les annales de l'esprit humain. Les savants, chassés de Constantinople par les guerres de religion et les troubles de l'empire, se réfugièrent en foule autour de son trône, et c'est alors que furent traduits les ouvrages d'Aristote et une partie de ceux de Platon. Des chameaux chargés de livres dans toutes les langues arrivaient continuellement à Bagdad, et l'empereur Michel III, vaincu dans une bataille, recevait, pour condition de la paix, l'obligation d'envoyer des ouvrages grecs. Partout dans l'empire s'élevaient des écoles et des académies. Basora, Samarcande, Ispahan, ne retentissaient plus que des chants des poëtes et des accords des instruments de musique. Bientôt cette culture intellectuelle s'étendit au-delà de l'Asie. La ville d'Alexandrie vit renaître les beaux jours des Ptolemées; Fez et Maroc, la Sicile et la Provence, furent alors très lettrées. Mais c'est surtout en Espagne que se propagèrent les connaissances de l'Orient. Cordoue, Séville, Tolède, Sarragosse, Grenade, se distinguèrent à l'envi par leur amour pour les sciences. On comptait plus be soixante-dix bibliothèques publiques dans ces différentes villes, et un nombre d'ouvrages si considérable, que les catalogues seuls en forment une.

Au milieu de ce mouvement intellectuel, les hébreux ne se contentèrent pas d'être simplement traducteurs ou répétiteurs de savants arabes, mais ils eurent des hommes qui firent faire des progrès à toutes les sciences, principalement à la médecine. Tel ful entr'autres Abou'l Hasan.

Abou'l Hasan Ali ben Sahel Ebn Zein al-Taberi était fils du savant traducteur dont nous venons de parler (2). Il était né et

(1) Mss. Codices Latini, nº 61.
(2) Ebn-Abi-Osaïba, chap. xi, 4.

élevé en Taberistan, d'où il se rendit à Bagdad sous le règne de Mamoun. Après avoir été secrétaire d'Al-Manzor ben Karen à Sermenrah, il embrassa le Mahométantisme sous Mostasem, et devint le médecin de ce khalife et celui de son successeur Motawakkel.

Abou'l Hasan était l'un des grands savants du neuvième siècle, précepteur de plusieurs fameux médecins, tels que Razi, Anazarbi et autres. Ses ouvrages, fort nombreux, sont décrits dans l'intéressante notice biographique que lui a consacrée Ebn-Abi-Osaïba On remarque parmi eux une œuvre grandiose, qui porte le titre de *Paradis Philosophique*, divisée en sept parties, dont chaque partie est subdivisée en trente sections, et chaque section en soixante chapitres.

§ XIX.

Sédékias.

Jusque-là les lumières avaient été la propriété exclusive des juifs de l'Asie et de l'Afrique. Il était temps que ceux de l'Europe entrassent en partage des mêmes connaissances. Les Sarrasins, convoqués de tous les points de leurs vastes régions sur les frontières de France, semblaient n'être amenés là que pour répandre le goût de l'étude au milieu d'un peuple ignorant. En effet, ce n'est que depuis l'invasion des Arabes que nous voyons les sciences cultivées avec succès par les israélites de cette contrée. Ce sont les Meschulam ben Kalonymos, les Joseph ben Gorion, les Moïse ben Iehuda, les Todros de Narbonne, les Joseph ha-Levi et les Sédékias (1) qui ouvrirent dignement cette époque célèbre.

Ce dernier fut attaché comme médecin à Louis-le-Débonnaire et à Charles-le-Chauve, son successeur. Il jouissait d'un grand crédit auprès de ces princes, et mourut en 880, honoré de tous ceux qui le connaissaient. Sédékias était si habile dans l'art de guérir, qu'il passa, dans ce temps de l'ignorance, pour un vrai magicien, et l'on ne craignait pas d'en faire les histoires les plus

(1) *Histoire des israélites de France*, liv. III, chap. VI.

absurdes et les plus extravagantes. Les chroniqueurs qui donnent dans ce travers nous racontent, entre autres choses, qu'un jour il mangea, en présence de la cour, une charrette de foin, avec les chevaux et le cocher.

C'est sans doute un chef-d'œuvre d'anthropophage digne d'être transmis à la postérité ; mais un autre conte que ces judicieux historiens nous ont frit passer, que Charles-le-Chauve fut empoisonné par ce même médecin, est moins digne d'être conservé. Qu'y avait-il en effet à gagner pour lui en commettant un si horrible crime, ou plutôt que n'y avait-il pas à perdre? « Personne, observe Voltaire dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1), personne n'a jamais dit pour quelle raison ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoisonnant son maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du supplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoisonnement, et faire réflexion seulement que l'Europe chrétienne était si ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des Juifs et des Arabes. »

C'est ici le lieu de réfuter une assertion d'Égasse du Boulay et autres historiens (2) qui prétendent que déjà Charlemagne avait un médecin juif, nommé Buhalyha Bengesla, et que ce fut par ordre de ce monarque qu'il composa un livre en arabe sur les maladies du corps humain. Le fait est que Buhalyha Bengesla, ou plutôt Abou Ali Iahya ben Isa Ebn Djesla al-Bagdadi était un médecin chrétien, mort en 1100 (3). Il embrassa le mahométisme pour apprendre la dialectique sous Abou-Ali ben-Walid. Ebn-Djesla écrivit, entre autres ouvrages, une espèce d'encyclopédie médicale, réduite en tableaux, sous le titre : *Takvim-al-Abdân fi tedbir al-insan*. Farraguth, médecin israélite dont nous parlerons plus tard, l'ayant traduite en latin et dédiée à Charles d'Anjou, roi de Sicile, on confondit ce prince avec Charles-le-Grand, et l'on fit d'Ebn-Djesla l'un de ses médecins (4).

(1) OEuvres complètes, tom. IV, p. 229, édit. de Paris, 1817.

(2) ALB. DE HALLER, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, tom. I.

(3) EBN-ABI-OSAÏBA, chap. X, 55.

(4) *Histoire des israëlites de France*, ibid. chap. II.

§ XX.

École de Kaïrouan.

Cependant le foyer de lumière était toujours en Orient. C'est là que les écoles juives se multipliaient, écoles, qui en rivalisant avec les écoles chrétiennes, portèrent l'étude si loin qu'elles excitèrent la jalousie des Arabes. L'an 239 de l'hégire (853 de l'ère vulgaire), le khalife Montawakkel ordonna que les disciples israélites et chrétiens fussent instruits dans les langues hébraïque ou syriaque, et qu'on leur interdit l'usage de l'arabe (1).

En Afrique, le goût des lettres, des sciences, et particulièrement de la médecine se répandit également parmi les Israélites. A la tête de leurs académies les plus célèbres brille l'école de Kaïrouan, laquelle pendant plus de trois siècles vit sortir de son sein une foule d'hommes distingués, entre autres Ishak ben Amran. Ce grand homme qui était probablement le petit-fils d'Ishak ben Amran dont nous avons parlé plus haut (2) pratiqua la médecine à la cour de Zijadet-Allah III, dernier prince de la dynastie des Aglabites. Le peu de différence qu'il y a entre son nom et celui de son grand-père a porté quelques biographes à croire que ces deux docteurs ne sont qu'un seul et même personnage.

Quoiqu'il en soit, Ishak ben Amran se fit connaître d'une manière éclatante, autant par ses cures célèbres que par ses nombreux écrits, cités avec distinction par les auteurs arabes et hébreux (3), principalement ses lettres médicales au prince Saïd ben Naufel et au ministre Al-Abbas. Praticien habile, et théoricien d'un grand talent et très instruit, Ishak ben Amran se rendit aussi recommendable par une foule de disciples, parmi lesquels il faut mettre au premier rang Ishak ben Soliman. L'école de Kaïrouan produisit à cette époque plusieurs autres docteurs célèbres, mais toute leur étude avait plutôt pour but la science théologique que l'art médical. Un d'entre eux cependant embrassa à la fois et les

(1) Ebn-Djouzi, manuscrit arabe de la biblioth. roy. de Paris, nº 640, p. 40.

(2) § XV.

(3) Iahya ben Maseweih, i, nº 78; *Ha-Mebakesch*, p. 74.

connaissances scientifiques, et les travaux dogmatiqnes. Nous avons nommé Ishak ben Soleiman,

§ XXI.

Ishak ben Soleiman.

Ishak ben Soleiman, surnommé *Abou Iakoub*, plus connu sous le nom d'*Israïli*, naquit en Egypte, vers l'an 832 de l'ère vulgaire. Il se livra d'abord à l'exercice de la profession d'oculiste. Ensuite il vint s'établir à Kaïrouan, et s'attacha à Ishak ben Amran dont il se fit le disciple.

Bientôt il se rendit célèbre par son génie et ses connaissances, et fut nommé médecin de l'iman Abou-Mahomed Abd-Allah Mahdi, souverain de l'Afrique. Il travailla depuis ce temps-là à plusieurs ouvrages, et s'acquit, par ces écrits, une réputation immortelle. Il se distingua aussi par la noblesse de ses sentiments et par la grandeur de son désintéressement. Israïli mourut l'an 320 de l'hégire (932), âgé de plus de cent ans (1), sans laisser d'enfants, car il n'avait jamais été marié. Quelqu'un lui ayant un jour demandé s'il ne serait pas bien aise d'en laisser après lui pour perpétuer son nom : « Nullement ! répondit-il, je laisse après moi mon traité des fièvres. » Suivant d'autres, sa réponse était conçue en ces termes : Je laisse au monde quatre ouvrages qui conserveront ma mémoire mieux que ne le feraient des enfants, le traité des fièvres, celui des aliments et des remèdes, celui de l'urine et enfin le traité des éléments.

Voici la liste de ses principaux ouvrages, écrits en arabe et traduits en hébreu et en latin :

1. *Traité des fièvres*, en cinq livres, ouvrage supérieur à tout ce qui a été composé jusqu'à lui sur cette matière.

2. *Traité des médicaments simples et des aliments*, livre fort célèbre parmi les médecins arabes qui le citent sans cesse.

3. *Traité des aliments et des remèdes*, ouvrage connu en hébreu sous le titre de *Sefer ha-Mesaadim.*

4. *Traité des éléments*, c'est un livre physique sur les quatre

(1) Ebn-Abi-Osaïba, chap. XIII, n° 2.

éléments, divisé en trois parties et traduit en hébreu par le célèbre Abraham ben-Chasdai.

5. *Traité de l'urine*, grand ouvrage divisé en dix livres, traduit en hébreu par un nommé *Contasti*, ainsi que le porte le manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 408.

6. *Abrégé du traité des urines*, c'est un extrait de l'ouvrage dont nous venons de parler.

7. *Traité des définitions et des prescriptions*, ouvrage philosophique assez peu connu.

8. *Introduction à la médecine*. J'ignore si c'est l'ouvrage anonyme en hébreu manuscrit à la bibliothèque royale de Paris, ancien fonds n° 381, qui porte le même titre.

9. *Traité du pouls*, ouvrage cité par Ebn-Abi-Osaïba.

10. *Traité de la thériaque*, cité par le même historien.

11. *Traité de la philosophie*, ouvrage divisé en douze parties.

12. *Le jardin de la philosophie*, livre qui renferme diverses questions de théologie juive.

13. *Introduction à la logique*, cité également par Ebn-Abi-Osaïba.

14. *Commentaire sur le livre Iézirah*, mentionné dans la lettre apologétique de Penini et manuscrit à la bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 255; fonds oratoire, n° 160.

15. *Traité de mélancolie*, mss. en hébreu dans la biblioth. royale de Paris n° 367.

16. *Traité de l'hydropisie*, également mss. dans la bibliothèque royale, même numéro.

17. Une espèce de cours pratique sur presque toutes les maladies, divisé en sept livres, où l'on trouve peu de théorie, mais beaucoup de remèdes dans le goût des médecins arabes. Cet ouvrage qui a été traduit en hébreu, sous le titre de *Iair Natib*, se trouve mss. dans la bibliothèque de De-Rossi à Parme (1). Ce n'est autre chose que *le Viatique de Constantin*, sur lequel Gérard de Solo fit un commentaire. On l'appelait ainsi du temps de ce commentateur, parce que Constantin, moine Bénédictin au Mont-Cassin, l'avait traduit de l'arabe en latin et se l'était attribué.

(1) *Mss. Codices hebraici Biblioth. I. B. De-Rossi*, *Cod.* 1168.

18. *Commentaire sur le premier chapitre de la Genèse* en deux volumes, commentaire qu'Aben-Esra attaque avec violence. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans le journal hébraïque ZION, p. 46 et 47.

§ XXII.

Schabtai Donolo.

Des savants israélites passèrent en Sicile avec les arabes et y formèrent des établissements pour la culture des lettres et des sciences. Ils eurent des écoles célèbres à Tarente, à Palerme, à Salerne, à Bari : la médecine s'y enseignait avec un soin tout particulier. Schabtai Donolo acquit une grande réputation dans l'art de guérir, et se qualifie *le médecin* par excellence.

Né à Averse, vers l'an 913 de l'ère vulgaire (1), il étudia sous Rabbi Uriel, l'un des dix pieux docteurs qui furent massacrés en 925. A cette époque, une troupe de Maures fondirent sur la ville d'Averse la prirent et passèrent au fil de l'épée une foule d'habitants; d'autres furent menés captifs à Palerme et en Afrique; parmi eux se trouvèrent les parents et les proches de notre Schabtai. Quant à lui, il échappa et se réfugia à Tarente, à peine âgé de douze ans.

Après avoir fait ses études, avec distinction, en cette ville et probablement aussi à Salerne, il voyagea dans tous les endroits de l'Italie où il crut qu'il trouverait des savants israélites pour lui enseigner la science astronomique. Mais il n'en rencontra aucun qui pût satisfaire son désir. Alors il s'adressa aux doctes grecs et arabes, et après de longues recherches il trouva enfin un savant de Bagdad, nommé *Bagrat* qui lui enseigna cette science, et il devint l'un des plus savants hommes de sa communion.

On a de lui un excellent commentaire sur le livre Iézirah, ouvrage qui avait déjà excercé la plume de deux savants contemporains, le célèbre Saadia Gaon et le docte Ishak ben Soleiman Israïli. Ce commentaire qui porte le titre de *Sefer Tachkemoni*, se trouve manuscrit dans la bibliothèque royale de Paris (2).

(1) Voyez notre *Notice sur Sabtai Donolo*, d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi. Bruxelles, 1832, in-8°.

(2) *Ancien fonds*, n° 265.

On a encore de Schabtai Donolo, d'excellents fragments de son *livre de l'Astrologie* (Sefer ha-Masalot), de son commentaire sur le Baraïta de Samuel, savant astronome israélite, qu'il ne faut pas confondre avec le médecin Samuel dont nous avons parlé dans cet ouvrage (1). Quant à ses travaux médicaux, il nous a été impossible de trouver encore quelque chose dans les écrits des anciens docteurs. Il est à présumer qu'ils se sont perdus dans les diverses persécutions que les juifs ont essuyées pendant le moyen âge.

§ XXIII.

École de Salerne.

Quoique l'histoire ne dise pas positivement que Schabdai ait puisé ses connaissances médicales à Salerne, il est hors de doute que ce fut dans cette ville, où les juifs partagent avec les Grecs et les Sarrasins la gloire d'avoir fondé cette école célèbre, dont la durée fut aussi courte que l'origine ancienne. Plusieurs langues y furent usitées; et pour s'accommoder aux besoins de leur auditoire, Pontus enseignait en grec, Abd-Allah en arabe et Élisée en hébreu (2).

Ce dernier professeur n'est connu que par la citation de Clifton; il était probablement de Salerne même, où les israélites avaient des établissements depuis un temps immémorial. Ils y étaient libres et y jouissaient, sous la protection ducale, de grands priviléges. Ce ne fut qu'en 1085 que la duchesse Sichelgaite, femme du duc Roger, légua à l'église Notre-Dame de Salerne les revenus de tous les juifs qui demeuraient dans cette ville (3), et son mari, duc de la Pouille et fils de Robert Guiscard, céda de même à l'archevêque de Salerne la juiverie, avec tous les hébreux qui y demeuraient (4). Néanmoins, les juifs de Salerne ne cessèrent de s'adonner à la médecine, on peut même assurer que ce fut parmi eux une sorte d'éducation nationale, où ils trouvèrent

(1) § x.
(2) *Notice sur Sabtai Donolo,* p. 6
(3) Rocchus Pirrus, *Sicilia sacra,* tom. I, p. 75.
(4) Muratori, *Antiquit. Italicæ medii ævi,* tom. I.

aussi les moyens, comme dans le commerce, d'amasser de grandes richesses pour pouvoir acquitter les mille et une espèces d'impôts qu'on exigea d'eux, tels que le *plateacium*, le *portulaticum*, le *dationes*, le *paraverdum*, le *pulveraticum*, le *mansionaticum*, le *cœnaticum*, etc.

Nous aurons souvent l'occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler de médecins israélites de l'école de Salerne; nous nous bornons ici à constater qu'à une époque où ils étaient les seuls dépositaires de la médecine en Europe, qu'ils ont communiquée des Arabes aux chrétiens, ils établirent, avec le concours de savants grecs et arabes, cette antique école qui, pendant longtemps n'eut en Europe que l'université de Montpellier pour rivale.

§ XXIV.

Chasdai ben-Sprot.

Depuis longtemps les juifs cultivaient les sciences des Arabes avec succès en Espagne. Ils y excellaient surtout dans l'étude de l'astronomie et de la médecine. Parmi les savants de cette dernière science Chasdai ben-Sprot mérite la première place.

Chasdai ben-Sprot, ou comme les Arabes le nomment *Hasdai ben-Baschrout* et dont le nom entier est Chasdai ben-Ishak ben-Ezra ben-Sprot, était à la fois médecin, astronome, poète et surtout homme d'État. Il s'attacha de bonne heure à Abd-al-Rahman III, surnommé Naser-Liddin-Allah, khalife de Cordoue, lequel l'éleva au rang de son premier ministre.

Comme ce monarque recevait fréquemment des ambassadeurs de la part des princes étrangers, Chasdai s'informait toujours auprès de ces envoyés, de l'état de ses frères dans les pays lointains. En 948, il apprit de la bouche de certains députés de Khorassan qu'il existait un royaume juif dans la Khozarie; mais il n'ajouta point foi à leurs paroles, les croyant dictées par le désir de capter sa bienveillance.

Toutefois, quelque temps après, des ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, Romain III, lui apprirent qu'il y avait en effet un royaume des Khozars, dont le chef nommé Iousouf,

(1) Voir notre *Notice sur Chasdai ben Isaac Sprot*, ministre d'Abd-al-Rahman III, khalife de Cordoue. Bruxelles 1834, in-8°.

professait le judaïsme, et d'où arrivaient dans les ports de l'empire grec, des navires chargés de poissons, de pelleteries et d'autres marchandises.

Chasdai ben-Sprot résolut alors d'adresser une lettre au roi des Khozars dans l'espoir d'en obtenir des informations moins vagues; cette lettre est précédée d'un poème en l'honneur du roi Iousouf. Les vers de ce poème curieux forment un acrostique rimé offrant les noms et prénoms de l'auteur. C'est l'un des plus anciens morceaux de poésie hébraïque du moyen-âge qui nous soit parvenu. Il prouve que, dès lors, les juifs avaient déjà emprunté aux Arabes l'usage de la rime, qui leur était absolument étranger aux temps antérieurs.

Le roi des Khozars daigna lui répondre par une missive rédigée probablement par l'un des israélites espagnols qui résidaient à Itel. Ces deux lettres furent imprimées pour la première fois à Constantinople, en 1575, par les soins d'Isaac Karisch.

Chasdai ben-Sprot reçut vers la même époque une réponse à une autre lettre qu'il avait écrite à Bagdad pour connaître la situation de ses frères dans le Khalifat. L'auteur de cette réponse est le rabbin Dossa, fils du célèbre Saadia Gaon.

Mais cet écrit de Chasdai, de même que ses autres ouvrages, est devenu la proie du temps. Il faut le regretter, surtout pour ses travaux médicaux, car, suivant les écrivains arabes, il avait beaucoup écrit sur la médecine, principalement une thériaque arabe. Abou-Daoud Soleiman ben-Hasan, médecin connu sous le nom d'Ebn-Djoldjol, rapporte ce qui suit de cette production (1). Parmi les médecins de Cordoue qui s'adonnaient à l'étude du traité de Dioscoride, personne ne mettait plus de zèle et d'assiduité à cause de la faveur dont il jouissait auprès du prince Naser Abd-al-Rahman, que Hasdai ben-Baschrout Israili. Le moine Nicolas était son intime ami et il avait une affection sans bornes pour lui. Chasdai interpréta ceux des noms des médicaments indiqués dans le traité Dioscoride qui était inconnu aux Arabes. Il fut aussi le premier qui composa à Cordoue la thériaque appelée *Farouk* en déterminant la véritable nature de la substance nommée *Schadjaryyeh*, qui entra dans sa composition.

(1) Ebn-Abi-Osaïba, chap. XIII n° 37; Sylvestre de Sacy, *Relation* de l'Égypte, d'Abd-Allatif, p. 495.

§ XXV.

Progrès de la médecine.

Ce qui distingue surtout le dixième siècle c'est le progrès que la médecine fit parmi les israélites. Hippocrate, qui consultait sans cesse l'expérience, et Galien, si profond dans ses observations, jouissaient auprès de ces docteurs d'une grande réputation; il est certain cependant que les travaux de ces savants auraient été plus utiles à la science, s'ils avaient observé davantage la nature. D'un autre côté ils regardaient la dissection des cadavres comme une profanation, et la chirurgie comme une profession ignoble; cette opinion nuisit au perfectionnement de la médecine.

Quoi qu'il en soit, ce siècle a vu naître une foule de médecins hébreux célèbres, tels qu'*Haroun de Cordoue*, *Iehuda Chaioug de Fez*, *Amran de Tolède*, etc. Haroun qui tenait le premier rang parmi les médecins de son temps, naquit à Cordoue sous Abd-al-Rahman III, et fut élevé avec beaucoup de soins par son père Ishak. Il commença à se distinguer vers l'an 965, et professa à l'université de sa ville natale. En 975, il publia un commentaire sur Ebn-Sina (1) qui lui assura un nom immortel parmi les médecins arabes.

Cet homme célèbre, comblé de succès, touchait au terme de sa carrière, lorsqu'un jeune homme, dans la vigueur de l'âge et du talent, se présenta dans la lice pour lui disputer la gloire. Ce jeune homme était *Iehuda Chaioug*. Déjà il s'était fait connaître comme le premier grammairien de sa nation, lorsqu'il entreprit l'explication d'Ebn-Sina, qui devait laisser derrière elle l'œuvre de Haroun (2).

Chaioug, ou comme il est connu parmi les Arabes *Iahia ben-Daoud Ebn-Zacharia*, était fils de Daoud Fezi ou de Fez. Doué d'une heureuse facilité, il cultiva de bonne heure ses dispositions naturelles et fit de brillantes études à l'école de Kaïrouan, qui

(1) Casiri, Biblioth. Ar. Hisp., tom. 1, p. 286.
(2) Iemoth Olam, manuscrit de notre Biblioth. n° 83.

rivalisait alors avec les meilleures institutions scientifiques des Arabes. Le temps a détruit ce commentaire qui servirait à nous faire juger des mérites scientifiques et littéraires de Chaioug dans la médecine.

Avant ce médecin, *Emran ben-Ishak* (1) avait professé l'art de guérir avec éclat à Tolède. Plus tard, il y occupait aussi la place de secrétaire en langue arabe, lorsqu'il fut envoyé, par l'autorité, à Seville, à l'occasion de la levée d'un tribut. Le gouverneur de cette ville s'étant offensé du discours qu'il lui tint, le fit mourir l'an 387 de l'hégire, 997 de l'ère vulgaire. Emran était un homme fort habile dans la médecine, dans la philosophie et dans l'astrologie ; mais on ignore s'il a écrit quelque chose sur ces diverses sciences.

§ XXVI.

Elle est cultivée par les rabbins.

La médecine juive fit vers le commencement du onzième siècle des pas de géant, et prit un caractère ferme et décidé. Ce fut par suite de son introduction dans les écoles des rabbins, lesquels devinrent presque les seuls médecins en Europe : « Les langues orientales, dit le savant Cabanis (2), leur étaient familières, et, dans un temps où Galien, Hippocrate et les autres pères de la médecine n'étaient connus en Occident que par les traductions arabes et syriaques, les juifs étaient presque les seuls qui sussent traiter les maladies avec quelques méthode, en profitant des travaux de l'antiquité. »

En effet, ils s'occupaient alors tant de la médecine, que cette science devint l'un des principaux objets de leurs travaux. Chaque prince, chaque prélat avait son médecin israélite, lequel se trouva plus d'une fois enveloppé dans des controverses religieuses. Tel fut entre autres le medécin de l'empereur Henri III, qui, suivant le chanoine Anselme (3), proposa souvent à Wazon, évêque de

(1) Leo Africanus, *de viris illustribus.*
(2) *Révolution de la médecine*, chap. II, § VIII.
(3) Anselme, I, 287.

Liége, des difficultés sur la Bible. Un jour il lui déclara même qu'il parierait un de ses doigts qu'on ne parviendrait jamais à le confondre par l'autorité de l'Écriture-Sainte. On devine bien que le rabbin fut battu, à ce qu'Anselme assure; il convient même de sa défaite, et il livra son doigt qu'il avait perdu dans son pari; mais l'évêque lui dit en souriant qu'il le confiait à sa bonne foi, jusqu'à ce qu'il le réclamât. Selon l'Art de vériffer les dates (1), le docteur hébreu, s'avouant vaincu, se coupa le doigt, et le remit à Wazon, pour le garder jusqu'à ce qu'il le redemandât, comme un bien qui lui appartenait.

Quoi qu'il en soit, la supériorité des médecins israélites sur les autres médecins était tellement reconnue, qu'Huarte, un des meilleurs esprits qu'ait produits la nation espagnole, a cherché à prouver par les théories galéniques que leur tempérament était celui qui convenait le mieux à la médecine. Les subtilités dont il étaie son opinion, dit Cabanis (2), peuvent ne pas convaincre, mais il est sûr que de son temps encore les médecins les plus recherchés et vraisemblablement les plus habiles étaient des juifs.

En effet, les médecins juifs étaient bien reçus non-seulement dans les palais des princes musulmans et chrétiens, mais les papes et les prélats même en avaient à leur service, malgré les canons dans lesquels il est dit qu'aucun juif ne peut être admis à être médecin, ou à administrer des remèdes à un chrétien; ainsi que nous verrons dans la suite de cet ouvrage.

§ XXVII.

Origine de la faculté de Montpellier.

Ce qui rend ces médecins surtout recommandables, c'est leur fondation d'un enseignement médical à Montpellier, qui fut le berceau de la faculté célèbre de cette ville. Toutes les histoires sont d'accord sur ce glorieux fait, mais aucune d'elles ne nous en a indiqué l'époque précise, ni les progrès graduels. Nous essaierons de donner ici l'un et l'autre.

(1) *Chronologie historique des évêques et princes de Liége*, an 1042.

(2) *Révolution de la médecine*, chap. II, § VI.

L'origine de la ville de Montpellier remonte au neuvième siècle. Dès cette époque, les Israélites avaient des écoles dans plusieurs villes de la Provence et du Languedoc, particulièrement à Arles et à Narbonne. Cette dernière école fut présidée vers l'an 1000, par le docte Rabbi Abon, grand père du savant Moïse ha-Darschon. La religion fut la base de l'enseignement, mais la médecine n'y était pas négligée. L'un des disciples d'Abon, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, mais qui nous a transmis le titre d'un ouvrage médical qu'il avait composé, se rendit à Montpellier vers 1025 (1) et c'est probablement le fondateur de l'école médicale de cette ville.

L'enseignement s'y fit alors comme dans l'école de Salerne, en hébreu et en arabe, et l'observation que fait Salisburi, évêque de Chartres, qui vivait dans le douzième siècle, que ceux qui en venaient étaient chargés de mots barbares, prouve qu'à cette époque encore les études s'y faisaient dans une langue étrangère. Le grec y était rarement entendu, et les médecins de cette ville qui descendaient des Israélites, se servirent d'abord de l'arabe et de l'hébreu, et puis du provençal et du latin, qu'on trouve employé dans les traductions dès le douzième siècle.

Quoi qu'il en soit, ce médecin anonyme, a professé à Montpellier, et ses disciples qui continuèrent ses études, contribuèrent puissamment à donner aux chrétiens le désir de l'instruction. Quant à l'ouvrage de notre docteur, il est cité sous le titre de *Livre de la médecine*, par Nathan ben Iechiel de Rome (2), par Salomon ben Isaac de Troyes (3) et par Élieser ben Nathan de Mayence (4), tous auteurs du douzième siècle.

§ XXVIII.

Ebn-Djanah.

Pendant que les Israélites de France mettaient tant de zèle à cultiver la médecine, et que, par leurs soins, l'école de Mont-

(1) JEMOTH OLAM, mss. de notre Bibliothèque, n°83.
(2) *Sefer Aruch* s. v. CHATAN.
(3) *Commentaire*, JUGES, XV. 15.
(4) *Sefer Raben*, p. 122.

pellier était devenue le centre des connaissances médicales, l'Espagne juive a vu naître un grand médecin dans la personne d'Abou'lwalid Merwan Ebn-Djanah (1).

Cet homme célèbre, qui porte le nom hébreu de *Iona ben Ganach*, est connu comme l'un des plus profonds grammairiens que les juifs aient produits. Il est né à Cordoue; il se rendit à Sarragosse pendant les guerres qui désolèrent sa patrie.

Jeune encore, son goût pour l'étude de l'Écriture-Sainte, le conduisit dans l'école des hébraïsants. Bientôt il connut les meilleurs grammairiens hébreux, surtout le célèbre Iehuda Chaioug. Ayant trouvé plusieurs objections dans les écrits de ce grand homme, il en fit la critique dans un ouvrage si profondément pensé que l'illustre Samuël ha-Naghid, crut nécessaire de le défendre contre lui. Mais Ebn-Djanah lui répondit aussitôt par un second ouvrage qui fut suivi de trois autres sur la même matière.

Selon l'usage du temps, ces ouvrages étaient écrits en arabe, et il paraît qu'aucun d'eux n'a été traduit ni en hébreu ni dans une autre langue. Il n'en est pas de même de sa Grammaire hébraïque, qui fut traduite en hébreu par le médecin Iehuda Ebn-Tibbon. Par ces divers écrits sur la langue sacrée, Ebn-Djanah tient l'une des premières places parmi les plus anciens hébraïsants d'Espagne.

Ces ouvrages, très-savants et très-curieux, sont restés jusqu'à présent en manuscrit, de même que son livre sur les médicaments simples, qu'Ebn-Abi-Osaïba cite avec éloge. Nous passons sous silence ses œuvres philosophiques, et nous nous bornons à dire qu'il écrivit contre l'éternité de la manière. Quant à l'histoire de sa vie, on sait seulement qu'il vécut au commencement du onzième siècle, et qu'il mourut vers l'année 1045. Nous saisissons cette occasion pour rectifier une erreur de date qui nous est échappée dans la Notice sur Chasdaï ben Ishak Sprot (2). En suivant l'historien Ebn-Abi-Obaïba, nous avons fixé l'époque de la mort de notre Ebn-Djanah en 1121, tandis qu'il est mort presque un siècle auparavant, puisque Samuël ha-Naghid, dé-

(1) Ebn-Abi-Osaïba, *Histoire des médecins,* chap. XIII, n° 48.
(2) Bruxelles 1834, p. 7.

cédé en 1055, avait déjà critiqué ses ouvrages, comme nous venons de le rapporter.

§ XXIX.

Autres médecins espagnols

Nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer ici, combien la médecine fut en honneur vers cette époque, dans les écoles juives d'Espagne. D'après une des notices biographiques que le savant Ebn Khalican, a consignées dans sa Vie des hommes illustres, *Abou-Bekr Mohammed ben Merwan Ebn-Zohar*, le premier médecin de cette famille célèbre jouissait d'honneurs aussi considérables que ceux qui étaient dûs aux chefs d'académie. Il est mort à Talabira en 422 de l'hégire, 1031 de l'ère vulgaire. Ce grand docteur était aussi profond juriste que bon médecin, et ses décisions furent pendant longtemps une autorité dans toute l'Espagne.

Ebn-Zohar était l'un des collègues du savant astronome et médecin *Iehuda ben Dekufal* (1), ou comme d'autres le nomment Ishak ben Dekufal (2); il exerçait la profession de médecin avec éclat mais on ignore s'il a laissé quelque ouvrage sur l'art de guérir.

Vraisemblablement on doit ranger parmi les médecins espagnols du onzième siècle, *Joseph ben-Zebad* (3) philosophe et médecin, qu'il ne faut pas confondre avec *Rabbi Joseph ben-Zabdeh*, poëte célébré dans le Tachkemoni de Charizi. Il était lié d'amitié avec *Abd-al-Malik Ebn-Zohar*, fils d'abou-Bekr Mohammed. Ce docteur illustre, après avoir pratiqué l'art de guérir avec les plus grands succès, à Bagdad, au Caire et à Kaïrouan, revin dans sa patrie, où sa gloire fut immense (4). Tous ses enfants eurent le goût des sciences; un seulement, *Abou'l Allah Ebn*

(1) ABRAHAM BEN-CHIJA, *Sefer ha-Ibur*, II, 8.

(2) ISRAÉLI *Iesod Olam*, IV, 7. Comparez Assaria dei Rossi, *Mecr Enaïm*, XL, p. 129.

(3) *Manuscrits hébreux de la Bibliothèque royale de Paris*, ancien fonds, n° 245.

(4) EBN-ABI-OSAÏBA, chap. XIII, n° 61.

Zohar (1) fut élevé dans l'art d'Hippocrate. Ce dernier médecin distingué par sa science, joignait à cette qualité une modestie peu commune. Parmi les différents traités de médecine de notre docte Abou'l Allah, on remarque une réfutation d'Ebn Sina, qu'il a composé pour son fils, le célèbre Abou-Merwan, dont nous parlerons au paragraphe XXXII.

§ XXX.

Abou-Saïd, *Ishak al-Bagdadi*, *Asaf.*

C'est une chose remarquable que la réputation que les israélites s'étaient acquise au onzième siècle dans la médecine. On trouve leurs médecins établis alors dans tous les pays du monde, tant chrétiens que musulmans. En Allemagne, en France, en Italie, en Espagne, en Égypte, partout les médecins juifs étaient recherchés. Aux hommes marquants que nous avons cités, nous ajouterons encore Abou-Saïd Ebn Hosaïn, surnommé *El-Thabib* qui florissait en Égypte vers l'an 1070. C'est probablement Abou-Saïd, d'Abou'l Hosaïn, fils d'Abou-Saïd, docteur samaritain, auteur de la version Arabico-Samaritaine du Pentateuque, qu'il avait entrepris pour la substituer à la version arabe du célèbre Saadia Gaon, dont les samaritains faisaient usage. Dans des notes marginales, Abou-Saïd critique plusieurs endroits de la version de Saadia, et indique les motifs qui l'ont déterminé à traduire autrement le texte (2).

Quoi qu'il en soit, Abou-Saïd Ebn Hosaïn a écrit une compilation sur les maladies du corps humain, et sur les moyens de les prévenir, ouvrage qui se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques publiques.

Un autre médecin, Ishak al-Bagdadi, composa vers le même temps un ouvrage de médecine qui porte le titre d'*Adoniat al-Mofredat*, des médicaments simples. Ce médecin pratiqua sa science à Bagdad avec une grande réputation. Il est généralement connu sous le nom *Ben-Amran* (3) et il passe pour celui des

(1) Ebn-Abi-Osaïba, chap. xiii, n° 62.

(2) Voyez notre *Vie de Saadia Gaon*, p. 21.

(3) Voyez D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, au mot *Amran*.

médecins juifs de l'Orient, qui eut sur l'art de guérir l'influence la plus marquée au onzième siècle.

Rappelons encore, en finissant cette époque, un médecin israélite dont le nom est Asaf. Il était historien et philosophe; il publia un livre de médecine intiulé *Sefer Refuoth*, dont le manuscrit se trouve dans plusieurs bibliothèques publiques de l'Europe. C'est un des médecins les plus connus des rabbins européens, parce qu'il a écrit son ouvrage en hébreu. Ils le citent souvent (1), et par ces citations on voit qu'il renferme des notices historiques qui méritent d'être plus connues quoique plusieurs soient fabuleuses.

§ XXXI.

Meschulam le médecin, Raschi.

Nous arrivons au grand siècle littéraire des hébreux; une étude aussi vaste qu'intéressante s'ouvre devant nous. Presque toutes les sciences et tous les arts étaient cultivés avec succès. On y voyait à la fois de grands théologiens, de grands philosophes, de grands mathématiciens, de grands astronomes, de grands jurisconsultes, de grands poëtes et jusqu'à des musiciens distingués. Ce siècle heureux produisit aussi le plus de médecins célèbres.

La France se présente à nous la première avec des titres aussi nombreux qu'imposants. Le nom de *Meschulam le médecin*, n'est pas sans quelque mérite aux yeux des muses médicales. Il était probablement de l'école de Montpellier, d'où il vint sans doute à Troyes en Champagne, résidence de Raschi, car ce dernier dit quelque part, dans son commentaire sur l'Écriture-Sainte (2), avoir entendu de lui une explication. Quoi qu'il en soit, il est certain que Meschulam florissait en France au commencement du douzième siècle et qu'il connaissait personnellement Raschi, ou, comme son nom entier était, Rabbi Salomon ben Ishak.

(1) Voyez Élieser ben Nathan, *Sefer ha-Raben*, p. 52; Moseh ben Nachman, *Shaar ha-Ghemul*, p. 17; Aldabi, *Schebilé Emuna*, p. 117, etc.

(2) Job, vi, 7.

Cet homme illustre eut au plus haut degré ce qui caractérise, dans les annales des nations, les grandes figures littéraires : c'est d'être l'expression vivante d'une époque. C'est par là que leur mémoire est immortelle comme symbole des principes éternels qu'ils ont enseignés et des œuvres indestructibles qu'ils ont laissés. Né en 1043 à Troyes, il y mourut le jeudi 29 tamuz 4868 de la création (1) qui correspond avec le mois de juillet 1108 de l'ère vulgaire, âgé de soixante-cinq ans. Les Français qui honorent son mérite, le nomment communément *le prince des commentateurs*, et ce titre est justifié par les éloges que les savants font de l'immense érudition de ses commentaires, où il est parlé de différentes sciences avec connaissance de cause. C'est ainsi que dans son commentaire sur le Talmud (2), Raschi fait connaître comment la chirurgie opérait la taille latérale pour suppléer à l'accouchement naturel, et ailleurs il cite l'ouvrage médical du fondateur de l'école de Montpellier, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire. S'il faut en croire l'auteur de la Bibliothèque Rabbinique (3), il a même laissé un *Sefer Refuah*, livre de médecine, qui est resté inédit.

(1) *Manuscrit hébreu de la Bibliothèque royale de Paris*, ancien fonds, n° 3, p. 344 : « L'arche du Seigneur fut prise, c'est le saint des saints, le sage profond, notre grand maître, notre Rabbi Salomon, fils du saint Rabbi Ishak, le Français d'heureuse mémoire, l'an 4868, le jeudi, 29 du mois de tamuz à l'âge soixante-cinq ans, etc. »

Cette épigraphe, qui fixe exactement l'époque de Raschi, se trouve également dans l'un des manuscrits de De Rossi, comme il l'a transcrite dans son Catalogue et dans son Dictionnaire historique ; il a seulement confondu le *Chet* qui marque huit, avec le *Hé* qui marque cinq, erreur aussi facile à commettre à cause de la ressemblance de ces deux lettres, qu'aisée à rectifier par le calendrier, d'après lequel le 29 tamuz 4868 et non 4865 tomba un jeudi. Suivant cette observation, il faut corriger tous les biographes de Raschi jusqu'à M. Léopold Zunz, qui se pique cependant d'être très fort sur ce chapitre, et qui, en nous donnant une longue liste d'écrivains ignorants sur ce point, avait oublié de se mettre, lui Léopold, au nombre de ces auteurs.

(2) *Traité Nidda*, chap. IV.

(3) Schifté Ieschenim, p. 71, n° 52.

§ XXXII.

Ebn-Zohar.

Pendant que la France s'enorgueillissait de ce grand homme, l'Espagne, de son côté, arrivait au plus haut degré de gloire littéraire et médicale. Nommer *Abou-Merwan Ebn-Zohar*, c'est désigner le médecin par excellence du douzième siècle, l'écrivain le plus original des médecins juifs et arabes (1)

Né à Penaflor vers 1070, son père Abd-al-Malik commença à l'instruire dans l'art de guérir à l'âge de dix ans. Après des études médicales faites à Séville avec beaucoup de succès, son père lui fit faire serment de ne pas employer de poison. Ce serment qui a tout lieu de nous étonner, montre à quel point les empoisonnements étaient multipliés chez les Sarrasins.

Ebn-Zohar exerçait depuis quelque temps sa profession, lorsqu'il fut nommé médecin d'Ali ben-Temin, roi de Séville. Il parut s'occuper avec zèle de son état et il guérit le frère de son maître que sa propre famille avait empoisonné; mais les parents irrités le persécutèrent avec acharnement et le retinrent longtemps en prison. Singulière récompense de la part de cette famille vindicative pour avoir sauvé la vie à un de ses membres! Ebn-Zohar languissait encore en prison lorsque Iousouf ben-Tachefyn, prince de Maroc, venait de chasser Ali avec les autres petits tyrans d'Espagne. Il recouvra sa liberté, et entra au service de ce prince généreux, qui le combla d'honneur et de richesses

Ayant été gratifié d'une chaire de médecine, il professa cette science pendant un long espace de temps, et contribua à répandre parmi les Arabes la vraie médecine. Il fut le maître, entre autres grands médecins, du célèbre Ebn-Roschd, plus connu sous le nom d'Averoës, et de son fils, dont nous parlerons plus tard. Les travaux auxquels Ebn-Zohar était constamment appelé par sa profession, ne l'empêchaient pas de consacrer ses loisirs

(1) Ebn-Abi-Osaïba, *ibid.*, chap. XIII, n° 63; Leo Africanus, *de viris illust.* Anton. *Bibl. vet. Hisp.*, t. II, p. 232; Casiri, *Bibl. Arab. Hisp. Esc.*, t. II, p. 132.

à la littérature dont il avait puisé le goût dans la brillante Société de son père et grand-père. Il était en correspondance suivie avec les plus renommés médecins de son temps, qui le considéraient comme un second Hippocrate. C'était en effet un grand observateur de la nature, un profond savant, il possédait parfaitement les langues hébraïque, syriaque et arabe. Il n'avait pas moins de talents pour la poésie que pour la prose. On l'honorait encore comme un sage dans le cours du XIVe siècle (1). Sa modération et sa force de santé le mirent en état d'atteindre une extrême vieillesse, sans avoir jamais connu d'autre maladie que celle qui termina ses jours en l'an de l'hégire 557 (1162 de l'ère vulgaire), à l'âge de 92 ans.

§ XXXIII.

Ses Ouvrages.

« Pour parvenir à une connaissance profonde de la médecine, » dit quelque part Ebn-Rosch, il faut lire avec soin les ouvrages » d'Ebn-Zohar, qui en sont le vrai trésor. Il a connu tout ce qu'il » est permis à l'homme de connaître dans ces matières, et c'est à » sa famille que l'on doit la vraie science médicale. » Parmi ces ouvrages nous citerons d'abord le livre intitulé : *Al-Téissir fil-modawat wel-tedbir*, dans lequel il indique le remède et le régime qui conviennent à la plupart des maladies ; puis un *Traité de la guérison des maladies*, et deux *Traités des fièvres*. Le premier qu'il a fait pour le prince Iousouf ben Tachefyn son maître, se trouve manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris et à la Bodléïenne. On y trouve un grand nombre d'anecdotes sur sa vie. Il a été traduit de l'arabe en hébreu, en 1280, par le médecin Iakob, et de cette dernière langue en latin. Le second qu'il a dédié à Ibrahim, fils d'Iousouf ben-Tachefyn, a été également traduit en hébreu. Quand aux deux derniers, ils furent traduits en latin et imprimés à Venise en 1570.

Ces livres, surtout le *Téissir*, sont pleins de recherches aussi intéressantes qu'instructives et curieuses. Ebn-Zohar y distingue

(1) Manuscrit de notre Bibliothèque, n° 42.

avec beaucoup d'exactitude les laxatifs des purgatifs, dont il rejette presque absolument l'emploi. Ses principes diffèrent très-souvent de ceux de Galien, comme l'observe très-bien Sprengel (1). Ses idées sur la cause qui conserve la vie et le mélange régulier des humeurs, malgré leur tendance à la putréfaction, sont d'autant plus remarquables, qu'à cet égard, il semble avoir tracé la route au célèbre Stahl. Il rapporte une cure intéressante de phthisie opérée par son grand-père à l'aide du seul sucre de rose. L'usage du bézoard guérit un connétable du khalife de Séville d'une jaunisse suite d'un empoisonnement. La phthisie produite par l'ulcération de l'estomac, y est décrite comme une maladie nouvelle. L'observation qu'il fait d'une maladie provoquée par une excroissance de l'estomac, est fort remarquable. Il étudie, et c'est un fait d'une grande importance, l'inflammation du médiastin, dont lui-même avait été atteint. On ne s'aurait trop apprécier ses remarques sur l'inflammation du péricarde, et sur une angine produite par la paralysie de l'œsophage. Pour guérir cette dernière, il propose des gargarismes avec une longue canule. On lit encore avec plaisir ses observations sur une aphonie causée par l'engorgement squirrheux de la langue, et sur le peu de danger qu'entraîne la perte totale de la matrice par la suppuration de ce viscère. Il a des idées très-justes sur l'influence que l'air des marécages exerce sur la santé. On cite comme un fait remarquable qu'il a saigné son fils, âgé de trois ans, avec un plein succès.

§ XXXIV.

Ecole Egyptienne.

L'Égypte a rempli de son nom l'histoire juive de tous les siècles. Sous les Ptolémées et les Khalifes, elle donnait au judaïsme un grand nombre d'hommes célèbres, qui établirent des écoles et y firent fleurir les sciences et les lettres. La médecine surtout y fut enseignée avec succès, et l'histoire atteste que du temps d'Al-

(1) *Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneikunde*, t. II. p. 437.

Hakim, il n'y avait pas d'autre médecin qu'un israélite qui sut guérir ce prince d'une enflure qu'il avait au pied (1).

Abou'l Kheir Selama ben-Rahmon Ebn Mobarek, si connu par une satyre que lança contre lui un certain George, médecin d'Antioche (2), réunit ses efforts à ceux qui avaient déjà tenté de répandre l'art de guérir parmi ses co-religionnaires. Vers 510 de l'hégire, 1116 de l'ère vulgaire (3), Selama ben-Rahmon, enseignait publiquement la médecine. Doué d'une vaste érudition, son fils Mobarek ben Selama (4) rappellant l'attention des praticiens sans prévention, sur plusieurs théories nouvelles, rapportées en Égypte, par Ebn Chasdaï.

Abou-Djafar Iousouf ben-Ahmed Ebn Chasdaï, versé dans la lecture des anciens auteurs grecs, Hippocrate et Galien, naquit en Espagne d'une famille qui a produit plusieurs savants (5). Après avoir professé la médecine avec beaucoup de succès dans sa patrie, il se rendit ent Égypte où sa gloire s'augmentait sous le khalifat d'Emir Biah-Kamillah. Il était le médecin et l'ami du vizir El-Mamoun Abd-Allah ben Nouz-ed-Daula pour lequel il composait un commentaire sur Hippocrate qui porte de son nom le titre : *Commentaire Mamouni*. Outre cet ouvrage, Ebn Chasdaï est auteur de plusieurs autres traités très-estimés sur ce père de la médecine et sur Galien, ainsi que d'un abrégé de logique avec un commentaire.

§ XXXV.

Ecole arabe d'Espagne.

Ebn Chasdaï, de qui nous venons de parler ne fut pas le seul médecin célèbre sorti de l'école arabe d'Espagne, vers cette époque, cette école nous présente encore avec un juste orgueil, *Abou'l Fadhl Chasdai ben Iousouf Ebn Chasdaï* (6), probable-

(1) Manuscrit de notre Bibliothèque, n° 42.
(2) Voyez *Specimens of Arab. Poetry by Carlyle*, n° 50.
(3) Ebn-Abi-Osaïba, chap. xiv, n° 24.
(4) *Ibidem*, chap. xiv, n° 25.
(5) *Ibid.*, chap. xiii, n° 52.
(6) *Ibid.*, chap. xiii, n° 51.

ment de la même famille. Elle vit encore entouré d'une réputation honorable, *Ishak Ebn Beklarisch* (1) et le célèbre *Abou Omar ben Kamenil* (2).

Le premier sépara l'art d'observer, de comparer, de juger et de tirer des conséquences rigoureuses, d'avec ces système philosophiques plus ou moins imaginaires. Le second adopta dans ses ouvrages les principales idées du vieillard de Cos. Le troisième a été célébré par Mousa ben Esra de Grenade.

Mais ce n'est pas seulement dans l'Espagne musulmane que les médecins israélites brillent, leur succès ne fut pas moins éclatant dans l'Espagne chrétienne, quoiqu'on y eut renouvelé la défense faite anciennement aux sectateurs du Christ de consulter les médecins juifs en cas de maladie, le roi de Léon n'en eut pas moins, au commencement de cette époque, un médecin israélite à qui il accordait toute confiance. Ce fut même à ce docteur que s'adressèrent les états du royaume pour détourner le roi d'une alliance avec l'Aragon. Personne n'osait parler dans ce sens au prince, dont on connaissait le caractère impétueux : le médecin hébreu seul lui fit connaître le vœu de la nation (3). Mais sa gloire disparut bientôt devant celle d'Aben Esra.

§ XXXVI.

Aben-Esra.

Abraham ben Meir Aben-Esra naquit à Tolède, en 1092, d'une des plus savantes familles juives d'Espagne. La nature l'avait doué d'un vaste génie qui embrassait presque toutes les sciences. Il était versé dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire et la poésie. Il aima beaucoup les voyages et passa une grande partie de sa vie à voyager. Après avoir parcouru la France, l'Italie, la Grèce, la Palestine, la Syrie et la Perse, il se rendit aux Indes, où il fut fait prisonnier. Échappé à ce danger, il revint en Europe, visita

(1) Ebn-Abi-Osaïba, chap. xiii, n° 58.

(2) *Kherem Chemet*, t. iv, p.

(3) Depping, *Les Juifs dans le moyen âge*, p. 93.

l'Angleterre et autres pays ; et, chose extraordinaire ! il composa ses principaux ouvrages pendant ses excursions.

L'opinion est fixée depuis longtemps sur les écrits de ce grand homme ; on remarque parmi eux un ouvrage inédit sur la médecine, théorique et pratique, divisé en neuf parties. Cet ouvrage qui paraît avoir été composé en arabe, se trouve en hébreu, avec d'autres manuscrits médicaux à la Bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 381. Il est intitulé : *Sefer ha-Nisionoth*, livre d'épreuves, parce que l'auteur ne parle que des remèdes essayés et approuvés. Il ne faut pas confondre cet écrit avec un traité d'astrologie judiciaire qui porte le même nom et qui se trouve manuscrit dans la Bibliothèque d'Oppenheim actuellement à Oxford (1).

Quant à l'époque de la mort de notre Aben-Esra, si contradictoirement rapportée par ses biographes, voici ce qu'on lit à la suite de son commentaire sur le Pentateuque, ancien manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris (2) : Le lundi, premier jour de la lune d'adar de l'an 4927 (février 1167) le sage maître Abraham Aben-Esra mourut. Il était âgé de soixante et quinze ans, car lorsqu'il se sentit proche de la mort, il fit lui-même son épitaphe dans laquelle il prit pour texte une partie du 4e verset du XIIe chapitre de la Génèse : *Abraham avait soixante et quinze ans lorsqu'il sortit de Haran*, tant pour faire allusion à son nom, qu'à son âge, et pour donner un autre sens au mot *mé-Haran*, de Haran, il le changea en *mé-Haron* et y ajouta le mot *Af*, qui signifie plein de colère, pour dire que lui Abraham était de l'âge de soixante et quinze ans lorsqu'il quitta ce triste et méprisable monde.

§ XXXVII.

Aben-Tibbon, *Kimchi.*

La chute des Ommiades et les guerres entre les Mahométans et les chrétiens, conduisirent beaucoup de savans israélites d'Es-

(1) Voyez le *Catalogue*, édit. 1785 in-4°, p. 14 *verso* ; édit. 1826 in-8°, p. 404, n° 1175.

(2) *Manuscrits hébreu*, ancien fonds, n° 99.

pagne dans les provinces méridionales de France, où ils portèrent leurs connaissances dans les écoles juives déjà célèbres. Nous plaçons à la tête de ces savants émigrés, *Iehuda Aben Tibbon* et *Iosef ben-Kimchi.*

Iehuda ben Saül Aben-Tibbon, naquit à Grenade, ou comme on nomme cette ville en hébreu, à Rimon. On l'appelle à juste titre *Abi ha-Maatikim*, le père des interprètes, à cause de son habileté à faire passer en l'hébreu les écrits arabes. Il traduisit en effet avec succès les ouvrages de grammaire d'Ebn-Djanah, les livres philosophiques de Saadia Gaon et de Iehuda ha-Lewy, les œuvres morales de Salomon ben-Gabirol et de Bechai ben-Josef. Ces excellentes traductions furent faites à Lunel, où ce savant s'était retiré, et où il vivait encore en 1199, époque à laquelle il termina l'ouvrage de Bechai. Il écrivit lui-même divers ouvrages, parmi lesquels on remarque deux épitres littéraires qui se trouvent manuscrites dans notre Bibliothèque. L'une d'elles intitulée *Igheret ha-Musar*, et adressée à son fils Samuël qui était également médecin et duquel nous parlerons plus loin, renferme plusieurs particularités sur l'état de la médecine. Il lui recommande entre autres de s'appliquer chaque semaine un jour à la pharmacie, de bien étudier la botanique, et de ne se servir d'aucun remède, dont il ne connaîtrait pas bien la vertu. D'où il résulte qu'a cette époque en France le médecin était également pharmacien, comme cela se pratiquait et se pratique encore chez les Arabes.

Benjamin de Tudèle parle de notre médecin dans le premier chapitre de ses voyages ainsi que de Josef ben Ishak ben Kimchi, qui était établi à Narbonne, lorsque ce voyageur y passa, vers 1160. Il était traducteur et médecin comme son compatriote Aben-Tibbon, qui le cite dans la préface de sa traduction du livre de Bechai. Josef Kimchi est plus connu comme poéte, grammairien et commentateur que comme traducteur et médecin. Il écrivit une foule d'ouvrages sur divers sujets, mais aucun d'eux n'a obtenu jusqu'aujourd'hui les honneurs de l'impression. Nous citerons comme les plus remarquables ses commentaires sur la Bible, ses livres polémiques contre le christianisme, ses grammaires hébraïques, ses poésies morales et sacrées. Plusieurs de ces écrits que nous avons vus en manuscrits méritent d'être

plus connus, surtout ses livres de grammaire que son fils, le célèbre David Kimchi, cite souvent (1).

Quant à l'école de Montpellier, Benjamin de Tutèle qui la visita lors de son voyage en France, en parlant des Rabbins de cette ville, ne cite aucun d'eux qui fût médecin; probablement qu'à cette époque l'exercice de cette science leur était interdite par les intrigues des prêtres. Ce n'est qu'en 1180 que Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, pour les protéger, rendit un édit par lequel il permit à tout le monde de professer la médecine dans la Faculté de Montpellier, sans aucune exception. Aussi dès ce moment les médecins israélites furent nombreux dans cette ville, comme nous allons le voir dans les paragraphes suivants.

§ XXXVIII.

Chananel, *Salomon ha-Mizri*, *Élie ben-Iehuda.*

Nous venons de parler de Benjamin de Tudèle et de ses voyages au sujet des médecins de France. Comme ce voyageur fait mention d'autres médecins israëlites, nous allons le suivre en Italie et en Grèce. Dans le premier pays, il visita d'abord Pouzoles où il y avait des bains chauds; « quiconque s'y baigne, dit-il, y trouve sa guérison ou du soulagement. Aussi tous les malades de la Lombardie y viennent-ils pendant l'été. » Puis il se rendit à Salerne où il vit l'école de médecine si célèbre. Beaucoup de rabbins instruits se trouvaient dans cette ville, mais aucun d'eux n'y enseignait plus la médecine, à ce qu'il paraît.

Ce n'est qu'à Amalfi, à une demi-journée de Salerne, qu'il rencontra un rabbin qui pratiquait la médecine : le docteur *Chananel*. Benjamin qui nous le présente comme le seul rabbin professant l'art de guérir en Italie, à cette époque, garde le silence sur les ouvrages dont il a pu être l'auteur. Il ne nous donne pas plus de détails sur les travaux littéraires de *Salomon ha-Mizri*, médecin de l'empereur Manuel de Comnène. Il dit seulement que ce médecin était en grande faveur auprès de l'empereur, et que par son crédit les juifs de Constantinople, jouissaient d'un grand soulagement dans leur servitude qui était

(1) Mikhlol, édit. de Venise, 1545, p. 45, 68 et 167.

alors très rude, en Grèce surtout. Par exemple, aucun israélite n'osait monter à cheval excepté lui, en sa qualité de médecin impérial.

Un autre médecin de Constantinople du temps de Benjamin de Tudèle était *Élie ben-Iehuda*, chef de la communauté karaïte de cette ville. C'est probablement le fils du célèbre Iehuda ben-Élie Hadasi, auteur d'un grand ouvrage, composé à Constantinople, en 1140 (1) sur les préceptes des Karaïtes. Les Karaïtes sont, comme on sait, des juifs qui font profession de ne s'attacher qu'au texte de l'Écriture-Sainte, et le regardent comme l'unique règle de foi qu'on doive suivre. Ils rejettent par conséquent tous les dogmes, rites et lois traditionnelles. Cette secte juive a produit plusieurs médecins dintingués, principalement au XIIIe et XIVe siècle. Leurs docteurs avaient imité en cela les rabbins qui étaient assez dans l'habitude d'allier aux fonctions du rabbinat l'exercice de la médecine, parce que l'état de rabbin ne leur fournissait aucun moyen d'existence.

XXXIX.

Mousa ben-Maïmoun.

Nous allons enfin avoir à parler d'un médecin qui porta dans l'étude de l'art d'Hippocrate toute l'élévation d'un vaste génie, et qu'un auteur arabe appelle à juste titre le Phénix de son siècle dans l'art de la médecine (2). Nous voulons parler de Mousa ben-Maïmoun.

Moseh, fils de Maïmoun, ou comme les Arabes le nomment : Abou-Amran Mousa ben-Maïmoun Abou-Amran ben-Abd-Allah ; plus connu sous le nom de Maïmonide, était né à Cordoue le 14 nisan 4895 de la création, qui correspond avec le 31 mars 1135, de l'ère vulgaire. Son éducation fut soignée ; son père Maïmoun, célèbre par son savoir, eut soin de l'instruire de bonne heure. Il était juge de Cordoue, et cette charge qu'il exerçait avec distinction, était presque héréditaire dans sa famille.

(1) Voyez MARDOCHÉE BEN-NISSIM, *Dod Mordechai*, chap. II, p. 13 *verso*, de l'édition de Vienne.

(2) POCOCKE, præfat. *ad Portam Mosis*, p. 2.

Le jeune Maïmonide ne se borna point à l'étude de la foi mosaïque; il voulut encore y joindre l'étude de la philosophie et de la médecine qu'on enseignait dans les écoles juives d'Espagne. S'il faut en croire Léon l'Africain (1), il fréquenta aussi les écoles des arabes et s'attacha surtout à Abou-Djafer Ebn-Thofaïl. lequel voyant son goût décidé pour les sciences, et ses heureuses dispositions à les cultiver, lui conseilla de se mettre sous la discipline du célèbre Ebn Roschd, auquel il le recommanda. Mais aucun biographe juif ne fait mention de cette particularité, au contraire ils disent que c'est lui qui avait enseigné aux Arabes.

Quoiqu'il en soit, Maïmonide, dès l'âge le plus tendre, composa plusieurs commentaires sur les Talmuds de Babylone et de Jérusalem, un ouvrage sur le calendrier, et un discours apologétique en faveur de ceux de ses co-religionnaires qui furent forcés, en 1160, d'embrasser l'islamisme. Ayant lui-même été contraint de reconnaître publiquement la religion de Mahomet, il résolut de quitter sa patrie. Il se réfugia en Égypte et y passa le reste de ses jours : c'est de là que lui est venu le surnom d'Égyptien. Il y fit d'abord le commerce de pierreries (2), mais son talent fut bientôt connu et apprécié; il fut nommé médecin d'Alfadl-al-Rabim. Plus tard, en 1179, il fut appelé à la cour de Sallah-Eddin qui le choisit pour son premier médecin. Maïmonide eut un grand crédit auprès de ce prince et de son successeur, à cause de sa profonde science dans l'art de guérir. Ebn-Abi-Osaïba, qui lui consacre un article dans son histoire des médecins (3), dit qu'il tenait le premier rang parmi les médecins de son temps, pour la théorie aussi bien que pour la pratique de son art. Il était de plus, assure le même historien, très instruit dans les sciences, et avait une connaissance profonde de la philosophie. Le sultan Mélik-al-Naser Sallah-Eddin en faisait grand cas, et se servait de lui pour médecin; il fût aussi médecin de Melik-Alafdhal, fils de ce prince célèbre.

Cet emploi l'occupait beaucoup, comme il le témoigne dans un elettre adressée à Samuël Aben-Tybbon (4). Il fallait qu'il

(1) *De Medicis et Philosophis Arabibus et Hebræis.*

(2) Abou'lfaradj, *Histor. Dynastiar.*, p. 298.

(3) Chapitre xiv, n° 36.

(4) Igheret ha-Rambam, édition de Prague, 1726, p. 15.

allât tous les jours le matin visiter le sultan, et si ce prince, ou quelqu'un de ses enfants, ou quelqu'une de ses femmes étaient malades, il ne lui était pas permis de sortir du palais. Ce qu'il y avait de plus incommode, c'est que demeurant à Fostan, il avait trois quarts de lieue à faire pour se rendre au Caire, où résidait le sultan. Il ne revenait d'ordinaire chez lui que le soir. Il trouvait dans son chemin une multitude de Mahométans et des Juifs de toutes les conditions, qui attendaient son retour. Il les recevait honnêtement, écoutait les détails qu'ils lui faisaient de leurs maladies, et leur prescrivait les remèdes qu'il jugeait propres à leur guérison. Ces consultations le retenaient jusqu'à la nuit, et souvent il se sentait si fatigué qu'à peine pouvait-il parler. Il lui arrivait même quelquefois de s'endormir par excès de lassitude.

Après avoir fourni une carrière si active et si féconde, il mourut le 20 tebat 4965, ou le 13 décembre 1204, âgé environ de soixante-dix ans, comblé de gloire, d'honneurs et de sciences. Car, si l'exercice de sa profession lui a pris bien du temps, il y a suppléé par son activité qui a triomphé des obstacles. Ses ouvrages sont nombreux; notre intention est de ne parler que de ceux qu'il a composés sur la médecine.

§ XL.

Ses ouvrages médicaux.

Voici la notice des ouvrages de Maïmonide sur la médecine :

1. *Aphorismes de médecine*, extraits d'Hippocrate, de Galien, d'Al-Razi, d'Ebn-Masoué et d'Al-Suzi, ouvrage divisé en vingt-cinq livres, traduit de l'arabe en hébreu par Nathan Hamaati, dont un exemplaire se trouve parmi les manuscrits hébreux de la Bibliothèque royale de Paris (1). Cette version hébraïque qui porte le titre de *Perké Moscheh*, a été publiée il y a quelques années à Lemberg, in-4°. Il y a eu une traduction latine qui a paru pour la première fois, à Bologne l'an 1489 in-4°, et depuis à Bâle, en 1570 in-8°. Immanuel Aboab témoigne qu'il a entendu dire à d'habiles médecins de son temps et particulière-

(1) *Ancien fonds*, n° 367.

ment à Mercurial, que les Aphorismes de Maïmonide ne sont point inférieurs à ceux d'Hippocrate (1). C'est sans doute, observe De Boissi (2), le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Réné Chartier a inséré dans son édition des œuvres de Galien quelques fragments en latin tirés des Aphorismes de notre docteur (3).

2. *Abrégé des seize livres de Galien*, ouvrage arabe, cité par Ebn-Abi-Osaïba (4). Voici comment Ebd-Allatif, qui vit notre médecin au Caire, parle de cet écrit (5) : « Mousa ben Maïmonn vint me voir. Je reconnus en lui un homme d'un mérite très-supérieur, mais dominé par le désir de tenir le premier rang, et de faire sa cour aux personnages puissants. Il a composé un traité de médecine, dans lequel il a recueilli un choix de seize livres de Galien, et de cinq autres livres. Il s'est imposé la loi de ne rien changer aux expressions même des écrits où il puisait, si ce n'est peut-être une conjonction ou une particule, se contentant seulement de choisir les textes qu'il voulait faire entrer dans cet extrait. »

3. *Traité des hémorrhoïdes et de leur traitement*, livre cité par Ebn-Abi-Osaïba (6), et traduit de l'arabe en hébreu par Samuël Aben-Tybbon. Ce traité que De Rossi (7) croit inconnu, se trouve manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 367 et 393. L'original arabe se conserve au même dépôt, n° 412.

4. *Consultation sur le ronflement du nez et du gosier, causé par l'abondance des humeurs et flegmes qui tombent du cerveau;* traduit de l'arabe en hébreu par le même, et manuscrit à la suite du traité des hémorrhoïdes.

5. *Traité des poisons et préservatifs contre les médicaments qui peuvent donner la mort*, cité par Ebn-Abi-Osaïba (8). La

(1) *Nomolog.*, P. II, c. XXIV, p. 294.

(2) *Dissertations critiques*, etc., XIV, p. 502.

(3) *Galen Oper.* Tom. IX, p. II, p. 395, 405.

(4) *Histoire des Médecins*, chap. XIV, n° 36.

(5) *Relation d'Égypte*, page 466 de la traduction de Sylvestre de Sacy.

(6) *Ibidem.*

(7) *Dizionario Storico*, vol. II, p. 33.

(8) *Ibid.*

version hébraïque de cet onvrage, faite par le même Aben-Tybbon, se trouve également dans le code 367 des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris.

6. *Traité sur le coït*, écrit dans lequel il traite des aliments et médicaments qui provoquent à la luxure, etc. Une traduction hébraïque de ce traité existe en manuscrit dans le même code 367 de la Bibliothèque de Paris, et dans celle de De Rossi, à Parme.

7. *Traité de l'asthme et des médicaments propres à le guérir*, traduit en hébreu et manuscrit dans les dites Bibliothèques (1).

8. *Commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate*, traduit de l'arabe en hébreu par Moseh Aben-Tybbon. Cette version qu'on voit manuscrite dans plusieurs bibliothèques publiques, a servi de base à la traduction latine qui a paru de cet ouvrage.

9. *Du régime de la santé*, dédié au sultan qui régnait en Égypte. Moseh Aben-Tybbon l'a traduit en hébreu sous le titre de *ha-Naghat ha-Berioth ;* la bibliothèque royale de Paris la possède en arabe en caractères hébraïques (2). On en a donné une traduction en latin qui a paru plusieurs fois entre autres à Augsbourg en 1518 in-4°. C'est probablement le même ouvrage que le suivant.

10. *Traité de la conservation de la santé*, composé pour Mélik Alafdhal, fils de Mélik al-Nasar Sallah-Eddin Iousouf ben Ayoub, et cité par Ebn-Abi-Osaïba (3).

§ XLI.

Suite des ouvrages médicaux de Maïmonide.

11. *Traduction hébraïque d'Ebn-Sina*, manuscrite de la bibliothèque des Domicains de Bologne. L'inscription de ce magnifique exemplaire, orné de très-belles miniatures, porte que la traduction en a été faite en Égypte par Moseh, fils de Maïmoun, conformément à l'exemplaire arabe qu'il reçut du sultan l'an 4946 de la création du monde, c'est-à-dire l'an 1186 de

(1) *Ibidem*. Le numéro du code de la Bibliothèque de Paris est 413 de l'ancien fonds.

(2) *Mss. hébreux*, ancien fonds, n° 412.

(3) *Ididem*.

l'ère vulgaire. Le P. Montfaucon qui l'a vu, dit qu'il y a à la fin du code une lettre écrite en italien, où il est rapporté que Ferdinand I offrit deux cents ducats de ce manuscrit qu'il désirait avoir en sa possession, mais que son offre ne fut point acceptée (1).

12. *Exposition des drogues*, pharmacopée arabe, citée par Ebn-Abi-Osaïba (2).

13. *Consultation de médecine*, composée pour un prince de son siècle, lequel était valétudinaire, et hypochondre; quelquefois il avait des étourdissements, et des dérangements dans le cerveau. Cet ouvrage est divisé en quatre parties; dans la première, Maïmonide y traite du régime et de la conduite que l'on doit garder dans la santé en général; la seconde est consacrée au régime que l'on doit observer dans les maladies, que l'on soit à la portée d'avoir un médecin à consulter, ou non; la troisième parle du régime particulier du prince auquel était adressé cet ouvrage; la quatrième contient plusieurs avis salutaires touchant la médecine tant pour les personnes qui sont en santé, que pour celles qui sont malades. Une version hébraïque de cet ouvrage très-rare et inconnu de la plupart des bibliographes, se trouve manuscrite à la Bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 413. Il a été traduit de l'arabe en hébreu par Moseh Ebn-Tybbon, ainsi que le dit l'éditeur du *Livre Zeri ha-Iagon*, dans sa première note.

14. *Méthode de guérir ceux qui ont été mordus par des bêtes vénimeuses, ou qui ont été empoisonnés*, cité par d'Herbelot (3). Une traduction hébraïque de ce traité se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, n° 367 et dans celle de De Rossi, n° 1280, d'après laquelle on voit que Maïmonide composa ce traité en 1198 par l'ordre du sultan d'Égypte.

15. *Traité sur les causes des maladies*, ouvrage arabe de la bibliothèque Bodléienne (4).

16. *Sefer Refuoth*, livre de médicaments; il le cite dans son

(1) *Diarium Italicum*, c. XXVII, p. 402.
(2) *Ibidem*.
(3) *Bibliothèque Orientale*, au mot *Macalat al-Fasliat*.
(4) Voyez De Rossi, *Dizion.* II, p. 33.

grand ouvrage *Mischna Torah* (1). Sabtai assure qu'il se trouve manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne (2). Suivant Conforti (3) c'est le même que les *Perké Moscheh.*

17 *Sefer ha-Nimza*, (4) le livre trouvé, ouvrage qui traite de la médecine, de l'histoire naturelle, et de la morale, imprimé à la suite des écrits d'Abraham Chajoun et de Samuël de Vidas, à Salonique. en 5356 (1596) in-4°.

18. On trouve encore dispersées dans les nombreux ouvrages de Maïmonide des notes très importantes sur la médecine; le chapitre V^{e} du IIe traité de sa Mischna Torah entre autres, est entièrement consacré à cet art.

19. *Abrégé de l'ouvrage d'Ebn-Sina*, manuscrit arabe de la bibliothèque Escuriale (5).

Il existe sous le nom de Maïmonide quelques livres de médecine manuscrits, soit en arabe soit en hébreu, dont il serait inutile de parler, parce que ce ne sont que les mêmes ouvrages sous d'autres titres. C'est ainsi que l'Abrégé de vingt et un livres de Galien, cité dans la bibliothèque arabe des Philosophes, n'est autre chose que l'Abrégé de seize livres de Galien mentionné par Ebn-Abi-Osaïba et Ebn-Allatif, car ce dernier dit expressément que cet écrit renferme encore cinq autres livres.

§ XLII.

Ebn-Djami, Ebn al-Sedid, Abou'l-Barakat.

L'Égypte possédait encore d'autres médecins juifs, dignes d'obtenir une place près de Maïmonide : leurs noms étaient *Hebat-Allah ben Djami Israïli*, ou comme les hébreux le traduisirent *Nathanël Israéli*, *Ebn el-Sedid*, et *Abou'l-Barakat.*

Al-Schaïkh Abou'l-Aschaïr Hebat-Allah ben-Zein ben-Hasan ben-Efranim ben-Iakub ben-Ismaël Ebn-Djami Israïli, était né à Fostat, et fut attaché comme Maïmonide au service de

(1) Livre I, traité II, chapitre V, § 21.
(2) *Schifté Ieschenim*, p. 71, n° 45.
(3) *Koré ha-Dorot*, p. 12, *recto.*
(4) AZULAÏ, *Vaad la-Chachamin*, tom. I, *L. Hé*, n° 1.
(5) *Casiri*, tom. I, p. 292.

Sallah-Eddin, et comme lui, il jouissait de beaucoup de faveur auprès de ce grand prince.

On a de lui plusieurs ouvrages de médecine, entre autre une *Topographie médicale de la ville d'Alexandrie*, et un traité fort étendu et divisé en quatre parties, qui est intitulé : *Direction aux choses utiles pour les âmes et pour les corps*. Il cultivait aussi la littérature arabe, se piquait de parler cette langue avec une grande pureté, et avait toujours sous les yeux le *Sihah* de Djenbari. Ebn-Abi-Osaïba, dans son histoire des médecins (1), rapporte de lui une aventure qui lui fit beoucoup d'honneur. Il vit un jour un homme que l'on portait au cimetière pour l'enterrer. Arrêtez ! s'écria-t-il, cet homme n'est pas mort ! et en effet il revint à lui et vécut encore longtemps.

Outre les deux ouvrages cités d'Ebn-Djami, dont le dernier se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, Fonds St-Germain, n° 171, on a encore de ce célèbre médecin, un commentaire sur le cinquième livre du Canon d'Ebn-Sina, manuscrit à la Bibliothèque Bodléienne.

Abou'l-Bayan Ebn al-Modawwar al-Sedid (2), naquit en 1101 au Caire, capitale d'Égypte. Son père était membre de la communauté Karaïte de cette ville. A l'instar de Iéhuda ben-Élie Hadasi, son co-religionnaire, il soigna autant que possible l'éduca-de son fils. On lui enseignait particulièrement la médecine, dans laquelle il se distingua d'une manière fort remarquable. Vanté pour ses connaissances dans cette science, au sultan Sallah-Eddin, il fut accueilli par ce grand prince, qui, appréciant bientôt ses mérites, l'attacha à sa personne comme médecin. En 1164, al-Sedid devenn vieux, son maître lui fit une pension de ving-quatre dinares par mois. Il jouit de cette pension royale pendant vingt ans, jusqu'à sa mort, arrivé en 1184. Il était alors âgé de quatre-vingt-trois ans.

Un autre médecin karaïte de l'Égypte était à cette époque Abou'l-Berakat Ebn-Scha'ija, qu'Ebn-Abi Oseïba (2), cite parmi les médecins célèbres de ce pays.

(1) Chapitre XIV, n° 29.

(2) *Ibidem*, n° 30.

(3) *Histoire des Médecins*, chap. XIV, n° 38.

§ XLIII.

Hebat-Allah.

Il ne faut pas confondre Abou'l-Berakat de qui nous venons de parler avec Abou'l-Berakat Hebat-Allah ben-Ali Ebn-Melkan, autre médecin israélite de la même époque. Celui-ci né à Basra (1) vint de bonne heure à Bagdad, pour y étudier la médecine. Il y avait alors dans cette ville un professeur célèbre qui enseignait l'art de guérir avec beaucoup de succès, mais les juifs ainsi que les chrétiens étaient exclus de ses leçons. Hebat-Allah qui désirait vivement de l'entendre, gagna son domestique qui le cacha quelque part où il pouvait l'écouter. Plus d'un an il s'instruisit ainsi en secret, lorsqu'un jour l'un des disciples ayant adressé au professeur une question médicale, à laquelle il ne sut pas répondre, Hébat-Allah se présente devant lui, et répondit à cette question par un passage de Galien qu'il avait ouï de lui-même, à telle et telle leçon. Le professeur étonné apprend alors comment, depuis un an, le jeune israélite avait suivi secrètement ses leçons, et comment il a profité de sa science. Il en fut enchanté, et lui permit de fréquenter à l'avenir publiquement son école. C'est ce qu'il fit en effet, et il devint bientôt son meilleur disciple.

Après avoir été attaché comme médecin pendant quelque temps à l'armée, il fut nommé médecin du khalife Mostandjed-Billah. Sa renommée fut si grande, qu'on le qualifia *Aouhad el-Zaman*, l'unique de son temps.

Ami d'un médecin chrétien qui porta le même nom que lui, Abou'l-Hasan Hébat-Allah Ebn al-Tamid, il ne l'imita pas dans sa fermeté pour la foi de ses pères; car il abandonna sa religion par orgueil, et se fit mahométan.

Hebat-Allah le chrétien, ne put souffrir patiemment cette désertion de son ami, et il lui en fit des reproches sanglants par des vers rapportés dans Abou'lfaradj, où il dit, entre autres choses, qu'il imite ses ancêtres, qui erraient dans le désert, et qui n'en

(1) Ebn-Abi-Oseïba, chap. x, n° 62.

sortaient que pour s'égarer et s'éloigner de plus en plus de leur route (1).

Abou'l-Berakat mourut en 1164, aveugle, sourd et pauvre; c'est ce que Zacuth ne manqua pas de regarder comme une punition du ciel pour avoir quitté la foi de ses pères (2). Quoi qu'il en soit, Hebat-Allah laissa après lui plusieurs ouvrages qui justifient une partie des louanges qu'on lui donne. Nous citons entre eux, celui qui a pour titre *Almot'eber*, c'est un compendium de dialectique sur lequel un prince de Seldjuckes fit une étude approfondie. Il existe aussi un livre de médecine qui porte le nom d'*Acrabadin*, c'est-à-dire d'antidotes ou médicaments composés, qui a pour auteur un Hebat-Allah, mais on ignore si c'est de notre docteur ou de son ami, le médecin chrétien.

§ XLIV.

Samuel ben Abbas.

Abou'l Berakat ne fut pas le seul médecin juif qui désertait alors le drapeau de la synagogue pour se ranger sous la bannière de la mosquée ; d'autres que lui, principalement le célèbre Abou-Nasr Samuel ben-Iahya ben Abbas al-Andalousi, embrassa aussi l'islamisme (3). Ce médecin naquit en Andalousie en Espagne, où son père Iahya ben Abbas, se rendit célèbre comme philosophe et hébraïsan. Ayant quitté avec son père l'Occident, il voyagea en Orient, et s'établit à Meraga, où il pratiqua la médecine avec beaucoup de distinction. Samuel ben Abbas était un bon mathématicien et écrivit en 1165 et 1174, deux ouvrages sur l'astronomie et la géométrie très-estimés. On a aussi de lui, un livre contre ses anciens co-religionnaires dans lequel il les accuse d'avoir corrompu les lois de Moïse. C'est probablement le même que *Samuel ben Asariah* que Zacuth (3) dit avoir vécu sous le khalife Mostadhi-Biamr-Allah et avoir écrit un ouvrage contre les juifs ;

(1) Voyez *Hist. dynast.*, p. 394.
(2) *Sefer Iuchasin*, page 149.
(3) Ebn-Abi-Obeïba, chap. xi, n° 20.
(4) *Sefer Iuchasin*, page 149, *recto*.

ou bien celui que l'auteur de la Bibliothèque des philosophes (1) nomme *Samnël ben Iéhuda*. Si cette dernière conjecture est exacte, nous n'aurons aucune difficulté de reconnaître dans le père de notre Samuël, l'excellent poëte *Iéhuda ben Abbas*, cité par Charizi (2), comme ayant fait un voyage de l'Occident en Orient, et ayant eu un fils dépravé, c'est-à-dire, qui quitta sa religion.

L'école arabe produisit également quelques médecins distingués vers cette époque, au nombre desquels nous mettons *Abou-Mona ben Abou-Nasr*, surnommé *Kouvin*. Il pratiqua son art à Haran, et écrivit un traité, divisé en vingt chapitres, sur l'art de préparer et de conserver les médicaments simples et composés (3).

Rabbi *Zadok* suivit la même carrière, avec non moins d'éclat peut-être, à Damas (4). *Ebn-Zakeriyya* s'éleva au-dessus d'eux tous par la profondeur de ses observations et l'étendue de ses connaissances. Grand politique, il devint le conseiller et le médecin du fils de Nourreddin (5) qui mourut à Alep en 1181. Il y avait également alors à Sephoris, ancienne ville de Galilée, un fameux médecin nommé Rabbi *Nehoraï* (6) qui s'occupa en même temps de la vente des aromates.

§ XLV.

Les derniers Ebn-Zohar.

Après avoir suivi l'art de guérir parmi les israélites de l'Orient, jusqu'à la fin du XII[e] siècle, nous allons revenir sur nos pas et jeter un coup d'œil rapide sur la médecine des hébreux de l'Europe, durant cette époque mémorable.

Dans l'ordre chronologique, *Abou-Bekr Mohammed Ebn-Zohar*, s'offre le premier à notre examen. Fils et disciple d'Abou-Merwan Ebn-Zohar, il est digne d'être mis en parallèle avec

(1) Voyez Casiri, *Biblioth. Arab. Hisp. Esc.* t. I, p. 440.
(2) *Sefer Tachkemoni*, chap. III, page 8.
(3) *Manuscrit à la Bibliothèque de Vatican*.
(4) Benjamin de Tudèle, *Massahot*, pag. 63.
(5) Kemal-Eddin, mss. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.
(6) Petachia de Ratisbonne, *Tour du Monde*, p. 90.

ce grand homme (1). Il vécut comme lui à la cour de Iousouf ben-Tachefyn à Maroc, et comme lui il fut en grande faveur auprès de ce prince. Léon l'Africain (2) nous a conservé un trait de ce souverain, qui montre sa générosité, son esprit, et la bonté qu'il avait pour Ebn-Zohar. Partant pour l'Afrique, il mena avec lui Ebn-Zohar qui était aussi grand poëte que grand médecin. Étant entré un jour à l'improviste dans son cabinet, et ne le trouvant pas, Iousouf se mit à regarder les papiers qui étaient sur la table; il vit des vers où le docteur exprimait les regrets d'être séparé de sa famille restée en Espagne. Aussitôt le prince, sans rien dire à Ebn-Zohar, envoya un ordre au gouverneur de Séville, de faire venir en toute hâte la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans un grand hôtel, richement meublé et dont il lui fit présent. Ebn-Zohar envoyé dans cet hôtel sous prétexte d'y voir des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver ainsi au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné.

Après une vie très occupée et très utile à la science, il mourut en 1199, âgé de 86 ans. Aucun de ses ouvrages médicaux n'a été imprimé jusqu'aujourd'hui; on trouve quelques morceaux de ses poésies arabes dans Ebn Khallican, et dans le recueil de Sefwan ben Edris. Ebn-Zohar laissa aussi un fils nommé *Abou-Mohammed Abd-Allah*, qu'Ebn-Abi-Oseïba (3) cite comme le dernier médecin de cette famille célèbre.

Avant ces Ebn-Zohar la médecine était encore cultivée en Espagne par *Ibn-Saigh* et les *Alfakhar*. Ibn-Saïgh naquit à Sante-Marie dans l'Andalousie (4). Ses parents, qui étaient très-éclairés, ne négligèrent rien pour son éducation; ils le poussèrent dans les sciences et il se distingua plus particulièrement dans l'étude de la philosophie et de la médecine. Il pratiqua même cette dernière science avec assez de réputation dans le lieu de sa naissance, où il mourut l'an de l'hégire 550, de l'ère vulgaire 1155.

Josef ben Alfakhar (5) était chef de la communauté juive de

(1) *Ebn-Abi-Oseïba*. chap. XIII, n° 64.

(2) *De Medicis et Philosophis arabis et hebreis.*

(3) *Histoire des médecins*, chap. XIII, n° 65.

(4) D'HERBELOT, *Biblioth. Orient.*

(5) *Igheret ha-Rambam*, p. 26.

Tolède, où il était né au milieu du XIIIe siècle. Devenu docteur en médecine, il professa son art avec un succès mérité. Il était aussi très savant dans les lois traditionnelles des rabbins et était regardé comme un très bon casuiste par les docteurs de son temps.

Après Iosef ben-Alfakhar se présente *Iehuda ben-Alfakhar* son fils, chef de la communauté juive, célèbre dans le procès des livres de Maïmonide. Il fut le seul docteur espagnol qui ne souscrivît point à la condamnation des adversaires de ces ouvrages. Au contraire il approuva la conduite de ces adversaires dans la persuasion où il était, qu'elle tendait à conserver la pureté et la simplicité de la loi de Moïse. David Kimchi, qui fut députe en Espagne par les synagogues de Narbonne et de Beziers, pour conférer sur cette affaire avec le chef de la synagogue de Telède, lui adressa une lettre (1), dans laquelle il exposa les raisons qu'il crut les plus propres à le ramener à l'avis de ses compatriotes. Il en reçut une réponse pleine d'arrogance et d'invective (2). Kimchi ne se rebuta point, quoiqu'il sentit bien qu'il serait difficile de vaincre l'obstination d'un homme qu'un zèle religieux affermissait dans ses sentiments. Il lui écrivit plusieurs lettres (3), auxquelles le médecin de Tolède répondit avec le même emportement. Cependant l'honnêteté et la modération que Kimchi mit dans cette dispute épistolaire, calmèrent peu à peu l'effervescence de la bile d'Alfakhar, sans cependant qu'il acquiescât à la décision des autres rabbins espagnols.

§ XLVI

Saniat al-Mélik.

L'année 1200 s'annonça en Orient, suivant l'expression d'un contemporain, comme un monstre dont la fureur doit anéantir toutes les ressourees de la vie. Un horrible tremblement de terre ravagea la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, et le Nil n'apporta pas son tribut accoutumé. C'est ce qui occasionna une

(1) Inserée dans l'*Ighereth ha-Rambam*, pag. 11.
(2) *Ibidem*, pag. 13.
(3) *Ibib*. pag. 15, 16 et 18.

disette cruelle, qui fit périr un nombre infini de personnes, surtout en Égypte, où la famine poussait les hommes à manger de la chair humaine. Ebd-Allatif (1) nous raconte d'un médecin israélite de Fostan une aventure fort extraordinaire, arrivée pendant cette famine; nous la rapporterons ici.

Ce médecin, connu par son savoir et qui avait des liaisons avec notre historien arabe, fut mandé par une de ses pratiques, homme qui jouissait d'une bonne réputation, pour aller voir un malade. Le docteur ne fut pas plus tôt entré dans la maison où on le conduisait, que cet homme ferma la porte, sauta sur lui, lui jeta une corde au cou; alors le malade lui comprima fortement les testicules : mais, comme ils ne savaient ni l'un ni l'autre comment il fallait s'y prendre, pour le tuer, le combat se prologea; le médecin poussa des cris qui furent entendus de plusieurs personnes, lesquelles, étant entrées, tirèrent des mains de l'assassin ce vieillard à demi mort et n'ayant plus qu'un souffle de vie : il avait les testicules froissés et les dents de devant cassées. On le transporta chez lui sans connaissance, et on conduisit l'assassin chez le prévôt. Cet officier lui ayant demandé quel motif l'avait porté à ce crime, il répondit que c'était la faim. Le prévôt lui fit donner la bastonnade et le bannit.

Nous ignorons le nom de ce médecin qui faillit être victime de son dévouement. Peut-être était-ce le fameux *Saniat al-Mélik Abou'l Dhahir Ismaïl* (2), fils du célèbre Ebn-Djamé, qui pratiquait alors la médecine à Fostan, où il jouissait d'une brillante réputation. Parmi les ouvrages médicaux que nous devons à Saniat al-Mélik il faut citer le traité qui porte le titre de : *Direction aux choses utiles pour les âmes et pour les corps*, que son père avait laissé imparfait, et qu'il avait revu et publié, en 1201 de l'ère vulgaire.

L'histoire ne nous a pas conservé le nom d'un autre médecin juif de l'Égypte, qui était au service de Hafedh-Leddin-Allah, huitième khalife des Fathemites. Ce prince se servit de lui pour se défaire de son vizir, le cruel Hassan, en lui faisant donner du poison (3).

(1) *Relations d'Égypte*, liv. II, chap. III, page 413.
(2) Ebn-Abi-Oseïba, chap XIV, n° 29.
(3) D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, au mot Hafedh-Leddinillah.

§ XLVII.

Les descendants de Maïmonide.

Abou'l-Meni Ibrahim occupe un rang éminent comme médecin pratique. Il était fils du célèbre Mousa ben Maïmoun, et médecin de Melik-Alcamel, père de Salah-Eddin. Il était aussi attaché au service de l'hôpital du Caire. Ebn-Abi-Oseïba (1) qui nous donne une notice assez courte de notre docteur, dit qu'étant lui-même médecin de l'hôpital du Caire vers l'an 631 de l'égire (1233), il l'y vit souvent.

Il nous reste encore quelques petits écrits d'Ibrahim Ebn Maïmoun, tous empreints d'une science et d'une morale excellentes C'était en effet le plus sage rabbin et le plus pieux savant de son temps. Passionné pour tout ce qu'avait écrit son illustre père, il défendit ses travaux contre les attaques d'un grand nombre de rabbins, tant orientaux qu'occidentaux, et particulièrement contre ceux de France, qui en condamnèrent plusieurs au feu.

Ibrahim qui mourut à l'âge de cinquante et un ans, vers l'an 634 de l'hégire, ou 1236 de l'ère vulgaire, laissa un fils digne de sa réputation. Il est désigné par Ebn-Abi-Oseïba (2), sous le nom d'*Abou-Soleiman Daoud ben Abou'l-Meni*, mais il est plus connu sous celui de Rabbi David. Suivant les documents que nous avons donnés sur les descendants de Maïmonide dans un journal allemand, ce savant médecin naquit (3) au Caire en 1223, et mourut dans la même ville en 1300.

. Parmi les descendants de ce docteur qui furent également des médecins distingués en Egypte, Ebn-Abi-Oseïba cite ses deux fils, *Abou-Saïd* (4), et *Abou-Schakir* (5). Ces deux docteurs sont célèbres chez les écrivains hébreux, sous le nom d'*Abraham* et de *Salomon*; nous avons parlé de tous deux dans l'article prenommé.

(1) *Histoire des Médecins*, chap. XIV, nº 37.
(2) *Ibid.* chap. XIV, nº 46.
(3) *Israelitische Annalen*, 1839, nº 7.
(4) *Hist. des Médecins*, chap. XIV, nº 47.
(5) *Ibidem*, nº 48.

§ XLVIII.

Iousouf al-Sebti.

A l'école arabe d'Espagne appartenait encore ce *Iousouf al-sebti*, qui embrassait toutes les parties de la médecine.

Iousouf al-Sebti, ou comme son nom entier était, Iousouf ben-Iahia ben-Ishak al-Mogrebi al-Sebti, vit le jour à Sebta ou Ceuta, ville d'Afrique, sur la côte de Barbarie (1). Après avoir acquis une grande connaissance dans les sciences philosophiques, mathématiques et médicales, il fut oligé de quitter sa patrie à cause de la violence que l'on faisait alors aux juifs et aux chrétiens, pour leur faire embrasser le mahométisme. Il vint en Égypte, où il se fit le disciple de Maïmonide, corrigea sous sa direction les tables astronomiques d'Ebn-Aflah, qu'il avait apportées avec lui de Sebta. Puis il passa à Alep, où il fut nommé médecin du sultan al Dhahir et où il mourut l'an 623 de l'hégire, ou 1226 de l'hère chrétienue.

C'était un très-grand philosophe, un très-grand mathématicien et un très-grand médecin que le célèbre Charizi chante dans son divan (2) sous le nom de *Josef ha-Maarabi*, l'Africain, appelé ainsi du lieu de sa naissance. Il fut aussi un habile docteur de la loi, mais il ne faut pas le confondre avec un autre rabbin de ce nom, qui fut son compatriote, qui passa égalemennt de l'Afrique en Égypte, et quitta aussi ce pays pour se retirer à Alep. Ce dernier se nomme Rabbi *Josef ben Iéhuda ben-Siméon ben-Aknin*, et il est célébré par Charizi (3) comme le seul poëte distingué que l'Afrique ait produit.

Quoi qu'il en soit, voici une anecdote fort singulière qu'Abou'l-feradj (4) rapporte de notre Iousouf al-Sebti. Ayant promis au cadi nommé Akram, qui était de ses plus intimes amis, de le venir visiter après sa mort et ayant tiré de son ami une promesse réciproque, il fut deux ans, après son décès, sans accom-

(1) Abou'lferadj, *Hist. Dynast.*, p. 802.

(2) *Sefer Tachkemoni*, chap. 46. pag 65 de l'édition d'Amsterdam.

(3) *Tachkemoni*, mss. nº 105 de notre collection, chap. XII, p. 49 *recto*.

(4) *Hist. Dynast.*, *l. c.*

plir sa promesse; mais au bout de ce temps-là le cadi le vit en songe pendant la nuit, et lui reprocha d'avoir manqué à sa parole; sur quoi le médecin mort le prit par la main et la lui pressa, en disant: « Ce qui était universel s'est réuni à l'universel, et ce qui était particulier est demeuré avec le particulier. »

Notre docteur avait pour collègue un Rabbi Élazar, médecin royal (1), qu'il faut distinguer d'un autre médecin d'Alep du même nom, et contre qui Iousouf al-Sebti, soutint une polémique scientifique. Ce second Rabbi Élazar nous est présenté par Charizi (2), comme un homme qui se souciait peu de sa religion et observait rarement les fêtes et les solennités juives. Un jour qu'il fut appelé auprès du roi de Hamat, il s'y rendit aussitôt, quoique ce jour fut un jour de Sabbat (3).

Plusieurs autres médecins étaient alors renommés parmi les rabbins d'Alep, que nous considérons comme les collègues des précédents. Tels furent *Hanania ben-Bezaléel*, que Charizi loue comme un esprit profond et comme un grand protecteur des savants (4); *Rabbi Iéhuda*, remarquable par la bonté de son caractère et par la grandeur de sa bienfaisance (5); et le docte et honorable *Rabbi Finchas*, connu comme chef de sa nation (6).

§ XLIX.

Saad-ed-Daulah.

Nous avons esquissé rapidement l'histoire des médecins rabbinistes de Damas et d'Alep au XIIIe siècle, d'après Charizi qui les a connus personnellement. Voici maintenant ce que dit ce même écrivain de deux autres médecins de cette secte. Le premier, *Rabbi David* (7), professa son art à Hamah, où il jouissait d'une bonne réputation; le second, *Rabbi Mazliach* (8), cul-

(1) *Tahkemoni*, chap. XLVI, pag. 65 b.
(2) *Ibidem*, pag. 65, a.
(3) *Ibidem*.
(4) *Ibidem*, pag. 65, b
(5) *Ibidem*.
(6) *Ibidem*, pag. 66, a
(7) *Ibidem*, p. 65.
(8) *Ibid.*, p. 66.

tiva avec succès les sciences par lesquelles il combattait victorieusement tous ses adversaires.

Mais outre ces médecins il y en avait alors en Orient plusieurs autres, principalement en Syrie, où florissait *Rabbi Ahron* (1). C'est le père du célèbre Abou'lfaradj, qui fut surnommé en syriaque, après avoir déserté le drapeau de la synagogue, *Bar-Ibra*, le fils d'un hébreu; ce que l'on exprimait en latin par *Bar-Hœbrœus.*

Après ces maîtres de l'art d'Hippocrate vint Saad-ed-Daulah, fameux médecin à la cour d'Arghoun-Khan (2). Habile et très-agréable dans la conversation, il sut bientôt gagner les bonnes grâces du sultan, qui le nomma son premier ministre. On lui rend cette justice qu'il ne fit rien perdre aux chrétiens de ce qu'ils possédaient dans l'empire d'Arghoun. Mais il se servit de tout son crédit pour élever ses coréligionnaires, et pour les favoriser ainsi que les chrétiens qui étaient aussi fort puissants à la cour du sultan. Il n'y avait que les musulmans qui fussent sans crédit auprès d'Arghoun; aussi murmuraient-ils continuellement contre les uns et contre les autres, mais surtout contre les chrétiens. « Arghoun, disaient-ils, leur a promis de convertir le temple « de la Mecque en église, et au lieu d'y adorer le Dieu Tout-« Puissant, on y adorera des statues et des images. »

A ces plaintes, le sultan leur défendit d'aller et de venir dans son camp, ou de paraître à la cour, probablement de peur qu'ils se ne vengeraient de lui. Mais ils furent bientôt consolés par la maladie d'Arghoun. Saad-ed-Daulah, qui prévit les suites que cette maladie pouvait avoir pour lui et pour ses protégés, envoya partout des ordres exprès de réparer les excès qu'on avait commis pendant son ministère, et d'apaiser les musulmans en leur donnant une prompte satisfaction; mais tout cela fut inutile. Arghoun-Khan mourut, l'an de l'hégire 690 (1291), et même avant sa mort on accusa le ministre d'état d'avoir empoisonné son maître.

Cette accusation quelque incroyable qu'elle fût, ne laissa pas de trouver croyance auprès du peuple qui tomba sur Saad ed-

(1) Abou'lfaradj, *Hist. Dynast.*

(2) D'Herbelot, *Biblioth. Orientale*, au mot Arghoun-Khan.

Daulah et l'égorgea. Après sa mort, les musulmans qui avaient regardé de mauvais œil le grand crédit des juifs et des chrétiens, prirent cette occasion pour se venger d'eux, et ils en firent un grand massacre.

§ L.

Les Samaritains.

Les Samaritains, ces anciens habitants de Samarie, capitale du royaume d'Israël, après avoir été soumis successivement aux Assyriens, aux Perses, aux Grecs, aux princes de la Judée, aux Romains et à toutes les dynasties musulmanes qui, depuis la conquête de la syrie par Omar, se sont succédées dans la possession de ce pays, ont conservé leur religion, leur langue et leurs livres sacrés. Outre le texte des cinq livres de Moïse en langue hébraïque et une version de ces mêmes livres, écrite dans un dialecte particulier qui tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque, ils ont des versions grecques et arabes des livres de Moïse. L'une de ces dernières versions est due, comme nous l'avons rapporté plus haut (1), à la plume d'un médecin Abou-Saïd, fils d'Abou'l-Hosaïn, fils d'Abou-Saïd. Cette version arabe resta longtemps inconnue aux samaritains de Syrie jusqu'à ce qu'un autre médecin samaritain, le docteur *Abou'l-Barakat*, fils de Saïd, la leur fit connaître. Mais ce savant qui pratiqua la médecine à Basra, en répandant la traduction d'Abou-Saïd chez ses compatriotes avait ajouté une préface dans laquelle il cherche à se faire honneur parmi ses co-religionnaires d'être, lui, l'auteur de cette version (2).

Abou'l-Manet ben Nasser, plus connu sous le nom de *Cohen Athar,* mérite également d'être cité parmi les médecins samaritains, quoiqu'il quitta la foi de ses pères, pour embrasser la religion de karaïte (3). Il était apothicaire, et pratiqua son art avec beaucoup de célébrité au Caire, où il mourut vers l'an 1235 de l'ère vulgaire. On a de lui en arabe *Menhag al-Dokian,* Pratique de Phar-

(1) § XXX.
(2) *Vie de Saadia Gaon*, p. 25.
(3) Manuscrit de notre Bibliothèque, n° 42.

macie, dans laquelle il indique la manière de préparer les potions, les bols, les confections, les sirops, etc.

Ce docteur se disait grand-prêtre de la race d'Aaron, et offrait les sacrifices au temple samaritain d'Égypte, qui existait jusqu'aux derniers temps. *Ibrahim al-Samiri* appartient aussi à cette classe de médecins (1). Il professa l'état de médecine en Égypte et fut admis à la cour de Sallah-Eddin, où il présenta son disciple favori de qui nous allons parler dans le paragraphe suivant.

§ LI.

Mouheddhib-Eddin.

Iousouf ben Abou-Saïd ben Khalef Mouheddhib-Eddin al-Samiri (2) naquit en Égypte où il étudia la médecine sous différents grands maîtres, entr'autres sous Ibrahim al-Samiri, son co-religionnaire et bienfaiteur qui le présenta à la cour de Sallah-Eddin. Mouheddhib-Eddin jouissait de la plus haute faveur auprès de plusieurs princes, lorsqu'il fut élevé à la dignité de vizir par Almélik al-Amdjad-Eddin Behram Schah, sultan de Baalbek. Notre médecin posséda entièrement la confiance de ce prince, qui lui abandonna tout le soin des affaires. Mais le vizir n'usa pas avec assez de prudence de la faveur dont il jouissait. Beaucoup de samaritains de Damas s'étant rendus auprès de lui à Baalbek, il les employa dans toutes les parties de l'administration; fiers du crédit de leur protecteur, ils se livrèrent sans mesure à leur cupidité, et donnèrent lieu à des plaintes multipliées. D'un autre côté, quelques prêtres musulmans, choqués de l'extrême confiance qu'un prince des croyants accordait à un samaritain, prêchèrent publiquement contre lui.

Almélik al-Amdjad, fatigué de ces plaintes et de ces reproches, fit arrêter son vizir et tous ceux de sa secte qu'il avait admis dans les emplois, et les dépouilla de leurs biens. Mouheddhib-Eddin, après avoir été longtemps en prison, recouvra enfin la liberté, et revint vivre à Damas, où Ebn-Abi-Osaïba fit sa connaissance.

(1) Abn-Abi-Osaïba, *hist. des Médecins*, chap. xv, n° 48.
(2) Ebn-Abi-Oseïba, *ibid.*

Il reçut de sa propre bouche le détail de sa vie qu'il nous donne et la termine en rapportant quelques vers dont Mouheddhib-Eddin est l'auteur. Après quoi il ajoute que notre docteur samaritain a composé plusieurs ouvrages, entre autres un commentaire arabe sur les cinq livres de Moïse. Il est mort à Damas au mois de safar l'an 624 de l'hégire, 1227 de l'ère vulgaire.

§ LII.

Sadaka, Abou'l-Hasan.

Nous venons de parler de Mouheddhib-Eddin médecin samaritain, de la faveur dont il a joui auprès de plusieurs princes, de son élévation au vizirat, et cela à cause de sa profession. Il y avait alors encore d'autres médecins samaritains, tels que Sadaka, fils de Medja, qu'Ebn-Abi-Osaïba (1) met au nombre des plus illustres médecins, et Abou'l-Hasan, qui laissa beaucoup d'ouvrages relatifs à l'histoire naturelle et à l'astronomie (2).

Le premier également distingué comme poéte et philosophe, devint le médecin favori du sultan Almélik al-Aschraf Mousa ben Almélik al-Adil. Il mourut à Harran, vers l'an 620 de l'hégire c'est-à-dire 1223 de l'ère chrétienne. On a de lui un commentaire arabe sur le Pentateuque, quelque autres ouvrages théologiques, un commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate, et un traité sur les médicaments simples. Quant à Abou'l-Hasan, il naquit à Damas à la fin du XIIe siècle. Son père, Gazzal, fils d'Abou-Saïd, était frère de Mouheddhib-Eddin et chef de la communauté samaritaine. Il soigna l'éducation de son fils avec tout le zèle d'un bon père et la sagacité d'un homme éclairé. Le jeune Abou'l-Hasan, dont les facultés se développèrent de bonne heure, répondit si bien aux soins paternels, qu'à peine âgé de dix-huit ans il fut en état de se présenter comme médecin praticien. Bientôt après il entra au service du sultan Almélik al-Amdjad en qualité de médecin, il sacrifia sa religion et reçut, en embrassant le mahométisme, le titre honorifique de Emin-Eddaula Kémal-Eddin Saheraf al-Millah.

(1) *Histoire des médecins,* chap. XV, n° 47.
(2) EBN-ABI-OSEÏBA, *ibid,* n° 49.

Après la mort de ce prince, arrivée à Damas au mois de schewal 628 de l'hégire, il devint vizir de son successeur Almélik al-Saléh Omad-Eddin, fils d'Abou'lféda Ismaïl. Emin-Eddaula s'acquitta avec beaucoup d'honneur de cette charge. Mais Almélik al-Saléh Nedjm-Eddin s'étant rendu maître de Damas, et ayant donné Baalbek à Almélik al-Saléh Omad-Eddin, en l'année 643, notre vizir fut arrêté et mis en prison par le nouveau gouverneur de Damas, au moment où il quittait cette ville pour se rendre, avec tout ce qu'il possédait, à Baalbek.

Ce furent les grandes richesses qu'il avait amassées pendant qu'il exerçait la charge de vizir, qui lui attirèrent ce malheur. On l'envoya au Caire, où il fut renfermé dans la citadelle : il y fut étranglé en 648 de l'hégire, c'est-à-dire en 1251 de l'ère vulgaire.

Abou'l-Hasan laissa après lui une riche et magnifique bibliothèque, de 10,000 volumes de chefs d'œuvre de littérature et de calligraphie.

§ LIII.

Daoud ben Soleïman, Iakoub ben Ishak.

Avant ces médecins samaritains, des rabbins de ces contrées pratiquaient l'art de guérir avec non moins de talent et de succès. Commençons par *Abou'l Fadhl Daoud*, le plus grand et le plus célèbre parmi eux.

Abou'l-Fadhl Daoud ben Abou'l Beja Soleïman ben Mobarek Sedid-Eddin al-Israïli, dont Ebn-Abi-Oseïba (1), parle longuement à cause de son profond savoir, et des guérisons remarquables qu'il a faites, naquit au Caire en 556 de l'hégire, 1161 de l'ère vulgaire. Disciple d'Ebn-Djemi et d'Ebn-Nakid, il fit de grands progrès dans l'art de guérir et devint médecin du sultan Almélik al-Adil Abou-Bekr ben Eyub, et premier professeur de l'école de médecine du Caire. Il eut un grand nombre de disciples parmi lesquels on remarque le célèbre historien Ebn-Abi-Oseïba, qui suivit ses cours en 634 (1236). Daoud ben Soleïman mourut à un âge

(1) *Hist. des médecins*, chap. XIV, n° 41.

fort avancé, laissant après lui un ouvrage de médecine en arabe.

Asaad-Eddin Iakoub ben Ishak al-Mehelli, exerça aussi la médecine avec succès au Caire pendant le XIII[e] siècle (1). Il fut un grand peintre de maladies; Daoud ben Soleïman avait fait de belles esquisses, Iakoub ben Ishak fit des tableaux achevés.

Il ne faut pas confondre ce Iakoub ben Ishak avec Iakoub ben Abou-Ishak Mouwaffik-Eddin (2); ce dernier était un médecin samaritain de Damas. Il est auteur d'un commentaire universel sur le canon d'Ebn-Sina, ouvrage qu'il dédiait à Almélik al-Mansour Nasir Eddin Muhammed, sultan de Hamat.

Damas possédait alors deux rabbins médecins, tous les deux cités dans le célèbre divan de Charizi (3). Mais tandis qu'il appelle le premier, *Moseh ben Zedaka*, la couronne des médecins, il persiffle le second, *Baruch le médecin*. Il l'accuse d'ignorance et d'avoir plus de bonheur que de science dans la pratique de son art.

§ LIV.

École Espagnole.

La médecine fut dans le XIII[e] siècle en si grande faveur parmi les israélites d'Espagne et le nombre des médecins hébreux y fut si considérable, que l'illustre médecin Charizi, fit un poëme médical sous le titre *Refuoth-Gheviah*, remède du corps, imprimé à Venise, à Férare et à Amsterdam.

En effet l'époque que nous explorons fut si féconde en médecins espagnols qu'à celui que nous venons de nommer, nous pouvons ajouter *Iakob le médecin*, qui pratiquait son art à Tolède (4); le docteur *Iosef Constantini*, à Calatayud en Arragon, que Charizi loue comme homme savant, et comme homme de bien (5); *Iehuda ben-Ishak*, poète et médecin à Barcelone, que le même auteur appelle *source d'éloquence* (6); *Bechaï ben-Moscheh*, premier

(1) Ebn-Abi-Osaïba, *Hist. des médecins*, ch. xiv, n° 39.
(2) *Ibidem*, chap. xv, n° 57.
(3) *Sefer Tahkemoni*, chap. xlvi, pag. 63, b.
(4) *Ibidem*, page 63.
(5) *Ibidem*, l. c.
(6) *Ibidem*.

rabbin et médecin à Sarragosse. Philosophe, il fut partisan prononcé de Maïmonide et écrivit aux synagogues d'Aragon, une lettre monitoire pour les engager à adhérer à l'anathème lancé par les rabbins de Castille, contre les rabbins de Montpellier, adverversaires de ce grand homme (1).

Salomon ben-David, médecin de Ferdinand III, roi de Castille, mérite aussi une place à côté de Bechaï. David Kimchi, auquel il donna ses soins, lors de sa maladie, en voyageant dans ce royaume l'an 1232 de l'ère vulgaire (2), le qualifie de savant docteur.

Parlons encore d'un sixième, ce sera le docte rabbin et médecin *Moseh ben al-Constantini* (3), nom qu'il tenait d'une petite ville d'Espagne, dans l'Andalousie, d'où il était probablement originaire. C'est le même que Moseh, fils de Salomon ben al-Canstantini, cité parmi les docteurs qui ont signé une déclaration, en faveur des ouvrages de Maïmonide, que les rabbins de France avaient condamnés au feu (4). Son fils et son petit-fils, Salomon al-Constantini et Chanokh al-Constantini, se rendirent fort célèbres après lui, par leur science et leurs connaissances.

Il faut encore nommer le docteur Salomon ben-Mosch, frère de Bechaï ben-Mosch, dont nous avons parlé plus haut; il exerça sa profession également à Sarragosse et suivit son frère dans le parti qu'il prit en faveur de la doctrine de Maïmonide (5). Tous ces médecins cependant ne purent soutenir la réputation d'un médecin qui mérita et obtint le nom de *prince de la Kabale*.

§ LV.

Nachmanide.

Ce médecin était le fameux *Moseh ben-Nachman*, ou *Nachmanide*, né à Gironne, vers 1198 (6), d'une ancienne et savante famille de Catalogne (7). Jeune encore, il fut envoyé en France,

(1) *Ighereth ha-Rambam*, p. 35 et 36.
(2) *Ibidem*, pag. 31.
(3) *Ibidem*, pag. 35 b.
(4) *Ibidem*, pag. 36.
(5) *Ibidem*, p. 35 *verso*.
(6) ZACUTH, *Sefer Iuchasin*, page 182.
(7) SIM. DURAN, *Questions et Réponses*, tom I, n° 72.

où il fit de brillantes études aux écoles célèbres de *Nathan ben Meir* (1) à Trinquetaille et de *Iehuda* (2) à Montpellier. Ce dernier docteur, qui était professeur à la faculté de médecine, lui enseigna l'art de guérir et l'art des accouchements.

Encore écolier, Nachmanide éprouvait déjà le besoin d'écrire; l'explication du Talmud excita sa plume facile et féconde. C'est sous l'inspiration des idées talmudiques qu'il revint dans sa patrie pour propager cette étude; il y fonda une école rabbinique. Plein des sciences talmudiques, il méprisa, dit-on, la cabale jusqu'à ce qu'il y fût initié par un certain Rabbi Asriel (3) de Gironde. Mais, une fois converti, il l'étudia avec une telle ardeur, qu'il fut décoré du titre glorieux que nous avons cité.

Nachmanide brilla dans plus d'un genre : il fut commentateur, poëte, orateur et philosophe (4); mais, cette dernière qualité lui est disputée par un contemporain (5). S'il faut en croire l'un de ses disciples (6), il guérissait le mal des reins avec des pièces de plomb représentant la figure d'un lion; c'est ce qui ne donne point une grande opinion de ses connaissances médicales. Cependant il paraît avoir été un bon accoucheur (7). Quoiqu'il en soit, la réputation de notre médecin, comme savant docteur de la loi, fut immense dans sa patrie : aussi fut-il choisi, en 1263, pour disputer publiquement à Barcelone avec le P. Paul Christiani, en présence du roi Jacques 1er, et de Raymond de Penafort (8).

Nachmanide publia les actes de sa conférence et les termina en assurant que le roi d'Aragon était si content de sa conduite, qu'il lui donna trois cents écus. Ces actes firent tant de bruit, que l'auteur se vit forcé de quitter sa patrie, à l'âge de soixante-sept ans. Il se rendit à Jérusalem, où il arriva le 9 du mois d'Élul 5027 de

(1) Azulaï, *Schem ha-Ghedolim*, tom. I, *L. Mém.* § 17; *Vaad la-Chachamin*, tom. I, *L. Mém.* § 8.

(2) *Schem ha-Ghedolim*, l. c.

(3) Azulaï, *Schem ha-Ghedolim*, t. I, *L. Mém*, § 17.

(4) *Ibidem*, tom. II, *L. Mém*, § 34.

(5) Voyez ci-après § LXIII.

(6) Salomon ben Adereth, *Questions et Réponses*, nº 183 et 413.

(7) *Ibidem*, nº 120; Karo, *Bedak ha-Bèith*, Ioré deah, nº 154.

(8) Voyez *Milchamath Chobah*, édit. de Constantinople, 1710, p. 1; Fr. Diago, *Histor.*, *provic. Aragon*, lib. I, cap. II.

la création du monde (septembre 1267) et où il éléva une synagogue. Nous avons encore de lui trois lettres qu'il écrivit alors de Palestine ; la première adressée à son fils *Nachman*, contient l'annonce de son arrivée à Jérusalem et l'etat de la ville sainte (1) ; la seconde, adressée à son fils *Salomon*, attaché à la personne du roi de Castille, renferme des conseils sur la manière dont il doit se conduire à la cour (2) ; la troisième, est un espèce de traité de morale à l'usage de son fils *Nachman* (3). Cette dernière lettre est datée de Saint-Jean-d'Acre, où il s'était retiré et où il mourut dans un âge très-avancé, laissant après lui une foule d'ouvrages assez estimés.

§ LVI.

Mosca, Meschulam ben Jona.

Alphonse-le-Sage, roi de Castille et de Léon, succéda à son père Ferdinand en 1252. Son règne ne fut point heureux ; mais il se distingua par son savoir. Les tables *Alphonsines* furent calculées sous sa direction et à ses frais. Il employa à ces travaux scientifiques les savants israélites de son royaume parmi lesquels on remarque son premier médecin, *Iehuda Mosca.*

Profondément instruit dans l'astronomie, l'astrologie, et dans plusieurs langues, il traduisit pour son maître, avant même qu'il fût roi, un ouvrage anonyme très-ancien, traitant de trois cent soixante espèces de pierres distribuées en douze classes suivant les signes du Zodiaque, de leurs vertus et leurs rapports avec les astres. Cette traduction, qu'il avait faite de l'arabe en castillan, se trouve à la bibliothèque Escuriale ; Rodriguez de Castro nous en a donné un extrait (4). Mosca traduisit encore de l'arabe en castillan, pour Alphonse X, un autre ouvrage d'astrologie, composé par Ali Ebn Raghel (5). La traduction de Mosca est perdue, mais

(1) Publié à la suite de son livre *Schaar ha-Ghemul*, Ferare, 5557, in-4°.
(2) *Manuscrite* dans notre cabinet, n° 265.
(3) *Ibidem.*
(4) Voyez la *Biblioth. Esp.*, tom. I, pag. 103.
(5) *Ibidem.*

l'Escuriale possède deux versions latines faites d'après la sienne, dont Rodriguez de Castro nous donne une analyse complète.

Meschulam ben Jona acquit aussi de la gloire dans l'étude de la médecine. Il traduisit de l'arabe en hébreu un traité universel de médecine du célèbre Khalaf Ebn Abbas Abou'lkasem, surnommé Al-Zaharabi, né à Zéhara, près de Cordoue et mort dans cette dernière ville, en 1122 (1). Cette version qui se trouve manuscrite à la Bibliothèque royale de Paris (2), sous le titre de *Sefer Chefez ha-Schalom*, c'est-à-dire le livre du désir parfait, est divisée en deux parties. La première traite de la théorie, la seconde, de la pratique de la médecine, et chacune de ces deux parties est subdivisée en plusieurs chapitres.

Bartholocci dans sa Bibliothèque rabbinique ne fait pas mention de cet ouvrage ni de ce traducteur. L'auteur du Schifté Iéschenim (3) dit en avoir vu un exemplaire dans la Bibliothèque impériale de Vienne, qui avait été écrit l'an 5170 de la création, 1410 de l'ère chrétienne. Quant aux manuscrits de Paris, le premier paraît être également du quinzième siècle ; on trouve à la fin du second, au commencement de la dernière page, ces mots : « Cet ouvrage fut achevé par les mains d'Ishak fils du savant rabbin Salomon Dalbadi ; je l'ai fini, dans la ville de Melfi, le 15 du mois du premier adar (février) de l'an 214 du petit nombre » ; c''est-à-dire l'an 5214 de la création, 1455 de l'ère vulgaire.

§ LVII.

Ibrahim Ebn-Sahl, Almoli.

C'est à l'époque dont nous parlons que florissait en Espagne le célèbre *Ibrahim ben Sahl*, qui fût, au dire de Léon l'Africain (4) : médecin, philosophe, astronome et poète. Il cultiva ces diverses sciences et arts avec un égal succès. Mais les vers qu'il fit, étaient des vers érotiques qui lui attirèrent la haine de ses co-religionnaires. Après plusieurs persécutions essayées de la part de ceux-ci,

(1) Voyez *Casiri*, tome I, pag. 136.
(2) *Mss. hébr.*, ancien fonds, n° 383 et 388,
(3) *L. Chèt*, pag. 25, n° 23.
(4) *De viris illustribus*, etc.

il mourut empoisonné par ses propres parents, qui étaient honteux de lui. Nous rapportons cette particularité d'après Léon l'Africain, sans toutefois l'affirmer, parce que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de voir, que de pareilles atrocités sont heureusement moins fréquentes, que certains historiens veullent nous le faire croire.

Cette réflexion nous fut inspirée par le récit de Léon l'Africain, la seule source où nous étions en état de puiser, lorsque nous écrivions ceci; depuis, M. Pascual de Gayangos nous a donné, Almakkeri (1), lequel historien, non-seulement n'affirme par cette terrible accusation, mais il dit au contraire, que notre médecin est mort en 649 (1251) dans un naufrage, âgé à peine de quarante ans. Ce même auteur parle avec enthousiasme du talent poétique de notre Ebn-Sahl. Il vivait à Séville, où il fût chef de la communauté israélite, ce qui prouve qu'il était en bonne réputation chez ses co-religionnaires.

Parmi les hommes qui se vouèrent encore au culte de la médecine, il faut particulièrement citer le nom de *Nathanël ben-Joseph Almoli*, qui florissait à Sarragosse. En 1298, il traduisit de l'arabe en hébreu la cinquième partie du commentaire de Maïmonide sur la Mischna, c'est-à-dire, le traité de la sainteté.

§ LVIII.

Faculté de Montpellier.

A cette époque le midi de la France ne fut pas moins fécond en médecins juifs. Le clergé en fut si courroucé qu'il renouvela contre eux les anciennes lois de l'église. C'est ainsi qu'en 1246, le concile de Béziers, défendit aux chrétiens de se servir des médecins israélites (2) et le concile d'Alby, tenu en 1254, prohiba aussi l'usage des médecins hébreux (3).

Tous ces médecins étaient sortis de l'école de Montpellier, où

(1) Voy. Lebrecht, *Magazin f. d. Lit. des Auslandes*, nº 35.
(2) Labbé, *Concil.*, tome II, pag. 606.
(3) *Ibidem*, page 736.

beaucoup de rabbins étaient agrégés. Nous avons déjà parlé de *Iéhuda*, maître de Nachmanide. Ce docteur, disciple du célèbre Ishak ben-Abraham, dirigea alors avec le régent Nicolas, l'école de médecine. Un autre professeur de cette école fut le docteur *Iakob ha-Katon*, homme très-instruit dans la langue hébraïque, arabe, latine et provençale. La Bibliothèque royale de Paris possède de lui la traduction de la pharmacopée de l'université de Montpellier (1), dans laquelle on trouve 181 récettes de compositions de différents remèdes de drogues et autres médicaments. L'auteur de cet ouvrage, le docteur Nicolas, nous dit, dans la préface, qu'il l'a composé à la sollicitation de médecins de la faculté de Montpellier qui l'ont nommé Régent. Cet écrivain ainsi que son traducteur et beaucoup d'autres médecins, ont échappés aux recherches du savant historien de cette faculté (2). Toutefois il rapporte que Raïmond Chalin, médecin d'Avignon en 1382, parle dans son ouvrage des anciens médecins de Montpellier, notamment de *Jacobus à Rotundo*, qui n'est autre peut-être que notre Iakob ha-Katon. Quoiqu'il en soit, on trouve de notre savant médecin un traité de purgation (3) qu'il avait traduit de l'arabe en hébreu pour le célèbre Nachmanide, ainsi qu'il le dit dans sa préface. L'auteur de ce traité est Ebn Roschd.

Un autre médecin de cette école est Samuël Aben-Tibbon. On l'a nommé à juste titre *Rosch ha-Maatikim*, le prince des interprètes, car il fut le meilleur interprète de la langue arabe en hébreu. Né à Lunel, il traduisit à la sollicitation des savants de cette ville, les ouvrages de Maïmonide, tels que le *Moré-Nebouchim*, le commentaire sur les *Perké-Aboth* et sur le deuxième chapitre du traité de *Sanhédrin*, la *Lettre sur la résurrection des morts* imprimée à Venise, l'an 1601, in-4°, l'*Épitre à Iousouf ben-Aknin*, manuscrite daus notre cabinet (4), ainsi que les numéros trois, quatre et cinq des œuvres médicales de Maïmonide, comme nous l'avons rapporté plus haut.

(1) *Ancien fonds*, n° 381 et 408.

(2) ASTRUC, *mémoires pour servir à l'Histoire de la faculté de Montpellier.*

(3) Manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 367.

(4) N° 290.

Samuël Aben-Tibbon ne consacra pas tout son loisir à la traduction des ouvrages arabes, comme avait fait son père Iehuda Aben-Tibbon ; il composa aussi de son propre fonds, plusieurs livres, très-estimés, entre autres un traité philosophique intitulé *Iikavou ha-Maïm*, imprimé pour la première fois à Presbourg, en 1837, in-8°, et dans lequel il s'applique, entre autre choses, à démontrer les causes qui empêchent les eaux de la mer d'envahir la terre.

Parmi le grand nombre d'ouvrages de tout genre qu'il a traduits de l'arabe en hébreu, nous citons le commentaire d'Ali ben-Razuan sur le traité médical de Galien intitulé *Sefer Mélachah-Katana*, manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris, en deux différents exemplaires (1). D'après l'épigraphe du premier, il l'acheva à Beziers, le 10 du mois d'élul l'an 4959 de la création, c'est-à-dire septembre 1199 de l'ère vulgaire. Cette version fut suivie de la traduction du traité : *De l'Entendement des choses intellectuelles* par Abou-Naser al-Farabi, qui se conserve également à la Bibliothèque royale de Paris (2).

Samüel termina ses jours à Lunel, où il mourut l'an 4991 de la création (3) c'est-à-dire en 1239 de l'ère vulgaire.

§ LIX.

Schem-Tob, Salomon ben-Joseph Ayub.

Marseille, de son côté, avait également alors beaucoup de médecins israélites, à la tête desquels il faut placer *Schem-Tob ben Ishak*. Originaire de la Catalogne, où il naquit en 1196, à Tortose, il fut destiné par ses parents au commerce maritime, auquel il se livra avec beaucoup d'ardeur jusqu'à ce qu'une affaire d'honneur changea tout à coup sa profession : s'étant trouvé en 1226 à Saint-Jean-d'Acre, il alla consulter un jour un fameux docteur de la loi de cette ville, sur un cas de conscience, désirant une prompte décision. Celui-ci occupé en ce moment à la solution d'un pro-

(1) *Ancien fonds*, nos 398 et 399.
(2) *Ibidem*, n° 110.
(3) *Mss. de notre cabinet*, n° 83.

blème de géométrie, le repoussa brutalement en lui reprochant sa complète ignorance dans la foi de ses pères; Schem-Tob en fut indigné ; il se retira plein de colère. Mais n'ayant trouvé les reproches du docteur que trop fondés, il en fut honteux et jura de ne plus s'occuper d'aucune affaire commerciale, qu'il n'ait auparavant étudié la religion de ses ancètres. Il retourna aussitôt dans sa patrie, et se fit disciple du rabbin Ishak ben Meschulam de Barcelone.

Schem-Tob, quoique âgé déjà de plus de trente ans, commença les éléments de la loi, et entreprit l'étude de la médecine avec un zèle incroyable. Aussi fit-il des progrès immenses ; il étonnait tous les professeurs par ses brillantes études. Reçu docteur en médecine, il se rendit en France, s'arrèta à Montpellier, et vint s'établir à Marseille, où il se rendit célèbre dans la pratique de son art aussi bien que par les nombreux ouvrages qu'il y composa et y traduisit. En voici les principaux :

1° *Sefer ha-Schimusch*, livre du service, ou de la pratique : traité de médecine composé par le célèbre Al-Zaharabi en arabe, et traduit de cette langue en hébreu, par Schem-Tob, en 5014 de la création, c'est-à-dire l'an 1254 de l'ère vulgaire. Cette traduction, qui se trouve manuscrite à la Bibliothèque royale de Paris (1), est précédée d'une longue préface, espèce d'introduction à la médecine, dans laquelle il donne avis aux médecins sur la conduite qu'ils doivent tenir tant auprès des malades, que dans les compositions des médicaments. Selon le goût de son temps, il prétend prouver, entre autres choses, que les astres influent sur le corps et les médicaments. Il y parle aussi de son éducation, de ses études, et c'est de là que nous avons tiré les détails de l'histoire de sa vie que nous venons de rapporter. Malheureusement l'exemplaire que nous avons sous les yeux est imparfait, on n'y trouve qu'une partie de l'ouvrage d'Al-Zaharabi, et cette partie même trop abrégée. Mais il existe dans la même Bibliothèque un autre exemplaire (2) qui contient le livre vingt et un jusqu'à la fin de ce grand ouvrage. Voici le sommaire de ces livres :

XXI° Des maladies du gosier, et de la gorge, des remèdes

(1) *Mss. hebr. ancien fonds*, n° 382.
(2) *Ibidem*, n° 419.

qui leur sont propres, tant simples que composés, des gargarismes, pilules et onguents ;

XXII[e]. Des remèdes propres aux maladies de la poitrine et du poumon, de l'asthme, de la courte haleine, etc. ;

XXIII[e]. Des onguents ou liniments liquides propres à toutes les maladies, depuis celles de la tête jusqu'à celles des pieds ;

XXIV[e]. Des autres emplâtres et compositions ;

XXV[e]. Des huiles tirées des drogues simples, leurs propriétés, leurs qualités, la manière de les extraire et leur usage ;

XXVI[e]. et dernier livre, des aliments propres à chaque maladie en général et en particulier.

2° *Traité de médecine d'Almansor*, traduit de l'arabe en hébreu. Cette traduction, achevée en 1264, se trouve à la Bibliothèque du Vatican (1). Elle est divisée en dix parties : on peut juger de leur étendue par le titre de la neuvième : De toutes les infirmité qui peuvent exister de la plante des pieds au sommet de la tête.

3[e] *Sefer ha-Nefesch*, traité de l'âme d'Aristote, manuscrit à la Bibliothèque de Paris (2).

En ce temps-là, vivait à Béziers le médecin Salomon ben Joseph ben Ayub, qui composa, en 1265, son célèbre traité des hémorrhoïdes. Il était originaire de Grenade en Espagne, mais il vint à Béziers, où il termina son ouvrage, ainsi qu'il le dit lui-même dans les vers qui se trouvent à la fin de son livre, manuscrit à la Bibliothèque de Paris (3).

§ LX.

Iakob ben Abba-Mari.

Iakob ben Abba-Mari, était un autre médecin de Marseille ; sa famille tenait le premier rang parmi las Israélites de cette ville. Benjamin de Tudèle (4) parle de son grand-père Siméon ben Antoli, et du frère de ce dernier, le maître Iakob, tous deux professeurs à

(1) Bartholocci, *Biblioth. rabbin*, tom. I, p. 220.
(2) *Ancien fonds*, n° 313.
(3) *Ibidem*, n° 206 et 393.
(4) Massohoth, chap. I[er].

l'école rabbinique de Marseille. Abba-Mari, fils de Siméon ben Antoli, qui marcha sur les traces de son père et de son oncle, eut deux fils, le premier, appelé *Ishak ben Abba-Mari*, est célèbre par son *Livre couronné* (Sefer ha-Itour), le second, est le médecin que nous venons de nommer.

Au sortir de ses études, il se rendit à Lunel, se livra à la médecine et prit des leçons de Samuel Aben-Tibbon, qui, loin d'être jaloux, le produisit lui-même comme un sujet de grande espérance et lui donna sa fille en mariage.

Iakob ben Abba-Mari passa une grande partie de sa vie à Narbonne et à Beziers, où il pratiqua son art. Plus tard, il fut appelé auprès de l'empereur Frédéric II, à Naples, qui le combla de présents et d'honneurs. Il y acheva en 1232 la traduction de plusieurs commentaires d'Ebn-Roschd sur Aristote, ainsi qu'il le dit dans la préface du traité des catégories (1) : voici ses propres paroles :

« Dieu soit béni, qui n'a pas reculé mon espérance, ni ôté sa » grâce de moi, Iakob, fils d'Abba-Mari, fils de Siméon, fils d'Antoli, d'heureuse mémoire, et qui m'a donné la force de finir » dans le mois du second adar de l'an 4992 de la création (mars 1232 de l'ère chrétien) à Naples, la traduction du livre de l'*Art* » *de la parole* (Sefer Chokhmath ha-Dibbur), composé par le philosophe Andalousien, Ebn-Roschd (Averoès), d'un style élégant » et précis, en forme de commentaire sur les livres du maître de » cette science, le prince des philosophes, Aristote. Les livres que » j'ai traduits sont au nombre de cinq, quatre d'Aristote, savoir : » le livre des catégories (Sefer ha-Mamoroth), celui des interprétations (Sefer ha-Melizeh), celui de l'analyse (Sefer ha-Hekasch), » et celui des topiques (Sefer ha-Mofeth). Le cinquième livre qui » les précède est l'introduction aux catégories de Porphyre. »

Ce dernier ouvrage, porte le titre hébreu de *Mebo ha-Higaïon*; il a été traduit à la demande des savants de Narbonne et de Béziers, comme il le dit dans la préface de ce traité, manuscrit à la même Bibliothèque de Paris (2). Il traduisit encore, l'*Almagest* de Pto-

(1) *Mss. hébr. de la Biblioth. royale de Paris,* ancien fonds n° 320 ; fonds Sorbonne, n° 257.

(2) *Mss. hébr.*, fonds Oratoire, n° 101, 108 ; fonds Sorbonne, n° 250.

lémée (1) et le commentaire d'Ebn-Roschd sur cet ouvrage célèbre, qu'il termina avec une espèce d'introduction d'un autre écrivain arabe, à Naples, en 1239, comme on le voit par l'épigraphe qu'il mit à la fin de ces traductions, manuscrites au même dépôt (2). Outre ces versions hébraïques, on a encore de lui, une traduction d'Alfragani qui se conserve aux Bibliothèques du Vatican et de Paris (3). C'est un traité de l'astronomie divisé en trente-deux parties, auxquelles le traducteur a ajouté un trente-troisième chapitre. Christmann nous en a donné une traduction latine, d'après l'exemplaire du Vatican, ainsi qu'il est indiqué sur le frontispice, Francfort, 1590.

Iakob, écrivit aussi un fort bon ouvrage sur le Pentateuque, intitulé *Sefer ha-Mélamid* (4), et après avoir ainsi joui d'une gloire dont l'envie n'osa jamais ternir l'éclat, il mourut à un âge fort avancé.

§ LXI.

Progrès de l'École de Salerne.

Pendant que Iakob ben Abba-Mari se rendait ainsi célèbre à Naples, l'école de Salerne y produisit plusieurs médecins très-distingués, tels qu'Abou'lhakim, Farraguth, etc.

Abou'lhakim, originaire de Turin, est l'un des plus savants médecins hébreux sortis de cette école célèbre. Il s'est rendu immortel par un traité arabe sur la conservation de la santé, dont le manuscrit se trouve dans la riche Bibliothèque de l'Escurial (5).

Farraguth fut un autre médecin israélite de l'école de Salerne, lequel est regardé à tort par quelques historiens comme appartenant à la Faculté de Montpellier, et comme ayant été attaché à Charlemagne, en qualité de médecin (6). Tout ce qu'on sait sur son compte, c'est qu'il traduisit de l'arabe en latin l'ouvrage mé-

(1) *Manuscrit à la Biblioth. royale de Paris*, ancien fonds, n° 439.
(2) *Ancien fonds*, n° 438.
(3) *Ibidem*, n° 457.
(4) *Mss. de la Biblioth. royale de Paris.*
(5) Bartholci, *Biblioth.* rab. t. I, n° 29.
(6) Voyez plus haut, § XIX.

dical de Iahyah ben-Djesla. Cette traduction fut publiée seulement en 1532. Elle est dédiée à un prince Charles. L'éditeur ayant jugé à propos de mettre *Carolo regi ejus nominis primo*, on en a conclu qu'il s'agissait de Charlemagne. Mais ce grand monarque mourut au commencement du neuvième siècle, tandis que l'auteur arabe a dû vivre vers le milieu du onzième siècle. Le fait est que Charles, dont il est question dans la dédicace du livre de Farraguth, est, comme l'a fort bien observé Astruc (1), Charles de France, frère de Saint-Louis, roi de Naples et de Sicile, qui monta sur le trône en 1266 et qui mourut l'an 1285.

Hillel ben Samuel, un autre docteur de cette école, appelle l'attention, non-seulement comme traducteur et médecin, mais encore comme philosophe profond. Il était originaire de Vérone, où son grand père s'était rendu célèbre sous le nom d'Éléazar de Vérone. Après avoir achevé ses études, Hillel se mit en correspondance avec les hommes les plus éclairés de sa patrie. C'est ainsi qu'il fut en rapport avec Sérachia ben Ishak ben Schealthiel Chen, qui lui adressa de Rome des réponses sur ses questions philosophiques (2). Quelques-uns de ses ouvrages nous ont été conservés ; de ce nombre sont :

1° *Sefer Tagmolé ha-Nefesch*, traité sur l'âme, qu'il divisa en deux parties : dans la première, il est question de l'essence de l'âme et de ses puissances ; dans la seconde, des récompenses et des peines morales, du paradis, de l'enfer, et de ce que les anciens docteurs en pensaient. L'auteur dit lui-même qu'il termina son ouvrage, à Forli, en 1291 (3).

2° *Sefer Kerithuth*, traduction hébraïque de la chirurgie de Brunus de Longoburgo (4), ouvrage qui, dans d'autres manuscrits, porte le titre de *Sefer Malechat ha-Iad* (5).

3° Commentaire sur les vingt-cinq principes philosophiques qui se trouve à la tête de la seconde partie du Moré-Nébouchim de Maïmonide, manuscrit dans plusieurs bibliothèques publiques.

(1) *Histoire de la Faculté de Montpellier.*

(2) Voyez ci-après, § LXIII.

(3) *Mss. codecis hebraici Biblioth.*, J. B. DE ROSSI, t. III, pag. 148, cod. 1342.

(4) Manuscrit à la biblioth. roy. de Paris, ancien fonds, n° 319.

(5) *Ibidem*, 413.

§ LXII.

École de Rome.

Après avoir arrêté nos regards sur l'école de Salerne, comme la principale source de la médecine juive en Italie, il est temps de les reporter sur celle de Rome, ou plusieurs docteurs se rendirent célèbres au treizième siècle. De ce nombre était *Nathan Hamati*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Il était originaire de Syrie, et, comme son nom paraît l'indiquer, de Hamat (1). Il composa un abrégé du Canon d'Ebn-Sina (Avicenne); mais ses traductions de l'arabe en hébreu, sont la partie la plus considérable de ses travaux. Voici la liste des ouvrages qu'il a traduits :

1° *Mamar ha-Meschichoth*, traité de médecine de Zoharani, qui existe en manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris (2).

2° *Sefer ha-Perakim*, les aphorismes d'Hippocrate avec le commentaire de Galien, manuscrit à la même Bibliothèque (3). Le traducteur, dans une note qui se trouve à la fin de sa version, dit : qu'il l'a fait d'après la traduction arabe de Hanan ben Ishak et qu'il l'a terminée le 22 du second adar l'an 43, c'est-à-dire 5043 de la création qui correspond avec l'an 1283 de l'ère vulgaire.

3° *Perké Moscheh*, les aphorismes de Maïmonide comme nous l'avons dit en parlant de cet homme illustre.

4° *Le Canon d'Ebn-Sina*, manuscrit à la Bibliothèqne de J. B. Rossi, d'après lequel il l'acheva en 1273 (4).

5° *Sefer be-Rafuoth ha-Aïn*, traité de la médecine oculiste d'Abou'lkassem, se conserve en manuscrit dans la même collection (5).

Boniface VIII, ce savant et interpide pape, avait pour médecin un rabbin nommé docteur Ishak. Il est cité dans la lettre que le

(1) Voy. Geiger, Zeitschrift, t. IV, p. 190.
(2) *Ancien fonds*, n° 429.
(3) *Ibidem*, n° 362 et 396.
(4) *Diz. stor*, t. I, pag. 51.
(5) *Mss. Codicus hébr. biblioth. de Rossi*, vol. III, pag. 149, cod. 1344.

célébre Serachia ben Ishak Chen, dont nous allons parler dans le paragraphe suivant, adressa au médecin Hillel ben Samuël. C'est probablement le même médecin et rabbin Ishak, que le poëte Emmanuel place dans son paradis (1) : car tous les personnages de ce poëme remarquable sont, comme on sait, des personnes historiques.

Un autre médecin de Rome, Ishak ha-Lévi, a pris place dans les annales de la médecine juive par l'ouvrage d'Ebn-Sina, qu'il a fait traduire de l'arabe en hébreu par Serachia ben Ishak chen (2).

§ LXIII.

Serachia ben Ishak Chen.

Le nom qui terminera la nomenclature des médecins de Rome sera celui de Serachia ben Ishak ben Schéalthiel Chen. Ce docteur qui fut originaire d'Espagne, a des droits à la considération et à la reconnaissance de la république des lettres, non pour avoir fait quelques ouvrages scientifiques, mais pour avoir inspiré aux israélites romains l'amour de la philosophie et de l'étude pour les sciences. Natif de Barcelone, et sorti des écoles célèbres de Catalogne, il alla se fixer à Rome, pour y allumer le feu sacré de la science. Il y enseignait publiquement la philosophie de son temps, composa et traduisit plusieurs ouvrages philosophiques et médicaux. Beaucoup de savants, tant italiens qu'espagnols, le consultèrent sur leurs études, tels que le fameux Jehuda ben Salomon de Barcelone et le médecin Hillel de Lombardie (Hillel ben Samuël). Nous avons encore de lui des explications sur les points difficiles de Moré-Nebouchim de Maïmonide en réponse aux questions que le premier de ces savants lui avait soumises sur ce livre célèbre, ainsi que plusieurs lettres sur le même sujet qu'il avait adressées au dernier de ces docteurs.

Dans la première de ces lettres, il lui dit entre autres qu'ayant remarqué par ses questions qu'il suivait le système de Nachmanide qui attaque les opinions philosophiques de Maïmonide, il lui ob-

(1) *Marcheberot*, pag. 262.
(2) Voyez ci-après, § LXIV.

8

serve que ce docteur n'était point philosophe et n'eut aucune connaissance de la philosophie. Puis il lui fait remarquer qu'il a déjà répondu aux différentes questions qu'il lui adresse, dans un écrit composé pour le docteur Iehuda ben Salomon de Barcelone, enfin qu'il ne lui écrit qu'au sujet de ses difficultés du livre de Moré-Nebouchim, et non à ses autres questions, à cause du manque de temps, car il est occupé de son retour en Espagne, sa patrie, pour mourir à côté de ses ancêtres (1). L'auteur ne nous dit pas quelles ont été ces autres questions auxquelles il n'a pu répondre : c'étaient probablemont des questions médicales, car Hillel qui lui avait soumis ces questions était aussi grand médecin que profond philosophe, ainsi que nous l'avons fait connaître (2).

Nous pourrions citer encore des passages de la correspondance de Serachia, pour prouver combien ce docteur était bon critique littéraire. Quant à ses connaissances en médecine, il n'y a qu'une seule voix pour les louer.

§ LXIV.

Ses Ouvrages.

L'obscurité qui règne sur les productions de notre médecin, nous engage de donner ici la liste complète de ses écrits qui nous sont parvenus, en y comprenant tant les ouvrages de sa propre composition que ses traductions de l'arabe en hébreu.

1. *Traité de la qualité de l'âme*, par Abou-Naser al-Farabi, traduit de l'arabe en hébreu ; la Bibliothèque royale de Paris (3) en possède un exemplaire.

2. *Le Canon d'Abou-Ali Ebn Sena*, traduit en hébreu pour le médecin Ishak ha-Lévi, ainsi qu'il le dit lui-même à la tête du second livre de cet ouvrage qui se conserve en manuscrit à ladite Bibliothèque (4).

3. *Sefer ha-Tob ha-Gamur*, traité du souverain bien, traduit de l'arabe pour le rabbin Schabtai ben-Salomon (5).

(1) Manuscrit de notre cabinet nº 93; de la bibliothèque royale de Paris, fonds Oratoire, nº 100.

(2) Ci-dessus, § LXI.

(3) *Ancien fonds*, nº 255.

(4) *Ibidem*, nº 375.

(5) Voyez *Zeitschrift für jud. Théol.* t. IV, p. 196.

4. *Explications sur quelques passages du livre de Moré-Nebouchim*, composé pour le docte Iehuda ben-Salomon, manuscrit à Paris (1).

5. *Lettres au médecin Hillel*, de Lombardie, sur quelques difficultés du même livre Moré (2).

6. *Commentaire philosophique sur les Proverbes de Salomon*, cité par l'auteur dans la première lettre à Hillel ben Samuël.

7. *La métaphysique d'Aristote*, traduit en hébreu l'an 1284, à Rome.

8. *La Physique d'Aristote*, traduit en hébreu, de même que le traité suivant, à Rome, en 1284.

9. *Sefer Schamaim veha-Olam*, du ciel et du monde. Ces trois derniers ouvrages se trouvent manuscrits à la Bibliothèque de Turin.

10. *Commentaire d'Ebn-Roschd sur la Métaphysique d'Aristote*, traduit de l'arabe et manuscrit à la même Bibliothèque.

11. *Commentaire d'Ebn-Roschd sur la Physique d'Aristote*, traduit en hébreu pour Rabbi Iachya ben Zidkia ; cet écrit existe en manuscrit au même dépôt.

12. *Traité de médecine de Maïmonide*, composé pour le roi d'Égypte, manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris (3). Ce n'est autre chose que le traité fait par Maïmonide pour le roi Alafdhal (4). Un autre exemplaire de cette traduction se trouve à la Bibliothèque de J. B. de Rossi (5) sous le faux titre de *Livre des aliments*.

§ LXV.

Les Karaïtes.

Si des médecins d'Italie, dont nous venons de faire l'énumération, nous passons aux maîtres de l'art de guérir les plus renom-

(1) Biblioth. royale, fonds Oratoire, nº 100.

(2) *Mss. Ibidem* et dans notre cabinet, nº 93.

(3) *Ancien fonds*, nº 206. Il y a une faute de copiste à corriger : *Serachia ben Ishak ben Schéalthiel Chen de Barcelone* au lieu de Marseille.

(4) Voyez ci-dessus, § XL, nº 10.

(5) *Mss. Cod.*, tom. I, p. 99.

més de Grèce, nous trouverons au premier rang *Ahron ben Josef*, qui était à la fois bon grammairien, bon commentateur et bon poëte. Ahron passe généralement pour l'oracle des karaïtes, dont il fut le chef à Constantinople sous Andronic II, Paléologue.

Mardochée ben Nissim (1) nous le présente comme un homme profondément versé dans l'intelligence de la loi, dans l'étude de la nature et même dans la connaissance des rabbins. Mais s'il s'est appliqué à cette dernière étude, il paraît que ce n'a été que pour la combattre. Son habileté et sa capacité lui ont requis la réputation d'un des meilleurs écrivains, que la secte des Karaïtes ait produits.

Voici la liste de ses ouvrages, la plupart encore inédits :

1. *Sefer ha-Mubchar*, le livre choisi, commentaire sur le Pentateuque qu'il a composé l'an du monde 5054, de l'ère vulgaire 1294. L'auteur s'y attache principalement à commenter à la lettre le texte de l'écriture, selon la méthode des karaïtes qui en tirent toutes leurs explications, sans avoir égard à celles que les rabbinistes autorisent par la traduction. Il fait fréquemment des observations grammaticales, à la faveur desquelles il termine la signification propre de chaque mot, et éclaircit un grand nombre de difficultés qui naissent de certaines locutions de l'Écriture-Sainte. Il entre dans toutes les discussions, même les plus minutieuses qui appartiennent à cet art. Il cite de célèbres grammairiens du parti rabbiniste, tels que Jona ben Ganach, Kimchi et autres. En général, Ahron adhère volontiers à ceux d'entre les rabbins, dont les interprétations sont judicieuses et dans sa préface il recommande à ses co-religionnaires d'étudier soigneusement les livres des docteurs de la traduction. Ce commentaire qui se trouve manuscrit à la Biblioihèque royale de Paris (2), a été imprimé il y a quelque temps.

2. *Commentaire sur les livres de Josué*, manuscrit à la Bibliothèque de Leyde (3).

3. *Commentaire sur les livres des Juges*, manuscrit à la même Bibliothèque.

4. *Commentaire sur les livres de Samuël*, se trouve également à a Bibliothèque de Leyde.

(1) *Dod Mardochaï*, chap. IX ; de Boissi, *Dissert. critiq.*, n° XI.
(2) *Ancien fonds*, n° 70, *fonds Oratoire*, n° 17.
(3) Catalog. Biblioth. Lugd. Bat., p. 405.

5. *Commentaire sur les livres des Rois*, manuscrit au même dépôt littéraire.

6. *Commentaire sur Isaïe*, manuscrit à la même Bibliothèque.

7. *Commentaire sur les Psaumes*, existe également en manuscrit à la Bibliothèque de Leyde.

8. *Commentaire sur le livre de Job*, ouvrage qu'il cite dans son Sefer ha-Mubchar, mais qui est peu connu.

9. *Khélil Iofi*, excellente grammaire hébraïque, imprimée à Constantinople, en 1581, in-8°.

10. *Seder Thefiloth*, ordre des prières selon les rites des Karaïtes; Venise, 1528 et 29, 2 volumes in-4°.

§ LXVI.

Conciles contre les médecins juifs.

L'empire que les israélites avaient pris dans le domaine de la médecine, comme nous venons de voir, porta la Faculté de Paris, jalouse de leur succès, à renouveler à leur égard les lois du droit canon. En 1301, elle publia un décret par lequel elle défendait aux hommes et aux femmes de la religion de Moïse d'exercer la médecine auprès d'aucune personne de la religion catholique.

En Espagne, les prêtres chrétiens se mêlant aussi de l'art de guérir, employèrent également la force pour se défaire de rivaux qu'ils ne pouvaient surpasser, ils défendirent aux chrétiens de se servir des médecins juifs dans leurs maladies (1).

Leur exemple fut suivi en Provence, où les conciles tenus à Avignon en 1326 et 1337 (2) ainsi que les statuts synodaux du Rouergue de 1336 (3), défendirent de même aux chrétiens de se servir de médecins ou de chirurgiens hébreux. Heureusement les malades ne ratifiaient pas les canons de ces conciles, et continuaient à se servir de ces maîtres de l'art.

A Montpellier, plusieurs prêtres excommunièrent leurs ouailles qui se servirent des médecins juifs. Ils les accusèrent de pratiquer

(1) Aguirre, *collect. max. concilior. Hisp.*, tom. III, p. 590.
(2) *Concil.*, t. II, p. 187.
(3) *Thesaur.*, *Nov.*, t. IV, col 769.

la médecine sans avoir passé un examen et sans posséder la théorie de leur art. Les accusations allèrent si loin que Jacques, roi de Maïorque, comte de Roussillon et de Sardaigne, défendit par lettres patentes aux israélites, de pratiquer la médecine dans la Faculté de Montpellier sans y avoir été examinés et reçus licenciés, lettres que le roi Philippe VI, confirma en 1331 (1).

Malgré cette défense formelle, nous croyons l'accusation des prêtres de Montpellier peu fondée, car les juifs étaient alors trop instruits et trop éclairés pour se livrer sans études à la pratique de la médecine. Il y a apparence au contraire que ce fut leur savoir dans cet art qui anima contre eux la jalousie des prêtres, car à cette époque les hébreux non-seulement y pratiquaient avec le plus grand succès, mais ils y étaient aussi à la tête de la Faculté, ainsi que nous allons voir dans le paragraphe suivant.

§ LXVII.

Profatius, régent de la Faculté de Momtpellier.

La vive reconnaissance de la Faculté de Montpellier pour ses fondateurs, et les progrès toujours croissants des juifs dans l'art d'Hippocrate, la porta en 1300 à choisir parmi eux son régent. Ce fut le savant Profatius, de la communauté israélite de Marseille. Cette faveur éclatante pour les médecins juifs, excita bientôt la jalousie de la Faculté de Paris, qui renouvela contre eux, comme nous avons vu, la disposition du droit canon. Ce qui n'empêcha nullement Profatius de pratiquer et d'enseigner la médecine. Il s'appliquait aussi beaucoup à l'astronomie (2), et il paraît y avoir fait des progrès considérables. Il avait composé des tables de secondes mobiles, avec les équations de la lune et du moyen de la tête du dragon, et une table de la longitude de plusieurs pays et de plusieurs villes, dont la plupart d'Afrique et d'Asie.

Profatius donna également des règles sur l'Almanach qu'il composa à Montpellier en 1302. Mais ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'est l'observation qu'il fit, en 1303, de la plus grande

(1) *Ordonn.*, t. II, p. 71.

(2) ASTRUC, *Hist. de la Faculté de Montpellier*, liv. III, p. 163.

déclinaison du soleil, qu'il trouva de 23° 32'. Ce qui sert à fixer la théorie du mouvement de la terre, et de l'inclinaison de son axe, au moins depuis ce temps-là. Aussi cette observation est-elle citée à l'envie par presque tous les astronomes, tels que Copernic (1), Reinhold (2), Clavius (3), Justinus (4), etc.

LXVIII.

Progrès de la médecine en France.

C'est à l'impulsion communiquée par les travaux du savant régent de la Faculté de Montpellier, qu'il faut rapporter l'essor que prit depuis la culture de la médecine parmi les israélites de France. Déjà à la fin du XIIIe siècle, on a vu dans la ville de Paris deux médecins israélites, les docteurs *Copin* et *Mossé*, ainsi qu'une femme nommée *Sarré*, qui pratiquait la médecine (5). Dans le même temps, un homme à la fois grand chirurgien et bon médecin, le Rabbi *Ishak*, professait à Carcassonne (6). Ami d'Arnaud de Villeneuve il se livrait aussi à l'astrologie qui lui acquit une grande réputation. Son fils et son disciple, le docteur *Vital*, exerçait la médecine avec non moins de succès à Carcassonne.

Jochanan Iarchuni, doit être considéré comme l'un des principaux médecins de son temps; il est auteur d'un traité des urines. Ce traité qui porte le titre de *Mareoth ha-Schethan*, c'est-à dire des couleurs des urines, se trouve manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris (7). Il était collègue de *Nathan ben Samuël*, qui possède incontestablement la gloire d'avoir beaucoup contribué à la propagation de cette science parmi ses co-religionnaires. Car il était non-seulement un bon médecin, mais encore un excellent professeur. Nathan enrichit la littérature hébraïque d'un commentaire sur la Pentateuque, intitulé *Zikharon Tob*, manuscrit à la Bibliothè-

(1) Lib. III, cap. 2.
(2) *Theoricis*, p. 238.
(3) *Sphæram, Jo. de Sacrobosco*, cap. 1, p. 253.
(4) *Sphæram*, cap. 2.
(5) *Livre de la Taille de Paris*, pour l'année 1292.
(6) Manuscrit de notre cabinet, n° 42.
(7) Mss. hébr. Ancien fonds, n° 404.

que de J. B. de Rossi à Parme (1), et d'un abrégé de ce commentaire, sous le titre de *Mibchar ha-Mamarim*. Ce dernier ouvrage, divisé en cinq parties, a été composé, en 1307; il se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris (2) et de la Bibliothèque de J. B. de Rossi à Parme (3), M. Piperno l'a fait imprimer, avec d'autres opuscules, à Livourne, en 1840.

On ne connaît aucun ouvrage de médecine de Nathan ben Samuël, mais il ne laisse pas d'être un bon professeur. En général, les médecins israélites de France ne nous ont laissé que peu d'ouvrages médicaux, quoique la plupart d'entr'eux étaient des hommes fort instruits.

§ LXIX.

Doctrine superstitieuse.

On discuta alors dans l'école de Montpellier la question superstitieuse du Talisman à figure de lion, dont on se servait comme remède. Abba-Mari, rabbin de cette ville, écrivit à ce sujet, en 1303, au célèbre Salomon ben-Adereth de Barcelone, pour lui demander s'il était bien vrai qu'il avait permis cette superstition (4). Celui-ci lui répondit qu'en effet il l'avait tolérée parce que le grand Nachmanide l'avait non-seulement permise, mais il l'avait pratiquée lui-même (5). Mais le docteur de Montpellier combatit cette opinion et lui prouva que le fameux *Ishak de Lattes*, quoique s'étant servi également de ce Talisman, après Nachmanide, ne cessa de déclarer que son opinion est tout à fait contraire (6).

Ce de Lattes, dont le nom entier est Ishak ben Iehuda de Lattes (7), jouissait de la plus haute considération, non-seulement en France, mais dans toute l'Espagne : aussi ce fut lui que Salo-

(1) Numéro 1140.
(2) Ancien fonds, n° 105.
(3) Numéro 1108. Voyez Cod. mss. t. III, pag. 65.
(4) *Minchath Kenaoth*, lettre 1re.
(5) *Ibidem*, let. III, p. 23.
(6) *Ibidem*, let. V, p. 32.
(7) *Ibidem*, let. XXXVI, p. 80.

mon ben-Adereth avait choisi pour faire la paix entre lui et Salomon de Lunel, savant rabbin de l'école de Montpellier, qui avait pris fait et cause contre lui, dans la discussion du Talisman (1). Le rabbin de Barcelone reproche à notre de Lattes son silence dans une discussion qu'il avait provoquée en quelque sorte par l'usage qu'il avait fait lui-même de ces figures de lion pour guérir plusieurs maladies. Mais de Lattes, au lieu d'établir la paix entre les deux docteurs de la loi, se rangea sous la bannière de son compatriote, et écrivit une lettre violente contre le rabbin espagnol (2), parce qu'il avait profité de cette occasion pour lancer en 1305 un décret qui défendait à la jeunesse israélite d'étudier la philosophie avant l'âge de vingt-cinq ans. Ce décret excita une grande rumeur, trouva de nombreux ennemis : le combat s'engagea avec ardeur surtout dans l'école de Montpellier, mais le bannissement des juifs de France en 1306, mit fin à cette guerre d'intelligence. Ce fut un spectacle révoltant de voir tant de savants qui avaient illustré la France errer en proscrits sans patrie, sans asile. Il y en eut qui moururent de douleur en chemin. Abba-Mari nous donne dans son ouvrage (3) des détails déchirants sur l'expulsion des israélites de Montpellier, à la tête desquels étaient les professeurs et les docteurs de la Faculté.

§ LXX.

Samuël de Capoue, Ahron de Messine. Mischel de Vérone, Ishak de Naples.

Tandis que Philippe-le-Bel chassait ainsi le israélites de son royaume, un autre prince français, Charles II, roi de Naples, les protégeait en Italie. Ce prince, qui au dire de Muratori n'eut point d'égal pour sa libéralité, sa probité et sa clémence, avait pour médecin un israélite nommé Samuël ben-Iakob de Capoue, qui se rendit célèbre par la traduction de plusieurs traités de médecine arabe. Nous ne parlerons que de sa version des œuvres médicales de Iahya ben Masoviah, manuscrites à la Bibliothèque

(1) *Minchath Kanaoth, ibidem.*
(2) *Ibidem,* et lettre XLIII, p. 96.
(3) *Ibidem,* let. C, p. 179

royale de Paris (1). Dans la préface qui se trouve à la tête de l'ouvrage, le traducteur nous apprend qu'il a fait sa version non pas d'après l'original arabe, mais sur une traduction latine, récemment publiée en Égypte.

Ce fut à cette époque que fleurit le maître Ahron, qui était un médecin distingué à Messine. En 1305, les rabbins de cette ville l'ayant excommunié, il alla porter plainte devant la justice royale. Le juge du roi condamna chacun des deux chefs de la communauté à une amende de dix onces (2); le docteur Mischel ben Abraham ha-Rofa, qui pratiquait son art à Vérone (3); le savant Ishak-le-médecin, attaché à la personne de Robert-d'Anjou, roi de Naples. Ce prince, qui régna de 1309 à 1348, était l'un des souverains les plus éclairés de son temps. Boccace et d'autres écrivains le placent, pour la science, à coté de Salomon (4). Il était orateur éloquent, philosophe habile, savant médecin, et profondément versé dans les matières théologiques les plus abstraites. Il ne se plaisait que dans la conversation des savants; il aimait à les entendre lire leurs ouvrages, et leurs donnait des applaudissements et des récompenses. Il invitait à venir à sa cour tous ceux qui avaient quelque renommée, et ceux même qu'il n'appelait pas s'y rendaient, certains d'y recevoir l'accueil qui leur était dû. Enfin il avait rassemblé à grands frais une riche bibliothèque dont il confia la garde à Paul de Pérouse, l'un des plus savants hommes de son temps.

Parmi les nombreux ouvrages de cette bibliothèque, il y en avait beaucoup en hébreu, que le roi Robert fit traduire en latin, par son médecin juif, notamment les œuvres du célèbre Iéhuda ben Mosch Romano, comme on le lit à la fin d'un ouvrage de ce savant, manuscrit à la Bibliothèques royale de Paris (5).

(1) *Cod. hébr. de l'ancien fonds*. n° 379, 380, 381, 382, et 408.

(2) Rocchi Pirri, *Siciliæ Sacra*, t. I, p. 410.

(3) Mannscrits hébreux de la Bibliothèque royale de Paris, ancien fonds, n° 142.

(4) Boccace, *Genealogia Deorum*, let. XIV, chap. IX; *Benvenate da Imota*, comment. in Dant. Antiq. Itat., v. I, p. 1035.

(5) *Ancien fonds*, n° 444.

§ LXXI.

La famille Anavim.

Nous ne pouvons parler des médecins israélites d'Italie, sans faire remarquer la famille *Anavim*, qui porta le titre de *médecin* (Rofé), à cause de l'hérédité de cette science dans cette famille célèbre. Les membres les plus distingués de la maison Anavim, sont *Benjamin Rofé* et *Abraham Rofé*, qui florissaient à Rome sous le pape Innocent III, dont ils furent peut-être, les médecins. La gloire attachée à leur nom s'était transmise à leurs descendants, qui furent très-célèbres par leur travaux littéraires, tels que *Iéhuda*, fils de Benjamin et ses deux frèses *Zidkia*, et *Iekuthiel; Benjamin* et *Zidkia*, fils d'Abraham le médecin.

Le premier se nomme dans une note de *Hilachoth* d'Alfesi, qu'il avait transcrit en 1247, pour le rabbin Salomon ben Elia (1) : *Iehuda Iaaleh*, fils de Benjamin ha-Anav, nom sous lequel il est également désigné par l'auteur du livre *Sibulé ha-Lekat*, et qu'on a suffisamment expliqué (2). Il était un excellent interprète et nous a laissé des commentaires sur les dites Hilachoth, qui se trouvent manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris (3) avec d'autres livres de sa composition. Le second, *Zidkia*, frère puiné de Iehuda, est cité avec éloge par son homonyme et cousin germain, auteur de *Sibulé ha-Lekat* (4). Le troisième, *Iékuthiel* a le mérite d'avoir donné le jour et formé un grand moraliste, le pieux Iéchiel, auteur de l'excellent ouvrage *Maaloth ha-Middoth* (5).

Le quatrième, *Benjamin*, fils d'Abraham Rofé, laissa plusieurs ouvrages à la postérité. L'un d'eux, intitulé, *Les Quatorze Portes*, se trouve manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris (6).

(1) Mss. à la bibliothèque royale de Paris, fonds Sorbonne, n° 222.

(2) Voyez *Koré ha-Doroth*, pag. 24.

(3) *Fonds Sorbonne*, n° 199.

(4) Mss. de la bibliothèque royale, fonds Sorbonne, n° 50, I. § 29, 71, 90, 113, 158, etc.

(5) Mss. hébr. de la bibliothèque royale de Paris, fonds Sorbonne, n° 217.

(6) *Ibidem*, n° 246.

Le cinquiéme, *Zidkia*, frère cadet du précédent, et disciple de Iehuda Iaaleh, est l'auteur du livre de Sibulé ha-Lekat, déjà mentionné. Il contient un exposé de tout ce qui a rapport aux rites et cérémonies religieuses des juifs. Cet ouvrage est inédit, mais on en a imprimé un abrégé assez bien fait.

Un descendant de cette savante famille, le pieux *Menachem Rofé Anav*, vivait à Rome, où il mourut en odeur de sainteté (1). C'est probablement le même docteur que Menachem Zemach ben Abraham Rofé, ben Benjamin, ben Iechiel, qui transcrivit en 1322 et 1323 plusieurs manuscrits cités par M. Léopold Zunz de Berlin (2).

LXXII.

Bas-Empire.

Le tableau que la médecine en général présente pendant la durée du Bas-Empire, mérite peu d'attention. Nous trouverions peut-être durant cet intervalle, quelques observations à recueillir sur les hôpitaux qui furent établis à Constantinople, et dans plusieurs autres villes de la Grèce, d'Europe et d'Asie (3) : mais cet objet n'a que des rapports éloignés avec celui qui nous occupe dans ce moment. Les Karaïtes furent peut-être les meilleurs médecins de cet empire, car ce sont eux que nous trouvons toujours occupés de cet art, et comme nous l'avons vu entre leurs mains à la fin du treizième siècle, nous le voyons encore au commencement du quatorzième.

Ahron ben Elia, s'èleva à cette époque à Nicomédie, l'ancienne capitale de la Bithynie. Cet homme célèbre fut aussi grand médecin, que grand philosophe. Il professait son art à Constantinople, où il mourut, au mois de septembre 1369. Ahron ben Elia, est après Ahron ben Josef, l'écrivain le plus estimé des Karaïtes. Voici le catalogue de ses ouvrages :

1. *Ez Chaïm*, l'arbre de la vie. Cet ouvrage, terminé en 1346,

(1) Emmanuel, *Macheberoth*, XXVIII.

(2) Voy. Geiger, *Wissensch. Zeitschr. für jud. Théol.*, tom. IV, pag. 192.

(3) Cabanis, *Révolution de la médecine*, pag. 116.

est un traité philosophique et théologique, à peu près dans le même genre que le Moré Neboukhim de Maïmonide. Mardochée ben Nissim (1) fait les plus grands éloges de cet écrit, qui mérite en effet d'être lu.

2. *Sefer Mizvoth*, livre des préceptes, ouvrage divisé en vingt-cinq traités, à peu près dans le goût de la *Mischna-Torah* de Maïmonide. L'auteur l'acheva en 1354.

3. *Kether-Torah*, la couronne de la loi, commentaire littéral sur le Pentateuque, composé, ainsi que l'auteur le dit lui-même à la tête de son ouvrage, en 1362.

Le premier de ces ouvrages, porte également le titre de *Nozer Emunim*, comme l'a fort bien prouvé le savant docteur Delitzsch dans son aperçu sur ce livre. Voyez *Serapeum*, année 1840, n° 11 et 12, ainsi que la préface de l'édition d'*Ez Chaïm* qu'il vient de nous donner, à Leipsig, 1841, in-8°.

LXXIII.

Décadence de la médecine en Orient.

Si nous considérons avec intérêt les premiers efforts de la médecine juive naissant en Orient, ses progrès excitent l'admiration ; les malheurs qui amenèrent sa décadence inspirent un sentiment de tristessse. Déjà l'irruption des hordes de Djenghiz-khan au treizième siècle, changea l'état des juifs et ébranla leurs établissements scientifiques, comme elle changea la face de l'Asie et ébranla plusieurs empires de l'Europe. Mais la révolution importante qui s'opéra au quatorzième siècle dans l'ancienne patrie des *Gaonim*, détruisit entièrement l'étude. Les savants s'échappant des débris fumants de leurs bibliothèqnes et de leurs écoles, vinrent chercher en Europe un asile que leur patrie ne pouvait plus leur offrir.

Le plus célèbre de ces savants émigrés fut Rabbi Nachschon, docteur de Bagdad, surnommé l'*Excellent*. Ce savant était un grand mathématicien. On lui doit un traité du calendrier hébraïque, imprimé à Thessalonique et dont tous ceux qui ont écrit depuis sur cette matière ont fait des extraits (2). Il écrivit aussi,

(1) *Dod Mardochaï*, chap. XI. pag. 14.

(2) *Sebast. Munster*, *Kalead. Hebraicum*, pag. 153; *Thikon Issachar*, pag. 26 ; *Sefer Ibronoth*, pag. 8; *Moed David*, pag. 41, etc.

en 1300, un ouvrage intitulé *Sefer Réoumah*, publié par Ishak Onkenira, Constantinople 1566, in-4°.

Après Rabbi Nachschon on peut citer parmi les savants orientaux qui émigrèrent des bords de l'Euphrate, le rabbin Ahron ben-Abraham de Babylone (Bagdad), qui vint se réfugier en Espagne. Homme très-distingué, Ishak ha-Lévi ben Eliézar, lui dédia son traité de grammaire hébraïque, intitulé *Sefer ha-Rikmah*, le livre de la broderie, qui se trouve manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris (1). C'est un excellent traité, qu'il ne faut pas confondre avec un autre traité grammatical du même nom qui a pour auteur le célèbre médecin Abou'lwalid Merwan Ebn-Djanah, comme nous l'avons rapporté en parlant de ce grand homme.

Mais quittons les médecins de l'Orient qui échappent à nos regards, pour nous occuper des docteurs espagnols qui continuèrent à cultiver l'art d'Hippocrate avec le plus grand soin.

LXXIV.

La Castille.

Le foyer de la lumière qui s'était formé à la cour d'Alphonse X, parut avoir jeté des étincelles sous le règne de Sanche IV, de Ferdinand IV et d'Alphonse XI, successeurs de ce sage prince; du moins trouvons-nous quelques médecins célèbres de leur époque. Tel fut entre autres Iakob Ebn Soschan, que le savant Israël Israéli, son disciple, considère comme l'un des plus grands médecins de son temps (2).

On place Abraham ben Schem-Tob au rang des hommes les plus doctes de Castille, à la fin du XIII[e] siècle. Il écrivit un ouvrage important dans lequel il traite les principales maladies d'une manière précise et exacte. Cet ouvrage qui est resté inédit jusqu'à ce jour, se conserve à la bibliothèque royale de Paris, en deux différents manuscrits (3).

(1) *Ancien fonds*, n° 501.

(2) Ascher, *Questions et Réponses légales*, section 55, § 9, p. 85, de l'édition de Venise.

(3) Ancien fonds, n° 380; fonds de Sorbonne, n° 182.

Joseph Ebn Sason, originaire de Séville, figure à la tête de la liste des médecins de Tolède, qui commence avec le quatorzième siècle. Il mourut en 1336, ainsi que l'indique son épitaphe qui vient d'être publiée d'après une copie dela bibliothèque de Turin (1).

Au nombre des praticiens castillans de cette époque, on compte encore Abner de Burgos, plus connu sous le nom d'Alphonse de Valladolid, nom qu'il prit après avoir déserté la foi de ses pères (2). Né à Burgos, en 1270, il s'établit à Valladolid, où il professa la médecine pendant toute sa vie; il mourut en 1346, dans sa 76e année. Abner se signala par son opposition au judaïsme et fut le plus ardent défenseur du christianisme, peut-être aussi le plus savant, car il était un profond talmudiste et un hébraïsan distingué. Déjà dans sa jeunesse il avait composé en hébreu plusieurs écrits, entre autres un commentaire sur l'explication du Décalogue d'Aben Esra; Abarbanel (3) parle d'un autre ouvrage hébreux de lui. Il composa également plusieurs vers en hébreu assez peu connus aujourd'hui. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : le *Sefer Milchamath Mizvah*, ouvrage polémique, dirigé contre le *Sefer Milchamath Adonaï* de Joseph Kimchi; le *Sefer Minchath Kenaoth*,, défense de la religion chrétienne; et le *Sefer Miriam*, autre livre polémique en faveur de sa nouvelle croyance. Les savants Joseph Schalom et Ishak Polkar cherchèrent à réfuter ces écrits (4).

LXXV.

Continuation.

Le développement médical en Castille, a produit de grands médecins. Voici les noms de quelques-uns d'entre eux. Samuel Abenhuer, médecin d'Alphonse XI, qui jouissait de toute la confiance de ce prince (5). C'est probablement le même que Sa-

(1) *Abné Sikharon*, Prague, 1841, p. 58, n° 59.
(2) Ferraras, *hist. gén. d'Espagne*, t. IV, p. 406.
(3) Commentaire sur Josué, XL, I.
(4) *Mss. Codices* hébr. biblioth. I. B. de Rossi. cod. 533.
(5) Villasan, *cronica del rey Alfonso*, XI. p. 55.

muel ben Huacar, dont Virga (1) célèbre la science et la grandeur, qui fut enveloppé dans la chute de don Joseph d'Ecija, ministre des finances d'Alphonse XI, et qui resta, après avoir succombé sous d'affreux tourments, un an sans sépulcre. Aben Huacar, ajoute-il, était non seulement un docte médecin, un profond conseiller, mais encore un excellent astronome, ainsi qu'il est écrit aux Annales des rois de Castille (2).

Parmi les contemporains de Samuel, qui se livrèrent à des études médicales, l'histoire cite Meir Ebn Soschan et son fils Ishak Ebn Soschan, mort à Tolède, en 1349, à l'âge de vingt-cinq ans (3); Abraham Ebn Makhir (4) et plusieurs autres médecins recommandables.

Sous Pierre-le-Cruel, qui monta sur le trône de Castille en 1350, il y avait le médecin Ahron Abd-al-Hakhan. Nous n'avons pu nous procurer aucun détail sur la carrière médicale d'Abd-al-Hakhan; son fils *Ishak Ebd-al-Hakhan*, est plus connu comme rabbin que comme médecin; il était beau-frère du célèbre Ishak ben Schescheth, qui le cite dans ses Questions et Réponses légales (5).

Joseph Ebn Makhir, fils d'Abraham Ebn Makhir, était un autre médecin castillan du roi Pierre. Sa vie est peu connue; on sait seulement que Tolède fut sa ville natale et qu'il y mourut en 1362 de l'ère vulgaire (6).

La réputation des médecins juifs était alors si grande en Castille, qu'en 1367 les cortès de Burgos demandèrent à Henri de Transtamare, qu'il leur fut défendu d'exercer la médecine; mais ce prince leur répondit qu'il ne pouvait leur défendre une science par laquelle ils se rendaient si utiles à l'humanité (7).

L'histoire de cette époque cite, en effet, beaucoup de médecins israélites de Castille qui rendaient de services éminents à la patrie pendant la guerre civile; nous n'entrons dans aucuns détails

(1) *Schebath Iehuda*, p. 16 de l'édition d'Amsterdam.
(2) *Ibidem*.
(3) Voyez *Abné Sikharon*, p. 38.
(4) *Ibidem*. p. 40.
(5) N° 16.
(6) *Abné Sikharon*, page 40.
(7) Vedmar, *hist. Saxitana*, p. 162.

à ce sujet, nous nous occuperons seulement de ceux qui se firent alors un nom dans l'art de guérir en Aragon et en Catalogne, etc.

LXXVI.

L'Aragon.

L'Aragon était dans tous les temps le siége d'écoles juives, d'où sont sortis une foule des médecins recherchés au loin par les princes étrangers. C'est ainsi, par exemple, qu'Alfonse, comte de Poitou et frère de Louis IX, dans une maladie d'yeux qu'il éprouva, appela à son secours un oculiste israélite d'Aragon, qui le traita avec succès (1).

Le médecin *Samuel Benvenaste*, était de Sarragose, où il enseigna avec distinction. Il se fit estimer, vers l'an 1300, par tous les amis des lettres, en traduisant en hébreu le livre de la *Consolation de Boëce*, dont le manuscrit se conserve encore à la bibliothèque du Vatican. Plus tard, il traduisit dans la même langue le *Traité de l'asthme et des médicaments propres à le guérir*, de Maïmonide (2).

Samuel Benvenaste, était aussi un profond grammairien; il écrivit contre le grand hébraïsan David Kimchi, ainsi que le témoigne le docte Profat Duran dans son *Maasé ha-Efod*, chapitre XI. De Sarragosse notre médecin paraît s'être établi à Taragone, du moins y fut-il en 1323, comme nous allons le rapporter dans le paragraphe suivant.

L'Aragon possédait encore au XIVe siècle un savant médecin dans la personne de *Schem Tob Sprot*. Il était originaire de Tudèle en Navarre; mais il professa la médecine à Taraçone, où il eut une dispute religieuse avec le fameux Pierre de Luna, nommé cardinal d'Aragon, le 26 décembre 1375. La relation de cette dispute qui porte le titre de *Sefer hà-Vikhuach*, se trouve à la bibliothèque royale de Paris (3).

En 1385, Sprot mit au jour un autre ouvrage polémique, sous le nom d'*Ebn bochan*, qu'on a mal à propos attribué à Ishak

(1) Sauval, *Antiq. de Paris*, tom. II, page 526.
(2) Voyez ci-dessus § XL.
(3) *Ancien fonds*, n° 144.

Sprot, père de notre Schem-Tob. Vers ce même temps, il composa un commentaire sur le canon d'Ebn-Sina, intitulé : *Ain khol*, et un autre ouvrage qu'il nomme *Dorasch-tob*. Tous ces écrits sont cités par l'auteur dans son *Zafnath Pannéach*, commentaire sur le commentaire d'Aben Esra sur le Pentateuque, manuscrit à la bibliothèque royale de Paris (1).

Schem-Tob Sprot était aussi un bon casuiste, et Ishak ben Schescheth nous a conservé de lui une décision rabbinique, datée de Taraçone. Quelques biographes ont défiguré le nom Sprot par *Gafrut* ou *Gaprot ;* d'autres lui ont attribué différentes productions qu'il n'a pas faites.

LXXVII.

La Catalogne.

Ce fut surtout en Catalogne, cet antique refuge de la loi de Moïse, qu'on vit, au XIVe siècle, un grand nombre de médecins juifs. Voici les plus remarquables de ces nombreux docteurs.

Abraham ben David Caslari, était de Besalu, petite ville de Catalogne, sur la rivière de Fulvis. Il y enseigna la médecine avec beaucoup de réputation, et écrivit plusieurs ouvrages médicaux fort estimés, entre autres : *Maamar Bekadachoth debrioth*, traité inédit sur les fièvres pestilentielles, qui se trouve à la bibliothèque royale de Paris (2). L'auteur dit dans sa préface, qu'il a composé ce traité à l'occasion de la peste qui ravagea la Provence, la Catalogne et l'Aragon, probablement en 1349. Précédemment il avait publié un livre qui a pour titre : *Mekhalkhal Machla*, qui sustente la maladie, et un autre écrit de médecine intitulé : *Aala Raanon*, en 1325. Nous avons encore de lui un quatrième traité de médecine, connu sous le nom de *Sefer ha-Mesaadim*, qu'il composa en 1362.

Caslari était l'ami de Kalonymos ben Kalonymos, et l'un des dix hommes célèbres de Catalogne, auxquels ce savant dédia son Eben bochan, en 1323, comme il est clairement exprimé dans la dédicace, qui se trouve à la suite des deux manuscrits de ce livre

(1) *Ancien fonds*, n° 143.
(2) *Ibidem*, n° 404.

de la bibliothèque royale de Paris (1). Dans les éditions, cette dédicace a été entièrement défigurée; c'est ainsi, par exemple, qu'au lieu de *Don Samuel Benvenaste*, le célèbre médecin que nous avons cité dans le paragraphe précédent, il y a dans la première édition de ce livre : Naples, 1489, in-4°, que nous avons devant les yeux, *D. Samuel Bonfas*. C'est surtout à l'égard de *Maistre Bénédict* que l'éditeur Iom-Tob Zarphati a commis une erreur grave en supprimant son titre : *ha-Rofa*, le médecin, car Maistre Bénédict était un docteur distingué dans l'art de guérir, et florissait alors à Besalu.

On voyait dans la même province briller *Don Elasar Cohen Ebn-Ardot*, professeur renommé de dialectique et médecin fort remarquable. Il était originaire de Maïorque, où le docte Joseph Caspe le vit en 1330, ainsi qu'il le rapporte dans la préface de son commentaire sur le livre d'Esther (2).

L'histoire célèbre encore comme grand praticien *Nissim ben Reuben Girundi*, grand rabbin de Barcelone (3), ville où les rabbins pratiquaient encore la médecine. Néanmoins notre docteur est plus connu comme casuiste que comme médecin; il écrivit sur le Talmud de Babylone, le Halachoth d'Alfezi. Parmi ses décisions rabbiniques on en remarque plusieurs datées de l'an 1349 et 1374 qui nous indiquent l'époque de sa vie.

LXXVIII.

Autres praticiens espagnols.

A côté des docteurs israélites d'Espagne du XIV° siècle que nous venons de citer, viennent encore se grouper d'autres médecins, moins importants, mais aussi dignes d'être mentionnés ici : tels sont *Salomon ben-Abraham Ebn Daoud* et *Jakob de Tolède*.

Le premier est auteur d'un traité général de médecine théorique et pratique d'après les doctrines d'Avicenne et d'Averroës. Cet ouvrage qui se conserve en manuscrit à la bibliothèque royale de

(1) *Ancien fonds*, n° 213; *fonds oratoire* n° 108.
(2) *Ghelilé Khesef*, mss. *ibid.*, n° 464.
(3) Azulai *Schem ha-Ghedolim*, t. II, l. Nun, n° 2.

Paris (1) est divisé en sept parties; voici le titre de chacune d'elles. I. De l'Anatomie. II. De la santé et de la bonne disposition des parties du corps. III. Des maladies et infirmités. IV. Des signes et pronostics. V. Des aliments et médicaments. VI. Du régime et de l'art de conserver la santé. VII. De la guérison des maladies. On trouve à la fin de ce traité que nous avons devant nous, une note dans laquelle il est dit qu'il a été copié le vendredi 25 du mois d'adar (février) de l'an 230 du petit nombre du VI[e] millième, c'est l'an 1470 de l'ère chrétienne. Sur le dernier feuillet on trouve un court traité des urines, dont l'auteur est inconnu.

Le second travailla sur les regards venimeux des sorciers, discours qui se trouve dans un manuscrit hébreu de notre bibliothèque (2); l'auteur y cite plusieurs anciens médecins qui ont parlé de ce sujet avant lui, parmi lesquels nous indiquons R. *Ishak ben Ban-Beneschath*, qui est probablement le même que celui que le célèbre David Kimchi (3) nomme *le Prince-médecin*, et R. *Moseh ha-Levi*, qui paraît être le docteur *Moseh ha-Levi Abou'lafia ben Meir*, mort à Tolède en 1255 (4).

Nous terminerons ici ce qui a rapport à l'Espagne pour le quatorzième siècle; nous aurions pu encore prolonger cette nomenclature, mais nous avons craint de fatiguer nos lecteurs par des noms stériles et obscurs.

LXXIX.

Le Portugal.

Il ne faut pas croire que l'activité intellectuelle ait sommeillé durant les temps qui ont précédé le quatorzième siècle, dans le sein de la population juive de Portugal. Si le moyen âge ne nous a pas conservé un ensemble de témoignages et de monuments originaux, qui constatent directement le mouvement littéraire de ces époques, il se réfléchit néanmoins, d'une manière incontestable dans le fait qu'on confond souvent ce pays avec l'Espagne.

(1) Ancien fonds, n° 387.
(2) N° 42.
(3) *Sefer Mikhlol*, p. 216 de l'edition de Venise.
(4) *Abné Sikharon*, p. 14.

Quoiqu'il en soit, à dater du quatorzième siècle, nous trouvons beaucoup de médecins portugais qui méritent d'être cités ici. Le premier qui s'offre à nos regards est *Don Ghedalia Ebn-Iahya*, médecin du roi Denis. Son savoir et sa grande expérience lui acquirent une immense réputation; elle lui attira la bienveillance de Ferdinand IV, roi de Castille, auprès de qui il se rendit dans la suite. Il mourut à Tolède (1) où son fils Don David Ebn-Iahya se rendit célèbre comme rabbin et talmudiste. Ce dernier fut réuni à son père au mois de septembre 1325; l'épitaphe de son tombeau qui était placé entre ceux d'Aschar ben Iechiel et de Menachem ben Sarach (2) vient d'être publiée à Prague (3).

Salomon ben Moseh Schalom, était un autre médecin israélite de Portugal, bien qu'il soit ordinairement désigné par le nom Ha-Sefardi, l'espagnol. C'était un savant docteur, auquel on est redevable de la traduction hébraïque du Traité des Fièvres de Messire Antoine de Pavie, qu'il publia sous le titre hébreu de *Sefer ha-Kedachoth ve-Refuatham*. La bibliothèque royale de Paris (4) et celle du célèbre de Rossi à Parme (5) possèdent des copies de cette traduction hébraïque.

Plus renommé que Salomon, était *Don Moseh*, médecin de Ferdinand et de Jean Ier son successeur. Il est surtout connu par sa solicitude fraternelle pour le bien-être de ses co-religionnaires. En 1391 il présenta au roi une bulle de Boniface IX de l'an 1389 qui en confirmait une autre de Clément VI de 1348; dans les deux bulles les papes défendaient aux chrétiens de troubler les juifs dans l'exercice de leur religion, de violer leurs cimetières et de leur imposer d'autres tributs que ceux auxquels les chrétiens étaient assujettis. En conséquence de ces bulles le roi de Portugal ordonna en 1392 de respecter les droits des israélites.

(1) *Schalscheleth ha-Kabbala*, p. 53, b.

(2) *Mss. de notre cabinet*, nº 101, p. 16.

(3) *Abné Sikharon*, nº XXVII, p. 30 et 31.

(4) *Ancien fonds*, nº 381 et 389.

(5) Numéro 1365 de ses codes hébreux.

LXXX.

Le Languedoc.

Les israélites français revenus dans leur patrie, après un assez court exil, s'adonnèrent plus que jamais à l'étude de la médecine. Il y avait des médecins juifs à l'université de Montpellier, dans les écoles de Narbonnes et de Carcassonne. Les plus remarquables entre eux sont *Salomon ben Abigdor* et *Messulam ben Abigdor*, son fils, à Montpellier ; *Jacob de Lunel*, *Dollan Bellan* et *Léon Joseph*, à Carcassonne, et *Iehudo ben Salomon*, à Béziers.

Les deux premiers, écrivirent plusieurs traités de leur art, que le temps n'a pas conservés (1) ; Jacob de Lunel et Dolan Bellan sont cités dans le trésor des chartes (2) : l'un comme médecin habile, l'autre comme savant chirurgien. Ces derniers praticiens eurent pour successeurs dans leur ville natale un homme plus célèbre qu'eux dans la science médicale. C'est Léon Joseph, traducteur des ouvrages médicaux de Jean de Tornamera et de Gérard de Solo. Ces traductions inédites se conservent à la bibliothèque royale de Paris (3), et la dernière version est aussi dans notre cabinet à la suite de l'ouvrage de Jakob de Tolède, que nous avons rapporté plus haut (4) : elle contient le IXe livre du traité de médecine d'Almanzor, commenté par Gérard de Solo.

Iekuthiel ben Salomon, médecin de Narbonne, publia la traduction hébraïque du célèbre traité médical de Bernard de Gordon, *le Lis de la Médecine*, ouvrage divisé en sept parties, manuscrit à la bibliothèque royale de Paris (5). L'auteur, dans une note qui se trouve à la suite de son ouvrage, dit l'avoir commencé la vingtième année de son doctorat dans l'université de Montpellier, au mois de juillet 1300 et achevé dans ladite ville, le 5 février 1304. Quant à la version, le traducteur déclare l'avoir faite à Narbonne, le 14 iiar (mai) de l'an 147 du VIe millième du monde, c'est-à-dire en 1387 de l'ère vulgaire.

(1) *Mss. hébr. de notre cabinet*, n° 42.
(2) *Histoire générale du Languedoc*, tome IV.
(3) *Fonds oratoire*, n°s 166 et 144.
(4) § LXXVIII.
(5) *Ancien fonds*, n° 390.

Un autre traducteur des œuvres du fameux professeur de l'université de Montpellier, est *Iehuda ben Salomon.* On a de lui la traduction de trois traités de Bernard de Gordon. Le premier traite de la conduite et du régime dans les maladies aiguës; le deuxième a pour titre *Sefer ha-Tachbula*, c'est-à-dire : traité des observations dans les maladies, etc. Le troisième parle des pronostics et des jours critiques.

Ces trois ouvrages qui ont été composés à Montpellier, le 14 juillet 1299, se trouvent manuscrits à la suite du Lis de Médecine de la bibliothèque royale de Paris. Iehuda ben Salomon paraît avoir été le frère de Iekuthiel ben Salomon, et tous deux contemporains du docte *Abraham Abigdor*, fils de Meschulam Abigdor, dont nous avons déjà parlé.

LXXXI.

Dispositions législatives.

Une chose extrêmement remarquable, c'est qu'au XIVe siècle, les israélites du Languedoc excellaient tellement par leurs connaissances en médecine, du moins en comparaison des chrétiens, qu'ils excitaient contre eux la jalousie de l'église. Le concile tenu à Lavaur, en 1368, renouvela les dispositions les plus rigoureuses des conciles anciens, en défendant aux chrétiens de se servir de médecins et chirurgiens juifs, excepté dans les cas de nécessité extrême (1). Mais le roi Jean les protégea, et leur permit, par ordonnance du 27 décembre 1362, d'exercer la médecine et la chirurgie, pourvu qu'ils eussent subi auparavant un examen en présence des sénéchaux (2). Cette disposition législative mettait les hébreux du Languedoc en état de continuer jusqu'à la fin de ce siècle, à s'appliquer à l'étude de l'art de guérir. L'histoire fait mention de plusieurs praticiens habiles du culte israélite à Montpellier sous le règne de Charles V et de Charles VI; surtout de *Salomon, fils d'Abraham Abigdor*, auteur du *Sefer ha-Maaloth*, fragments de la littérature des anciens philosophes sur les différents degrés de la sagesse et de la vertu, manuscrit à la bibliothè-

(1) Baluze, *Concil. Gall. Narbonn.*, p. 576.
(2) Ordonnances des rois de France, t. III.

que du savant de Rossi à Parme (1). Salomon Abigdor a traduit aussi du latin en hébreu le célèbre traité de Sphère de Jean de Sacrobosco sous le titre de *Maré Ophanim*. Cet ouvrage, imprimé à Offenbach, en 1720, se trouve en manuscrit à la bibliothèque royale de Paris (2) à la fin duquel l'auteur dit l'avoir traduit au mois d'adar l'an 159 du VIe millième du monde qui correspond au mois de mars 1395 de l'ère vulgaire.

LXXXII.

La Provence.

Si les écoles juives du Languedoc produisaient au XIVe siècle plusieurs praticiens habiles, celles de la Provence ne furent pas moins fécondes vers cette époque en médecins distingués. Ils y furent partout recherchés même au palais des ducs qui les encouragèrent et les récompensèrent royalement. La reine Jeanne entre autres appela à sa cour, en 1369, *Benedict Abin*, médecin d'Arles (3). Ce savant israélite connaissait, outre son art, les mathématiques, et servait aussi d'astrologue. La reine l'estima tant, qu'elle l'exempta lui et sa postérité de tout impôt.

Il faut placer à côté de Benedict Abin le docte traducteur du corps de chirurgie de Gui de Chauliac, médecin des papes Clément VI et Urbain V, à Avignon. Le seul exemplaire connu de cette excellente traduction se trouve manuscrit à la bibliothèque royale de Paris (4). Malheureusement il n'a pas été trop bien conservé, plusieurs feuillets sont imparfaits, et la fin y manque entièrement.

Nous placerons encore parmi les médecins juifs de Provence *Todros de Cavaillon*, petite ville au comtat Venaissin, sur la Durance. Il était très savant, c'est pourquoi les anciens de la ville le créèrent rabbin de leur communauté. Outre son savoir dans la science du Talmud, il excellait aussi dans la botanique. On a de lui un livre qui a pour titre *Schaoré ha-Harkhaboth*, la dose

(1) *Mss. Codices hebraici*, n° 91.
(2) *Fonds oratoire*, n° 156.
(3) Nostramus, *Histoire de Provence*, part. IVe.
(4) *Ancien fonds*, n° 385.

des compositions, c'est une espèce de pharmacopée dont un fragment se trouve parmi les manuscrits hébreux de la bibliothèque royale de Paris (1).

Après ces noms que nous venons de tracer, la Provence n'en offre plus qui puissent leur disputer la palme médicale; aussi nous arrêtons-nous ici, et nous entrons pour parcourir à son tour le champ de l'art de guérir dans l'Ile de France.

LXXXIII.

L'Ile-de-France.

Il nous reste encore des travaux médicaux de l'école juive de Paris, une traduction hébraïque de la chirurgie de Lanfranc. Ce célèbre chirurgien, né à Milan, quitta, comme on sait, l'Italie pour éviter les troubles qu'excitaient les factions des Guelfes et des Gibelins, et se retira d'abord à Lyon, où il demeura quelque temps. Il vint après à Paris en 1295, et s'y fit admirer par son savoir en chirurgie. Cette partie de la médecine était alors peu cultivée en France : ce fut par les soins de Lanfranc que la chirurgie secoua le joug de l'ignorance. Les médecins juifs de Paris se firent bientôt ses disciples et traduisirent son ouvrage en hébreu sous le titre de : *Chokhma-Nischlemath be-Melekhath ha-Iad*, Art complet de la chirurgie. La bibliothèque royale de Paris possède, parmi ses manuscrits hébreux (2), cette version inédite. Elle est divisée en cinq parties : la première contient les règles de la chirurgie en général; la seconde des plaies en particulier; la troisième des autres maladies qui ne se rattachent pas aux plaies; la quatrième des dislocations des membres, et la cinquième de l'antidotaire ou médecines. L'auteur déclare, dans sa préface, avoir composé cet ouvrage en l'honneur et à la gloire du roi Philippe, à la sollicitation du doyen des maîtres docteurs-chirurgiens de Paris, Jean Pawavant, et à la requête des élèves de la faculté de médecine de Paris. Les traducteurs qui ont assez bien rendu le texte latin en hébreu, ont cependant défiguré le nom de *Lanfranc* en celui

(1) *Ancien fonds*, n° 404.
(2) *Ibidem*, nos 394 et 428.

§ XCIV.

Suite du paragraphe précédent.

Au nombre des derniers médecins juifs d'Espagne, il faut encore placer *Salomon ben Verga*, qui naquit d'une famille célèbre de Séville. Son père, Iehuda ben Verga, n'était pas seulement un rabbin distingué (1), mais encore un savant mathématicien; la Bibliothèque du roi de Paris (2) conserve de lui un Abrégé de l'Arithmétique et un commentaire sur al-Fergani. Salomon paraît l'avoir suivi dans sa réputation, puisqu'il fut choisi par les synagogues d'Espagne pour recueillir l'argent destiné à racheter les prisonniers de Malaga (3).

Salomon ben Verga avait composé deux livres, savoir : *Schebet Iehuda*, traité historique, qui donne avec un peu de confusion, mais d'une manière intéressante et spirituelle, quelques parties des Annales israélites d'Espagne. Ce traité fut imprimé par les soins de son fils Josef ben Verga, à Adrianople, en 1554, et traduit en latin, en espagnol, en portugais et en allemand; *Schebet Ebratho*, ouvrage qu'il cite dans le premier écrit (4).

Ishak ben Eliézer, autre médecin espagnol; le lieu et l'époque de sa naissance sont ignorés. En 1485, le docteur Iehuda ben Ban-Veneset copia pour lui le Sefer Maroth Elohim de Chanokh Al-Constatini, ainsi qu'on le voit à la fin de cet ouvrage, qui existe à la Bibliothèque royale de Paris (5). Ishak ben Eliézer était l'oncle de *Schem-Tob Gagonia*. On ne sait rien sur ce médecin, sinon qu'il vivait, en 1490, à Calatayud (6). Peut-être est-il fils ou parent de Iehuda Gagonia, lequel a copié, le 27 sivan 5229 de la création, ou 1469 de l'ère vulgaire, à Calatayud, l'abrégé de

(1) Voyez *Schebet Iehuda*, § XXXVIII, p. 32, recto; § LXII, page 46.

(2) *Fonds oratoire*, n° 153; *ancien fonds*, n° 460.

(3) *Schebet Iehuda*, § LXIV, p. 52, *verso*.

(4) Voyez § L, p. 44; § LXIV, p. 53.

(5) *Fonds oratoire*, n° 34.

(6) *Ibidem*.

la Métaphysique d'Aristote par Ebn Roschd, qui se trouve mamanuscrit à ladite Bibliothèque (1).

Tel fut l'état de la médecine juive en Espagne, lorsque Ferdinand et Isabelle ordonnèrent à tous les israélites, au mois de mars 1492, d'abandonner ce pays. On eût dit que la science médicale hébraïque, prête à quitter l'Espagne, avait retrouvé l'éclat dont elle brillait aux jours de sa gloire. Aussi qui pourrait dépeindre le regret et la désolation de ces médecins? Ils furent dispersés, avec le reste de la nation, dans les quatre parties du monde.

§ XCV.

Ebn-Iahya, Don Joseph, Rodriguez.

Quatre-vingt mille de ces malheureux proscrits, la plupart Castillans, se refugièrent en Portugal, où le judaïsme était très florissant. Il avait des écoles à Lisbonne, à Coïmbre et à Porto, qui ont produit, pendant le quinzième siècle, plusieurs savants, notamment des médecins. Les plus connus de ces derniers et qui méritent d'être cités, sont les Ebn-Iahya, les Don Joseph et les Rodriguez.

Don Ghedalia Ebn-Iahia, fils de Don David Ebn-Iahya, et frère de Don Salomon Ebn-Iahya, prit naissance à Lisbonne vers l'an 1436. Il fut formé à la médecine par les plus habiles maîtres de l'académie de la capitale, et eut l'avantage de connaître Moseh ben Chabib, Joseph Chivan, Ishak Abarbanel, presque tous revêtus d'emplois publics, et enseignant, au milieu de l'exercice des charges les plus honorables de la cour d'Alfonse V, la science qui les y avait fait parvenir.

Mais à la mort de ce prince, ces beaux jours disparurent pour les savants israélites. Jean II, fils et successeur d'Alfonse V, se signala par une haine singulière contre tous ceux qui avaient eu part à l'administration des affaires sous le règne de son père. Dès ce moment, les savants les plus célèbres de la cour de Portugal quittèrent leur patrie pour se soustraire à la persécution de ce

(1) *Ancien fonds*, n° 320.

prince ; Abarbanel s'enfuit en Espagne ; Chabib en Italie, et notre docteur en Turquie. Il avait l'intention de se rendre de là en Palestine, mais, arrivé à Constantinople, il tomba malade et y mourut en 1487 (1). Son ouvrage qui porte le titre de *Schibaa Enaïm*, a été imprimé dans cette dernière ville.

Jean II néanmoins, n'était pas un ennemi des israélites, il honorait, au contraire, plusieurs d'entr'eux de sa pleine confiance. De ce nombre on remarque *Don Joseph* et *Rodriguez*, tous deux ses médecins particuliers. C'étaient des hommes fort instruits : le roi les chargea, avec Martin de Behem, d'établir, pour les vaisseaux qui allaient à la découverte le long des côtes d'Afrique, la méthode de se régler sur la hauteur du soleil, et de dresser des tables de la déclinaison de cet astre (2). Ce furent les mêmes médecins sans doute que Jean II consulta avec l'évêque de Ceuta, quand Christophe Colomb lui présenta son projet de voyage de découvertes (3).

Ce fut aussi ce prince qui reçut, en 1492, les malheureux bannis d'Espagne, mais après sa mort, Manuel, son successeur, imitant les préjugés de Ferdinand, ordonna, en 1496, un bannissement semblable et plus terrible encore.

§ XCVI.

Nostre-Done, Abraham Solomon, Jakob Provençal.

La Provence avait servi d'asile à beaucoup d'israélites fugitifs d'Espagne et de Portugal : elle ressentit bientôt le contre-coup et chassa à son tour les malheureux juifs. Mais avant cette fatale catastrophe, elle vit briller dans son sein une foule d'hommes remarquables de cette nation, principalement des médecins célèbres. Tels furent entr'autres Nostre-Done, Abraham Salomon et Jakob Provençal.

Pierre de Nostre-Done, de qui descend la célèbre famille de

(1) *Mss. de notre cabinet*, n° 101. Comparez *Annales israélites* de Jost, année 1840, page 26 et 393. *Revue Orientale*, t. I, page 255.

(2) Deping, *les Juifs dans le moyen-âge*, p. 445.

(3) *Relation d'Eldad le Danite*, p. 11.

Nostradamus (1), était d'abord salarié comme médecin par la ville d'Arles; composant lui-même les remèdes, comme cela se pratiquait en France depuis un temps immémorable (2), il excita la jalousie des apothicaires. Ils le dénoncèrent aux conseils comme falsifiant les drogues et en conséquence on lui ôta son emploi. Il entra ensuite au service du duc de Calabre, et celui-ci l'envoya auprès de son père, le roi Réné, dont il devint le principal médecin.

Ce savant docteur embrassa alors le christianisme et prit le nom de Pierre de Nostre-Done; on ignore comment il s'appelait auparavant. Réné l'estimait et l'aimait beaucoup, il passait souvent avec lui des heures entières à l'étude.

Plus fidèle à sa religion était un autre médecin israélite, le docteur *Abraham Salomon* (3). C'était un philosophe de Saint-Maximim qui jouissait de la faveur des grands de son temps : le roi Réné l'exempta de tout impôt juif.

Jakob Provençal mérite une place distinguée dans les annales de la médecine juive de la Provence au quinzième siècle. Il était natif de Marseille, où son père David Provençal se livrait au commerce maritime. Les circonstances le conduisirent à Naples, où il composa, en 1490, à la sollicitation du savant Messer David, un traité sur l'étude des sciences et en particulier de la médecine. Ce traité, qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris (4) et dans notre cabinet (5), renferme de détails curieux; nous n'en citerons qu'un passage relatif à deux médecins israélites fort recherchés à la cour des princes, mais dont l'époque est difficile à fixer à cause de la corruption des noms de ces princes. Voici ses propres paroles :

« Il y a eu aussi des médecins juifs attachés à des cours royales. Par exemple *Rabbi Elchanan* et son fils *Rabbi Schemaria*, qui étaient médecins de rois. Le premier était un grand praticien, et il jouissait d'une haute considération auprès de l'empereur *Oc-*

(1) Deping, *ouvrage cité*, p. 334.
(2) Voyez § XXXVII.
(3) Deping, *ibidem*.
(4) *Ancien fonds*, nº 343.
(5) Nº 44. Comparez les *Annales israélites* de Jost, année 1839, page 54.

tavien II (?) qu'il avait guéri d'une grave maladie et dont il avait été richement récompensé. Le dernier se trouvait également en Espagne auprès du roi *Anfos* (Alfonse ?), car c'était un grand astronome et un savant médecin. »

§ XCVII.

Kolon, Iehuda ben Salomon, Mardochai Nathan, Maistre Nathan, Joseph de Noves.

Proscrits en Espagne, en Portugal et en France, beaucoup de ces malheureux trouvèrent un asile à Avignon et dans le Comtat Venaisin qui appartenaient aux papes. Ce beau pays a produit dans tous les temps des hommes de mérite, principalement dans le quinzième siècle. Voici les plus remarquables d'entre les médecins de cette époque :

Joseph Kolon, savant médecin de Pernes (1), petite ville près de Carpentras, qu'il ne faut pas confondre avec un rabbin du même nom qui vivait apres lui et dont nous allons parler ci-après. Il nous a laissé plusieurs traductions et autres productions médicales qui sont restées inédites (2).

Iehuda ben Salomon, contemporain de Joseph Kolon (3). On n'a aucun autre détail sur ce médecin du Comtat Venaisin.

Plus connus que ces deux praticiens sont *Mardochai Nathan*, *Maistre Nathan* et *Maistre Joseph de Noves*, tous les trois médecins à Avignon (4).

Le premier fut longtemps considéré, à cause d'une erreur typographique, comme l'auteur de la célèbre Concordance d'Ishak Nathan. On a de lui des notes marginales composées en 1456 sur le grand ouvrage de Méiri (5). Il paraît que ce savant docteur fut le maître du casuiste Joseph Kolon (6).

(1) *Mss. de notre cabinet*, n° 83.

(2) Voyez les catalogues de la Biblioth. d'Oppenheim, édit. de 1785, p. 21, *verso* ; édit. de 1826, p. 172 et 173.

(3) *Mss. de notre cabinet, ibidem.*

(4) Même manuscrit.

(5) Azulai, *Schem ha-Ghedolim*, tome II, 1. Mem. n° 39.

(6) Voyez ses *Questions et Réponses*, n° 181, p. 117, *verso*.

Le second n'est guère connu que par la citation que nous avons indiquée, et par un passage de Questions et Réponses dudit Joseph Kolon (1).

Le troisième, originaire de Noves, village du département des Bouches-du-Rhône, à huit lieues et demie d'Arles, est également cité par Kolon (2). Il est à regretter que nous ayons si peu de renseignements sur des médecins qui méritent si bien d'être connus.

§ XCVIII.

Astruc Schalom, Ioab de Bethel, Nathan de Bethel.

La protection toute spéciale que les papes accordèrent aux israélites italiens, comme gens actifs, industrieux et savants, continua à faire fleurir parmi eux l'étude de la médecine. Au nombre des praticiens juifs qui illustrèrent l'Italie, au commencement du quinzième siècle, il faut citer les docteurs suivants :

Astruc Schalom, ou Iehuda Schalom, fils d'un savant rabbin nommé Samuel Schalom, vivait en 1400. Il a traduit en hébreu plusieurs ouvrages scientifiques, tels qu'une *Théorie des Planètes* et une *Logique*, qui se conservent en manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris (3). On voit par la préface de la première de ces traductions qu'il l'a entreprise à la demande de deux jeunes savants, Raphaël ben Ishak de Pienza (4) et Sabatai ben Mardochai de Salomona. La seconde est la version de l'œuvre de Maistre Pierre l'Espagnol, dont le nom du traducteur est resté ignoré jusqu'à présent (5). Le fils de notre Astruc, Ishak Schalom, et son petit-

(1) Voyez ses *Questions et Réponses*, n° 181, p. 160, *verso*. Comparez Geiger, *Wissensch. Zeitschrift*, tome IV, p. 203.

(2) *Questions et Réponses*, *ibidem*.

(3) *Fonds oratoire*, n° 157; *Ancien fonds*, n° 330.

(4) Voyez sur ce savant, *Mss. Cod.*, *Bibl. de Rossi*, t. II, p. 179, n° 802. Dans un Machazor de la Bibliothèque royale de Paris (*fonds sorbonne*, L° 100), se trouve un acrostiche, composé par *Raphaël Sagi ben Ishak de Pienza*, en 1450, qui est probablement le même que notre Raphaël ben Ishak de Pienza.

(5) Voyez Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 971, t. III, p. 923.

fils Abraham Schalom, ont marché sur les traces de leur père et grand-père.

Ioab ben Iechiel Rofé de Bethel, probablement le fils de Iechiel Rofé dont nous avons parlé plus haut (1) pratiquait la médecine à Cesene, ville forte de la Romagne sur le Savio. Il était un bon calligraphe, dont la Bibliothèque Royale de Paris (2) possède une magnifique copie du Commentaire de Maïmonide sur le Mischna, qu'il avait achevée à Cesene, en 1401. Il ne faut pas le confondre avec *Iaob ben Iechiel de Bethel*, auteur d'un acrostiche sur les treize articles de foi, manuscrit à ladite Bibliothèque (3), qui vivait un siècle avant lui et qui n'était point médecin.

Nathan ben Meschulam ha-Rofé, né Pérouse, ou Pérugia, ancienne ville de l'État de l'Église, de la même famille de Iaob. Ayant embrassé la carrière médicale, il succéda à son père qui fut également médecin. Nathan était un grand amateur de livres et en fit copier plusieurs par les meilleurs calligraphes de sa famille, entr'autres par Iekuthiel ben Iechiel Rofé de Bethel (4), frère du médecin Ioab. Il parait que les circonstances l'ont forcé à vendre plus tard une partie de ses ouvrages, du moins dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris (5) se trouve un acte de vente, dans lequel il déclare avoir vendu ledit code, en 1422, à Salomon ben Daniel.

§ XCIX.

Ferrari, Daniel, Ishak de Bethel, Riéti, Iechiel de Naples.

Dans le mouvement scientifique qui eut lieu au commencement du quinzième siècle, les rabbins d'Italie ne restèrent pas inactifs. Ils étudièrent la médecine et copièrent un grand nombre de manuscrits. Parmi les docteurs de la loi on distinguait l'érudit *Maistre Josef Ferrari*, ainsi nommé de la ville où il naquit, qui

(1) § LXXXIV.

(2) *Ancien fonds*, nos 46 et 47.

(3) *Fonds sorbonne*, n° 178. Comparez Geiger, *Wissensch. Zeitschr.*, t. III p. 48.

(4) Voyez de Rossi, *Mss. Cod.*, n° 180; Geiger, *ibidem*, p. 51.

(5) *Ancien fonds*, n° 221.

fut rabbin et médecin à Ancône. C'est pour lui que Chalafta, le scribe de Marseille, copia, en 1436, la version hébraïque du *Lillium Medicinæ* de Bernard de Gordon, de la Bibliothèque royale de Paris (1). *Rabbi Daniel ben Abraham Rofé* et son beau-frère *Rabbi Ishak ben Meschulam Rofé*, deux médecins qui vivaient en 1426, comme il est marqué en tête d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris (2). Ce dernier docteur est le frère de Nathan ben Meschulam Rofé de Bethel dont nous avons parlé au paragraphe précédent. Il était assez bon poète hébreu, et dans un Machzor ou recueil de prières selon le rit italien, de 1484, qui se conserve à la Bibliothèque du roi de Paris (3), on trouve encore de lui une belle Selicha.

Vers le même temps florissait à Rome le rabbin *Moseh Riéti*, homme de beaucoup d'érudition et possédant des connaissances très variées. L'auteur anonyme des commentaires hébreux sur les Aphorismes d'Hippocrate, manuscrits à la Bibliothèque publique d'Amsterdam (4), cite souvent ses opinions médicales. Il ne faut pas confondre notre rabbin avec le célèbre Moseh de Riété, auteur du poëme Mikdasch Meat, sur lequel nous avons donné une notice biographique, il y a quelque temps (5).

En 1440, parut *Rabbi Iechiel de Naples*, père du célèbre Messer Léon. Il était médecin, et c'est pourquoi il est appelé par son fils (6) : *Iechiel ha-Rofé*; mais il est plus connu comme docteur de la loi que comme docteur en médecine. Ami des rabbins Elchanan de Porta Leone et Josef Sarka de Naples, il leur confia l'éducation de son fils, qui donna, dès sa plus tendre jeunesse, des marques singulières d'un beau naturel et d'une grande vivacité d'esprit.

Avec Rabbi Iechiel nous terminerons la première moitié du quinzième siècle qui a produit en Italie une foule d'autres médecins juifs qui ne méritent guère d'être tirés de l'obscurité qui envi-

(1) *Ancien fonds*, n° 391.
(2) *Fonds sorbonne*, n° 142.
(3) *Ibidem*, n° 100.
(4) *Libri manuscripti in quarto*, n° 40.
(5) Voyez l'*Orient* du docteur Julius Fürst, année 1841, n° 16.
(6) Dans un diplôme de l'an 1472, qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, *fonds sorbonne*, n° 101.

ronne leurs noms. Les uns ne sont connus que par une note d'un manuscrit qu'on a copié pour eux, les autres que par une signature d'un livre inédit qui leur appartenait.

§ C.

Persécutions et protections des médecins israélites.

Avant de continuer le tableau des médecins juifs d'Italie au quinzième siècle, il n'est peut-être pas hors de propos de parler de plusieurs persécutions que le clergé italien exerçait contre ces médecins praticiens. On doit être étonné de trouver à la tête de ces persécuteurs les papes qui furent jusqu'alors leurs plus zélés protecteurs. Eugène IV et Nicolas V, son successeur, défendirent aux chrétiens de se servir de médecins, de chirurgien et apothicaires israélites (1).

Il paraît que cette défense ne fut pas plus observée que les anciens conciles de l'Église contre la médecine juive, comme nous l'avons rapporté plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, et que les chrétiens continuèrent à employer dans leurs maladies les praticiens israélites; du moins trouvons-nous que plusieurs princes chrétiens les protégeaient et que quelques uns d'entre eux se servirent de leur art. Tel fut entr'autres Ferdinand I[er], roi de Naples, qui avait pour médecin *Benjamin de Porta Leone*, aïeul du célèbre auteur de Schilté ha-Ghibborim (2). C'était un homme fort instruit, lequel fut plus tard, par ordre du roi Ferdinand, attaché en la même qualité, à Galéas-Marie Sforce, duc de Milan (3). Les successeurs d'Eugène et de Nicolas eux-mêmes ne suivirent guère les ordres de ces papes; ils donnèrent, au contraire, l'exemple de tolérence et de justice envers les médecins juifs. C'est ainsi que Paul II, quoique peu favorable aux descendants de Jacob, fit une exception à l'égard de ceux d'entr'eux qui pratiquaient la médecine ou qui se livraient à l'étude de cet art.

(1) Voyez *Bullarium*, III[e] partie, page 43; *Acta Sanct.*, septemb., tome VII, page 917.

(2) Voyez ce livre, page 185, *verso*.

(3) Même ouvrage, l. c.

Par exemple, les praticiens israélites n'étaient point obligés de porter des tabares rouges pour se faire distinguer des chrétiens, que ce pape avait imposé à leurs frères de religion (1). En vain le fougueux Bernard de Feltre, ce fameux moine-récollet, prêchait-il que c'était une impiété que d'avoir recours à l'art des juifs; en vain rappelait-il aux habitants de Sienne qui avaient fait venir un médecin israélite et lui avaient assigné un salaire pour qu'il eût soin de la santé de la ville, tous les contes répandus chez le peuple pour discréditer ces praticiens (2), ils ne furent pas moins recherchés partout, comme nous allons le voir dans les sections suivantes.

§ CI.

Elia ben Iehuda, Abraham Conath, Ishak del Bari.

A la tête des médecins hébreux de la seconde moitié du quinzième siècle, se présente *Elia ben Iehuda*, écrivain originaire de Tivoli, mais natif de Marigni. On n'a presque aucun détail sur ce médecin qui vivait en 1478. Il composa un ouvrage sur les maladies des femmes en forme de dialogues. Dina et Jacob en sont les interlocuteurs : Dina interroge son père et lui découvre ses maux; Jacob lui répond en lui enseignant les remèdes. Cet ouvrage, qui porte le titre de *Sefer Tholdoth*, se conserve manuscrit à la Bibliothèque du Vatican à Rome (3).

Abraham Conath vivait alors à Mantoue, où il pratiqua l'art de guérir. Il porte le titre de *chaber*, ou associé rabbin, et se rendit célèbre par l'imprimerie hébraïque qu'il étabit vers l'an 1476 (4). Conath partage, avec les Gardon, les Kosi et les Soncino, l'honneur d'avoir fondé la typographie hébraïque, les ouvrages sortis de ses presses sont recherchés par les amateurs.

Ishak del Bari, dont nous avons déjà parlé dans cet ouvra-

(1) Marini, *degli Archiatri Pontifici*, t. I. Deping, *les Juifs dans le moyen-âge*, page 473.

(2) Deping, *même ouvrage*, p. 478.

(3) Bartholocci, *Biblioth. Rabbin.*, t. I, p. 133, n° 204; Wolf, *Biblioth. hébr.*, t. I, p. 152, n° 244.

(4) De Rossi, *Annales hebræo-typographici*, sæc. XV, p. 3.

ge (1), naquit, dans le royaume de Naples, de Salomon del Bari. Le nom de del Bari se trouve écrit *Dalbadi* ou *Dalbari*. Son père, homme savant et rabbin distingué, apporta à son éducation un soin particulier; il commença par lui faire apprendre l'hébreu, en sorte qu'à l'âge le plus tendre il possédait parfaitement cette langue. Plus tard il l'envoya à l'école de Salerne où il étudia la médecine. Ishak s'acquit une grande réputation par la pratique de son art et par les nombreux ouvrages qu'il transcrivit et qu'il copia tant pour son propre usage que pour celui de ses amis. Nous avons fait connaître plus haut un ouvrage médical qu'il avait transcrit en 1454, et qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris (2) ; la même Bibliothèque possède encore de lui (3) la Chirurgie de Guillaume de Piaceza, qu'il avait copiée, comme il le dit lui-même, pour son propre usage, en l'an 1456. Il était alors établi à Barlette, où il lui naquit un fils, le six du mois de schebat, l'an 216, auquel il donna le nom de Salomon. C'est encore notre Ishak del Bari qui fit la copie des voyages de Benjamin de Tudèle qui appartenait à Michel Scheyer, puis à son frère Herz Scheyer, lequel nous en fit présent en 1822. Nous avons donné ailleurs la description de ce dernier manuscrit (4).

§ CII.

Daniel ben Salomon, Daniel ben Samuel.

A côté de ces docteurs italiens avait grandi un autre médecin israélite digne de fixer notre attention, nous voulons dire *Daniel ben Salomon*. Fils d'un médecin, il fut initié de bonne heure dans l'art de guérir. Mais l'application qu'il donna à l'étude de la médecine, ne l'empêcha pas de se livrer aux autres sciences. Il se nourrissait surtout de la lecture des anciens auteurs, principalement des ouvrages d'Aben Esra, de David Kimchi, auxquels il ajouta des notes marginales, qui montrent à la fois et sa grande

(1) § LVI.

(2) *Ancien fonds*, n° 388.

(3) *Ibidem*, n° 416. Cet ouvrage se trouve une seconde fois au même dépôt, *fonds sorbonne*, n° 174.

(4) *Notice sur Benjamin de Tudèle et ses Voyages*, p. 38.

érudition et de sa profonde critique. M. Luzzato de Padoue, qui possède le commentaire d'Aben Esra sur le Pentateuque avec les notes du médecin Daniel, composé par lui à Belmonte, en 1448, en fait le plus grand éloge (1). Parmi les écrits de notre docteur qui nous sont parvenus, nous citerons encore : 1° ses notes marginales des commentaires de David Kimchi sur Amos, Michée et Isaïe, manuscrites à la Bibliothèque de Rossi à Parme (2) ; 2° son supplément au livre anti-chrétien de Salomon ben Moseh (3) ; 3° son Abrégé des commentaires d'Aben Esra et de Gersonide sur la Genèse, avec des notes (4) ; 4° enfin une Relation de son voyage à l'île de Crète en 1473, qui mérite surtout d'être connue (5).

Daniel ben Samuel, quoique moins savant que Daniel ben Salomon, doit être rangé à côté de lui pour ses études d'anciens docteurs de la synagogue (6). Il était disciple d'un habile médecin de Gênes, peut-être de *Maistre Salomon*, qui florissait dans cette ville en 1450. Quoiqu'il en soit, notre médecin jouissait d'une grande réputation comme praticien. Il prenait pour guides dans l'exercice de son état, à ce qu'il paraît, les médecins arabes, particulièrement Ebn Sina (Avicenne), et la Bibliothèque du roi à Paris (7) possède encore un exemplaire du Canon de ce maître arabe, que notre Daniel se fit copier, en 1487, par un nommé Abraham ben Karschef. Ce copiste prodigue à lui et à son père de grands éloges, et le nomme le savant médecin-docteur Daniel, fils du fameux et docte Rabbi Samuel Daniel.

Nous ne parlerons pas d'une foule d'autres médecins juifs qui se distinguèrent alors par une heureuse pratique ; nous nous bornerons à citer le plus connu parmi eux, *Joseph ha-Lévi*, qui florissait à Bitonto, ville du royanme de Naples. C'est lui auquel le savant Moseh ben Chabib dédia, en 1486, son Darké Noam, ainsi qu'il est indiqué à la tête de ce petit ouvrage. Il paraît que Joseph

(1) *Kherem Chemed*, tome III, page 174; tome IV, page 132.
(2) *Mss. Cod. hebr.*, tome II, p. 26, n° 7.
(3) *Ibidem*, n° 10.
(4) *Même ouvrage*, l. c., n° 17.
(5) *Ibidem*, n° 14.
(6) *Mss. de notre cabinet*, n° 42.
(7) *Ancien fonds*, n° 370.

Lévi était un homme instruit, cependant rien ne nous est parvenu de lui, si toutefois il a écrit quelque chose.

§ CIII.

Messer David.

Nous terminerons l'histoire des médecins juifs d'Italie au quinzième siècle, par le docteur *Messer David*, fils du célèbre Messer Léon. Il pratiqua son art à Naples vers l'an 1490, époque à laquelle il fit connaissance avec le savant Jacob ben David Provençal de Marseille, qui composa, à sa demande, comme nous l'avons rapporté plus haut (1), un traité des sciences, principalement de la science médicale. Messer David, qui est appelé aussi David ben Iehuda, était l'un des médecins les plus instruits de son temps et digne fils du profond auteur de *Libnath ha-Sapir*. Malheureusement pour sa gloire, tous ses ouvrages, un seul excepté, sont restés, ainsi que ceux de son père, inédits jusqu'à ce jour. En voici la liste, d'après une note de son petit-fils, Ahron le-Beth Léon, imprimée à la fin du Sefer Thehila le-David (2) :

I. *Abir Iakob*, traité de médecine que l'auteur de Schifté Ieschenim (3) attribue faussement à un Messer David ben Lévi, au lieu que l'ouvrage porte le nom de Messer David ben Léon.

II. *Sefer Daraschoth*, discours sur le Pentateuque, Ahron possédait une partie de cet ouvrage que l'auteur du Schifté Ieschenim (4) paraît avoir confondu par erreur avec le suivant.

III. *Magan David*, commentaire sur le Moreh Nebouchim. C'est probablement l'un des vingt-quatre commentaires sur ce livre philosophique de Maïmonide que del Medigo dit avoir vu à Constantinople (5) ; le père de notre docteur, Messer Léon, avait aussi fait un commentaire sur le Moreh Nebouchim, qui porte le titre de *Moreh Zedek*. David Vidal, qui avait une copie de ce

(1) Voyez ci-dessus, § XCVI.
(2) Page 97.
(3) Page 1, nº 6.
(4) Page 39, nº 75.
(5) *Nobloth Chokhmah*, page 111, b.

rare commentaire, dit quelque part (1) qu'il l'a perdu avec d'autres ouvrages précieux à l'a prise de Patras.

IV. *Menorath ha-Zahob*, cet ouvrage paraît traiter, suivant un passage de la préface du numéro suivant, de la kabale.

V. *Commentaire sur les Lamentations de Jérémie*, manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris (2). Ahron ne fait mention dans sa note ni de ce livre, ni du suivant :

VI. *Segulath Melakhim*, mais il est cité par Messer David dans la préface dudit commentaire des Lamentations. C'est un traité de grammaire hébraïque, s'il faut en croire Schabtai (3).

VII. *Sefer ha-Ghemul*, traité scientifique dans lequel il montre ses grandes connaissances dans les sept arts libéraux.

VIII. *Schebach ha-Naschim*, une apologie des femmes, s'il faut en croire le titre, car ni Ahron dans sa note, ni Schabtai dans son Schifté Ieschenim ne parlent du contenu de ce livre.

IX. *Thehila le-David*, ouvrage divisé en trois parties ; la première, subdivisée en cinquante chapitres, traite de l'excellence de la loi et des qualités de ceux qui l'ont reçue de Moïse ; la seconde partie qui contient soixante-cinq chapitres, parle des éléments de la foi qui sont au-dessus de la raison spéculative ; la troisième partie renferme trente-neuf chapitres, qui sont consacrés aux principes de Dieu, à ses attributs, à sa Providence, au libre arbitre, etc. Imprimé par les soins d'Ahron le-Beth Léon, à Constantinople, en 1577, chez Joseph ben Ishak ben Joseph Iaabetz, in-4°.

§ CIV.

L'Ile de Corfou.

Entre les îles de la mer Ionienne soumises à la domination et à la civilisation italienne, l'île de Corfou n'est pas une des moins considérables. Située vers l'extrémité du golfe de Venise, après avoir été longtemps sous la puissance des rois de Naples, elle se

(1) *Mikhtham le-David*, édition de Venise, ch. III, p. 6, *verso*.
(2) *Ancien fonds*, n° 213.
(3) *Schifté Ieschenim*, p. 55, n° 3.

donna, vers l'an 1322, à la république de Venise (1). Depuis lors, les sciences et les arts y furent portés en même temps que le commerce et l'industrie. Les israélites si actifs et si entreprenants se distinguèrent bientôt dans l'une et dans l'autre profession. La médecine surtout attira leur attention, comme la science la plus propre à leur situation civile et politique et dans laquelle ils ont toujours excellés. Descendons à quelques exemples particuliers : Le docteur *Salomon Vidal* n'a-t-il pas été employé par l'autorité de la ville de Corfou, en qualité de son médecin, au grand contentement de tout le monde (2)? *Ishak Schalom*, son beau-père, ainsi que *Samuel Ebn Schoham* n'ont-ils pas servi à répandre parmi leurs coreligionnaires la science d'Hippocrate par leurs travaux? Le premier est auteur d'un savant commentaire sur Ebn Sina (Avicenne), cité par son petit-fils, le célèbre David Vidal (3); le second a transcrit une foule de livres de médecine qu'on conserve encore dans plusieurs bibliothèques, celle de Paris (4) entr'autres possède de lui un code manuscrit de deux écrits médicaux, à la fin duquel on lit la note que voici :

« Ce manuscrit fut copié par la main de Samuel ben David Ebn Schoham, le médecin qui est surnommé Burla, de l'île de Corfou, l'an 5225 de la création du monde (1465). »

Ebn Schoham était d'une famile qui a produit plus d'un savant dans le moyen-âge; quant au nom Burla, il dérive probablement de Burella, petite ville du royaume de Naples, dans l'Abruzze citérieure, près de la rivière de Sangro et du comté de Molise, d'où sa famille était peut-être originaire.

§ CV.

L'Ile de Candie.

Candie, autrefois l'île de Crète, dans la Méditerranée, appartenait alors également aux Venitiens. Leur domination y produisit

(1) Coronelli, *Mémoires hist. et géogr. du royaume de la Morée, Négrepont,* etc. Amsterdam, 1686, in-8°, p. 135.

(2) *Mss. de notre cabinet*, n° 42.

(3) Ouvrage déjà cité, chap. XII, page 15, b.

(4) *Ancien fonds*, n° 326.

le même effet qu'à l'île de Corfou. C'est surtout sur la population juive de Candie que le gouvernement de la république de Venise a eu une grande influence. Déjà au quatorzième siècle, plusieurs rabbins s'y firent un nom dans l'étude théologique et philosophique, tels qu'Elia Candie, correspondant de Salomon ben Adereth, Moseh Koani et Schemaria Ile-de-Crète, mais ce n'est qu'au quinzième siècle qu'ils cultivaient la médecine.

Elia del Médigo, connu aussi sous le nom d'Elia Crétensis ou de Candie, joignit le premier l'étude de la médecine à l'enseignement de la philosophie. Son père, Moseh, et non Moseh Abba, était fils de Schemaria et petit-fils de Iehuda, un allemand qui vint s'établir, vers 1400, dans l'île de Candie. Le mérite d'Elia l'éleva à la dignité de professeur aux universités de Padoue et de Florence, fonctions qu'il remplit d'une manière distinguée (1). Ce fut dans cette dernière ville qu'il fit connaissance avec le jeune prince Jean Pic de la Mirandole, prodige de science et de savoir. Dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris (2), contenant deux ouvrages de notre del Médigo, l'auteur dit les avoir composés en latin à la sollicitation du prince de la Mirandole, le premier dans la ville de Basssano, en 1485, à son retour de Florence de chez ledit prince ; le second, un an après, en 1486. A cette époque une dispute s'éleva entre lui et le rabbin de Padoue, le vénérable Iehuda Minz, au sujet d'un individu de Corfou qui avait épousé deux femmes, contre les institutions de Gerson Meor ha-Gola, et que le rabbin avait mis au ban. Cette dispute fut longue et violente, elle excitait l'intérêt universel et fut à la fin décidée par le célèbre Elia Misrachi, contre notre professeur (3), qui, dès ce moment, quitta Padoue et l'Italie. S'il faut en croire l'auteur de Mazraf la-Chokhma (4), ce fut par suite d'une décision donnée à la demande du Sénat de Venise, dans une querelle littéraire, qu'il avait quitté l'Italie ; parce que la partie contre laquelle il s'était prononcé était puissante, et Jean Pic de la Mirandole n'existait plus pour le protéger. Mais outre qu'il

(1) Saul Khohen, *Questions adressées à Abarbanel*, lettre X.
(2) *Ancien fonds*, n° 328.
(3) *Questions et Réponses*, n° 54.
(4) Page 3.

n'est pas probable que le Sénat aurait abandonné celui auquel il avait donné sa confiance, il est faux que Pic de la Mirandole était mort alors, il vivait au contraire longtemps encore après del Médigo et ne mourut que le 24 février 1495, le même jour que le roi Charles VIII fit son entrée dans Naples.

Quoiqu'il en soit, Elia revint dans sa patrie, y enseigna la philosophie et la médecine et y mourut en 1493, à la fleur de son âge, par suite d'un cancer au visage qu'il se fit couper.

§ CVI.

Ouvrages d'Elia del Médigo.

Elia del Médigo laissa après lui plusieurs traités philosophiques dans le goût de son siècle. Le système des philosophes arabes, et particulièrement celui d'Ebn Roschd, domine toutes ses idées. Il le défend contre Gersonide et suit la doctrine de Maïmode, admirateur du philosophe de Séville. Voici la liste de ses ouvrages, la plupart inédits :

I. *Commentaire sur la substance de la sphère* d'Ebn Roschd, composé, comme nous l'avons déjà observé, en latin et en hébreu, à Bassano, le cinquième du mois de marchesvan, l'an 5246 de la création du monde, qui correspond avec le mois d'octobre 1485.

II. *Traité sur l'Entendement humain et sur la Prophétie*, composé en 1486.

Ces deux ouvrages, faits à la demande de Jean Pic de la Mirandole, se trouvent à la Bibliothèque royale de Paris (1). Ils furent transcrits par le nommé Matatia Chasan, fils de Moseh de la maison Chasan, le 15 ab l'an 5252, juillet 1492 de l'ère vulgaire.

III. *Question sur le premier moteur*, d'après les opinions des philosophes arabes et israélites.

IV. *Question sur la création du monde*, composée à Venise, en 1480.

V. *Question sur l'Essence des choses créées.* Ces trois derniers traités furent publiés en latin, à Venise, en 1506.

VI. *Bechinath ha-Dath*, traité sur l'étude, composé en hébreu,

(1) *Ancien fonds*, nº 328.

en 1491, et publié, en 1629, à Bâle, et en 1833 à Vienne, avec un commentaire par M. Reggio. Le docteur Creizenach nous a donné, en 1824, une version libre en allemand de ce traité, ainsi que de la critique de Joseph Salomon del Médigo, dans son *Geist der Pharisaischen Lehre*.

VII. *Traité sur l'Essence et l'Existence*, en hébreu; peut-être le même que le numéro V.

VIII. *Traité sur l'Unité*, écrit que Joseph Salomon del Médigo attribue à notre docteur, ainsi que le suivant.

IX. *Traité sur l'Unité de l'entendement primitif*, ouvrage très profond, suivant le jugement de Joseph Salomon del Médigo.

§ CVII.

La Turquie.

Les Turcs descendent d'une peuplade qui errait jadis dans les contrées à l'Est de la mer Caspienne et qui inondait souvent l'Asie méridionale. Plus tard ils se répandirent jusqu'à l'Asie mineure, où Osman, leur chef, fonda un empire dont la capitale était Bruse. Bientôt ils étendirent leurs conquêtes, enlevèrent aux Grecs Andrinople et Philippolis, et finirent par la prise de Constantinople, le renversement de l'empire d'Orient. Ce fut Mahomet II, prince d'un esprit actif et entreprenant, possédant toutes les vertus de son père Amurat, qui mit le siége devant cette ville célèbre et la prit en 1453, onze cent vingt-trois ans après sa fondation.

Mahomet II avait un médecin israélite nommé *Hekim-Iakoub*. Ce médecin, déjà investi de la dignité de defterdar avant d'avoir abjuré sa religion, fut élevé à la dignité de visir peu de temps après sa conversion à l'islamisme. Son expérience et sa science en médecine, supérieures à celles de ses confrères, eurent probablement prolongé les jours du Sultan, si Mohammed-Karamani n'eut persuadé à celui-ci de suivre concurremment les prescriptions du médecin persan Lari (1).

(1) Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. III, p. 334, de la traduction française.

Constantinople devint alors le principal asile des israélites fugitifs de France, de Portugal et d'Espagne : elle ressentit la première les heureux effets des nouvelles lumières qu'ils avaient apportées avec eux. L'étude de la médecine y devint plus familière, on possédait les travaux de diverses écoles, on les expliquait, on les enseignait, on les commentait.

Nous n'ajouterons qu'une seule remarque en terminant ce qui regarde la médecine juive du quinzième siècle, époque qui fut comme l'aurore des beaux jours qui se préparaient pour les sciences. Le progrès des médecins chrétiens n'a rien diminué à la réputation des médecins juifs, ils soutenaient toujours leur ancien crédit, malgré une grande concurrence; il en fut de même dans le siècle suivant, où ils furent encore recherchés par toutes les cours de l'Europe, ainsi que nous allons le voir dans la suite de cette histoire.

§ CVIII.

La France.

L'état de l'Europe au seizième siècle présente un spectacle imposant et bien digne d'observation. Vasco de Gama avait franchi le cap de Bonne-Espérance et avait porté la gloire du Portugal au-delà des mers; l'Espagne devait aux faveurs de Christophe Colomb la découverte d'un nouveau monde; la France, environnée de désastres, honorait ses malheurs par sa constance et par la protection que François Ier accordait aux lettres.

Ce prince se trouvait trés faible et très incommodé; ses fatigues guerrières et ses excès l'avaient réduit à un état de langueur qui s'aggravait tous les jours : les remèdes n'y changeaient rien. On lui parla alors des médecins juifs, comme les seuls habiles à guérir. Malheureusement la France, qui avait rejeté de son sein tous les israélites, ne possédait plus de praticien hébreu, son dernier docteur, le célèbre Bonnet de Lates, n'existait plus; il fallait donc en faire venir un d'un pays étranger. Le roi écrivit à Charles-Quint pour lui en demander un de sa cour, mais celui que ce prince lui envoya étant suspect de christianisme, François le fit repartir sur-le-champ, sans vouloir lui parler de sa mala-

die (1); enfin il fit venir par son ambassadeur en Turquie, un fameux docteur juif de Constantinople, qui ne lui ordonna que du lait d'ânesse. Ce remède doux réussit très bien au monarque, et tous les courtisans des deux sexes s'empressèrent de suivre le même régime. Grâce à ce médecin israélite, l'usage du lait d'ânesse, si général maintenant en Europe, et que recommandent tous les médecins aux personnes épuisées ou aux poitrines délicates, fut connu en France dès le commencement du seizième siècle.

Nous venons de citer Bonet de Lates; ce médecin célèbre était originaire de Lattes, village près de Montpellier dont il ajouta le nom au sien, mais il habitait la Provence. En 1498, il fut obligé de quitter sa patrie par suite du bannissement des israélites de cette contrée. Il vint à Rome, y inventa un anneau astronomique, au moyen duquel on peut mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, afin de savoir de jour et de nuit quelle heure il était. Il expliqua la qualité et l'utilité de cet anneau dans un ouvrage entier qu'il dédia au pape Alexandre VI. Ce livre, qui est intitulé *De Annuli astronomici utilitate*, fut imprimé à Paris, en 1506. Il est écrit en latin et avec élégance, l'auteur prouve sa modestie par ces deux vers qui terminent son ouvrage :

Parce, precor, rudibus quæ sunt errata latino;
Lex hæbrea mihi est, lingua latina minus.

Quoi qu'il en soit, Bonnet était un bon mathématicien, un profond astronome et un très habile médecin. Il fut attaché à la personne du pape Léon X, et nous avons encore une lettre que Reuchlin lui adressa au sujet de l'affaire de Pfefferkorn, et dans laquelle ce savant allemand fait l'éloge de son savoir et de son service auprès du pape (2).

§ CIX.

Don Iehuda Abarbanel.

L'Italie qui, par la généreuse protection des Médicis et la mu-

(1) Cabanis, *Révol. de la médecine*, chap. II, § VIII, page 128.
(2) Philippson, *Allg. Zeit. des Judenth.*, III, n° 87, p. 443.

nificence de Léon X, se couronnait de la gloire des arts et se montrait la digne rivale des siècles d'Auguste et de Périclès, posséda alors les plus grands médecins israélites, à la tête desquels brille Iehuda Abarbanel.

Don Iehuda Abarbanel, nommé aussi Mestre Leon, Leo Medicus, Leo Hebræus, naquit à Lisbonne, et non pas en Espagne. Il suivit son père, l'illustre Don Ishak Abarbanel, en Castille, l'an 1481. Obligés de quitter l'Espagne, onze ans après, en 1492, époque du mémorable édit par lequel Ferdinand et Isabelle, inspirés par l'intolérence des moines fanatiques, et malgré les conseils d'une saine politique, chassèrent de leurs États tous les Maures et les juifs qui refusèrent d'embrasser le christianisme, Iehuda Abarbanel se réfugia en Italie. Il fut reçu avec son père à la cour de Ferdinand Ier, roi de Naples, et y resta jusqu'au moment où Charles VIII, roi de France, s'empara de son royaume. Suivant toujours les pas de son père, il se réfugia en Sicile avec Alfonse II, successeur de Ferdinand Ier, puis à Corfou, en 1495, et de là dans la Pouille et à Venise, en 1496, d'où il se rendit enfin à Gênes (1), espérant de trouver dans cette république le repos qu'il cherchait en vain depuis si longtemps dans les contrées sonmises au pouvoir absolu.

Ce fut là qu'il composa, en 1502, ses célèbres *Dialogues d'amour* (2), ouvrage dans lequel Philon enseigne la philosophie de l'amour à une dame nommée Sophie; il lui apprend l'amour platonique, l'amour des anges, des planètes, des éléments. C'est là aussi qu'il chanta, en 1508, dans une élégie hébraïque fort touchante, la mort de son père. Enfin ce fut encore de Gênes qu'il adressa, vers l'an 1515, cent-trente strophes à son fils Ishak.

§ CX.

Ouvrages de Don Iehuda Abarbanel.

Tous les contemporains de Don Iehuda Abarbanel parlent de lui comme d'un médecin célèbre, d'un profond philosophe et d'un

(1) Nic. Antonii, *Bibl. Nov. Hispan.*, II, p. 678, *verso*.
(2) L'an 5262 de la création du monde. Voyez le 3me dialogue.

grand poète. Benoît Narchi et Charles Sarazin comparent ses ouvrages aux écrits des Grecs et des Romains. Voici la liste de ses travaux littéraires :

I° *Dialoghi di Amore*, Dialogues d'Amour, composés et publiés en italien, à Rome, 1535, in-4° ; à Venise, 1541, 1549, 1558, 1586 et 1607, in-8°. Denis Sauvage et Pontus de Tiard ont traduit ces dialogues en français, ainsi que Du Parc qui les a intitulés : *Philosophie d'Amour de M. Léon hébreu*. Sarazin les mit en latin ; Jean Costa, Charles Montesa, Garcilasso de la Vega et Jehija en espagnol. M. Delitsch nous a donné, en 1840, une analyse de cet ouvrage célèbre, dans laquelle il a fait ressortir la profondeur de ce livre qui, sous un titre galant, renferme un système philosophique très remarquable. En le lisant, on comprend aisément l'éloge que son père, Ishak Abarbanel, dans sa réponse aux questions de Saül Khohen de Candie, fait des connaissances philosophiques de son fils, et que Joseph Salomon del Médigo voulut mettre en doute.

II°. *Plusieurs Vers à la gloire de son père*, imprimés à la tête de ses ouvrages, tels que Nachlath Aboth et Rosch Amunah, Constantinople, 1504 ; Commentaire sur les derniers prophètes, Pesaro, 1520, etc.

III°. *Theluna aal ha-Zeman*, poème de cent-trente strophes, contenant les vicissitudes de sa vie et des exhortations à son fils Ishak Abarbanel. Ce jeune homme de vingt-deux ans, avait été envoyé, en 1492, à peine âgé d'un an, en Portugal ; il y fut retenu et baptisé par ordre du roi. Les vifs discours qu'il lui tient pour l'exciter à la foi de ses pères, prouvent que loin qu'il avait embrassé le christianisme, comme le prétend mal à propos Bayle, il était au contraire très attaché à la religion de ses ancêtres.

IV°. *Élégie sur la mort de son père*, composée de quarante-six vers, sur le rythme de la célèbre complainte Zion haloh Thischali de Iehuda ha-Lévi. Ce poème, ainsi que le précédent, se trouve manuscrit dans le code 101 de notre collection (1).

(1) Voyez *Revue Orientale*, t. I, p. 258.

§ CXI.

Don Joseph Abarbanel, Messer Servideo, Vidal Balson, Balmès.

Après Iehuda Abarbanel, on pourrait mentionner son frère; *Don Joseph Abarbanel*, qui pratiquait la médecine à Ferrare; Salomon Athia, qui l'y vit encore vers l'an 1549, parle de lui en termes très exagérés (1). *Messer Servideo*, médecin qui exerça sa profession à Padoue, vers le milieu du seizième siècle (2). *Mestre Vidal Balson*, né en Sicile, vers la fin du quinzième siècle. Après le bannissement des israélites de cette île, en 1492, il se retira à Reggio-de-Calabre, où il pratiqua la médecine et composa, en 1505, un traité général de médecine, distribué suivant l'ordre des parties du corps humain, avec les remèdes propres à guérir chacune des maladies. Le fonds de la doctrine médicale de cet auteur, est le *galénisme*, mêlé de théories juives et arabes, au nombre desquelles on trouve plusieurs notions fort exactes sur la nature et le traitement de telle ou telle maladie, qu'on nous a données depuis comme nouvelles.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage inédit, qui se conserve à la Bibliothèque du roi à Paris (3), mérite d'être connu. Dans une note qui se trouve à la fin, l'auteur dit l'avoir achevé l'année 5265 de la création du monde, qui correspond avec l'an 1505 de l'ère vulgaire, le treizième depuis le bannissement des isralites de Sicile, de la domination de l'Espagne, dans la ville de Reggio, capitale de la Calabre.

Abraham de Balmès, médecin napolitain célèbre, a justifié sa réputation comme grand praticien et comme écrivain habile. Né à Lecce, capitale de la Pouille, il vint, lors de l'exil des juifs de Naples, à Padoue, où il pratiqua et enseigna l'art d'Hippocrate avec un grand succès. Doué d'un esprit analytique et pénétrant, il a porté l'ordre et la clarté dans la grammaire hébraïque, et fourni au monde savant plusieurs commentaires philosophiques

(1) Comentaire sur les Psaumes, *préface*.

(2) Athia, *même ouvrage, l. c.*

(3) *Ancien fonds*, n° 410.

d'Ebn Roschd, qu'il avait traduits de l'hébreu en latin. La mort l'ayant enlevé en 1523, tous les élèves de l'université, juifs et chrétiens, assistèrent à son enterrement (1).

On doit à Balmès, outre une bonne grammaire hébraïque, imprimée pour la première fois à Venise, en 1523, avec une version latine en regard, sous le titre de *Mikné Abram*, divers ouvrages de Ptolémée, d'Ebn Roschd et autres, traduits de l'hébreu en latin et dont on peut voir le catalogue dans Wolf (2).

§ CXII.

Médecins juifs des Papes.

On ignore le nom du rabbin espagnol, médecin du pape Jules II, qui, au dire de Burcard, maître de cérémonie de la chapelle papale, fit un long discours, en 1503, lors du couronnement de ce pontife (3). Mais nous avons fait connaître celui du premier médecin de Léon X, le célèbre Bonnet de Lates. Paul III, et son successeur, Jules III, avaient aussi l'un et l'autre des docteurs israélites.

Iakob Mantino naquit à Tortose, vers la fin du quinzième siècle, et jeune encore il vint à Venise, lors du bannissement des juifs d'Espagne, en 1492. Iakob fut élevé sous les yeux de son père qui était philosophe et qui lui fit faire de bonnes études. Il se distingua surtout dans l'art de guérir qu'il pratiqua avec succès à Venise jusque vers 1532. A cette époque il s'éleva une grande rivalité entre lui et *Elia Chalphen*, autre médecin israélite de cette ville. En vain le fameux Salomon Malkho, ami de Chalphen, chercha-t-il à mettre la paix entre ces docteurs, leur rivalité alla si loin que Mantino ne pouvant plus supporter la présence de Chalphen, quitta Venise pour se rendre à Rome. S'il faut en croire l'auteur du *Chajath Kaneh* (4), la haine de Man-

(1) *Schalscheleth ha-Kabala*, p. 61 de l'édition de Cracovie.

(2) *Biblioth. hébr.*, t. I, p. 70; t. III, p. 45.

(3) Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, t. I, p. 124.

(4) Édition d'Amsterdam, page 6, *recto*.

tino s'étendit même sur Malkho, et contribua beaucoup au malheur de ce dernier.

Quoi qu'il en soit, Mantino vint s'établir à Rome, où bientôt il devint le premier médecin du pape Paul III, l'illustre auteur de la bulle *in cœnâ Domini*. Il se fit un grand nom par plusieurs traités d'Ebn Sina et d'Ebn Roschd, qu'il traduisit de l'hébreu en latin et qui furent publiés à Rome et à Venise. Il est également auteur d'une version latine du Moreh Nebouchim de Maïmonide, et suivant quelques bibliographes, la même de celle que Justiniani mit au jour en 1520. On a encore de Mantino une traduction en latin de l'excellente préface de Maïmonide sur le traité des Pères (Massekheth Aboth), vulgairement appelé les Huit Chapitres de Maïmonide, publié à Bologne en 1526, in-4°.

§ CXIII.

Suite des médecins juifs des papes.

Vital Alatino florissait vers 1550, à Spolette. Il était oncle du célèbre David de Pomis, et passait, si l'on en croit son neveu (1), pour le plus habile médecin de son temps. Toute l'Ombrie le révérait comme un second Hippocrate, et il fut médecin du pape Jules III. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à son art et aux belles-lettres, ainsi que de son frère *Moseh Alatino* (2).

Ce dernier, qui vivait à Ferrare, était philosophe et médecin très-renommé; David de Pomis (3) et Emmanuel Aboab (4) le citent avec éloge. Il traduisit de l'hébreu en latin la première partie d'Avicenne (Ebn Sina) et le commentaire de Thémistius, sur le traité du Ciel et du Monde d'Aristote, ainsi que quelques livres de Galien sur Hippocrate.

Théodore de' Sacerdoti était également au service du pape Jules III (5). Ce savant médecin, marchant sur les traces des

(1) *Apologia pro Medico hebræo*, p. 71; Marini, *degli Archiatri Pontificii*, t. I, p. 417.

(2) Tiraboschi, *Storia letteraria d'Italia*; de Rossi, *Dizion Storico*, t. I, p. 43.

(3) *Apologia*, ibid.; Zemach David, l. c.

(4) *Nomologia*, p. 220.

(5) Marini, *ouvrage cité*, ibidem.

Balmès, des Mantino, des Alatino et autres docteurs juifs, traduisit en latin plusieurs traités scientifiques des auteurs arabes.

Ces traductions latines, faites alors par des savants israélites, eurent une grande influence sur la renaissance des lettres en Europe, comme jadis leurs traductions arabes répandirent le goût des sciences en Orient. Disons-le à la gloire des juifs si injustement décriés par les ignorants, que c'est à eux seuls que les sciences doivent leur conservation à travers les siècles les plus obscurs. Ce sont eux qui firent connaître les chefs-d'œuvre de l'antiquité aux Syriens, par des traductions syriaques; ce sont eux qui inspirèrent le goût des lettres aux Arabes par les versions arabes: ce sont eux enfin qui traduisirent en latin les livres qu'ils avaient traduits du grec en syriaque et du syriaque en arabe. En présence de ces monuments littéraires, on conviendra peut-être que les juifs ne sont pas seulement la cause secondaire de la renaissance des connaissances humaines, mais bien la cause première.

§ CXIV.

Sforno.

Quoi qu'il en soit, voici encore un médecin habile de cette époque, du nom d'*Obadia Sforno*. Il naquit à Cesène, ville de Romagne, mais il s'établit à Bologne, où il mourut en 1550. Sforno était un bon hébraïsan, il enseigna l'hébreu au célèbre Reuchlin, lors de son séjour en Italie, en 1498. Il était aussi philosophe, théologien et interprète de l'écriture sainte; il nous a laissé plusieurs ouvrages fort estimés, dont voici le tableau :

I. *Or Amim* contient un traité polémique contre les épicuriens, les athées et les sceptiques de la loi, ainsi qu'une dissertation philosophique sur l'âme, Dieu et son essence, son unité, sa toute-puissance et sa Providence. Cet ouvrage publié en hébreu à Bologne, 1537, in-4°, a été traduit par l'auteur en latin et dédié au roi de France; de Rossi a vu cette version inédite (1). Par l'approbation de la censure de Bologne de 1548, on voit que Sforno se proposa de la publier.

(1) *Dizion. Storico*, t. II, p. 127.

II. *Commentaire sur le Pentateuque*, composé à la demande de son frère, Chananel Sforno, comme il le dit dans la préface, imprimé à Venise, en 1567, in-4°. Ce commentaire fut réimprimé en 1724 dans la Bible rabbinique d'Amsterdam.

III. *Commentaire sur les Psaumes*, publié avec le texte, à Venise 1590, in-4°; à Amsterdam dans la Bible rabbinique, 1724, in-folio.

IV. *Mischpat Zedek*, commentaire sur Job, Venise 1590, in-4°, réimprimé à Amsterdam dans la Bible rabbinique.

V. *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, même ville, 1567, in-4°, ainsi que réimprimé dans la même Bible rabbinique.

VI. *Commentaire sur l'Éclésiaste de Salomon*, imprimé à la suite du commentaire sur le Cantique et dans la Bible rabbinique d'Amsterdam.

VII. *Commentaire sur les prophéties de Jonas*, publié dans la Bible rabbinique d'Amsterdam.

VIII. *Commentaire sur le livre de Habacuc*, imprimé dans ladite Bible rabbinique.

IX. *Commentaire sur les Perké Aboth*, publié dans un Machsor, à Bologne, en 1541.

X. *Commentaire sur Zacharie*, mss. à la bibliothèque des Médicis à Florence, avec les commentaires du même auteur sur le cantique, Habacuc et Jonas (1).

XI. *Quelques décisions et lettres*, mss. à la Bibliothèque de Rossi à Parme; parmi ces dernières on remarque deux lettres aux rabbins de Ferrare, trois à son frère Chananel Sforno et une à Henri II, roi de France, lorsqu'il envoya une copie de son commentaire sur le cantique de Salomon (2).

§ CXV.

Derniers Conciles contre les médecins juifs.

Quoique selon les canons, il n'y eût point d'israélite qui pût être admis à être médecin ou à administrer aucun remède à un chrétien, l'histoire nous apprend néanmoins qu'il y avait à

(1) Biscioni, *Catal.*, p. 128.

(2) *Mss. Cod. hebr. Bibl.*, t. II, p. 11, code 370. Voyez Pachad Isbak, art. *Beth ha-Khneseth*, page 20.

peine, même après la renaissance des sciences, une ville ou un village en Italie, où il n'y eût des médecins hébreux maintenus et gagés. Nous ne citerons que les principaux.

Eliezar de Porta Leone, praticien qui marchait dignement sur les traces de son père, le célèbre Benjamin de Porta Leone, médecin du roi de Naples (1).

Son fils, *David de Porta Leone*, après avoir pris le grade de docteur de Padoue, vint s'établir à Mantoue où sa vie fut tout entière consacrée à la pratique. Ces deux médecins sont cités l'un et l'autre avec éloges par leur fils et petit-fils, le savant Abraham de Porta Leone (2).

Joseph ha-Tamari, né vers 1520 à Venise, où il fut admis comme l'un des médecins de la ville après avoir fait de brillantes études à l'université de Padoue (3).

Le docteur *Raphaël*, qui obtint en 1577 du Sénat de Gênes, le privilége d'exercer la médecine à Sarzane (4).

Abraham Provençal, fils du docte David Provençal, et maître du célèbre Abraham de Porta Leone, enseigna la philosophie à Ferrare, à Mantoue, sa ville natale, puis à Casal, capitale du Montferrat (5).

Iehuda Ebn Iahia, né en 1529 à Imola, dans la Romagne, fit des études brillantes à l'université de Padoue, où il fut reçu médecin avec grande distinction, en 1557. Ebn Iahia figurait en première ligne parmi les médecins juifs les plus distingués de Bologne, où il mourut en 1560, âgé de trente et un ans (6). Iehuda était aussi bon théologien et l'un des meilleurs disciples du célèbre Méir Katzenellenbogen, grand rabbin de Padoue.

Le docteur *Benjamin*, naquit à Modigliana, en Toscane, où il professa la médecine avec un grand succès en 1570. Il eut un fils nommé Rabbi Raphaël, connu comme bon théologien (7). Enfin *Moseh Iada* ou *Iara*, fut médecin à Ferarre (8).

(1) *Schilté Ghibonim*, page 185, *verso*.
(2) *Schilté Ghibonim*, ibidem.
(3) *Mss. de notre cabinet*, nº 42.
(4) Histoire des Mémoires de l'Institut de France, t. III, p. 100.
(5) *Schilté Ghiborim*, p. 185, *verso*.
(6) *Schalscheleth ha-Kabala*, p. 64, *verso*.
(7) *Mss. de notre cabinet*, nº 42.
(8) *Méor Enaïm*, page 171.

Tant de succès excitèrent l'impérieux Paul IV contre les médecins juifs, auxquels il défendit en 1555 de pratiquer leur art (1). Cette défense n'ayant pas été observée, Pie IV (2), et après lui Grégoire XIII (3), la renouvelèrent en 1562 et en 1581. Heureusement Sixte V, vint réparer l'injustice de ces papes par une bulle du 22 octobre 1586, dans laquelle il permit aux médecins israélites de soigner les chrétiens (4).

§ CXVI.

David de Pomis.

Après ces médecins se présente *David de Pomis*, dont l'histoire mérite d'être citée avec quelques détails. Fils d'une ancienne famille, il prétendait descendre d'un des quatre chefs distingués des captifs que Titus avait transportés de Jérusalem à Rome (5). Il comptait parmi ses ancêtres un Elie le saint, sur le tombeau duquel on avait vu briller des feux miraculeux pendant sept nuits. Après la mort de ce saint, vers l'an 1260, son fils Ishak surnommé le riche, quitta Rome suivi de toute la famille Pomis, au nombre de soixante-dix personnes, qui se répandirent dans toute l'Italie. La plus grande partie néanmoins s'établit à Spolette, dans l'ancienne Ombrie. C'est là qu'il naquit en 1525. Les impériaux ayant pillé Rome deux ans après, son père Ishak de Pomis, craignant un pareil sort pour Spolette, enleva tout ce qu'il avait, et chercha une retraite à Camerino et Civita. Il tomba dans le malheur qu'il voulait éviter, car les troupes de Colonne ayant rencontré les mulles qui portaient son trésor s'en saisirent et le réduisirent à une extrême pauvreté.

Il se réfugia à Bevegna, petite ville sur le Timia, où son fils David s'appliqua fortement à l'étude. Le livre Arukh du célèbre Nathan ben Iechiel, lui tomba entre les mains; non-seulement il

(1) Bullarium, t. IV, 1re partie, page 521.
(2) *Ibidem*, 2me partie, page 105.
(3) *Ibidem*, t. III, 4me partie, p. 1.
(4) Même ouvrage, *ibidem*, p. 265.
(5) Zemach David, *Préface*.

étudia ce dictionnaire, mais de plus il résolut d'en faire un abrégé dans lequel il mettrait une explication en deux langues. Il fit entrer dans son ouvrage tout ce qu'il y avait de son goût dans ceux de David Kemchi et d'Élie Levita. L'an 1532, Ishak de Pomis quitta Bevegna pour s'établir à Todi, dans le duché de Spolette, avec son fils. Là, son oncle, *Iechiel Rechbia Alatino*, célèbre médecin et frère de Vital et Moseh Alatino dont nous parlons, lui enseigna les premiers éléments de l'art de guérir.

En 1545, il alla se perfectionner à Pérouse, où il prit le grade de docteur en philosophie et en médecine en 1551. Voulant alors exercer sa profession, il s'établit à Magliano, dans la Sabine (Rome), où la persécution de Paul IV contre les juifs, lui fit perdre sa fortune. Après ce malheur arrivé en 1555, David de Pomis servit plusieurs princes italiens, le duc Nicolas Ursino, cinq ans, et la famille Sforza, trois ans. Puis il fut appelé en divers lieux pour son ministère. L'évêque de Chiusy lui ferma la porte de la ville de son évêché, quoiqu'on l'y désirât fortement. S'étant rendu ensuite à Rome, il y fut très bien accueilli par Pie IV; mais ce pontife étant venu à mourir quelques jours après, la sévérité de Pie V, qui renouvela les décrets de Paul IV contre les israélites, le mit dans la nécessité de se retirer à Ancône. De nouveaux malheurs l'obligèrent encore par la suite d'aller chercher un asile à Venise. Il mourut aux environs de cette ville, en 1578, après avoir publié plusieurs ouvrages qui lui ont valu la réputation d'un savant.

§ CXVII.

Écrits de David de Pomis.

Voici la liste complète de ces ouvrages : I. *Zemach David*, ou nouveau Dictionnaire en trois langues, en hébreu, en latin et en italien, Venise 1587, in-folio. L'auteur ne s'y borne pas à la seule explication des termes, il y mêle des observations sur l'histoire naturelle; et principalement sur les pierres précieuses, etc. Dans une colonne à part sont rangés les mots rabbiniques d'après les livres Arukh, Methurgheman et Tischbi. Ce dictionnaire, dédié au pape Sixte V, a été diversement jugé par les savants. David

Cohen de Lara dit qu'il y manque plusieurs choses, que plusieurs articles n'y sont appuyés que de vaines conjectures et qu'il ne saisit pas toujours la pensée des écrivains qu'il cite ; mais Richard Simon prétend que c'est un bon livre, plus propre à apprendre la langue rabbinique que le dictionnaire de Buxtorf.

II. *Enarratio brevis de senum affectibus præcavendis atque curandis.* Cette explication des maladies qui attaquent les vieillards et les moyens de les éviter et de les guérir, que l'auteur promettait dans la dédicace de son dictionnaire hébreu, a été publiée à Venise en 1588, in-4°.

III. *De Medico hebræo enarratio apologica*, Venise, 1588, in-4. Une très-intéressante apologie, non-seulement pour les médecins juifs, mais pour les juifs en général. L'auteur divise son ouvrage en douze parties ; dans la première, il montre que le médecin juif comme tel ne se rend point coupable d'infidélité ; dans la seconde, qu'il ne fait point de différence de religion dans la pratique de son art ; dans la troisième, que l'israélite tire son origine d'Abraham, et qu'il ne fait pas tort à qui que ce soit en se livrant à l'étude de la médecine ; dans la quatrième, que le judaïsme est la loi de Dieu, qui défend de faire du mal ; dans la cinquième, que tout hébreu est obligé d'observer cette loi ; dans la sixième, qu'il ne peut jamais ni la transgresser ni l'abandonner ; dans la septième, que suivant sa croyance il faut qu'il soit toujours vertueux ; dans la huitième, que le juif n'est point l'ennemi du chrétien, comme le chrétien ne doit pas être celui du juif ; dans la neuvième, que l'israélite ne doit pas être humilié par le chrétien ; dans la dixième, qu'il est du devoir du chrétien d'aimer le juif ; dans la onzième, que les accusations contre les israélites sont toutes dénuées de fondement ; dans la douzième enfin, que le prince chrétien, et surtout le pape, doit être juste envers les descendants de Jacob.

IV. *Discorso intorno a l'humana miseria*, traité sur la misère de l'homme et sur les moyens de l'éviter, ouvage que l'auteur avait orné de divers passages de l'écriture sainte, Venise, 1578, in-8°.

V. L'*Ecclésiaste de Salomon*, traduction italienne, faite par Pomis pour témoigner sa reconnaissance à la république de Venise, qui l'avait protégé, et publiée en 1571, in-8°.

VI. *Brevi discorsi et efficasissimi ricordi per liberare ogni città oppressa dal mal contagioso*, Venise, 1577, in-8°.

VII. *Commentaire sur Job et Daniel*, cité par l'auteur dans sa préface italienne de Zemach David, et dans l'avant-propos de sa version de l'Ecclésiaste.

VIII. *Lettre touchant la manière de conserver la santé.*

IX. *Traité sur la constitution de Venise*, dans lequel il prétend prouver que cette loi est divine, et que Dieu a promis par son prophète de la conserver.

X. *Discours latin*, prononcé devant le pape Pie V et ses cardinaux.

§ CXVIII.

Moseh Iechiel, Ishak Cohen, Chalphen, Eliéser Rofé, Joseph Rofé, Mardochai Rofé.

Au nombre des médecins israélites d'Italie au XVI[e] siècle, déjà cités, on peut encore ajouter les suivants, qui tous furent, à l'instar des anciens docteurs de la synagogue, à la fois praticiens et casuistes :

Rabbi Moseh Iechiel pratiquait la médecine à Pesaro, vers 1573 (1). Il était membre du collége talmudique de cette ville, qui comptait alors parmi ses professeurs, plusieurs hommes célèbres, entr'autres le fameux Guedalia Ebn Iachia, auteur de la chaîne de la tradition.

Rabbi Ishak Cohen professait l'art de guérir à Sienne, où il était en même temps grand rabbin (2). On a de lui une décision rabbinique, insérée dans le grand ouvrage du médecin Lampronti.

Nous avons déjà nommé Élia Chalphen (3). Ce médecin est connu, dans la littérature rabbinique, sous le nom d'*Élia Menachem Chalphen.* Il était fils d'Aba Maré et petit fils de Joseph Kolon (4); on a de lui des *Fragments du Pentateuque*, manus-

(1) Lampronti, *Pachad Ishak*, art. *Chaliza*, page 24.
(2) Même ouvrage, même article, page 26.
(3) Voyez § CXII.
(4) Moseh Iserles, *Questions et Réponses*, n° 56, p. 68.

crits à la Bibliothèque de David Oppenheim, actuellement à Oxford (1); et une *Décision rabbinique*, insérée dans les Questions et Réponses légales de Moseh Iserles (2). Le premier ouvrage a été composé suivant une inscription qui se trouve au code inédit, l'an 5284 de la création du monde, ou 1524 de l'ère vulgaire; le second, vingt-six ans après. L'auteur, dans ce dernier écrit, dit qu'il pratiqua la médecine à Venise.

Cette ville célèbre possédait alors plusieurs autres médecins israélites, tels que *Éliéser Rofé*, qui paraît avoir quitté la synagogue (3); et *Joseph Rofé*, connu par sa querelle avec l'administration juive de Venise, au sujet d'une maison de la Gheto qu'il habitait, maison qui avait successivement servi de demeure aux docteurs Jakob Mantino et Éliéser Rofé, comme il résulte des débats des rabbins, imprimés dans ledit recueil de Décisions rabbiniques du savant Moseh Iserles.

Avant ces docteurs médecins, Ferrare avait aussi un rabbin qui cultivait l'art d'Hippocrate, nous voulons dire *Rabbi Mordochai Rofé*, père d'Ismaël Chanina, l'un des rabbins les plus savants de l'époque.

§ CXIX.

L'Allemagne.

Si les médecins juifs ont trouvé un apoligiste dans la personne de David de Pomis, ils eurent aussi des adversaires, à la tête desquels on remarque le fameux Victor de Carben, juif de Cologne, qui, après avoir abjuré la foi de ses ancêtres pour échapper à l'exil de ses frères de cette ville, écrivit, en 1509, quatre livres contre ses anciens coreligionnaires dans lesquels il y consacre un chapitre (4) contre les praticiens israélites.

L'Allemagne israélite, si longtemps exclusivement occupée de l'étude Talmudique, commença alors à se livrer aussi à l'étude médicale et eut bientôt des hommes qui se distinguèrent dans la

(1) Catalogue, 1785, p. 10, *verso*.
(2) Moseh Iserles, *Questions et Réponses*, l. c.
(3) Ibidem, n° 51, p. 62.
(4) Judenbüchlein, chap. XXIII.

pratique de cette science. Déjà à la fin du XV° siècle, l'empereur Frédéric III avait pour médecin un savant israélite nommé *Jakob ben Iechiel Loanz* (1), hébraïsan qui enseignait la langue sacrée au célèbre Reuchlin.

Le docteur *Lazarus*, était un autre médecin juif allemand ; l'empereur Ferdinand Ier, envoya en 1563 une lettre de recommandation pour que ce praticien fut admis à Francfort-sur-le-Mein, et qu'il eût la permission d'y bâtir une maison à son gré (2). Le sénat refusa de l'admettre sous prétexte que le docteur juif était un magicien, car dans ces temps, comme aujourd'hui encore, tout était supect aux chrétiens allemands de la part d'un israélite. Étonnés des succès de leurs médecins, on y vit des mystères ; l'on ne tarda pas à les accuser de magie et à attribuer leurs cures à des causes surnaturelles.

Plus éclairé que le sénat de Francfort, le magistrat de Thorn, ville de Prusse, nomma, en 1567, pour médecin de la ville, un docteur juif, malgré l'opposition du prêtre fanatique nommé Morgenstern (3).

Vers ce même temps florissait à Mulheim, petite ville du Rhin, vis-à-vis de Cologne, un médecin, le docteur *Schalom ben Ioaaz*, qui mérite d'être cité ici. Il avait un gendre appelé Moseh ben Iakob, qui transcrivit pour lui, en 1583, un livre de médecine en allemand, dont le titre est : *Spiegel der Arzeney*, Miroir de la médecine (4).

Plusieurs praticiens juifs de ce pays ont déserté la synagogue et sont devenus les adversaires de leurs anciens frères de religion. De ce nombre étaient *Paul Ricius*, médecin de l'empereur Maximilien (5), et *Paul Weidner*, professeur de langue hébraïque (6). Aucun pays n'a produit autant d'apostats juifs que l'Allemagne ; aucune littérature possède autant de monuments anti-judaïques que la littérature germanique. Nous avons eu l'oc-

(1) Wolf, *Biblioth. hébr.*, t. I, p. 597 ; t. III, p. 469.

(2) *Chron. Francf.*, ad anno 1563.

(3) Hartnoch, *Preussische Kirchen-Historie*, t. IV. ch. I, p. 884.

(4) Catal. de la Biblioth. de David Oppenheim, Hambourg, 1785, in-4°, p. 22, *verso*.

(5) Wolf, *Bibl. hébr.*, t. I, p. 966; t. III, p. 915.

(6) *Ibidem*, t. I, p. 964 ; t. III, p. 906.

casion de parler de Victor de Carben ; un autre apostat, Pfefferkorn, voulut persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres des israélites ; heureusement Reuchlin s'opposa fortement et l'empereur prit le parti d'en référer à la décision du pape. Le médecin du pontife qui était israélite (1), n'avait pas beaucoup de peine à obtenir de son maître une décision en faveur de Reuchlin, contre l'apostat Pfefferkorn.

§ CXX.

La Pologne.

La Pologne, devenue au seizième siècle le centre de l'étude talmudique, possédait aussi quelques médecins, tels qu'Eliéser Aschkhenasi et Salomon Calvaire ; nous parlerons de ce dernier au paragraphe suivant ; voici l'histoire du premier :

Eliézer Aschkenasi naquit d'un médecin nommé Elie Aschkhenasi, vers 1514. On ignore le lieu de sa naissance, probablement Salonique, où il étudia sous le célèbre Rabbi Joseph Teizak (2). Sa vingt quatrième année le trouva déjà chef de la communauté israélite du Grand Caire, où il fut honoré et respecté pendant vingt-deux ans pour sa science autant que pour sa fortune. Ce fut une des heureuses époques de la vie d'Eliéser Aschkhenasi. Partageant tous ses jours entre une société choisie et des études toutes utiles, il semblait être le favori du Bonheur, lorsqu'en 1560 il fut tout-à-coup forcé de quitter l'Égypte et de se réfugier à Famagouste, ville de l'île de Chypre (3). C'est là où le voyageur Elia da Pesaro fit sa connaissance pendant son séjour dans cette ville ; il fait de lui un portrait fort avantageux, dans sa relation écrite en 1563 (4).

Agé de cinquante ans, dit-il, Eliéser Aschkhenasi parle dix langues, est très versé dans les sciences profanes et possède à fond le Talmud. Il est fort riche et très dévoué à ses coreligionnaires. Après avoir dirigé pendant vingt-deux ans les

(1) Bonnet de Lattes, voyez §§ CVIII et CXII.
(2) Barukh Calimani, dans la préface sur son *Maasché Adonai.*
(3) *Iosef Lekach*, préface.
(4) Mss. à la Biblioth. royale de Paris, *ancien fonds*, nº 124.

communes juives de l'Égypte, il fut forcé de se réfugier en Chypre, où il vit avec sa famille depuis deux ans. Il se propose de se rendre à Venise auprès de Samuel Iehuda Katzenellenbogen, grand rabbin de cette ville.

Eliéser se rendit en effet à Venise, mais il fut très-mal reçu du grand rabbin qui l'obligea de se retirer à Crémone où, en 1576, il publia son *Iosef Lekach*, dédié au célèbre Joseph ha-Nassi, duc de Naxos. Il y fait mention de son état heureux en Égypte jusqu'à 1560, et de son malheur de quinze ans, depuis ce temps. Contraint de quitter également Crémone, il voyagea longtemps dans les diverses parties du monde, vint enfin en Pologne, où il fut nommé grand rabbin à Posen (1). Quelques-unes de ses décisions rabbiniques de cette époque nous ont été conservées (2), ainsi que quelques remèdes médicaux (3). Plus tard, il fut appelé à la tête de la communauté israélite à Cracovie, ville où il mourut en 1586.

Joseph del Medigo (4) et autres savants, ont fait l'éloge de notre docteur. Son principal ouvrage imprimé est le *Sefer Maasé ha-Schem*.

§ CXXI.

La Russie.

Dès la fin du quinzième sciècle, Iwan-Wasiljewitch, grand duc de Moscou, tira la Russie de l'état d'avilissement où l'avaient retenu longtemps ses troubles intérieurs et le joug des Tartares. Il désirait introduire l'industrie dans ses vastes états ; à cet effet, il s'efforça d'y attirer des colons européens, entre autres un grand nombre de juifs, mais l'impétuosité de son caractère et la rudesse de ses mœurs, l'entraînaient quelquefois à des actes de despotisme, qui effarouchaient les étrangers, et les détournaient du projet de se fixer en Russie. C'est ainsi qu'un médecin israëlite de Venise, nommé maître Léon, paya cher l'honneur d'être

(1) *Scherith Iosef*, n°. 19.

(2) *Ibidem; Questions et réponses de* Moseh Isserles, n° 96 ; de R. S. Luria, etc.

(3) *Nobloth Chakhma*, p. 46.

(4) *Luach Chaïm*, édit. d'Abraham Baessa, p. 30.

admis à la cour de ce prince, car n'ayant pas pu guérir son fils, atteint d'une grave maladie, il fut mis à mort (1).

Dans le seizième siècle, le czar Iwan sentait la nécessité de réformer les institutions politiques de son empire; doué d'une grande énergie, et d'un génie vaste, il avait encore toute la férocité de son sciècle. Il avait pour médecin un juif espagnol qui fut forcé de se sauver en Pologne.

Ce docteur, connu sous le nom de Salomon Calvaire, de la ville de Calvaire, dans le platinat de Trok, où il s'était retiré, entretint des relations avec les rabbins polonais, qui lui donnaient dans leurs lettres le titre de docteur de la loi (2). Le fils de notre médecin, Israël Samuel Calvaire, est auteur de plusieurs ouvrages rabbiniques, dont on peut voir la liste dans la préface de son *Ismach Israel*, Cracovie 1621 in-8°.

Un médecin du même nom, le docteur Salomon d'Italie, brillait alors en Russie. Il avait l'humeur voyageuse, et tour à tour, on le voit en France, en Allemagne, en Pologne et en Russie (3). Du temps de Moseh Isserles, il aurait été à Cracovie, car il est propable, le même que le médecin Salomon Italien, cité par ce casuiste, dans ses questions et réponses légales (4). Quoi qu'il en soit, nous entrons dans l'empire où le développement de la médecine juive fut la plus intéressante de l'époque, l'empire des Turcs.

§ CXXII.

La Turquie.

La Grèce et toute l'Asie mineure, obéissaient au sultan Bajazet II, fils pacifique du vainqueur de Constantinople. Selim, son fils et successeur, fut un des plus grands princes de sa dynastie. Beaucoup de savants israëlites, plaçaient leur gloire à servir ce grand monarque, au nombre desquels, il faut citer le médecin *Joseph Hamon* (5). On sait peu de chose de ce docteur et de son

(1) Depping, *les Juifs au moyen-âge*, p. 537.
(2) *Mss. de notre cabinet*, n° 42.
(3) *Ibidem.*
(4) N° 30.
(5) *Schalscheleth ha-Kabala*, p. 61; *Kora ha-Doroth*, p. 32.

art : né en Italie de la célèbre famille d'Obadia de Bertinora, il abandonna sa patrie, et vint s'établir à Constantinople, où bientôt il fut appelé à la cour de Selim Ier. Joseph Hamon, employa sa fortune pour soutenir plusieurs savants rabbins.

Plus connu que lui, est *Salomon Almoli*, natif d'Espagne (1). Il passe pour un des plus grands grammairiens hébreux de son temps. S'adonnant particulièrement à la pratique de la médecine et à l'étude de la langue sacrée, on a de lui plusieurs livres hébreux, dont le principal est celui qu'il intitule *Measef le-Khol ha-Machnoth*, ouvrage très rare. Nous avons encore de lui *Mefascher Chalomim*, ou *Pithron Chalomoth*, plusieurs fois imprimé ; *Schaar Adonaï* et *Halikhoth Saba*. Amoli est aussi l'auteur d'un lexique hébraïque, publié jusqu'à la lettre *nun*, sous le titre de *Scharschot Gabluth*. Il a également participé à la publication de la défense de David Kimchi, contre les attaques de Profat Duran, intitulé *Maghen David*, Constantinople, en 1517, ainsi qu'il est remarqué au commencement et à la fin de cet ouvrage.

Outres ces deux docteurs, il y avait d'autres médecins israëlites sous Selim Ier, mais ce fut sous Soliman-le-Grand, que la médecine juive arriva aux plus hautes faveurs. Cet illustre prince, le vainqueur de la Hongrie, la terreur de l'Allemagne et l'allié de François Ier, s'entoura d'une foule de ces docteurs juifs, qui l'accompagnaient partout où il allait. La réputation de ces médecins était si grande, que plus d'un prince chrétien sollicitait auprès du sultan Otoman la faveur de se servir d'eux (2). Au premier rang, brillait le fils de Joseph Hamon, le célèbre Moseh Hamon : Tam Ebn Iahya et son fils Ioseph.

§ CXXIII.

Moseh Hamon.

Moseh Hamon (3) est renommé pour sa science, et en particulier pour sa connaissance des langues, car il comprena itégalement bien

(1) *Kora ha-Doroth*, p. 34.
(2) Voyez § CVIII.
(3) *Schebat Iehuda*, p. 26 ; *Schalscheleth ha-Kabala*, p. 61 ; *Kora ha-Doroth*, p. 32 et 34.

l'hébreu, l'arabe, le turc et le persan ; il écrivit même sur le Pentateuque en persan. Marchant sur la trace de son père, il entretenait à ses frais, une foule de rabbins, ce qui lui méritait l'estime de ses coreligionnaires. Mais il mérita surtout la reconnaissance éternelle de ses frères en croyance, en les protégeant contre les accusations haineuses des chrétiens (1).

Beaucoup de juifs, furent alors condamnés et exécutés par ordre des juges de Natolie, et cela sans preuve suffisante ; à cause de l'accusatian répétée de nos jours, que les israélites buvaient du sang chrétien à leur pâque. A Amasie, ce fut un cri général, qu'un chrétien était allé dans la maison et y avait été égorgé. Là-dessus une multitude d'hébreux furent jetés en prison, et si longtemps torturés par des coups et des tourments de toute espèce, que la plupart ne purent les supporter et avouèrent avoir tué le chrétien ; sur quoi, tous furent aussitôt liés et même le médecin si considéré *Iakob Abiub*, qni fut brûlé vif. Peu de temps après, le chrétien qui manquait reparut secrètement et fut généralement reconnu comme celui à cause de qui tant d'innocents avaient été exécutés. Les juges mêmes se convainquirent de la vérité, et il parait qu'une convention faite à dessein fut trouvée. Hamon en donna connaissance au sultan, et par sa sollicitation Soliman fit faire aussitôt une instruction rigoureuse ; il fit punir les auteurs de ce fait, et il ordonna en même temps que de semblables accusations ne seraient portées dorénavant devant aucun autre juge que le divan même.

Outre plusieurs écrivains de ses contemporains, le judicieux Salomon Athia de Jérusalem, écrivit en particulier sur lui, dans la relation de ses voyages à travers Constantinople et la Turquie en Italie (2). Comme son ouvrage est devenu très rare, ses paroles peuvent trouver place ici : « A Constantinople Moseh est très-puissant, et très-haut placé auprès du sultan Soliman. Cet homme a rendu d'imminents services, qui méritent d'êtres mentionnés, et d'être lus dans chaque ville, dans chaque famille, dans tous les temps, et qu'il reste éternellement dans la mémoire de

(1) *Schebat Iehuda*, p. 54.

(2) Insérée à la tête de son commentaire sur les Psaumes ; Venise 1549, in-fol.

la postérité ! si je voulais raconter séparément les actions qui prouvent son grand cœur, cela pourrait peut-être lui déplaire. Il a rassemblé une foule de savants, et il a érigé une haute école ; il a fait construire un édifice dans ce but, et il a dépensé de grandes sommes pour l'arrangement. Là, on étudie constamment. En outre aussi, sa charité envers ses coreligionnaires est inépuisable et son intercession pour eux, s'exerce chaque jour, de manière qu'il est continuellement leur soutien et leur refuge. A la tête de son école sont placés de très-savant rabbin Joseph Taitzak et le très estimable rabbin Samuel Chakhan. »

§ CXXIV.

Tam Ebn Iahya, Joseph Ebn Iahya, Ghedalia Ebn Iahya.

Tam Ebn Iahya (1) originaire de Portugal, vint avec son père, le savant David Ebn Iahya, à Constantinople où il fit des études brillantes. Versé dans la jurisprudence musulmane, aussi bien que dans la science du judaïsme, les juges mahométans, vinrent souvent le consulter sur des causes difficiles (2). Il apprit les langues savantes, et tout le monde approuvait sa profonde érudition. Il composa une foule d'ouvrages, qui furent presque tous la proie des flammes (3). Ayant eu l'avantage d'entendre les leçons de grands médecins, il acquit de profondes connaissances médicales, et se fit une telle réputation dans sa profession, qui fut nommé l'un des médecins du sultan Soliman, et obtint de ce grand prince, une pension considérable, pour lui et ses deux fils, dont nous allons parler ci-après.

Tam Ebn Iahya, mourut à Constantinople, à un âge fort avancé. Il a publié, en 1510, le *Josippon*, ou Pseudo-Josephe d'après la rédaction d'un certain Léon Mascano (4), et un receuil de questions et réponses légales, qui porte le titre de *Thumath Iéscharim* (5).

(1) *Kora ha-Doroth*, p. 34.
(2) *Schalscheleth ha-Kabala*, p. 62 ; *Kora ha-Doroth*, p. 34.
(3) *Kora ha-Doroth*, ibid.
(4) Jost, *Israélitische Annalen*, 1839, n° 19, p. 149.
(5) *Kora ha-Doroth*, p. 33.

Joseph Ebn Iahya, fils aîné de Tam, était comme son père un médecin distingué, et comme lui, attaché à la personne du sultan Soliman (1). Joseph Ebn Iahya, fut éditeur de la seconde édition de la grammaire hébraïque de son grand père, intitulé *Leschon Limudim*, Constantinople 1542, chez Eliezer Ben Gerson Soncino, ainsi qu'il est dit à la tête de cette édition; et du *Schiba Enaïm*, de Ghedalia Ebn Iahya, dont nous avons déjà parlé (2. Nous profitons de cette occasion pour observer que le savant de Rossi, se trompe, en disant que l'auteur de Schiba Enaïm était le second fils de Tam Ebn Iahya et frère de notre Joseph Eben Iahya (3); il dit exprès dans son ouvrage, qu'il était fils de Don David ben Don Salomon, ben Don David Ebn Iahya, c'est-à-dire, grand oncle de Tam Ebn Iahya. Quoi qu'il en soit, *Ghedalia Ebn Iahya II*, fils de Tam, se fit fort estimer à Salonique, où il pratiqua la médecine avec succès. Il aimait les études philosophiques, et la bibliothèque royale de Paris (4), conserve encore la logique d'Abou-Nasr al Farabi, le traité de la cause finale de Schem-Tob, fils de Joseph ben Schem Tob, le traité de la puissance de la raison d'Aristote, et un autre traité dudit Schem Tob, qu'un rabbin Joseph Khérub, transcrivit pour lui, en 1547 et 1548.

§ CXXV.

Ebn Megas, Nachmias.

Abraham ha-Levi Ebn Megas, fut encore un des médecins distingués de Soliman-le-Grand. Espagnol de naissance, de la célèbre famille de Joseph Ebn Megas, il fut à Constantinople le créateur de l'éloquence rabbinique. Il suivit l'armée victorieuse de Soliman en Syrie, où partout, il laissa de beaux souvenirs de son art et de sa science. Nous avons encore une lettre, que longtemps après son retour à Constantinople, la communauté israélite espa-

(1) *Schalcheleth ha-Kabala*, ibid.; *Kora ha-Doroth*, p. 34.
(2) Voyez § XCV.
(3) *Dizion. Storico*, t. I, p. 155.
(4) Fonds oratoires, nº 107.

gnole de Damas, lui écrivit pour venir s'établir au milieu d'elle (1). Mais Ebn Megas n'était pas seulement un grand médecin, ilétait aussi un bon casuiste ; ses questions légales sont dispersées dans les recueils des rabbins les plus distingués de son temps, entre autre dans celui de Joseph Karo (2).

Un seul ouvrage de notre savant docteur a paru jusqu'aujourd'hui; le *Khabod Elohim*, livre dans lequel il parle de ses voyages en Orient, et qui fut imprimé à Constantinople, en 1585 in-4°.

Parmi les autres médecins israélites de Constantinople, de cette époque, nous remarquons le fameux *Abraham Nachmias*, qui écrivit beaucoup d'ouvrages médicaux, dont deux d'entre eux, l'un sur le crachement du sang, et l'autre sur la fièvre célébrale, ont été traduits en latin, et publiés à Venise en 1591 et 1604, in-4°. Le catalogue de la bibliothèque *Adr. Junii*, cite un autre ouvrage médical de notre auteur (3).

Abraham Nachmias est au reste, si nous ne nous trompons point, le même que Abraham ben Nachmias, cité par Joseph Karo (4), et auteur des questions et réponses légales inédites.

§ CXXVI.

Amatus Lusitanus.

Le monument le plus curieux de la médecine des juifs en Turquie, au seizième siècle, celui qui réfléchit le plus complètement l'étendue de leur connaissance en l'art de guérir, ce sont les ouvrages d'*Amatus Lusitanus.*

Il était Portugais, comme son surnom l'indique, mais son vrai nom était *Jean Rodriguez*. Il naquit à Castello-Bianco, c'est-à-dire, au Château-Blanc, en 1511. Il étudia à Salamanque, et il acquit la réputation d'un des plus habiles médecins de son temps ;

(1) Negara, *Memé Israël*, p. 144.
(2) *Abkath Rokhel*, n° 27.
(3) Wolf, *Biblioth. hébr.* 124; Rossi, *Dizion. Stor.*, t. II, p. 72.
(4) *Questions et Réponses*, p. 25.

il fit même beaucoup de progrès en chirurgie, par l'exercice qu'il en prit dans les hôpitaux de cette ville (1).

Amatus qui était né de parents israélites, proscrits en Espagne et en Portugal, quitta sa patrie de peur d'être reconnu par l'Inquisition. Il voyagea en France, dans les Pays-Bas et en Italie, où il enseigna à Ferrare et de là il se retira à Ancône. Le roi de Pologne et la république de Raguse voulurent l'attirer dans leurs états (2); mais il refusa les offres avantageuses qu'on lui fit, pour aller à Salonique, où il pratiqua publiquement la foi de ses pères. Il y fut protégé par le riche et généreux Ghedalia Ebn Iahya, poëte et orateur qu'il ne faut pas confondre avec le médecin du même nom, de qui nous avons parlé plus haut (3); ce dernier était fils de Moseh Ebn Iahya, tandis que son homonyme était fils de Tam Ebn Iahya. Amatus lui dédia, en 1561, ses sept centuries d'observations pleines d'intérêt. Amatus mourut l'année suivante, à l'âge de cinquante et un ans. Voici les titres de ses principaux ouvrages :

I. *Curationum medicinalium centurias septem.*
II. *Commentatio de introitu Medici ad ægrotantem.*
III. *De Crisi et Diebus decretrotoriis.* Venise 1557, in-8°.
IV. *In Dioscoridis Anazarbæi de materia Medica Libros V.*
V. *Enarationes eruditissimæ*, Venise 1553, in-8°.

§ CXXVII.

Samuel Uziel, David ben Schuschan, Ishak Chaber, Iehuda Apomado, Moseh Abas, Samuel al-Magrabi.

La ville de Salonique possédait alors un autre médecin israélite fort savant, nous voulons dire *Samuel Uziel.* Ce docteur cité par le célèbre Salomon Cohen (4) faisait partie des rabbins de Salonique (5) et écrivit une préface sur les discours de Joel Ebn Schoëb, publiés à Venise en 1577 sous le titre de *Olath Schabath.*

Les principaux autres médecins juifs qui se firent un nom en

(1) Eloy, *Dict. hist. de la Médecine*, t. I, p. 52.
(2) Wolf, *Biblioth. Hébr.* 331.
(3) § CXXIV.
(4) *Kora ha-Doroth*, p. 39, b.
(5) Ibid. p. 32.

Turquie à cette époque, sont : *David ben Schuschan*, qui professait son art à Jérusalem, où l'auteur anonyme de la relation hébraïque, publiée à Livourne (1), l'avait trouvé en 1522. Il était alors chef de l'académie talmudique des Espagnols de la ville sainte. Ce savant docteur est aussi cité par les célèbres rabbins Lévi ben Chabib (2) et Berab (3). *Ishak Chaber*, rabbin de la synagogue Ciciliano à Damas, praticien non moins renommé de ce temps-là (4). *Iehuda Apomado* mérite aussi une mention honorable, comme médecin praticien; on possède encore une lettre que lui avait adressée le célèbre poète Negara (5). Plus connu que ceux-ci est *Moseh Abas*, savant profond et habile praticien à Tyre, qui était pensionnaire du sultan (6), probablement de Sélim II. Abas était un grand poète ; il a laissé plusieurs morceaux de poésies religieuses. L'Égypte posséda alors le médecin *Samuel al Magrabi* (7). Ce docteur, fils d'un karaïte nommé Mosch ben Ieschua, était un homme fort instruit, qui a écrit beaucoup en arabe, entre autres les *Mokaddamâth*, ou introductions à toutes les sections du pentateuque, que M. Munk a apportées de l'Orient, et un Livre de préceptes, dont l'abrégé, fait par un de ses disciples en 1562, a été apporté par le même savant pour la Bibliothèque royale de Paris.

Au reste, Samuel al-Magrabi n'est autre que *Samuel Maalès*, *le médecin*, fils de *Mosch*, que le karaïte Simcha Ishak cite parmi les savants de sa secte qui se sont illustrés depuis Anan (8). Ce même écrivain, en faisant mention de son livre des préceptes, dit qu'il est divisé en douze traités (9). Nous parlerons dans un paragraphe particulier de différents médecins que les Karaïtes ont produits à cette époque et postérieurement.

(1) Iakob Baruch, *Schebachi Ierusalaïm*, page 21.
(2) *Questions et Réponses légales*, nos 94 et 95.
(3) *Questions et réponses légales*, no 4.
(4) *Schebachi Ierusalaïm. Ibid.*
(5) *Memé Israel*, page 143 *b*.
(6) *Kora ha-Doroth*, page 40.
(7) *Israelit. Annalen*, 1841, no 11.
(8) *Orach Zadikim*, édit. de Vienne, p. 21, b
(9) *Ibidem*, page 24.

§ CXXVIII.

Messir Vidal, Samuel Valerio, Chasak et Gatineio.

Deux hommes, *Messir Vidal* et *Samuel Valerio*, ont illustré encore à cette époque la médecine juive. Le premier de ces deux grands médecins qui vont nous occuper, c'est Messir Vidal, ou comme il se nomme lui-même, David Vidal. Il était fils et petit-fils des savants médecins de Corfou (1), où il naquit et où il fut élevé, et non pas à Tolède. On le fait vivre aussi par erreur longtemps avant son temps, en 1467. Le fait est qu'il était gendre de David Cohen, de Corfou, rabbin du seizième siècle. Quoi qu'il en soit, Messir Vidal fut un habile médecin et un savant poète ; il pratiqua son art à Patras jusqu'à l'année 1533. A cette époque, le général Doria entreprit de se rendre maître de cette dernière ville, et remporta une entière victoire. Notre docteur qui s'était sauvé a Constantinople, y publia, en 1536, son *Kheter Thora* sur les lois de Moïse. Quatorze ans plus tard, nous le retrouvons à Venise, où il mit au jour, en 1550, son *Mikhtham le-David*, dans lequel il déplore la perte de sa bibliothèque pendant la prise de Patras (2). Plusieurs morceaux de poésie de ce dernier ouvrage ont été insérés dans différents écrits, entre autres dans le *Meah Berakhoth*, Amsterdam, 5447, in-12.

Le second docteur que nous avons nommé, Samuel Valerio, exerça la médecine à Corfou, où il acheva, en 1479, son *Commentaire sur Esther*, qui fut imprimé en 1586 à Venise, sous le titre de *Iad ha-Melehk*. On a encore de Samuel Valerio un livre intitulé *Chason le-Moëd ;* c'est un commentaire sur Daniel, imprimé à la même année et dans la même ville que le précédent.

Nous n'avons plus à citer que deux médecins du seizième siècle, moins connus : l'un *Barukh Chasak*, rabbin de la synagogue de Rome (3), est le chef de la famille Chasak, qui a fourni à l'Ita-

(1) Voyez ci-dessus, § CIV.

(2) *Mekhtham le-David*, chap. XII, p. 15.

(3) Ishak Catalano, de Macerato. *Décision rabbinique, Rome,* 1547, *in*-4°, page 8.

lie plusieurs docteurs de la loi; l'autre est *Chaïm ben Gatineio*, imprimeur à Crémone, où il publia, en 1565, le livre de Zohar, in-folio.

On voit par ce qui précède que le seizième siècle ne le cédait en rien aux siècles passés pour les médecins israélites, et qu'il jeta surtout beaucoup de lustre en Turquie. Les écoles juives, moins contrariées dans ce pays par les écoles rivales, purent s'y déployer à la fois dans toute leur profondeur. L'histoire, la poésie, l'éloquence, la grammaire hébraïque, la critique biblique y trouvaient un asyle; la philosophie et surtout la médecine y firent des progrès sensibles. En général, le seizième siècle avait commencé à populariser la science juive par l'adoption de la langue vulgaire pour ses productions scientifiques; ce que les siècles suivants ont achevé, ainsi qu'on va voir par les tableaux qui vont se dérouler devant nous.

§ CXXIX.

Abraham de Porta Leone.

Les rabbins italiens cultivèrent, au commencement du dix-septième siècle, la médecine avec le même succès qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. Le plus célèbre de ces médecins est sans contredit *Abraham de Porta Leone.*

Abraham de Porta Leone, ou, comme il a traduit son nom en hébreu, *Abraham me-Schaar Arié*, naquit en 1542 d'une famille qui a produit plus d'un grand médecin (1). Nous avons parlé de son père, de son grand père (2) et de son bisaïeul (3). Ses premières études le portèrent vers la théologie, qu'il cultiva sous les meilleurs maîtres de son temps, tels que Meïr Katzenellenbogen, Joseph Zarka, Joseph Sinaita, Jacob Fano, Iehuda et Abraham Provençal. Après avoir acquis un certain succès dans le rabbinisme, il se rendit à Pavie et fréquenta la fameuse université de cette ville. La philosophie d'Aristote et la médecine d'Hippocrate et de Galien furent dès lors les objets principaux de ses études as-

(1) *Schilté Ghibborem,* page 185.
(2) § CXV.
(3) § C.

sidues. En 1563, il fut nommé docteur en médecine, et trois ans après, en 1566, agrégé au collége des médecins de Mantoue (1). Entre temps il publia à Venise, en 1564, et d'après le vœu de Guillaume Gonzague, duc de Mantoue, ses dialogues sur l'or, où il traite de l'usage de l'or dans la médecine. Cet écrit est d'autant plus important, suivant le jugement d'un savant académicien (2), que c'est lui qui fait attribuer aux israélites la première connaissance de l'usage que l'on pouvait faire de l'or dans l'art de guérir.

Outre ce traité médical, on a encore de notre Porta Leone deux autres ouvrages de médecine inédits, qui méritent d'être publiés. Son *Schilté ha-Ghibborim*, qu'il termina en 1607, est l'un des meilleurs écrits de l'école rabbinique d'Italie. L'auteur y examine avec beaucoup d'érudition les antiquités hébraïques et sacrées, et principalement ce qui se rapporte au temple et aux cérémonies juives. Ce savant ouvrage, publié à Mantoue en 1612, in-folio, a été dédié aux trois fils de l'auteur ; il est devenu très-rare, et mérite une seconde édition. Wagenseil, Iken, Opitz et Ungolino font le plus grand éloge de ce livre. Ce dernier, dans son Trésor des antiquités sacrées, en a réproduit plusieurs traités avec une traduction latine. Iken en avait promis une version complète, mais qui n'a jamais paru. On a un abrégé inédit de Schilté ha-Ghibborim qui se trouve, comme nous croyons, à la Bibliothèque du sénat de Leipzig. Porta Leone mourut en 1612, à l'âge de soixante et onze ans.

§ CXXX.

Elie Montalto.

Elie Montalto, qui parut à la même époque, occupe un rang non moins éminent que Porta Leone. Il appartient à une de ces familles juives portugaises réfugiées en Italie par suite de l'intolérance d'Emmanuel. Élevé par les soins de son père, il fit des progrès si rapides dans ses études que, dès l'âge le plus tendre, il put fréquenter les universités les plus renommées. Couronné docteur en médecine, il acquit une si grande réputation que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour lui servir de médecin.

(1) De Rossi, *Dizion. stor.*, *II*, *page* 96.
(2) Arthur Beugnot, *les Juifs d'Occident*, *page* 266.

Montalto qui était fort attaché à la religion de ses pères, ne consentit à venir à la cour de France, qu'à condition de pouvoir y exercer librement les pratiques de son culte, alors proscrit dans la capitale. Henri IV, non-seulement lui accordait une entière liberté de conscience, pour lui et toute sa famille, mais il eût soin de lui donner des relais lorrsqu'il était obligé d'aller voir le vendredi des malades éloignés, afin qu'il pût revenir à Paris avant le coucher du soleil, et qu'il ne violât pas le repos du sabbat (1).

Il se fait connaître dans le monde médical, par deux écrits qu'il a publiés en latin en 1614; et dans le monde théologique par un ouvrage en portugais, qui porte le titre : *Livro fayto per lo illustre Eliau Montalto de G. M. em que nostra a verdade de diversos textos e Casos, que allegaon as Gentili dades para confirmar suas scictas.* Notre cabinet de manuscrits (2) posséde un traité de cet ouvrage intitulé : *Tradate sobre o capitulo* 53 *de Isahias, do sapientisimo e celebre varaô o Doutor Esiau Montalto de gloriosa memoria, conseilheiro é Médici del Rey é da Reyna de Francia é de Navarra.*

Montalto mourut à Tours dans le temps qu'Isabelle de Bourbon passait en Espagne pour épouser Philippe IV (3), c'est-à-dire au mois d'octobre 1615. La reine fit embaumer son corps, qui fut transporté en Hollande où il fut enterré avec pompe le 16 février 1616. Il a laissé après lui plusieurs fils fort instruits, entr'autres le docteur Ishak Montalto, qui publia en 1637, chez Menassé ben Israël le *Pithron Chalomoth* ou *Mefascher Chalamin* du médecin Salomon Almoli, sur le frontispice duquel se trouve l'éloge d'Elie Montalto en ces termes : le savant merveilleux, le rabbin universel, le philosophe divin, le conseiller et médecin du roi Louis XIII et de la reine sa mère, etc.

§ CXXXI.

Autres médecins italiens.

Les Italiens se souviennent encore de plusieurs autres médecins de cette époque, parmi lesquels nous ne citerons que les suivants :

(1) Barrios, *Relacion de los Poetas*, p. 65; Menassé ben Israel, *Spe Israëlis*, p. 96.

(2) N° 302.

(3) Bassompière, *Mémoires*, etc.

Modechaï Cohen, fils de Rabbi David Cohen, auteur d'un livre intitulé : *Likoutim me-Refouah*, c'est-à-dire : Compilations médicales, tirées de divers ouvrages et des écrits de son grand père, le médecin Gabriel, manuscrit qui appartenait à Bartolocci (1).

Kalonymos ben Samuel, docteur en médecine à Padoue, mort pendant la peste qui ravageait cette ville en 1635. Son père, ainsi que deux de ses frères, furent également victimes de cette épidémie (2).

Iehuda ben Samuel, frère du précédant, pratique la médecine également à Padoue. Il aurait probablement aussi succombé comme sa famille au terrible fléau de 1635, si heureusement il n'eût pas été absent à Venise pendant ce temps-là (3).

Ezechiel de Castro, ainsi nommé sans doute du lieu de sa naissance, capitale du duché de même nom, est connu par deux ouvrages curieux. I. *Ignis lambeus, rarum pulchrisceutis naturæ specimen*. Vérone, 1642, in-8°. II. *Amphitheatrum medicum, in quo morbi omnes, quibus imposita sunt nomina ab animalibus raro spectaculo debellantur*, Vérone, 1646, in-4°. (4).

Elia Antalti, savant médecin à Venise dont Léon de Modène (5) célèbre la science et les vertus. C'était en effet un homme fort éclairé qui s'élevait avec force contre la nouvelle doctrine kabbalistique qui commençait à se répandre de son temps en Italie.

David Chaïm Luria, praticien distingué à Padoue, florissant vers 1650 ; le savant Ishak Chaïm Cantarini le cite (6) parmi les hommes célèbres qui ont illustré cette ville.

Joseph Chamitz, savant et laborieux médecin à Venise, disciple de Léon de Modène qui lui a dédié plusieurs de ses ouvrages (7). Lui-même a écrit divers traités sur le Zohar, et sur lesquels on peut consulter Azulaï (8) et Wolf (9).

(1) *Bibloth. Rabbin.*, n° 1158.

(2) Catalano, *Sefer Silkharon* ; Cantarini, *Pachad Ishak*, pages 10 et 42.

(3) *Ibidem*,

(4) Wolf, *Biblioth. Hébr.*, t. I, n° 985.

(5) *Ari Noam*, p. 66.

(6) *Pachad Ishak*, p. 10.

(7) Lampronti, *Pachad Ishak*, t. II, p. 56 et 63.

(8) *Sefer- haGhedolim* t. II, p. 43 *verso*.

(9) *Biblioth. Hébr.*, n° 888.

Samuel Meldola médecin de Mantoue, où il pratiqua son art et cultiva le rabbinisme avec beaucoup de réputation vers 1685. Il est cité par Sasportas (1).

Jacob Zahalon, naquit en 1630 à Rome, où son pére, Ishak Zahalon lui donna une bonne éducation (2). Il étudia la médecine, la chirurgie et la théologie rabbinique avec le même succès et fut reçu docteur et rabbin à Ferrare, où il mourut en 1693. On a de lui un excellent ouvrage de médecine en hébreu, divisé en treize livres et intitulé *Ozar Chaïm*, trésor de la vie, Venise 1683, in folio. C'est une pathologie complète, d'après les anciens maîtres, qui mérite d'être traduite. A la fin du deuxième livre, où l'auteur parle des maladies des fièvres, il donne une description intéressante sur l'état de Rome, pendant la peste, en 1651. Cet écrit, au reste, n'est que la troisième partie d'une encyclopédie que Zahalon a composée sous le titre d'*Ozar ha-Chokhmoth*, trésor des sciences, ouvrage qui est resté inédit ainsi que son commentaire sur Isaïe et diverses autres compositions.

§ CXXXII.

Ishak Cardoso.

Mais à la tête de ces médecins d'Italie il faut placer *Ishak Cardoso*, l'un des hommes les plus distingués de Vérone, au dix-septième siècle (3).

Il descendait d'une des familles juives cachées en Portugal sous le nom de nouveaux chrétiens, et naquit à Cerolico de Fruta, village de la province Beira. Ses parents qui lui avaient donné le nom de Ferdinand, l'envoyèrent en Espagne pour étudier la médecine et il devint un des premiers praticiens de Madrid. Il y publia, en 1634, un traité de médecine qui lui fit une grande réputation. Faisant extérieurement profession du christianisme, il était fort estimé du clergé. Cependant las de dissimuler plus longtemps sa religion, proscrite en Espagne, il quitta ce pays pour se rendre à

(1) *Questions et Réponses légales*, n° 72.
(2) Wolf, *Biblioth. Hébr.* n° 1060.
(3) Dulignon, *Bibliothèque Judaïque*, page 255.

Venise où il se fit circoncire et changea son nom de Ferdinand en celui de Ishak. Plus tard il se retira à Vérone, où il termina ses jours.

Ses principaux ouvrages sont I. Un traité sur l'utilité de l'eau et de la neige, de boire frais, ou chaud; en espagnol. II. *Philosophia libera*, Vérone, 1673. III. *Las excelencias de los hebreos*, Amsterdam 1679. Dans ce dernier ouvrage devenu assez rare, l'auteur expose dix prérogatives du peuple juif, qui doivent le faire respecter et honorer même, malgré ses malheurs, que Dieu ne lui envoie que pour l'expiation de ses péchés. Ces prérogatives sont : que le peuple israélite a été choisi de Dieu; qu'il est le seul séparé des autres nations; qu'il est le plus pieux, le plus miséricordieux et le plus loyal des peuples; qu'il a reçu de Dieu même la circoncision, le sabbath, la loi divine, la révélation, la Terre-Sainte, et qu'il proclame trois fois par jour l'unité de Dieu. Il repousse enfin avec force dix accusations que les chrétiens font ordinairement aux juifs, savoir : le faux culte, la mauvaise odeur, le flux de sang, la prière anti-chrétienne, le prosélytisme, l'infidélité, l'impiété, défigurer les livres sacrés, détruire les images et le meurtre des enfants chrétiens pour se servir de leur sang dans leurs cérémonies.

Outre les ouvrages imprimés, Ishak Cardoso est encore auteur de quelques traités inédits dignes d'être plus connus; il était aussi poète et ses vers ne sont pas sans mérites. Son frère *Abraham Cardoso*, qui avait quitté en même temps que lui l'Espagne et le masque de la religion chrétienne, devint médecin du dey de Tripolis.

§ CXXXIII.

Jacob Lombroso et Moseh Cordovero.

Jacob Lombroso et Moseh Cordovero, étaient encore des médecins originaires d'Espagne établis en Italie.

Le premier, homme d'un savoir profond, aussi habile praticien que bon interprète de l'Écriture-Sainte, fut longtemps à la tête des rabbins et des médecins de Venise (1). Ce fut là qu'il publia

(1) Rossi, *Dizion. Storico*, vol. II, p. 12.

en 1639, la célèbre Bible hébraïque, aussi estimée des chrétiens que des juifs. Cette Bible est précédée d'une longue et savante préface, et accompagné d'un commentaire critique et grammatical. Il suit généralement l'autorité de la Massora et de Kimchi pour les leçons du texte, et pour l'explication des mots difficiles, il se sert d'une version espagnole. Richard Simon, dans son histoire critique du vieux Testament, lui donne de justes éloges sur les mérites de son commentaire. Outre cet ouvrage, Lombroso est encore auteur d'un traité contre le cinquième livre de Hugo Grotius : *De veritate religionis christianæ*, livre qui est dirigé contre les juifs. Ce traité porte le titre de *Propugnaculum Judaismi*, les israélites d'Amsterdam le possédaient en manuscrit et Limborch l'avait reçu aussi d'Orobio et l'avait inséré dans son ouvrage.

Le second docteur espagnol établi en Italie est *Moseh Cordovero*, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre kabaliste de ce nom. Celui-ci florissait en Palestine au seizième siècle, tandis que notre docteur vivait à Livourne, au dix-septième siècle. Voici en quels termes s'exprime à son égard le judicieux Conforti, en parlant des savants de cette ville (1) : « A Livourne étaient à ce temps-là, le docte rabbin Joseph Katan, qui a rédigé le Sefer ha-Iaschar ; il a composé aussi un livre des sermons qui n'ont pas été imprimés ; et le savant rabbin *Moseh Cordovero*, vénérable, sage et habile médecin, ainsi qu'un homme fort charitable ; il s'occupait très-activement à délivrer des esclaves, aussi bien par ses démarches personnelles que par sa fortune qu'il employait dignement à les racheter. »

§ CXXXIV.

Rodriguez, Benoît et Daniel de Castro.

Cardoso dont nous venons de parler, n'était pas le seul médecin juif qui quitta alors la péninsule, où le judaïsme était proscrit, pour pouvoir pratiquer publiquement la foi de ses pères. Les Castro, les Orobio, les Rosales, les Abendana, les Zacuto et les Mussaphia firent la même chose.

(1) *Kora ha-Doroth*, p. 50.

Rodriguez de Castro (1) naquit à Lisbonne vers l'an 1546 et fit ses études à Salamanque, où il fut reçu docteur en médecine et en philosophie. Après y avoir acquis beaucoup de réputation par son savoir, il se rendit en Hollande, où il se reconnut publiquement juif. Il y professa pendant quelque temps la philosophie et la médecine, puis il vint s'établir en 1596 à Hambourg et mourut dans cette ville, le 20 janvier 1627, âgé de plus de 80 ans. Ses ouvrages sont cités avec éloge par Zacuto et par quelques autres savants. Voici les principaux : I. *De officiis medico-politicis*, Hambourg et Cologne, 1614, in-4°, plusieurs fois réimprimé. Ce traité est divisé en quatre livres ; l'auteur y trace les devoirs des bons médecins, et découvre les fraudes et les impostures des charlatans. II. *De universâ mulierum morborum medicinâ*, Hambourg 1603 in-fol., 1616, 1628 et 1662 in-4°, Francfort 1668 in-4°. III. *De naturâ et causis pestis quæ, anno* 1596, *Hamburgensem Civitatem affixit*, Hambourg, 1596 in-4°.

Benoît de Castro, fils du précédent, né à Hambourg en 1597, fut attaché à la reine Christine, en qualité de médecin, et mourut le 7 janvier 1684, âgé de 86 ans. On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés ,particulièrement : *Certanem medicanem de venæ sectione in febre putridâ et inflammatoria*, Hambourg 1647 in-4°. Quelques biographes (2) parlent de trois autres fils de Rodriguez de Castro, savoir :

Daniel de Castro, docteur en médecine et en philosophie, naquit à Hambourg la dernière année du seizième siècle. Il fut nommé premier médecin du roi de Danemarck.

Baruch Nahmias de Castro, docteur en médecine à Hambourg en 1633. On a de lui un éloge (3) sur le savant Moseh Abuduente que ce dernier fit imprimer à la tête de sa grammaire hébraïque.

André de Castro, docteur en médecine et en philosophie. Il se fit chrétien, avec son frère Benoît, en 1615, puis, il revint avec lui au judaïsme. Mais les auteurs de ces biographies se trompent, Baruch Nahmias n'est autre que Benoît, et André est le même que Daniel.

(1) Rossi, *Dizion. Storico*, vol I, p. 79.

(2) *Nouv. Dict. Hist. et Biogr.*

(3) *Eucomio do Dotor Baruch Nahmias de Castro.*

§ CXXXV.

Orobio de Castro.

Orobio de Castro, naquit en Portugal au commencement du dix-sptième siècle (1). Ses parents originaires israélites, l'élevèrent secrètement dans le judaïsme et lui donnèrent le nom de Balthazar. Dès sa plus tendre jeunesse, Orobio se rendit en Espagne où il étudia avec succès la philosophie scolastique et devint lecteur en métaphysique à l'université de Salamanque. Il aimait beaucoup cette science qui était alors fort à la mode. Plus tard il s'appliqua aussi à la médecine, qu'il exerça avec distinction à Séville. Ce fut là que sur des soupçons de judaïsme l'inquisition le fit arrêter. Il resta trois ans dans les prisons de cet infâme tribunal, entouré des tourments les plus barbares. On lui lia les pieds et les mains, et on l'attacha contre une muraille avec des cordes, passées dans des anneaux, que le bourreau tirait avec violence. Non-seulement les cordes lui ôtaient la respiration; mais elles lui causaient une douleur insupportable, et en entrant dans la chair qu'elles enflaient, jusqu'à en faire sortir le sang par les ongles. Tant de tourments lui troublèrent souvent, d'après son propre aveu, le jugement au point de se demander à lui-même : suis-je bien don Balthazar Orobio ? Il croyait quelquefois que sa vie passée n'était qu'un rêve, et que l'affreux cachot où il était, l'avait vu naître comme selon les apparences, il le verrait mourir.

Cependant toutes les tortures de l'inquisition ne purent lui arracher l'aveu de ses vrais sentiments, qui lui auraient attiré le supplice le plus cruel, il fut donc mis enfin en liberté. Il quitta aussitôt l'Espagne, se rendit en France où il devint professeur de médecine à l'université de Toulouse. Il y resta quelque temps, s'y fit une grande réputution comme philosophe et médecin, et reçut le titre de conseiller du roi. Néanmoins, ennuyé de la nécessité où il se trouvait de dissimuler la religion de ses pères, il passa en Hollande, où, après avoir reçu la circoncision, il fit

(1) Rodriguez de Castro, *Bibliotheca Espagnola*, s. v.

profession ouverte du judaïsme et changea son nom Balthazar en celui d'Ishak. Il exerça la médecine avec le plus grand succès, et sa nombreuse clientèle ne lui permit plus de s'appliquer à l'étude comme il l'aurait souhaité. Lorsqu'il vit paraître l'ouvrage de Spinoza, il dédaigna d'abord de le réfuter, mais ayant vu la manière dont ce philosophe fut combattu par Bredenbourg, Orobio écrivit contre Spinoza et contre son antagoniste, en philosophe qui avait bien étudié la métaphysique. Ce fut en 1684; deux ans après il eut ses fameuses conférences avec le théologien Philippe de Limborch. Orobio mourut à Amsterdam peu de temps après cette dispute, au commencement de l'an 1687.

Orobio a laissé divers ouvrages en latin et en espagnol, la plupart en manuscrit. Voici ceux qui nous sont connus :

§ CXXXVI.

Ouvrages d'Orobio.

I. *Trois écrits latins*, composés à l'occasion de la conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne et publiés par ce dernier dans son livre intitulé : *De veritate religionis christianæ amica collatis cum erudito Judæo, Gouda*, 1687, in-4° ; Bâle, 1740, in-8°. Orobis choisit les arguments les plus spécieux que le judaïsme oppose à la divinité de la foi chrétienne ; et il les manie avec beaucoup d'adresse et d'esprit. C'est le jugement qu'en porte Limborch lui-même dans la préface de son livre.

II. *Provenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes.* Ouvrage inédit en espagnol. Nous possédons un magnifique exemplaire de ce grand ouvrage, provenant de la vente des livres de feu Daniel Lopes Solseda, à Amsterdam 1838 (1). Il contient plus de mille pages grand in-4° ; l'auteur s'y attache à prouver que Dieu, dans les livres de la loi, a prévenu les juifs de tous les sophismes inventés par les gentils, afin de les prémunir contre la séduction. A la fin de notre exemplaire, qui forme le n° 301 de notre collection des manuscrits, se trouve des sonnets

(1) *Reschimath Sefarim, etc.* Amsterdam, 1838, chez David Props, p. 20, n° 132.

en l'honneur d'Orobio par Daniel Levy de Barrios. La bibliothèque des Pères de la Merci, à Madrid, conserve aussi un manuscrit de cet ouvrage curieux.

III. *Respuesta a un escrito que presento un predicante francès à el author contra la observancia de la divina Ley de Moseh*, autre ouvrage inédit.

IV. *Epistola invectiva contra Prado, un philosofo medico que dubdava, o no creya la verdad de la divina Ecritura.* Ce traité se trouve ainsi que les deux précédents mss. à la bibliothèque des Pères de la Merci, à Madrid.

V. *Explication del Capitula LIII d'Ysaias.* On conserve cette explication inédite du chapitre 53 d'Isaïe, à Amsterdam.

VI. *Explication Paraphrastica de las LXX Semanas de Daniel*, explication de 70 semaines de Daniel, également mss. à Amsterdam.

VII. *Israel vengé*, exposition naturelle des prophéties hébraïques contre l'interprétation des chrétiens, Londres 1770, in-12. Cet ouvrage a été composé, suivant l'avis de l'éditeur, en espagnol et traduit en français sur le manuscrit de l'auteur par un nommé Henriquez. Peut-être c'est la traduction française de l'ouvrage n° V : explication du chapitre 53 d'Isaïe, car notre livre roule principalement sur l'interprétation de ce chapitre.

VIII. *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis adversus J. Bredenburgii principia*, en latin et en hollandais, Amsterdam 1684, 1703 et 1731, in-8°.

§ CXXXVII.

Rosales, Abendana.

Jacques Rosales, médecin, philosophe, astronome et poète, dont les talents lui méritèrent le titre de *Comte Palatin*, naquit en 1593, en Portugal (1), d'où il vint en Hollande quitter le christianisme qu'il avait pratiqué extérieurement et le nom d'Emanuel, qu'il avait reçu au baptême. Après avoir exercé son art à Hambourg depuis environ 1637 jusqu'en 1645, on le retrouve à Amsterdam vers l'an 1655 ; mais il n'y séjourna pas longtemps,

(1) Rossi, *Dizion. Storico.* vol. II, p. 104.

car il passa bientôt à Livourne, où il mourut en 1668, âgé de 75 ans. Dans les œuvres de Zacuto, se trouvent ses *Armatura medica* et *Poculum poeticum*; Menassé ben Israel a inséré dans son : *De termino vitæ*, un *Carmen intellectuale;* et à la tête de : *Gramatica hebraica por Moseh Abudiente*, se lit une ode et une épigramme de notre docteur Rosales. Mais son principal ouvrage est son *Regnum astrorum reformatum*, sur l'astronomie, dont le prospectus suivi de l'indication des livres et des chapitres qu'il devait contenir, a paru à Hambourg en 1644, in-fol. A ce programme, l'auteur joignit le *Status astrologicus sive Anecephalæosis monarchiæ Lusitanicæ*, en vers portugais avec la traduction latine en regard, qui avait été publié d'abord à Lisbonne, en 1624. A la fin on trouve encore *Fœtus astrologici Libr.* III, en hexamètres latins.

Ishak Abendana, frère du célèbre Jacob Abendana, médecin distingué d'Espagne (1). Après avoir parcouru presque toute l'Europe, il se fixa en Angleterre où il devint interprète de la langue hébraïque à Oxford. Plus tard il se rendit à Cambridge, où il pratiqua la médecine jusqu'à une extrême vieillesse. Il publia en 1695 et 1696 à Oxford, des calendriers juifs, et traduisit la *Mischna* en latin. Cette traduction qui fait partie des manuscrits de la bibliothèque de Cambridge, forme six gros volumes in-4°. Ishak Abendana était ainsi que son frère en correspondance avec plusieurs savants chrétiens de leur temps; nous avons encore de notre docteur deux lettres inédites adressées à Buxtorf fils, l'une en hébreu, l'autre en latin (2).

§ CXXXVIII.

Zacuto Lusitano.

Abraham Zacut ou Zacuto, en latin Zacutus Lusitanus, naquit à Lisbonne en 1575, d'une famille ancienne et savante (3). Son trisaïeul et homonyme, est connu de tout le monde; il était

(1) Wolf, *Biblioth. Hébr.* t. I et III, n° 1141.

(2) *Revue Orientale*, t. I, p. 431.

(3) Paquot, *Mémoire pour servir à l'Histoire Littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, t. I, p. 199, édit. in-fol.

natif de Salamanque et enseigna à Saragosse, mais il fut obligé de quitter sa patrie par suite de l'édit de Ferdinand et d'Isabelle en 1492. Il se retira à Lisbonne, où le roi Émanuel lui donna le titre de son historiographe. En 1496, lorsque ce prince chassa les juifs de ses États, Zacuto s'est réfugié à Tunis où il se fit connaître par une chronologie juive, intituleé : *Sefer Iachasin.* Ses enfants néanmoins paraissent être restés en Portugal, probablement sous le titre de nouveaux chrétiens.

Dès l'âge le plus tendre Zacuto Lusitano donna des preuves de la sagacité de son esprit et de la facilité qu'il aurait à apprendre les sciences. Confié à un bon précepteur qui lui enseignait la langue latine et les belles lettres, il fut envoyé successivement dans les universités de Salamanque et de Coïmbre pour y étudier la philosophie et la médecine. Pendant ce temps-là il perdit ses parents, et il se vit réduit à l'indigence; il eut cependant le courage de pousuivre ses études avec la plus forte application, et il n'avait pas encore atteint sa vingtième année, lorsqu'il fut reçu docteur en médecine à l'université de Siguenza. Revêtu de ce grade, il retourna à Lisbonne, et y exerça la médecine pendant l'espace de trente ans. Il accueillait également bien les pauvres et les riches, et sa méthode triomphait des maladies les plus rebelles; mais il était israélite et professa en secret, comme une foule de ses coreligionnaires, les rites de la synagogue. Craignant d'être inquiété par l'inquisition, il partit clandestinement pour Amsterdam en 1625. Il avait déjà 50 ans lorsqu'il se fit circoncire et vecut publiquement en juif. « Son habileté dans la pratique de la médecine, dit Paquot qui nous sert de guide, ne lui fit pas moins d'honneur en Hollande et en Portugal; il y fut comme auparavant recherché des grands et des petits; sa tendresse envers les pauvres qu'il aidait de ses libéralités, et à qui il ne refusait jamais les secours de son art, ses manières douces et obligeantes, enfin la régularité de sa conduite le firent aimer et estimer universellement. »

Zacuto mourut le 1er janvier 1642, dans la soixante-septième année de son âge. Il était en relation avec divers savants médecins de Portugal, d'Espagne, d'Allemagne, de Hollande, etc. Leurs lettres que l'on voit en tête de ses ouvrages, montrent la haute idée qu'ils avaient de sa capacité.

§ CXXXIX.

Ses principaux ouvrages.

I. *De Medicorum principum historia*, Amsterdam, 12 vol. in-8°, lesquels virent successivement le jour depuis 1629 jusqu'à 1642; Lyon, 1642, in-fol. Il dédia cet ouvrage à un chanoine de la cathédrale de Lisbonne, et référendaire du pape, qui fut ensuite obligé de quitter ses emplois, peut-être à cause des soupçons qu'on avait conçus sur sa croyance. Cette histoire des principaux médecins n'est point, comme pourrait le faire croire le titre, une histoire des premiers médecins que donne ici Zacuto; c'est l'histoire des faits et des observations que leurs écrits contiennent : il a mis pour cela à contribution les médecins grecs, principalement Galien, qu'il s'attache à défendre contre la doctrine des Arabes et surtout d'Averoès; il expose ensuite un grand nombre des faits tirés de sa clinique.

II. *De Praxis medica admiranda*, Amsterdam, 1634, in-8°, Lyon, 1643, in-fol. Cet ouvrage divisé en trois parties contient des choses si rares et si curieuses que plusieurs critiques les considèrent comme fabuleuses.

IV. *Introitus ad praxin et pharmacopœum*, Amsterdam, 1641, in-8°. On trouve dans ce traité quelques lois de prudence médicale, puis l'énumération des médicaments simples et composés, ainsi que l'art de les préparer.

VI. *Epistola de calculo qui gignitur in cavitatibus rerum, non in substantiâ*, Leyde, 1638, in-12 : cette épître, adressée à Beverwick, est jointe au livre de ce dernier sur le même sujet.

On peut consulter sur les autres écrits de Zacuto, dont plusieurs inédits, son biographe déjà cité. Cet écrivain remarque encore que lorsque Zacuto était appelé chez des personnes du sexe, pour les guérir des maladies qui lui sont propres, ils les approchait toujours accompagné d'une honnête femme hollandaise qui savait le portugais, et qui lui servait de trucheman; par ce moyen il découvrit différentes circonstances de ces maladies, que la pudeur aurait empêché de lui expliquer à lui-même.

§ CXL.

Benjamin Musaphia.

Benjamin Musaphia, naquit en Espagne, vers l'an 1606. Il était fils d'Émanuel Musaphia, un de ces israélites qui vivaient dissimulés dans la Péninsule. La crainte de l'inquisition le fit quitter sa patrie; il passa à Hambourg, où il changea son nom *Dionyse* en celui de Benjamin. Après avoir pratiqué la médecine dans cette ville pendant plusieurs années, il se rendit en 1640 à Gluckstadt, au duché de Holstein. Quelques années après il vint à Amsterdam, y fut membre de l'académie Keter Tora et y mourut en 1675, à l'âge de 69 ans.

Musaphia était un habile médecin, un savant philologue, un bon talmudiste et un excellent poète; il a chanté la création du monde, commenté le Talmud de Jérusalem, composé un supplément au lexique de Nathan ben Iechiel, et écrit sur la physique. Voici la liste de ses ouvrages :

I. *Mé Zahab*, *Epistola de auro pota bili*, Hambourg, 1638, in-4°, et 1640, in-8° ; Francfort-sur-le-Mein, 1694, in-4°.

II. *Mé ha-Iam*, *Epistola de maris recipocatisne*, Amsterdam, 1642, in-4°, traité dédié au roi de Danemark. Musaphia y établit son système sur la cause du flux et du reflux de la mer.

III. *Sententiæ Sacro-Medicæ*, aphorismes médicaux tirés de l'Écriture-Sainte, Hambourg, 1640, in-8°, avec le numéro 1.

IV. *Sekher Rab*, poème en six chants sur les six jours de la création, Amsterdam, 1638, in-16 ; Hambourg, même année avec une version latine. Ce petit ouvrage parut encore à Berlin, 1766 ; à Solkow, 1804, avec une traduction allemande; et à Altona, 1807. M. Delitzsch l'a traduit de nouveau en allemand.

V. *Musaf Aruch*, supplément au lexique de Nathan ben Iechiel, intitulé : *Aruch*, Amsterdam, 1655, in-fol. Excellente addition digne de ce livre célèbre. L'auteur y déploie une grande connaissance de langues grecque, latine, hébreu, chaldéenne et arabe.

VI. *Perusch al ha-Jerusalmi*, commentaire inédit sur le Talmud de Jérusalem.

VII. Une décision rabbinique insérée dans les Question et Réponses de Jacob Sasportas. Ce dernier, dans une lettre adressée à Josua de Silva, à Londres (1), prétend que Musaphia n'avait aucune connaissance des casuistes rabbiniques.

§ CXLI.

Pays-Bas.

Les célèbres médecins que nous venons de nommer, ne sont pas les seuls docteurs juifs qui vivaient pendant le dix-septième siècle aux Pays-Bas ; d'autres non moins recommandables y florissaient alors. De ce nombre sont :

Samuel de Silva, docteur en médecine, à Amsterdam, mais originaire de Portugal. Il est connu par un traité sur l'*Immortalité de l'âme* qu'il publia en 1623, in-8°, contre le fameux Uriel Acosta (2). Ce dernier répond à cet écrit avec violence ; il reproche à son auteur de le calomnier, en s'efforçant de le faire passer non-seulement pour un épicurien, mais même pour un athée. Outre cet ouvrage, écrit en portugais et intitulé : *Tractado da immortalidade da alma composto polo Doutor Semuel da Silva*, on a encore de notre docteur quelques opuscules inédits. La famille de Silva s'est rendue célèbre en France et en Angleterre.

Spinosa (3), parent du célèbre Benoît de Spinosa, vit le jour en Portugal, où sa famille avait longtemps professé secrètement le judaïsme, puis elle s'était sauvée enfin en Hollande pour y pratiquer publiquement la croyance de ses ancêtres. Notre Spinosa, après avoir étudié avec succès la médecine en Espagne, vint d'abord en Belgique, y exerça la médecine à Anvers pendant plusieurs années et finit par rejoindre sa famille à Amsterdam, où il mourut à un âge avancé.

Samuel Ieschurun, médecin et poète, professa son art à Amsterdam en 1650. Un morceau de ses poésies se trouve imprimé à la tête du Thabnith Hekhal, de Jacob Jehuda Léon.

Samuel de Mercado, savant médecin, florissait à Amsterdam du temps du célèbre Jacob Sasportas, qui le cite avec éloge dans

(1) *Edouth be-Iakob*, n° 66.
(2) Wolf, *Biblioth. Hébr.*, n° 2121.
(3) *Revue Orientale*, t. I, p. 176.

ses questions et réponses légales (1). Il était probablement de la famille de Moseh de Mercado.

Peut-être faudra-t-il placer ici le célèbre *Manassé ben Israël*? Il était docteur en médecine, quoiqu'il n'avait jamais pratiqué cet art. Son goût pour les sciences théologiques ne lui laissa probablement pas le temps de s'appliquer à cette science avec tous les soins nécessaires pour la bien pratiquer.

Quoiqu'il en soit, cet homme savant avait illustré son nom par un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol et en anglais. Il mourut en 1657 à Middelbourg, en venant d'Angleterre, où il avait été envoyé en mission auprès de Cromwell pour obtenir le rappel des juifs dans ce pays. Thomas Pocock a écrit sa vie en anglais.

§ CXLII.

Lévi, *Wallich*, *Gunzbourg*.

Passons aux médecins juifs de l'Allemagne du dix-septième siècle. Leur nombre et leur savoir, si on excepte les médecins portugais établis à Hambourg, n'étaient ni grand ni profond. Voici ceux qui se sont distingués par une pratique heureuse.

Nephthali ben Joseph Lévi, médecin de Ferdinand, archevêque et électeur de Cologne (2). Homme d'une grande influence, il fut nommé chef de toutes les communautés juives du Rhin. Il mourut à Deutz, où il résida habituellement, le mardi 18 sebat 5404 de la création du monde, ce qui correspond au mois de février 1644, et fut enterré avec pompe à Mayence. Son nom vit encore dans le souvenir de ses co-religionnaires du bord du Rhin; il est inscrit dans le Mémorial de la synagogue de Mayence, et à chaque grande fête on le proclame hautement avec ceux qui ont soutenu glorieusement la foi de leurs pères au milieu de persécutions sanglantes.

Abraham Wallich, vint au monde à Francfort-sur-le-Mein (3).

(1) *Edouth be-Iakob*, n° 4.
(2) Mss. de notre cabinet, n° 42.
(3) *Ibidem*.

Après avoir étudié le Talmud et les casuistes rabbiniques pendant quelques années, il s'adonna tout entier à l'étude de la médecine, et composa un ouvrage qui porte le titre en hébreu de *Dimion ha-Refouoth* et en latin de *Harmoniam Wallichiam Médecim.* Ce petit traité médical fut publié à Francfort-sur le-Mein, en 1700, in-8°, par les soins de son fils, le docteur Leb Wallich, dont nous parlerons plus tard.

Herz Gunzbourg, naquit d'une famille riche et distinguée. Son père, Abraham Gunzbourg, plus connu sous le nom d'Abraham Œttingen, était fils de Model Gunzbourg et petit-fils du célèbre Siméon Gunzbourg de Prague (1). Après avoir fait un commerce considérable à Œttingen, il vint à Vienne et devint facteur de la cour. Par son crédit, son fils trouva à Vienne une bonne clientèle qui se soutenait après sa mort. Il quitta cependant cette ville pour se rendre à Premislas, où il mourut fort âgé, laissant après lui trois fils qui furent tous les trois des médecins.

Le premier, *Moseh Gunzbourg*, devint médecin de la communauté de Pinschow (2).

Le second, *Selig Gunzbourg*, pratiqua son art à Sluczk en Lithuanie avec beaucoup de succès (3).

Le troisième, *Leb Gunzbourg*, exerça la médecine avec réputation à Vienne (4). Il se fit estimer surtout par sa charité envers les pauvres. Après l'exil des juifs de cette ville, en 1670, il se rendit à Premislas, où il soigna l'éducation médicale de ses deux fils, *Izig Gunzbourg*, qui le remplaça à Premislas, et *Meïr Gunzbourg*, qui alla en 1680 à Lublin, où il fut reçu médecin de la congrégation juive de cette ville.

§ CXLIII.

Eleaser Cohen, *Salomon Loria*, *Samuel ben Mathatia.*

La Pologne, comme nous venons de voir, était alors le séjour de médecins juifs, non-seulement de docteurs allemands, mais

(1) *Seder Schalscheleth ha-Iochasim schel Rabbi Siméon Gungbourg*, mss. de notre cabinet, n° 84.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

(4) *Ibidem.*

encore de praticiens orientaux. De ce nombre était Eleaser Cohen.

Eleaser Cohen, plus connu sous le nom d'*Eleaser Vielschim*, naquit à Sefat en Palestine (1). Fils de Schalom Cohen, rabbin de cette ville et neveu d'Elie de Vidas, il vint, jeune encore, en Pologne pour y faire imprimer le fameux *Rechith Chokhma* de son oncle, qui vit le jour à Cracovie en 1595. Plus tard il se rendit à Cremnitz où il fut médecin pendant le reste de sa vie. C'est le grand père du célèbre Tobie Cohen.

A côté d'Éleaser Cohen, se placent les docteurs *Salomon Loria* et *Samuel*, fils de *Mathatia*, tous deux médecins de Lublin, qui furent, ainsi que le savant Chaïm Bochner, disciples du célèbre docteur Éliézar Aschkenasi. Bochner dans son *Luach Chaïm* ou *Tabulæ Vitæ*, traité physico-médical, qui fut traduit en latin par Wagenseil, cite (2) ces trois médecins avec beaucoup d'éloges. Il qualifie Salomon de grand savant et d'habile médecin; Samuel, de docteur intelligent et Éliézar, de prince des médecins.

Ces docteurs juifs et leurs successeurs excitèrent la jalousie des médecins chrétiens qui écrivirent contre eux de violentes diatribes. A leur tête on remarque Szleszkowski et Schultz; le premier, publia contre eux un ouvrage rempli de diatribes indécentes qui purut en 1623 à Cracovie, et qui fut réimprimé en 1649. Le second dans une dissertation sur les juifs médecins, imprimée en 1680, prétend prouver qu'il est dangereux de se servir des israélites dans la médecine.

Malgré ces pamphlets les docteurs juifs continuèrent à pratiquer l'art de guérir dans toute la Pologne; ils furent partout recherchés jusqu'à la cour royale. Jean Sobieski, qui monta sur le trône de Pologne en 1674, avait pour médecin le docteur *Jonas Casal* (3) ainsi nommé du nom de sa ville natale en Italie, d'où il vint en Pologne sous Michel Korybut.

§ CXXLIV.

Les docteurs Karaïtes.

Plus d'une fois nous avons eu l'occasion de signaler dans le cours de cette histoire, les mérites de plusieurs médecins juifs des Ka-

(1) *Maasé Tobia*, préface.

(2) Voyez p. 29 et 30 de l'édit. de Baessa.

(3) *De l'état des Israélites en Pologne.*

raïtes (1). Cette secte s'est répandue non-seulement en Espagne, en Grèce, en Palestine, en Égypte et en Perse, mais encore dans la Crimée et en Pologne. Les annales polonaises ne font point mention de l'époque à laquelle ils vinrent dans ce dernier pays. Les premiers priviléges qu'ils obtinrent, sont de Sigismond I[er], pour les Karaïtes de Luçk en Wolhynie ; d'Étienne Batory, pour ceux de Halicz en Gallicie, et de Casimir-le-Jagellon, pour ceux de Troki en Lithuanie. Voici la liste de quelques uns des médecins qu'ils ont produits en Pologne et ailleurs.

Abraham Bali, fils de Iakob Chazan, était dans son temps, l'un des plus savants docteurs de sa secte. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Ighereth Ha-Zom*, lettre sur le jeûne pendant le jour de sabbath (2) ; II. *Issur ner Sabbath*, traité sur la prohibition de la lumière le jour de sabbath. Ce traité dirigé contre l'auteur d'Adereth Elia, est divisé en trois parties et subdivisé en plusieurs chapitres (3) ; III. Commentaire sur cette partie du Sefer Mizvoth d'Ahron ben Elia (4) qui traite la manière de tuer les animaux (5) ; IV. Commentaire sur les termes philosophiques du livre Khevanoth ha-Philosophim (6).

Abraham Ieruschalmi, fils de Salomon (7), pratiqua la médecine dans la Crimée. On ignore dans quelle des quatre villes principales où les Karaïtes ont des établissements.

Esra ben Nissim, docteur en médecine (8), florissait en Lithuanie, probablement à Troki.

Iakob ha-Luçki, de Luçk (9), ainsi appelé du nom du lieu de sa naissance, en Wolhynie, exerça son art dans cette ville. Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Iakob, fils de Iehuda*, autre docteur en médecine (10).

(1) Voyez §§ LXV, LXXII et CXXVII.

(2) Simcha Ishak, *Orach Zadikim* ; p. 22 ; Jost. *Notizen über die Literatur der Karaiten*, n° 5.

(3) Simcha Ishak, *ibid.*; Jost, *ibid.*, n° 92.

(4) Voyez § LXXII.

(5) Simcha Ishak, *ibid.*, p. 25.

(6) Jost, *ibidem.* n° 74.

(7) Simcha Ishak, *ibid.*, p. 22.

(8) Simcha Ishak, *ibid.*, p. 22.

(9) *Ibidem*, p. 21. *verso*.

(10) *Ibidem*.

Iasias-le-Medecin, de Troki (1), père d'*Abraham-le-Medecin*, également docteur en médecine dans cette ville (2), et auteur de *Beth Abaham*, toute sorte de traités sur la cabale (3) et de *Pas Iada*, recueil de divers articles (4). Peut-être Joseph Chazan, fils d'Abraham-le-Médecin de Troki (5) est le fils de notre docteur.

Nous terminons cette liste des médecins Karaïtes, par *Schabtai-le-Médecin* (6) docteur, qui professait l'art de guérir à Constantinople peut-être. Cette ville ainsi que toute la Turquie compta au dix-septième siècle un nombre infini de médecins juifs, la plupart étaient recherchés des grands à cause de leurs succès dans la pratique de leur art. Plusieurs d'entre eux, non moins habiles dans la théorie que dans la pratique de la médecine, nous ont laissé des monuments remarquables de leurs sciences.

§ CXLV.

Constantinople.

Le premier de ces médecins qui s'offre à nous est *Samuel Salum*, originaire d'Égypte, d'où il vint s'établir à Constantinople. Ishak Akrisch, qui l'avait connu dans son pays, en 1562, le cite avec estime (7). Il publia dans la capitale, où il pratiqua sa profession, le Iuchasin d'Abraham Zacuto, avec des notes de sa façon, précédé d'une préface. Cette édition, qui est très-rare, est suivie d'une version hébraïque de deux livres de Josephe contre Apion. Il devait nous donner aussi un précis de toutes les proscriptions dont le peuple juif fut l'objet, chez toutes les nations de la terre, mais il paraît qu'il n'a pas exécuté ce projet.

Après Samuel Salum, c'est *Ishak Iaabez* qui se présente à nous. Issu d'une famille célèbre d'Espagne, réfugiée en Orient en 1492, et fils et petit-fils des savants (8), Ishak marcha digne-

(1) Simcha Ishak, p. 22.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem*, p. 23; Jost, *ibid.*, nº 17.
(4) *Ibidem*, page 25. *verso.*
(5) *Ibidem*, p. 22°
(6) *Ibidem*, page 21, *verso.*
(7) *Kol Mebasser*, page 3.
(8) *Koré ha-Doroth*, p. 30; *Memé Israël*, p. 145, *verso.*

ment sur leurs traces. Il exerça la médecine avec distinction à Constantinople, où il mourut au commencement du dix-septième siècle, après avoir enrichi la postérité des ouvrages suivants :

I. *Chasdé Aboth*, commentaire sur les Perké Aboth, ou sentences des pères, Constantinople 1583, in-4°.

II. *Hallel ve-Zimra*, commentaire sur le Hagada, ou histoire de Pâques, Constantinople 1597, in-4°.

III. *Iaphek Razon*, commentaire sur les Haphtaroth, ou passages des prophètes, qui se lisent les jours de fêtes dans la synagogue.

IV. *Soleth ha-Mincha*, commentaire inédit sur le Pentateuque.

V. *Torath Chesad*, commentaire sur les Hagiographes, Belvedere, près de Constantinople, in-4° ; Amsterdam, in-fol., dans la Bible rabbinique de M. Francfurt. Ce commentaire est fort estimé à cause de nombreuses citations et extraits de commentateurs peu connus, tels que Moseh Kimchi, Menachem ha-Meïri, Salomon Altokhtosi, Iehuda ben Susan, Joseph Cohen ben Ardot, Soliman Ebn Iaisch, Joseph Gakin, Schemaria-Ile-de-Crète, Iehuda ben Schemaria, Joseph Trani, Iakob Berab, le père et le grand-père de l'auteur.

Moseh Amardji, médecin de la cour de Constantinople, naquit à Salonique, où il était très-considéré par sa science et sa fortune. Il y protégea le célèbre rabbin Schabtai Iona, auquel il fournit tous ses besoins, afin qu'il pût se livrer entièrement à l'étude. Plus tard il se rendit à Constantinople et y fut l'un des médecins du sultan. Ce n'est qu'à sa vieillesse qu'il revint dans sa ville natale ; mais au bout de quelque temps il y mourut (1). Salonique possédait à cette époque deux autres docteurs israélites. Le premier, *Iehuda Chendàli*, était, suivant le témoignage de David Conforti, son compatriote et son contemporain (2), un grand savant, un profond médecin, et fort versé dans la philosophie ; le second, *Abraham Cohen*, de la famille Perachia, était aussi un savant docteur (3). Riche, noble, et chef de l'académie Vieille-Italie de cette ville, Abraham Cohen fut non-seulement recherché de ses co-religionnaires, mais encore des autres com-

(1) *Kora ha-Doroth*, page 46.
(2) *Ibidem*, page 45.
(3) *Ibidem*, page 50, *verso*.

munions de Salonique, qui admiraient en lui autant le bon praticien que l'excellent homme. On peut encore citer un troisième médecin israélite, qui illustrait vers ce temps cette ville, *Abraham Melamed*. Ce docteur, parent de Meïr Melamed, était très-versé dans les lettres et dans la science rabbinique. Après avoir enseigné dans sa ville natale, la médecine et le Talmud, il quitta Salonique, pour se rendre à Ascophie, où il fut nommé rabbin. Il y mourut fort regretté; Conforti lui donne les titres le plus pompeux (1). Mais revenons à Constantinople.

§ CXLVI.

Suite du paragraphe précédent.

Léon Siaa, médecin et philosophe de Flandre, vint à Constantinople, en 1633, et s'y forma une grande clientèle. Il se lia d'amitié avec le célèbre Iakob Romano, qui parle de lui avec estime dans une de ces lettres à Buxtorf fils (2). Siaa ou Sia a laissé, entr'autres productions, deux écrits en latin adressés audit Buxtorf (3). Il devait publier avec Iakob Romano une version latine des Chobath Halbaboth, non pas d'après la traduction hébraïque, mais d'après l'original arabe de ce célèbre ouvrage. Buxtorf et Wolf dans leurs bibliothèques hébraïques font mention de notre docteur Siaa.

Ephraïm Penseri, médecin et kabaliste, naquit à Constantinople, de parents portugais. Après qu'il eut achevé ses études médicales avec succès, il se livra avec non moins de succès à l'étude de la kabale. Son amour pour cette science le fit quitter Constantinople pour se rendre à Damas, où enseignait alors le célèbre kabaliste Chaïm Vital. Penseri se fit son disciple, et marchant sur ses traces, il mena une vie exemplaire de piété, mourut dans l'odeur de la sainteté et fut enterré à côté de son maître (4).

Abraham ben Iaisch, médecin et voyageur, né en Espagne, de parents qui, tout en feignant de professer le christianisme, étaient

(1) *Kora ha-Doroth*, pages 45 et 50, *verso*.
(2) *Revue Orientale*, t. I, p. 347.
(3) *Ibidem*, page 431.
(4) *Koré ha-Doroth*, page 42.

de bons israélites. Ne pouvant et ne voulant pas feindre une religion qu'il n'avait pas, il quitta ce pays pour se rendre en Portugal où il s'embarquait sur un vaisseau qui faisait le voyage en Amérique. Après avoir visité plusieurs contrées de cette partie du monde, il vint à Constantinople, puis à Damas. Chaïm Vital en fit sa connaissance dans cette dernière ville, et rapporte, dans un écrit fort singulier qui fut imprimé pour la première fois en 1826 (1), des particularités extraordinaires que ce docteur lui avaient conté. Au reste, il faut distinguer notre Abraham ben Iaisch de deux autres savants de ce nom, cités par Conforti (2).

Salomon Konian, professa pendant trente ans la médecine à Constantinople avec beaucoup de réputation (3). Parmi les médecins israélites qu'il a formés, on peut citer *David Coriel*, qui pratiquait la médecine et la théologie juive à Adrianople; *Ishak Cohen*, docteur en médecine à Corfou, qui est probablement le même que celui dont parle J. min-Haleviim dans son Maasé Chakhamim, publié en 1647, il était alors élève de l'université de Padoue; et *Israël Konian*, son fils, qui lui succéda.

§ CXLVII.

La Palestine.

Pour se faire une idée du nombre des médecins juifs de la Palestine, au dix-septième siècle, il suffit de lire la relation hébraïque de la persécution juive de Jérusalem, en 1625 et 1626 (4), où on en parle de cinq dans la seule ville de Jérusalem. Le premier, *Jacob Ebn Amram*, originaire d'Espagne, était l'un des chefs de la communauté juive de la ville sainte; le second, *Ishak Chabilio*, était un descendant de cette famille castillane, si connue par une foule de savants qu'elle a produits; le troisième, *Iakob Aboab*, également d'une famille célèbre dans les annales de la littérature juive; le quatrième, *Samuel ha-Lévi*, médecin

(1) *Schebachi Rabbi Chaïm Vital*, p. 45.
(2) *Koré ha-Doroth*, p. 33 et 48.
(3) Mss. de notre cabinet, nº 42.
(4) *Chrorboth Ierusalem*, Venise, 1636, in 8°

du Bacha Otoman ; le cinquième, *Eliezer Archa*, à la fois un bon talmudiste et un habile médecin. Ce dernier s'établit plus tard à Hebron, où il se fit un nom par son habileté dans l'art de guérir (1) et dans le Talmud. Archa est auteur de cinquante ouvrages inédits (2), parmi lesquels on remarquait un commentaire sur le recueil de la partie historique et morale du Talmud intitulé : *En Iakob;* un autre commentaire sur le *Midrasch Rabba*, des sermons, des décisions rabbiniques, etc.

Un sixième et un septième médecin juif de Jérusalem à cette époque, était *Ishak Espagna*, que Conforti qualifie le grand sage et le docte praticien (3), et *Iakob Ebn Arvani*, qui y vint, à l'âge de quatre-vingts ans, de Jassy dans la Walachie, où l célèbre Del Medigo l'avait rencontré (4).

Mais Jérusalem ne fut pas la seule ville de Palestine où il y avait alors des docteurs israélites, Safet possédait aussi à cette époque deux fameux médecins juifs, *Iakob Zemach* et *Chaïa Rofé*.

Zemach était portugais de naissance, après avoir étudié la médecine dans sa patrie, il vint en Palestine vers l'an 1619. Il s'établit d'abord à Sefat, où il se livra pendant six ans à l'étude du Talmud et autres écrits rabbiniques ; puis, en 1625, il se rendit à Damas pour s'occuper de la kabale et se fixa enfin à Jérusalem (5). Iakob Zemach est ocnsidéré pour l'un des plus grands kabalistes de son temps, ses ouvrages sur cette science sont au nombre de vingt, la plupart inédits. Il laissait après lui un fils, nommé Abraham Zemach, qui fut rabbin à Jérusalem. Ce rabbin est aussi auteur d'ouvrages qui n'ont point été publiés, entre autres d'un volume de sermons que Azulai loue beaucoup (6).

Chaïa Rofé, qui florissait vers l'an 1612 (7), était un savant rabbin, disciple de Salomon Saghis. Il jouissait d'une réputation justifiée par ses travaux littéraires, qui ont été imprimés sous le

(1) *Koré ha-Doroth*, page 49.
(2) *Sehem ha-Ghedolim*, t. I, p. 10.
(3) *Koré ha-Drooth*, *ibidem*.
(4) *Mazraf la-Chakhma*, p. 2, *recto*.
(5) *Koré ha-Doroth*, p. 49 ; *Schem ha-Ghedolim*, t. II, p. 44.
(6) *Schem ha-Ghedolim*, *ibidem*, p. 18.
(7) *Koré ha-Doroth*, 48 ; *Sehem ha-Ghedolim*, t. I, p. 25.

titre de *Maasé Chaïa*, par les soins de son fils, *Meïr Rofé*, médecin à Hebron. Nous avons devant nous la seconde édition de cet ouvrage, faite à Furth, en 1727, in-4°, chez Samuel Boniface Signor.

Nous terminerons le tableau des médecins juifs au dix-septième siècle, par un homme qui achève dignement une époque qui a commencé par des Porta Léone, des Montalto, des Cardoso, etc., nous voulons dire Joseph Salomon del Medigo.

§ CXLVIII.

Joseph Salomon del Medigo.

Joseph Salomon del Medigo, plus connu sous le nom de Joseph de Candie, naquit dans cette île, le 16 juin 1591 (1). Il était de la famille célèbre d'Elia del Medigo, et fut élevé, comme ses ancêtres, dans l'étude des lettres sacrées et profanes. Ses progrès dans ces études furent si grands et si rapides, qu'en 1606, à peine âgé de quinze ans, il put déjà se présenter à l'université de Padoue. Le jeune del Medigo ne tarda pas de se faire remarquer par une ardeur exaordinaire pour les sciences physiques, philosophiques et mathématiques. Il s'appliqua avec la même ardeur à l'étude de l'art médical et y reçut ses degrés en médecine. Revenu dans son pays, vers 1613, il y exerça la médecine et s'y maria. Mais au bout de trois ans, son zèle pour les sciences le fit quitter de nouveau sa patrie. Il se rendit d'abord en Egypte, où il eut, en 1616, des conférences publiques avec un mathématicien arabe du Caire, puis il vint à Constantinople. Dans cette ville, comme au Caire, il fréquenta les Karaïtes, et c'est chez eux qu'il vit les monuments les plus précieux de la littérature juive. Il fit aussi connaissance à Constantinople d'un savant kabaliste, qui cherchait à lui prouver que la kabale est tout-à-fait d'accord avec la philosophie de Platon. Dès ce moment, il commença à s'appliquer à cette science et se procura les principaux livres.

De Constantinople del Medigo fit le voyage en Pologne, par la Valachie, où il rencontra, à Iassy, le docteur Iakob Ebn Arvani, de qui nous avons parlé plus haut. Arrivé en Po-

(1) Geiger, *Melo Chofnaïm*, p. XXVII.

logne, vers 1620, il y exerça pour gagner sa vie, comme partout ailleurs, la médecine, dans laquelle il avait acquis une juste renommée. Ce fut principalement en Lithuanie, chez le prince Racziwil, que notre del Medigo passa le temps qu'il restait dans cette contrée; puis il vint en Allemagne et s'arrêta à Hamboug. Là, comme en Pologne, une foule d'admirateurs cherchèrent son enseignement et lui adressèrent des questions scientifiques. Les réponses à ces demandes furent l'origine des différents ouvrages qu'il nous a laissés. La peste qui ravagea Hambourg le chassa bientôt de cette ville; il se réfugia à Glükstadt en Holstein. De là il vint à Amsterdam vers 1627; c'est dans cette cité qu'il commença enfin à publier plusieurs de ses ouvrages en 1629; d'autres furent imprimés en même temps à Bâle par l'un de ses disciples. Depuis ce temps là, del Medigo paraît avoir parcouru la Bohême et l'Allemagne; Iair-Chaïm Baebarach le vit vers 1650 à Prague et en 1652 à Worms. Enfin il mourut dans cette première ville, le 16 octobre 1655 (1), âgé de soixante-quatre ans. Un monument qu'on a découvert il y a quelques années sur le cimetière israélite de Prague, sur lequel on lit une longue inscription à son honneur, qu'on a publiée depuis (2), lui fut érigé. Mais le plus beau monument est celui qu'il s'est élevé lui-même, nous voulons dire ses ouvrages dont voici la liste complète :

§ CXLVIII.

Liste de ses ouvrages.

I. *Sefer Elim*, questions de Serach ben Nathan, suivies de lettres de del Medigo et de ses disciples.— Amsterdam, 1629, in-4°.

II. *Maaïan Gannim*, réponses aux questions de Serach ben Nathan, divisée en treize traités ; chacun d'eux porte un titre à part, savoir : 1. *Sod ha-Iesod*, sur les triangles; 2. *Chukoth Schamaïn*, explications de deux premiers livres de l'Elmageste ; 3. *Gheburoth ha-Schem*, sur l'astronomie, imprimés ensemble avec le numéro précédent ; 4. *Meghed Schamaïn*, sur l'astronomie et la mécanique ; 4. *Thaalumoth Chokhmah*, sur

(1) Furst, *l'Orient*, année 1840, L. B. n° 23, p. 369.
(2) *Ibidem*, n° 21, p. 330.

la Kabbale pratique; 6. *Othoth ha-Schamaïn*, sur l'astronomie; 7. *Lechem Abirim*, sur l'algèbre; 8. *Megaleh Amukoth*, sur la chimie; 9. *Mekor Bina*, sur les aphorismes d'Hippocrate; 10. *Ezem ha-Schamaïn*, sur le chaos; 11. *Amudé ha-Schamaïn*, sur des erreurs astronomiques; 12. *Gan Naoul*, sur les principes de la foi; 13. *Maaïan Chathum*, soixante-dix parodoxes; imprimés ensembles. Amsterdam, 1629, in-4°, à la suite des numéros 1, 2, et 3.

III. *Iaar Lebanan*, encyclopédie des Sciences, ouvrage qu'il avait commencé à l'âge de dix-huit ans, et qui est reste inédit à Candie.

IV. *Beer Schebaa*, extrait de l'ouvrage précédent sur les sept arts libéraux. Ce livre, également inédit, est précédé d'une introduction intitulée : *Pi ha-Beer*, suivi d'une conclusion qui porte le titre de : *Pelegh Elohim*, et accompagné d'un commentaire sous le nom de : *Beer Achereth*.

V. *Bosmath bath Schelomoh*, autre encyclopédie scientifique inédite. Azulai (1) prétend que ce grand ouvrage, ainsi que le *Iaar Lebanon*, n'existent plus.

VI. *Rosch ha-Masbir*, ouvrage inédit qui a échappé à tous les bibliographes, appartenait à Salomon Dubno (2).

VII. *Zet ha-Chokhma*, traité sur la connaissance des ombres, mss.

VIII. *Scheber Joseph*, sur l'algèbre, ouvrage inédit qu'il ne faut pas confondre avec un autre livre de notre auteur qui porte le même titre et que nous citerons sous n° XIII, 3.

IX. *Ir Ghiborim*, ouvrage divisé en deux parties; la première intitulée *Gheburoth ha-Schem*, sur l'astronomie, parait être la même que le n° II, 3; la deuxième, qui porte le titre de *Nifleath ha-Schem*, traite de la mécanique et de la chimie, mss.

X. *Rafuoth Thaalé*, traité inédit sur la médecine, quelques fragments seulement de cet écrit ont été publiés dans le Sefer Elim.

XI. *Tor ha-Maalah*, sur le traitement des savants, mss.

XII. *Ruach Eliahu*, sur le commentaire d'Elia Misrachi, sur Raschi.

(1) *Schem ha-Ghedolin*, II, p. 11.

(2) Voyez son catalogue, Amsterdam, 1814, p. 59, n° 26.

XIII. *Mazref la-Chokhmah*, une prétendue apologie de la kabbale, commencée à Hambourg et achevée a Glükstadt, fut imprimée a Bâle 1629, in-4° à la suite de Bechinath ha-Dath, contre lequel ouvrage elle est principalement dirigée. Cet écrit est suivi d'opuscules kabbalistiques que voici : 1. *Olam Katon*, extrait de la quatrième partie d'*Asara Maamoroth* de Messachem Asarieh de Fano; 2. *Kizour Olem ha-Tkikun;* 3 *Scheber Joseph;* 4. *Nobloth Chokmah;* 5. *Khoach ha-Schem* et quelques autres.

§ CXLIX.

Suite des ouvrages de Del Medigo.

XIV. *Chefesch me-Chouppasch*, des merveilles de la chimie et et de la mécanique. C'est peut-être le même traité que le Nifleath ha-Schem, qui forme la seconde partie du n° IX.

XV. *Or Schibaath ha-Iamim*, sur la création et sur l'optique. Ce traité ainsi que le suivant, paraît être une partie du n° V.

XVI. *Khescheth Deroukhah*, sur l'arc-en-ciel et les couleurs; ouvrage inédit.

XVII. *Résumé de l'histoire littéraire des Juifs*, lettre adressée au karaïte Serach ben Nathan; opuscule publié pour la première fois à Ewpatoria en Crimée, 1834 in-4° : réimprimé avec une traduction allemande accompagnée des notes par le docteur Geiger; Berlin, 1840, in-8°.

XVIII. *Schemaa Schelomoh*, livre inédit et très-peu connu.

XIX. *Explication de l'Elmageste*, inédite; sur les deux premiers livres seulement cette explication a paru, comme nous l'avons indiqué sous le n° II, 2.

XX. *Ruach Schemuel*, ouvrage tout-à-fait inconnu aujourd'hui.

XXI. *Refuoth Thealah*, traité de médecine, qui n'a pas encore eu l'honneur de l'impression.

XXII. *Les Aphorismes d'Hippocrate*, traduits en hébreu et accompagnés d'un commentaire inédit. On ignore si cet ouvrage est le même que celui du n° II, 9.

XXIII. *Halleluia*, ouvrage dont le contenu n'est pas connu; peut-être des hymnes à Dieu.

XXIV. *Thoré Sahab*, extraits d'ouvrages poétiques hébreux avec un commentaire intitulé : *Nekudoth ha-Khessef*.

XXV. *Nefesch ha-Gher*, ouvrage inédit et fort peu connu, si ce n'est par la citation de l'auteur.

XXVI. *Explication de la Logique*, composée à Wilna, mss.

XXVII. *Philon et Sophie*, traduit de Don Iehuda Abarbanel, ouvrage connu sous le nom de *Dialoghi di Amore* (1).

XXVIII. *Birkhé Joseph*, écrit inédit.

XXIX. Commentaire sur le *Sefer ha-Echad*, d'Aben Esra.

XXX. Commentaire sur le *Sefer ha-Schem*, du même auteur que de celui du numéro précédent.

XXXI. *Rachel Mebakhah*, connu par une citation de l'auteur, mais dont on ignore entièrement le contenu.

XXXII. *Arubbath ha-Schamaïm*, Traité des mathématiques; inédit.

XXXIII. Commentaire sur des passages difficiles du livre *Akedath Iizchack*, d'Isaac Aramah ; mss.

XXXIV. *Bothé ha-Nefesch*, écrit dont on ignore totalement le contenu, étant resté jusqu'à présent inédit.

XXXV. *Traduction de quelques traités de Philon*, en hébreu.

XXXVI. Enfin il a laissé encore quelques opuscules sur la Kabbale, qu'il cite sous les titres de *Betuchoth Chakhmah*, *Lebab Chakhmah* et *Thechilath Chakhmah*.

§ CL.

Silva.

Il faut reconnaître que le dix-huitième siècle, malgré tout le mal qu'on en a dit, fut le siècle de la philosophie, et en opérant une fusion entre les lettres et la philosophie, propagea les lumières qui brillèrent jusque sous les glaces du pôle. Les juifs qui dans tous les siècles ont suivi la marche de la civilisation, ne sont pas restés en arrière dans celui-ci ; ils ont produit des hommes qui se placent dignement à côté de tous ceux qui ont illustré cette époque mémorable. Pour ne parler ici que des médecins, nous n'avons qu'à citer le nom d'un *Silva*, d'un *Fonseca*, d'un *Bloch*, d'un *Levison*, d'un *Herz*, d'un *Max*, d'un *Hirschel*, etc., pour justifier notre assertion.

Jean-Baptiste de Silva, d'une famille portugaise, qui a vu sortir de son sein les Chiskiya de Silva, les François de Maldonat de Silva, les Samuel de Silva et les Josué de Silva, naquit à

(1) Voyez § CX, n° 1.

Bordeaux, le 13 janvier 1682. Son père, qui était comme ses ancêtres François Maldonat et Samuel de Silva, docteur en médecine, l'éleva dans sa profession et l'envoya de bonheur à Montpellier. Il y fit tant de progrès, qu'en 1701, à peine âgé de dix-neuf ans, il reçut le laurier doctoral. Chirac, qui avait été son professeur, ayant été appelé à Paris, par le duc d'Orléans, Silva l'y suivit, et au lieu d'y pratiquer son art, il y recommença un des cours de médecine, et fut reçut de nouveau docteur en 1712. Mais sa réputation était déjà si grande alors, que Helvétius lui confia une partie de sa clientelle; plusieurs heureuses cures augmentaient encore sa grande réputation. Ayant été appelé plusieurs fois, en 1721, aux consultations pour la maladie de Louis XV, il obtint, en 1724, la place de médecin consultant de sa majesté. L'électeur de Bavière, qui fut depuis empereur sous le nom de Chales VI, le fit venir à Munich. L'impératrice de Russie, lui offrit, en 1738, la place de son premier médecin. Silva la refusa; et la même année, Louis XV lui accorda des lettres de noblesse. Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé l'avait pris pour son premier médecin. Il mourut à Paris, le 19 août 1742, à l'âge de soixante ans. Voltaire, qui lui a donné, dès 1756, place dans son *Siècle de Louis XIV*, dit que c'était un très célèbre médecin, un de ceux que Molière n'eût pu ni osé rendre ridicules et qu'il a fait un livre estimé sur la saignée, mais qu'il était fort au-dessus de son livre. Cet ouvrage est dirigé principalement contre celui que Philippe Hecquet a publié, en 1724, sous le titre d'*Observations sur la saignée du pied*. Il a pour but de prouver que toute saignée produit l'évacuation, la dévivation et la révulsion. On y trouve quelques détails anatomiques intéressants. Chevalier et Quesnoy y ont trouvé pourtant matière à des reflexions critiques. Quoiqu'il en soit, cet ouvrage intitulé: *Traité de l'usage de différentes saignées, principalement de celle du pied*, fut imprimé à Paris, 1727, 2 vol. n-8°; et à Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12.

Outre cet écrit, on a encore de notre médecin : *Dissertations et Consultations* de MM. Chirac et Silva, 3 volumes in-12, publiés par Bruhier, qui mit en tête un *Mémoire pour servir à la vie de Silva*. Les deux premiers volumes de cet ouvrage sont de 1744 et nom de 1741, le troisième est de 1755.

§ CLI.

Fonseca.

Pendant que Silva s'était illustré ainsi, un autre médecin juif, le docteur Fonseca, se rendit également célèbre à Paris. Il était comme lui d'une famille portugaise qui avait produit plusieurs médecins distingués, et comme lui, Voltaire fit son éloge. ***C'est,*** dit-il, ***un homme savant et délié, capable d'affaires, et le seul philosophe peut-être de sa nation*** (1).

Né en Portugal, l'inquisition avait fait brûler son grand-père et son oncle; son père ne s'était sauvé de ses mains que par la fuite. Alors elle avait pris notre jeune Fonseca, âgé de huit ans, et l'avait baptisé sans qu'il sût ce qu'il faisait. Il avait longtemps dit la messe dans sa patrie où il était prêtre, et ne pratiqua le judaïsme qu'en secret. L'inquisition en ayant appris quelque chose, on alla chez lui pour le saisir. Heureusement on ne trouva qu'un de ses frères. Ayant entendu dire que le St. Office était dans sa maison, il sortit de la ville, et se sauva en France, et de là à Constantinople, où il retourna publiquement au judaïsme et devint médecin du grand Sultan. Sous la protection de la Erance, il rendit beaucoup de service à tous les Français à Constantinople. L'abbé Sevin, dans sa relation (2) et dans ses lettres manuscrites conservées à la bibliothèque de Paris (3), parle souvent de notre docteur comme d'un homme avec lequel il fit une étroite liaison, dont l'amitié lui était absolument nécessaire et qui, par ses relations intimes avec les principaux officiers de la Porte, facilita le succès de ses recherches. Le marquis d'Argens (4) qui l'avait beaucoup vu et connu à Constantinople, entre dans les plus grands détails sur le docteur Fonseça, ainsi que Motraye (5), auxquels nous avons emprunté les particularités qu'on vient de lire.

De retour en France, il s'était lié à Paris avec la comtesse de Caylus, Voltaire et autres personnages distingués. Sa profession lui procurait des entrées dans les maisons des grands et ses

(1) *Histoire de Charles XII*, chap. III, p. 87.

(2) Page 335.

(3) Numero 3029, de mss. Francais.

(4) *Mémoires*, édit. de Londres, 1735, in-12.

(5) *Voyages*, t. I, p. 411. La Haye, 1727.

talents, la connaissance des hommes de mérite. Fonseca mourut à Paris à un âge fort avancé.

Tous les bibliographes semblent s'être accordés à ne pas faire mention dans leurs catalogues du nom de notre docteur. Il n'existe, en effet, aucun ouvrage qui porte son nom ; car la thèse *sur la peste*, publiée à Leyde, en 1712 in-4°, n'est pas de lui, mais d'un de ses parents, le docteur Abraham de Fonseca.

Metz, Nancy, Colmar, et autres villes eurent aussi des médecins israélites à cette époque. Sans avoir brillé d'un éclat bien vif par leur théorie, ces docteurs méritent cependant d'être cités pour leur pratique dans laquelle ils ont presque tous excellé. Il faut excepter néanmoins le célèbre *Tobie Cohen*, né à Metz, en 1652, qui fut aussi grand théoricien que grand praticien, ainsi que nous verrons en parlant de médecins juifs de Constantinople, théâtre de ses succès.

§ CLII.

Metz.

Avant le docteur Tobie Cohen, Metz possédait le médecin Isaac, dit le *docteur des juifs*, probablement le même que celui dont parle Dom Floret, cité par M. Bégin (1). Le fils aîné d'Isaac, est le trop fameux *Paul du Vallié*, médecin du roi en la garnison de Neuf-Brissac, qui a joué un rôle si infâme dans le procès du malheureux Raphaël Lévi. Il avait embrassé le christianisme (2) et dès lors il se croyait en droit de calomnier ses anciens frères de religion.

Sous le rabbinat de Gerson Oulif, la communauté juive de Metz avait nommé pour son médecin un certain docteur *Salomon ben Baruch*, de Lippstadt, ancienne capitale du comté de Lippe. Mais ayant tardé de venir prendre son poste, un autre médecin, *Nephthali Herz*, de Francfort-sur-le-Mein, vint prendre sa place. Ce dernier exerçait depuis quelque temps dans la communauté juive, lorsque Salomon, arriva à Metz muni de sa nomination. Contestation dès lors entre les deux rivaux, l'un invoquant

(1) *Revue orientale*, tome II, p. 320.

(2) Voyez *Discours aux juifs de Metz sur la conversion du sieur Paul Du Vallié, appelé le docteur Paulus, fils aîné de défunt Isaac juif, médecin célèbre, dit le docteur des juifs*. A Metz, 1651, in-8°.

des droits de priorité et de services rendus, l'autre des droits écrits. Le vénérable rabbin tâcha de terminer cette querelle affligeante, à laquelle tous les membres de la communauté prenaient une part active. Malheureusement la mort l'enleva avant qu'il l'ait pu finir, et ce n'est qu'en 1695 que son successeur, Rabbi Gabriel, parvint à faire la paix entre ces deux docteurs (1). Nephthali Herz, était fils du docteur Abraham Wallich et frère du docteur Leb Wallich, de Francfort (2); il avait encore un frère nommé *Mayer Wallich*, qui pratiquait la médecine à Metz au commencement du dix-huitième siècle, ainsi qu'il résulte d'un état de population israélite de Metz (3). Ce même état parle aussi d'une veuve du médecin *Isaac Wallich*, probablement un autre frère de Mayer Wallich. Ces deux docteurs, ainsi qu'un troisième nommé *Aaron Schwab* (4), ont échappé aux recherches de M. Bégin.

Méïr Sambourg, peut être originaire de Sambourg, village du département de l'Yonne, à quatre lieues de Tonnerre, pratiquait l'art de guérir à Metz en 1715. Ce docteur renommé avait un procès d'argent avec deux individus de Trèves, David Picard et Leb Erfurt. Ces individus ayant cherché à se soustraire à l'autorité rabbinique en invoquant la justice chrétienne, la communauté juive de Metz aussi bien que la communauté israélite de Trèves se levèrent contre eux et les excommunièrent publiquement. Nous avons à ce sujet, trois lettres inédites, adressées à Rabbi Ahron de Metz et à Rabbi Benjamin de Trèves; datées de l'année 1715 et 1716.

Le docteur *Jacob*, venu de Pinschow, en Pologne, du temps de Méïr, exerçait à Metz en 1728. Il est question de lui dans deux lettres inédites du rabbin Nepthali Hirsch, au rabbin Jacob Rei-

(1) *Revue Orientale*, ibid. p. 321. Nous possédons une copie de ce document de Rabbi Gabriel, il est daté : mercredi 4 tebath 455, (janvier 1695).

(2) Voyez § CXLII.

(3) Cet état, dont nous tenons une copie de M. Olry Terquem, ne porte pas de date, mais il existe, suivant l'inventaire des archives de l'ancienne communauté juive de Metz, que nous tenons également de la bonté de M. Terquem, une requette de notre Mayer Wallich datée de 1700.

(4) Les archives précitées possèdent, suivant l'inventaire de M. Terquem, une requête de ce docteur au sujet d'une maison qu'il avait achetée en 1701.

scher. Il fut remplacé par *Jacob Wallich*, qui paraît avoir été fils de Herz, de Mayer ou d'Isaac Wallich, dont nous avons parlé plus haut. Ce fut probablement lui qui eût l'honneur d'être admis aux dernières consultations faites par Louis XV, lorsqu'en 1744, au mois d'août, il fut atteint, étant à Metz, d'une fièvre typhoïde. M. Bégin nomme par erreur ce médecin tantôt Philippe (1) et tantôt Gompertz (2). Le premier ne vivait qu'à la fin du dix-huitième siècle, le second, n'obtint la permission d'exercer son art à Metz, qu'en 1746 (3). *Marc-Cosman Gompertz* avait été reçu docteur à l'université de Duisbourg, dans le grand-duché de Berg, en Prusse.

L'année suivante, en 1747, un autre praticien israélite, *Volfe-Enock Levin*, qui avait pris le bonnet de docteur à l'université de Halle, vint à Metz, et obtint l'autorisation de séjour et d'exercice de la médecine (4).

§ CLIII.

Continuation.

La pratique de médecins juifs de Metz, ne se bornait plus alors à la seule population israélite, elle s'exerça aussi au sein de la population chrétienne. De là le nombre de docteurs hébreux s'augmentait de jour en jour, de là leur empressement de venir de loin dans cette ville, quoique la communauté ne leur offrit que peu de choses, cent quatre-vingt livres par an. Déjà en 1770, il y avait trois médecins israélites, le docteur Gompertz dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent, *Cerf Willstadt* et son frère *Lambert Willstadt*. Or, comme la communauté n'avait besoin que d'un seul, et ne voulait faire aucune distinction entre l'un et l'autre, elle décida que chacun d'eux serait à tour de rôle son médecin pour donner ses soins pendant un an aux pauvres et à l'hospice, moyennant la somme ci-dessus indiquée. Par un document qui se conserve aux archives israélites de Metz, et dont nous avons devant nous une copie, on voit qn'en 1772, le tour était à Cerf Willstadt, mais

(1) *Exposé des travaux de la Société des sciences médicales du département de la Moselle*. 1841-1842, page 69.

(2) *Revue Orientale*, II, 322.

(3) *Même ouvrage*, p. 321.

(4) *Ibidem*.

qu'ayant eu quelque chose avec la communauté, il fut rayé pour cette année de la liste, et on prit à sa place son frère Lambert Willstadt. Néanmoins il fut décidé, qu'en 1773, il succéderait à son frère, puis en 1774, le tour serait à Gompertz.

D'un autre côté, comme ces médecins étant en état de rendre souvent des services importants à la communauté juive, par leur position dans la société chrétienne, les syndics firent beaucoup de sacrifices pour en avoir des plus célèbres. C'est ainsi, qu'en 1776, ils firent venir de Thann, dans le département du Haut-Rhin, le savant docteur *Joël*, en lui accordant mille livres pour son voyage, et deux mille livres pour les deux premières années de son séjour à Metz; puis cent quatre vingts livres pour donner ses soins concurremment avec les autres médecins aux pauvres de la communauté (1). Cerf, ou comme il est appelé en allemand *Herz*, était de Willstadt et fut reçu docteur à Venise. Il mourut à Metz, en 1786; son frère Lambert, en allemand *Lemlé*, l'avait précédé au tombeau.

Quelque temps avant, le docteur *Elcan-Isaac Wolf*, qui avait obtenu ses grades aux facultés de Giessen et de Manheim, fut agréé de la commune Messine, en 1781 (2). Ce dernier, exerça son art concurrement avec le docteur *Philippe*, et le docteur *Benjamin*.

Philippe, ou comme on le nommait en allemand *Feibelmann*, jouissait d'une très-grande réputation. Il était de Trèves, et fut reçu docteur à Halle. Benjamin, était de Berlin. Anti-rabbiniste, pendant toute sa vie, il se rétracta au lit de mort et ordonna qu'on l'enterre sans cercueil. Ce qui fut exécuté : on jeta son corps hors de la bière dès qu'on fut arrivé au cimetière, et après l'avoir mis au fond de la fosse, on brûla son cerceuil (3).

Plusieurs israélites messins, du vivant de ces docteurs, ou après leur mort, s'occupèrent comme eux de l'étude de la médecine pratique. Le plus fameux fut *Jacob Aronssohn*, fils de Mayer Gaudchaux, syndic de la communauté juive de Metz. Il était déjà marié, lorsqu'il se rendit à l'université pour y prendre ses grades. Voici le titre de la thèse qu'il y soutint le 24 novembre

(1) *Revue Orientale*, II, p. 325.
(2) *Ibidem*, p. 323.
(3) *Même ouvrage*.

1790 : *Dissertatio inauguralis medico-pratica de* Phrenitide Symptomatica *quasdam observationes cum epicrisi sistens, quam illustris medicorum ordinis consensu in academia Ludoviciana publiceeruditorum examini, submisit D.XXIV novembris MDCCLXXXX.* Cette thèse est dédiée à son père et à son beau-père Gaudscheux May.

§ CLIV.

Nancy.

Dès le moyen âge il existait des juifs à Nancy. Exposés, comme partout, aux avanies du peuple, ils y demeuraient pourtant, parce que Nancy avait un commerce. Expulsés de ses murs, à la fin du quatorzième siècle, ils n'y reparurent qu'au commencement du dix-septième. Depuis, le nombre s'en accrut rapidement. En 1721, le duc Léopold fit sortir tous ceux qui n'y étaient pas établis avant 1680. Cependant malgré la protection que le gouvernement accorda aux autres, ils y étaient soumis aux règlement de police les plus sévères et les plus humiliants. Mais dès le règne de Stanislas, la civilisation a dissipé les préjugés révoltants dont ils étaient victimes; beaucoup de leurs familles ont embrassé des professions ou se sont rendues recommendables dans la pratique des sciences, entre autre dans la science médicale.

Un des premiers qui se fit connaître avec distinction fut *Isaac Assur,* né à Nancy d'une riche famille. Il fit ses études médicales, conjointement avec Jehouda Carmoly à Strasbourg, où il prit le bonnet de docteur à l'âge de vingt-cinq ans. Assur était un habile médecin et un bon mathématicien ; il pratiquait son art avec succès dans sa ville natale, et enseignait également les mathématiques (1). De son temps la congrégation israélite de Nancy comptait plusieurs hommes de mérite parmi ses membres tels que Izick Kalmeli, mathématicien, auteur d'une Arithmétique inédite ; Abraham Hambourg, plus connu sous le nom d'Abraham Nancy, auteur d'un traité sur l'Inoculation, publié à Londres

(1) Mss. de notre cabinet, nº 42. Comparez *Arrest de la Cour souveraine de Lorraine et Barois concernant les juifs*, Nancy, 1762, in-4º, page 6.

avec d'autres opuscules ; et Néhémie Reischer, le fameux adversaire d'Eibeschütz.

Après Isaac Assur, *Jacob Berr,* neveu de Berr de Turique, exerçait à Nancy. Il n'était d'abord que maître en chirurgie, mais il fut reçu plus tard docteur en médecine à l'université de cette ville. Imbu des principes de la philosophie du dix-huitième siècle, dont il professait la doctrine, ce savant s'occupait beaucoup de l'émancipation de ses coreligionnaires. En 1789 un anonyme publia contre les israélites un libelle en forme de réponse à la question : *Les juifs doivent-ils être admis dans la Garde Nationale?* Berr prit aussitôt la plume et écrivit des reflexions fort judicieuses sur ce libelle.

L'année suivante, il publia une lettre de l'évêque de Nancy pour combattre son oncle : « J'ai été si étonné, dit-il dans la préface, de voir le sieur Berr-Isaac Berr réclamer l'existence de notre régime particulier, demander que l'Assemblée Nationale conservât le pouvoir civil de nos Rabbins et de nos Syndics, que j'ai cru devoir bien vite m'élever contre une si dangereuse proposition. » Voici le titre de cette missive : *Lettre du sieur Jacob Berr, juif, maître en chirurgie à Nancy, à Monseigneur l'évêque de Nancy, député à l'Assemblée Nationale; pour servir de réfutation de quelques erreurs qui se trouvent dans celles adressées à ce prélat par le sieur Berr-Isaac Berr,* 1790.

Cet écrit parut à Nancy in-8°, ainsi que le précédent qui est intitulé : *Réflextions sur la Lettre d'un Citoyen aux Gardes citoyens de la ville de Nancy, en réponse à la question : les juifs doivent-ils être admis dans la Garde Nationale?* Celui-ci ne porte pas de nom de l'auteur, mais dans l'exemplaire que nous tenons de M. Gerson-Levy, il est écrit à la fin : « Fait par Mr Berr docteur en médecine, l'auteur à son ami Gerson Levy à Metz. »

Jacob Berr a écrit encore d'autres brochures qui dénotent toutes, un grand bon sens et beaucoup d'esprit. Il fut le premier en France qui épousa une femme chrétienne, sans quitter la Synagogne. M. Begin dit qu'il fut médecin au Val-de-Grâce, (1) ce fait est inexacte, le docteur Berr pratiqua son art, depuis la révolution à Metz, où il mourut à un âge assez avancé.

(1) *Revue Orientale,* II, page 325.

§ CLXVI.

Colmar.

Depuis que la province d'Alsace a été cédée à la France par le traité de Munster, plusieurs villes ouvrirent leurs portes aux israélites, et Colmar fut l'une des premières qui en reçut quelques-uns dans ses murs. A la tête de ces derniers était Méïr Carmoly, homme riche et fort savant, qui organisa leur culte et y établit une école. Son fils Eliéser Carmoly, qui était aussi l'un de ses disciples, alla terminer ses études à Metz sous Abraham Brody, quoique déjà marié et père de famille. Il se distingua dans sa nation par sa piété et par son fils le docteur ***Iehouda Carmoly.*** Né à Colmar, en 1700, il fut élevé avec soin dans l'étude de la langue et de la littérature hébraïque (1). On reconnut aisément qu'il avait l'imagination vive et l'esprit extrêmement pénétrant. On résolut de lui faire apprendre la médecine et on l'envoya à la faculté de Strasbourg. Il y trouva un ami qui lui fut fort attaché dans la personne d'Isaac Assur, son condisciple et co-religionnaire. Après avoir reçu le laurier doctoral, ces deux amis se rendirent à Metz pour étudier le Talmud sous le célèbre Jacob Reicher (2). Comme Iehouda et Isaac avaient souvent l'occasion de voir ensemble la fille de David Cohen Popers, frère du savant Jacob Cohen Popers, grand rabbin à Francfort-sur-le-Mein, ils en devinrent amoureux. Ce n'était pas que cette jeune fille fût des plus belles ni des mieux faites ; mais elle avait beaucoup d'esprit et d'enjouement. Fidèles à leur amitié, les deux rivaux laissèrent au père et à la fille le choix entre eux deux. Il fut à l'avantage de Carmoly, qui l'épousa quelques temps après et revint avec elle à Colmar chez ses parents.

Il fut autorisé à y exercer son art qu'il pratiqua avec succès jusqu'en 1731, époque à laquelle il se rendit à Ribeauvillé, où il mourut en 1785, à l'âge de quatrè-vingt-cinq ans. Il fut pleuré de toute la ville, car il était non seulement un bon médecin, mais encore un médecin charitable et bienfaisant. Il laissa après lui

(1) Préface de son explication sur le Sefer Mosnaïm.
(2) *Ibidem.*

deux ouvrages qui dénotent un esprit critique et pénétrant. Voici leurs titres :

I. *Iemoth Olam*, chronique juive depuis le règne de Charlemagne jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Cette chronique dont les faits s'appuient toujours sur des renseignements positifs, fait partie de notre collection de manuscrits, n° 83.

Nous profiterons de cette occasion pour rectifier une erreur à l'égard de l'auteur de cet ouvrage, erreur qui se trouve dans les *Israelitische Annalen*, 1839, pag. 150, où on lit : *Issachar Carmoly*, médecin à Colmar, au lieu de *Iehouda Carmoly*, père d'Issachar Carmoly, médecin à Colmar.

II. *Pithron*, ou explication sur la grammaire hébraïque d'Aben Esra, intitulée *Sefer Mosnaïm*. Outre ces deux ouvrages, il a encore composé une Liste des médecins juifs, à la suite d'un traité de médecine de Jacob de Tolède, qui se trouve dans notre cabinet de manuscrits, n° 42. Nous avons souvent consulté cette Liste avec fruit dans le cours de cette histoire, ainsi que sa Chronique que nous nous proposons de publier.

Anschel Mayer, venu de Presbourg, exerçait à Colmar après Iehouda Carmoly. Il y mourut le 2 du mois de chesvan 538 (octobre 1777), et fut enterré au cimetière de Jungholtz.

Mayer est signalé dans le registre des morts de ce cimetière, d'où nous avons tiré la date de son décès, comme très-habile dans sa profession. On l'y nomme Rabbi Anschel, fils de Mayer de Presbourg.

§ CLXVII.

Les Facultés théologiques luthériennes contre les Médecins juifs.

Nous avons souvent eu l'occasion de parler dans le cours de cet ouvrage, des persécutions des conciles contre les médecins juifs ; mais rien n'égale les vexations des Facultés théologiques luthériennes de Wittemberg et de Rostock, contre ces mêmes praticiens. Ces hautes lumières décidérent qu'un chrétien malade ne pouvait appeler des médecins israélites, parce que la plupart étaient des ânes ; qu'ils employaient des remèdes magiques, que sur dix baptisés il étaient obligés d'en tuer un, et que les descendants d'Abra-

ham étant maudits du ciel, ne devaient, par conséquent, pouvoir guérir les chrétiens qui sont les enfants de Dieu (1).

Jamais rien de plus fort n'a été dit au moyen-âge ; mais il faut connaître les préjugés et le fanatisme des allemands pour expliquer de pareilles imputations. Un prédicateur de Worms, Jean-Henri Mehl, prêcha publiquement contre les médecins juifs. En 1745, Jean-Helfrich Sagittarius publia à Francfort un livre, en allemand, pour prouver à son tour, qu'un chrétien ne pouvait pas en conscience consulter un médecin hébreu, et qu'il n'était pas permis de conférer le doctorat en médecine à un israélite ; et au moment où nous écrivons, un docteur Rosas de Vienne, en Autriche, attaque encore les médecins du culte de Moïse. Cette ville surtout s'est montrée souvent l'ennemie des médecins israélites; en 1454, entre autres, les onze docteurs chrétiens de cette cité s'élevèrent contre un docteur juif, qui y pratiquait son art sous la protection du prince (2). Ils invoquèrent contre lui les anciens conciles de l'église, et tous les préjugés du moyen-âge.

On enflerait des volumes en racontant les calomnies de toute espèce dont la nation allemande a chargés les israélites jusqu'à nos jours. C'est ainsi, par exemple, qu'elle a répandu la fable qu'un médecin juif avait empoisonné Joachim II, électeur de Brandebourg, tandis que cet électeur n'avait point de médecin juif et qu'il est mort de sa mort naturelle, comme le prouve Möhsens d'après des documents authentiques (3). Quoiqu'il en soit, voici le tableau des principaux médecins juifs qui fleurirent en Allemagne pendant le dix-huitième siècle, parmi lesquels on remarque plusieurs rabbins qui, à l'instar des anciens pères de la synagogue, joignirent à l'étude de la théologie, l'application à la médecine. C'est ainsi que le rabbin de Coblentz, *Emanuel Wallich*, était à la fois docteur de la loi et médecin (4) ; que *Teblé-le-*

(1) Bern. Valentini, *Pandectæ medico-legales*. Francfort, 1701, tome I, pages 4 et 20 ; *Tractatus de Judaïsmo*, Gissæ, 1660 ; Behrens, *Selecta medica*. Francfort, 1708, page 26.

(2) *Die Juden in Oesterreich*, tome I, page 105.

(3) *Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburg*, p. 513 et suivantes.

(4) Siméon Van Geldre, *Kithabi Kodesch*, p. 11, *verso*.

médecin, rabbin de Trèves, pratiqua avec succes l'art de guérir, dès la fin du dix-septième siècle.

Teblé-le-médecin, ou *ha-Rofé*, suivant la coutume de l'époque d'hébraïser tous les noms, paraît avoir été aussi bon casuiste qu'habile praticien ; il correspondait avec le savant Gerson Oulif, grand rabbin de Metz (1). Il ne faut pas confondre notre Teblé avec *Teblé Askhenasi* (l'allemand), rabbin de Moravie, qui paraît s'être mêlé aussi de la médecine, puisqu'il a publié un petit écrit, dans lequel il donne, par ordre alphabétique, une liste des remèdes (2).

§ CLXVIII.

Mayence.

Cette antique ville du judaïsme, enfanta dans la période médicale qui commença avec le dix-huitième siècle, Selkelé Grotwahl, Jacob Doctor, Méïr Grotwahl, Lipman Lévi, Salomon Wallich, et Phœbus Cohen.

Selkelé Grotwahl, originaire de Francfort-sur-le-Mein, pratiqua avec réputation sous le rabbinat de Iehouda-Leb ben Siméon. Il mourut le mercredi, 24 du mois d'Iiar, l'an 5464 de la création, mai 1704 de l'ère chrétienne. La synagogue de Mayence lui consacra une belle page dans son mémorial (3). Selkelé Grotwahl, était de la célèbre famille Grotwahl, peut-être petit-fils de Selkelé Grotwahl, syndic de la communauté juive de Francfort, connu par ses deux fils, Moseh Grotwahl, grand rabbin à Manheim, mort en 1682, et de Méïr Grotwahl, grand rabbin de Clèves, décédé en 1690 (4).

Après Grotwahl, ce fut *Jacob Doctor*, que la communauté juive de Mayence nomma son médecin. Il la servit avec succès pendant dix-huit ans, et ne cessa de donner ses soins à ses membres, pau-

(1) Voyez ses Décisions Rabbiniques, nos 89, 91 etc., de l'an 1690.

(2) *Beth David*, Wilmersdorf, 1734, in-8° de l'imprimerie de Zebi Hirsch ben Chaïm de Furth.

(3) Ce Mémorial, écrit sur parchemin, se conserve à la synagogue de Mayence; nous en avons fait un extrait il y a bien longtemps; il contient tous les détails de ce paragraphe.

(4) Voyez *Zemach David*, édit. d'Offenbach, tome I, page 33, *verso*.

vres et riches, jusqu'à sa mort, arrivée le lundi 8 du mois de Tischri 5482, octobre 1721 de l'ère vulgaire.

Meïr Grotwahl qui succèda à Jacob Doctor, était fils de Sekelé Grotwahl. Il occupa sa place à peu près autant d'années que son prédécesseur, et décéda le dimanche 3 du mois d'Adar, l'an 5501 de l'ère juive, mars 1741 de l'ère chrétienne. On loue beaucoup plusieurs de ses cures.

Dès 1740, *Lipman Lévi* exerça son art à Mayence. Fils d'un savant médecin nommé Wolf Lévi, il avait fait de grands progrès dans l'art de guérir, et devint l'un des plus habiles praticiens de sa contrée. Malheureusement il ne vécut que peu d'années, au printemps 1747 (1), il fut enlevé déjà à sa nombreuse clientelle.

Il eut pour successeur le docteur *Salomon Wallich*, fils du rabbin et médecin de Coblentz. Instruit lui-même dans le rabbinisme, il fut très-estimé du grand rabbin de Mayence, le célèbre Teblé Scheier. Wallich, mourut le lundi 6 du mois d'Iiar 5540 de l'ère juive, 1780 de l'ère vulgaire.

Phœbus Cohen, né à Wetzler près Mayence, fut reçu docteur en médecine à Duisbourg. Il avait une légère teinture d'anatomie, et on le regardait comme instruit dans la botanique et la chimie. Nommé médecin à Mayence à la place du docteur Wallich, il y pratiqua son art pendant quatorze ans et y mourut le 14 Tischri 5554, septembre 1793. Il fut enterré le même jour, à cause de la fête du tabernacle qui se célébrait le lendemain.

§ CLXIX.

Francfort-sur-le-Mein.

La communauté israélite de cette cité, étant devenue depuis la guerre de trente ans et la destruction des villes du Palatinat par Louis XIV, l'un des principaux établissements des juifs en Allemagne, rêvait la suprématie et prétendait avoir remplacé en quelque sorte la synagogue *Sum*, c'est-à-dire Spire, Worms et Mayence. Elle basa cette prétention sur le nombre, la richesse et la civilisation de ses membres. Et en effet, dès 1540 nous voyons

(1) Le samedi, 28 Nisan 5507.

que deux de ses médecins envoyaient déjà leurs fils au Gymnase, ce qui n'eut pas d'exemple en Allemagne, à cette époque, si ce n'est qu'en 1672, un docteur en médecine juif de Worms, fit fréquenter à son fils l'école chrétienne (1). Quoiqu'il en soit, voici les médecins les plus remarquables de cette ville pendant le cours du dix-huitième siècle.

Leb Wallich, fils du docteur Abraham Wallich (2) et frère de Herz et d'Isaac Wallich (3), fut un des médecins les plus recherchés de Francfort au commencement du dix-huitième siècle. Sa clientelle était prodigieuse, et le nombre des guérisons qu'il opéra est infini. Avec une si grande réputation, il n'a rien laissé cependant, si ce n'est quelques opuscules de son père qu'il édita, entre autres *Zeri ha-Schamaïma*, Thériaque du ciel, Francfort-sur-le-Mein, 1713, in-8° (4).

Plus fécond que Wallich, fut *Anschel Worms*, son successeur. Né à la fin du dix-septième siècle, il étudia les mathématiques, la philosophie et la médecine avec un égal succès, et fut reçu docteur en philosophie et en médecine, en 1723. Il exerça son art dans sa ville natale pendant plus de quarante-cinq ans, et fut employé comme médecin des pauvres dans l'hospice israélite de Francfort. Grand partisan des sciences et des belles-lettres, il s'occupa pendant toute sa vie de mathématiques, d'astronomie, d'histoire naturelle, de philosophie, de musique, et il écrivit sur ces diverses matières une foule d'ouvrages dont il donne la liste dans la préface de son *Séiag la-Tora*.

Cet écrit est une excellente critique sur le texte du Pentateuque, ou Commentaire massorétique de cinq livres de Moïse; il fut imprimé à Francfort en 1766, in-4° (5). L'auteur dit dans sa préface, qu'étant composé depuis longtemps, ce livre circulait en manuscrit et que plusieurs personnes en firent des copies et se l'attribuèrent, notamment l'auteur de *Mebin Chidoth*, publié à Amsterdam, en 1758, qui y pilla beaucoup, et qui défigura et reproduisit inexactement les passages qu'il lui avait empruntés.

(1) Jost, *Geschichte der Israeliten*, tome VIII, page 324.
(2) Voyez § CXLII.
(3) Voyez § CLXIII.
(4) Wolf, *Bibliothèque Hébraïque*, tome III, page 659.
(5) Rossi, *Dizionario Storico*, volume II, page 165.

Quarante-quatre ans auparavant, il avait mis au jour : *Miftach ha-Algebra Chadascha*, Clef de la nouvelle algèbre, Offenbach, 1722, in-8° ; et en 1726, il avait réimprimé le petit recueil de *Medaané Melekh*, sur les échecs, avec une belle préface et un poëme allemand ; à Francfort-sur-le-Mein, chez Jean Kelner, in-8° (1).

Simon-Wolf Worms, fils et successeur du précédent publia le *Séiag la-Tora* de son père. Simon-Wolf Worms partagea son temps entre l'étude de son art et les soins qu'exigea de lui une nombreuse clientelle. Il mourut à la fin du siècle dernier.

§ CLXX.

Bonn.

Cette jolie petite ville, résidence ordinaire de l'électeur de Cologne, eut dans tous les temps une communauté israélite, célèbre par plusieurs savants rabbins auxquels elle donna le jour. Pendant le dix-huitième siècle, elle enfanta aussi quelques médecins qui méritent d'être cités ici, surtout le docteur *Croneberg* et le docteur *Wolff*.

Benjamin Croneberg, naquit à Croneberg ou Cronenberg, ville située au pied d'une haute montagne, sur le Mein, à quatre lieues de Francfort. Son père Salomon, était un homme qui sans être instruit lui-même sentait le besoin d'une bonne éducation et éleva son fils avec beaucoup de soins.

Destiné à la profession de médecin, il étudia cet art à Bonn où il fut reçu docteur et où il exerça avec réputation et succès. On a de lui un ouvrage intéressant en allemand, qui porte le titre de *Kurioser Antiquarius, das ist allerhand auserlesene geographische und historische merkwürdigkeiten so in dennen europæischen Lændern zu finden;* c'est-à-dire : l'Antiquaire curieux, choix de toutes sortes de choses remarquables en géographie et en histoire qu'on trouve dans les pays européens. Neuvied-sur-le-Rhin, 1752, in-8°. Un auteur allemand, dont nous avons déjà eu occasion de signaler l'ignorance et la présomption, en nous donnant une liste

(1) Wolf, *Bibliothèque Hébraïque*, tome VI, page 792.

de prétendus géographes juifs, oublie les véritables, tels que notre Cronenberg, Elia da Pesaro (1), Abraham Levi Tall (2) et Simcha bar Josua (3).

Le docteur *Wolff*, après avoir pratiqué son art pendant plusieurs années avec le plus grand succès, à Bonn, sa ville natale, obtint en 1765 le titre de médecin de l'électeur et archevêque de Cologne, Maximilien-Frédéric. Ce digne prélat était, comme on sait, l'un des hommes les plus éclairés de l'Allemagne; non content d'avoir formé une belle bibliothèque et un cabinet de curiosités dans son palais de Bonn, il fonda encore dans cette ville une académie où l'on enseignait, outre le latin, le grec et la philosophie, les langues orientales. Wolff, que Maximilien-Frédéric estimait beaucoup, fut consulté sur le choix du professeur d'hébreu. Quelque temps auparavant Maximilien l'avait recommandé au pape, et notre praticien eut autant de succès à Rome qu'à Bonn. Il mourut après son maître, honoré et aimé de tout le monde. Ses deux fils, les docteurs *Henri* et *Salomon Wolff* suivirent dignement ses traces; le premier à Bonn, le second à Duren, près d'Aix-la-Chapelle.

§ CLXXI.

Dusseldorf.

La capitale du grand duché de Berg, quoique très-peu peuplée d'israélites, ne laisse pas que d'avoir produit, au dix-huitième siècle, plusieurs médecins juifs remarquables, tels que les *Van Geldern* et les *Cohen*.

Gottschalk-Lazare Van Geldern, naquit à Dusseldorf, le 30 novembre 1726 (4). Sa famille était originaire de Hollande, où il fit ses études. Reçu docteur à Duisbourg, il s'établit dans sa ville natale. Ces succès qu'il obtint dans son art et plus encore son désintéressement et sa charité envers les pauvres, le signalèrent aux israélites de Berg et de Juliers, qui le nommèrent chef de leurs

(1) Voyez *Revue Orientale*, tome I, pages 92 et 93.
(2) *Ibidem*, pages 495 et 496.
(3) Même ouvrage, *l. c.*
(4) D. Frœnkel, *Sulamith*, tome IV.

communautés. Le docteur Van Geldern releva, par sa sagesse et ses talents, les affaires des synagogues des deux duchés. Après avoir joui pendant plus de quarante-cinq ans de la confiance d'une nombreuse clientelle, il mourut le 12 octobre 1795, à l'âge de soixante-neuf ans.

Joseph-Gottschalk Van Geldern, fils du précédent, marcha sur les traces de son père et parvint, jeune encore, à une plus grande réputation médicale. Né à Dusseldorf, le 24 novembre 1765 (1), il commença ses études dès l'âge le plus tendre à l'université de Bonn, puis successivement à celles de Mayence et de Heidelberg, et enfin il prit le grade de docteur à Duisbourg. Muni de son diplôme, le jeune Van Geldern se rendit à Munich, pour y passer l'examen auquel tout médecin qui voulait pratiquer en Bavière était obligé de se soumettre. Il le subit avec autant de distinction que de dignité, et l'électeur palatin Charles-Théodore lui conféra, vu ses talents, le titre de son médecin particulier. Malgré cette haute distinction, l'amour qu'il ressentait pour ses parents le fit retourner dans la maison paternelle, où il aida son vieux père dans l'exercice de sa profession. Après la mort de celui-ci, Joseph hérita de sa nombrense clientelle et se réjouit de toute sa confiance. Malheureusement ce ne fut que pour peu de temps, car au bout d'un an, il fut enlevé subitement, à la fleur de son âge, le 25 avril 1796.

Méïr Cohen, né à Dusseldorf, était fils de Kalman Cohen, et frère d'Aaron Cohen, mathématiciens distingués, connus tous deux par des ouvrages qui furent imprimés (2). Après avoir fait de bonnes études et obtenu le bonnet de docteur, il alla se fixer à Hanovre, où il fut rabbin et médecin(3). Méïr Cohen est mort jeune fort regretté de tous ceux qui l'ont connu.

§ CLXXII.

Hanovre.

Méïr Cohen n'était pas le seul docteur israélite qui pratiquait alors à Hanovre ; il y avait encore, comme nous l'avons déjà re-

(1) D. Frœnkel, *Sulamith*, tome IV.

(2) Même ouvrage, *ibid.*

(3) Siméon Van Geldern, *Kithabi Kodesch*, p. 3, *verso*.

marqué, le savant Jacob Marx. Né à Bonn, en 1743, il se livra dès son enfance avec zèle à l'étude de la médecine. Les voyages qu'il fit, dans sa jeunesse, en Hollande et en Angleterre, lui procurèrent la connaissance du célèbre Fothergill, qui paraît avoir beaucoup contribué à son instruction et à son talent de praticien. Il s'était fixé à Hanovre, où il mourut le 24 janvier 1789, à peine âgé de 46 ans. « Jacob Marx, dit le docteur Friedlander (1), ne cessa, pendant toute sa vie, de travailler à l'avancement de l'art qu'il exerçait; et il concourut puissamment à répandre, en Allemagne, l'usage du gland de chêne, qu'on employa de son temps, comme tonique, dans plusieurs affections des viscères et des poumons, et dont on faisait usage pour le déjeûner, en place de café. Lorsque Herz et d'autres médecins s'opposèrent de toutes leurs forces aux inhumations précipitées, alors en usage parmi les juifs, Marx les accusa d'exagération : cet acte fit tort à l'opinion que l'on avait de ses lumières. »

On a de Jacob Marx les ouvrages suivants :

I. *Dissertatio de spasmissi motibus convulsivis optimaque ejusdem medendi ratione*. Halle, 1765, in-4°.

II. *Observata quædam medica*. Berlin, 1772, in-8°.

III. *Observationum medicarum pars prima*. Hanovre, 1774, in-8°. Traduit en Allemand par B. Bœhm. Berlin et Hanovre, 1780, in-8°. Marx, publia lui-même, en allemand (Hanovre, 1787, in-8°) la seconde et la troisième partie de ce recueil, dans lequel on trouve des faits intéressants.

IV. *Bestaetigte Kraft der Eicheln*. Hanovre, 1776, in-8°.

V. *Anweisung, wie man Blatterpatienten auf eine einfache und wenig kostbare Art behandeln soll*. Hanovre, 1784, in-8°.

VI. *Abhandlung von der Schwind-Lungensucht und den Mitteln wider dieselben*. Hanovre, 1784, in-8°.

VII. *Geschichte der Eicheln, nebst Erfahrungen ueber die Diæt und medizinischen Gebrauch derselben*. Dessau, 1788, in-8°. Leipzig, 1788, in-8°.

VIII. *Ueber die Beerdigung der Todten*. Hanovre, 1787, in-8°. C'est dans ce dernier écrit que Marx s'est montré l'antagoniste de Herz et autres médecins, au sujet des inhumations précipitées des juifs.

(1) *Biographie Universelle* de Michau, art. *Marx*.

§ CLXXIII.

Berlin.

De toutes les villes allemandes, c'est la capitale de la Prusse qui a produit, au dix-huitième siècle, le plus de médecins israélites distingués. Un des premiers qui s'y fit connaître avec distinction fut *Salomon Gumperz*, fils du riche banquier Moseh-Levy Gumperz. Il étudia les lettres dans sa ville natale, et devint habile dans les sciences. Il s'appliqua surtout à la médecine et y fit de grands progrès. Ayant voyagé en France et en Angleterre, après avoir été reçu docteur, il se rendit fort savant dans les langues et les littératures de ces pays. Revenu dans sa patrie, il y fut recherché par tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les savants et les hommes de lettres. Maupertius l'honora du titre d'ami et le fit ensuite son secrétaire. Mendelsohn, qui lui devait une partie de son instruction, trace un portrait magnifique de son caractère et de son savoir dans une lettre publiée en 1754, par Lessing (1).

Ahron Emmerich, parent et ami du docteur Gumperz, ne lui cédait rien ni en sciences ni en connaissances. Il avait étudié comme celui-ci les lettres et les sciences, et comme lui il devint habile dans les langues anciennes et modernes. La grande fortune que ses parents acquirent dans le commerce, fut consacrée à son éducation ; il eut, comme il le dit lui-même (2), des maitres de latin, de grec, de français et d'anglais ; puis il se livra à l'étude de la médecine. Après avoir été admis au doctorat, il s'adonna aux recherches philosophiques, et se fit une réputation par un traité des sciences. Ce traité, que Mendelsohn loue beaucoup dans son commentaire sur la logique de Maïmonide (3), a été publié par les soins d'Ahron ben Elia Cohen, à Hambourg, en 1761 (et non en 1765 comme il est marqué sur le frontispice), in-4°, à la suite d'un commentaire de notre docteur Emmerich, sur une partie de l'explication de la Bible d'Aben Ezra, que nous avons fait connaître

(1) *Theatr. Biblioth.* I. St.
(2) *Megala Sod*, préface.
(3) Chapitre XIV, page 68 de l'édition de Vienne, 1822, in-8°.

dans la biographie de ce dernier savant (1). Le titre de ce traité, écrit en hébreu, est *Maamar ha-Madaa*.

Emmerich était médecin de la communauté juive de Berlin; laquelle obtint, en 1750, le droit d'avoir un docteur particulier. A cette époque, la faculté de médecine de Berlin comptait déjà parmi ses disciples plusieurs jeunes israélites qui vinrent de loin pour y étudier. Tels furent entre autres Abraham Kisch de Bohême, qui avait enseigné le latin à Mendelsohn et de qui nous parlerons encore, et Sapmson Kalir de Pologne. Ce dernier était également connu de Mendelsohn qui composa pour lui, en 1762, un commentaire sur le *Milloth ha-Higaïon*, ainsi qu'il le dit dans sa préface (2). Le docteur Kalir, ayant quitté Berlin pour retourner chez lui, emporta ce commentaire, et arrivé à Francfort-sur-l'Oder il eut l'impudence de le publier sous son nom de même qu'un sermon prononcé à la synagogue de Berlin et composé par Mendelsohn. On ignore ce que devint ce docteur infidèle.

§ CLXXIV.

Hirschel.

Léon-Elia Hirschel mérite une place à côté de Gumperz et d'Emmerich. Il naquit à Berlin, le 8 octobre 1741, de parents fort pauvres. Son père veilla cependant à son éducation, et Léon-Elia fit d'excellentes études à Harderwyk, puis dans sa ville natale. Il s'appliqua principalement à la médecine, et prit le grade de docteur à l'université de Halle. Après deux ans de séjour à Berlin, le mauvais état de sa fortune lui fit prendre le parti de passer en Pologne, où, pendant quelque temps, il exerça l'art de guérir avec succès, tant à Posen qu'en divers autres endroits. Revenu enfin dans la capitale de Prusse, après une assez longue tournée en Allemagne, il y passa le reste de ses jours, et y termina sa carrière en 1772, à l'âge de trente et un ans. Les ouvrages qu'il a laissés témoignent que son but constant fut de concourir, d'une manière efficace, aux progrès de l'art de guérir.

(1) *Tholdoth ghedolé Iisraël,* page 55.
(2) Voyez p. 4, verso de l'édition de Vienne.

Voici les titres de ces ouvrages :

I. *Dissertatio de morbis melancolicis maniacis.* Halle, 1763, in-4°.

II. *Betrachtungen über den innerlichen Gebrauch des Mercurii sublimati corrosivi und des Schierlings.* Berlin, 1763, in-8° ; ibidem, 1765, in-8°.

Ce livre fut vivement attaqué par le docteur Pleuk ; l'auteur répondit par le suivant :

III. *Beytrage zu den Betrachtungen ueber den innerlichen Gebrauch des Mercurii sublimati corrosivi und des Schierlings, worinnen die Einwürfe des Herrn Joseph-Jacob Pleuk*, medicus der Wundarzney und Geburtshulfe zu Wien, *gegen dieselben wiederlegt werden.* Berlin, 1767, in-8°.

IV. *Gedanken, die Heilungsart der hinfallenden Sucht betreffend.* Berlin, 1767, in-8° ; ibidem, 1770, in-8°. Francheville a traduit cet ouvrage en français et l'a publié à Paris, 1769, in-8°.

V. *Briefe ueber Gegenstaende aus dem Reiche der Arzeneywissenschaft.* Berlin, tome I, 1768 ; tome II, 1769 ; tome III, 1771, in-8°.

VI. *Gedanken von der Starrsucht oder Catalepsis ;* nebst einigen Zuzætzen zu den Gedanken, die Heilungsart der hinfallenden Sucht betreffend. Berlin, 1769, in-8°.

VII. *Von Vorbauugsmitteln bey den Pocken.* Berlin, 1770, in-8°. C'est un traité fort estimé.

VIII. *Medicinische Nebenstunden.* Berlin, 1772, in-8°.

IX. *Vermischte Beobachtungen und Gedanken zur Arzneiwissenschaft.* Berlin, 1772, in-8°.

Outre ces ouvrages, Hirschel est encore auteur de quelques articles insérés dans les Berlinische Manichfaltigkeiten, le Berlinische Magazin et les Berlinischen Sammlungen.

§ CLXXV.

Levison.

Le savant docteur Levison, est le quatrième médecin israélite de Berlin. Il naquit dans cette ville d'une famille originaire de Hambourg, et connue sous le nom de *Schnaber*. Son grand père,

19

Mardochai Gumpel, était rabbin assesseur du *beth-din d'A hw*, c'est-à-dire du tribunal rabbinique d'Altona, de Hambourg et de Wansbeck. Loeb Schnaber, son père, en le destinant dès sa naissance à l'état de rabbin, lui donna le nom de son aïeul *Mordochaï Gumpel*, afin qu'il lui ressemblât. C'est ce nom de Mordochaï Gumpel qu'il se donne dans ses ouvrages écrits en hébreu ; dans tous les autres il prend celui de *G. Levison*, fils de Levi, parce que sa famille se disait descendre de la tribu de Levi. Quant à l'initiale *G* qui précède ce nom, elle remplace le prénom *Gumperz* et non *Georges*, comme dit Denina (1).

Quoiqu'il en soit, Levison annonça, dès sa plus tendre jeunesse, les plus heureuses dispositions pour l'étude ; elles se développèrent ainsi que son savoir, avec rapidité, dans l'école de David Eraenkel, grand rabbin de Berlin (2). Ce maître, qui fut aussi celui de Mendelsohn, était un homme fort éclairé ; il engagea ses disciples à embrasser, à l'instar des anciens rabbins, une profession quelconque, afin de pouvoir se livrer sans soucis à l'étude de la loi. Le jeune Levison choisit l'état de médecin et se livra avec enthousiasme à son étude. Ayant quitté l'Allemagne pour se rendre en Angleterre, il fut nommé médecin de l'hôpital du duc de Portland, à Londres.

Appelé par Gustave III en Suède, il y occupa pendant quelque temps une place de professeur à l'université d'Upsal. Gustave, le Louis XIV de la Suède, estimait beaucoup le docteur Levison, et après avoir fait traduire de l'anglais en suédois, ses ouvrages médicaux et son livre de polémique (3), il lui demanda un traité sur l'Écriture Sainte (4). En 1781, Levison quitta ce pays et revint dans sa patrie, où il publia la traduction allemande de plusieurs de ses productions anglaises sur la médecine. Trois ans après, en 1784, il se rendit à Hambourg pour y faire imprimer sa critique contre Mendelsohn. Ayant trouvé dans la ville de ses ancêtres un accueil plein d'estime et d'honneur, il s'y fixa et y exerça sa profession avec un succès remarquable. La nombreuse clientelle qu'il

(1) *La Prusse littéraire*, t. II, p. 409.
(2) *Thokhochath Megulla*, préface.
(3) Voyez lettre à Gustave III, à la tête de *Thokhochath Megulla*.
(4) *Thokhochath Megulla*, seconde préface, page 4.

avait journellement à soigner ne l'empêcha pas de continuer avec zèle ses études médicales, philosophiques et théologiques. En 1785 et 1786 il publia des journaux de médecine ; les années suivantes il travailla à son grand ouvrage sur la philosophie religieuse, qu'il mit au jour en 1792. Après qu'il se fût encore occupé pendant cinq ans de recherches sur le physique et le moral de l'homme, il termina sa carrière le 10 février 1797, et fut enterré avec beaucoup d'honneur par la communauté israélite de Hambourg, dont il était le médecin particulier.

§ CLXXVI.

Ses Ouvrages.

Voici les titres des ouvrages qui sont sortis de la plume du doc teur Gumperz Levison.

I. *Essai sur le Sang ;* ouvrage qu'il composa en anglais pour le célèbre anatomiste Guillaume Hunter (1). Une traduction allemande de ce docte traité a paru à Berlin en 1782, in-8°.

II. *Introduction à la médecine pratique de Londres ;* livre curieux, qu'il publia en anglais, et qui fut traduit en allemand par J.-A.-C. Theden. Berlin, 1782, deux volumes in-8°.

III. *Description de l'Esquinancie épidémique ;* savant ouvrage qui fut traduit de l'anglais en allemand, et publié à Berlin, 1783, in-8°.

IV. *Les Médecins*, feuille hebdomadaire en allemand ; Lubeck, 1785, in-8°.

V. *Gazette allemande de Santé ;* journal intéressant publié en allemand à Hambourg, 1786, in-8°.

VI. *Des passions et habitudes des hommes, et de leur influence sur la santé ;* ouvrage écrit en allemand et publié à Brunswick, 1797 et 1801, in-8°.

VII. *L'Homme, moralement et physiquement exposé*, traité publié en allemand à Brunswick, 1797, in-8°. C'est, si nous ne nous trompons pas, le même ouvrage que le précédent, sous un autre titre.

(1) *Thokhochath Megulla*, seconde préface, p. 3, *verso*.

VIII. *Maamar ha-Thora ve-Chokhma*, c'est-à-dire, *Traité de la Loi et de la Science*, encyclopédie théologique et scientifique, en hébreu, Londres, 1771, in-8°.

IX. *Thokhachath Megulla*, franche critique ; c'est un commentaire philosophique sur l'Eclésiaste, dans lequel il combat celui de Mendelsohn sur le même livre. Ce commentaire hébreu, commencé à Londres et achevé à Berlin en 1781, est dédié à Gustave III, et renferme aussi une réfutation du célèbre ouvrage de Mendelsohn sur l'immortalité de l'âme ; plusieurs préfaces qui se trouvent en tête de ce livre, traitent de l'esprit de l'écriture sainte et de l'idiotisme de la langue hébraïque. Hambourg, de l'imprimerie d'Ekerman, 1784, in-4°.

X. *Sefer ha-Scheraschim*, livre des Racines, lexicon hébraïque inédit, qu'il cite dans l'ouvrage précédent (1).

XI. *Derech ha-Kodesch ha-Chadascha*, grammaire hébraïque d'après une nouvelle méthode, en manuscrit (2).

XII. *Sefer ha-Nerdafim*, traité inédit des synonymes hébraïques, cité dans le même ouvrage (3).

XIII. *Esprit de la Religion*, ouvrage composé et publié en anglais ; l'auteur le cite dans la préface de son *Iésod ha-Thora*.

XIV. *Traité sur l'Ecriture-Sainte*, en anglais et composé, comme nous l'avons dejà dit (4), à la demande du roi de Suède.

XV. *Sefer ha-Vikhuach*, livre de polémique, écrit en anglais et traduit en suédois par ordre de Gustave III, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut (5).

XVI. *Iésod ha-Thora*, principe de la Loi, en hébreu ; c'est le livre le plus remarquable de Lévison. Il y traite la philosophie religieuse d'une manière neuve et profonde, avec une érudition et une clarté très-distinguées. Cet ouvrage, publié en 1792 par les soins de Méïr-Israël Hildesheim, petit in-folio, est extrêmement rare ; notre bibliothèque en possède un bel exemplaire.

XVII. *Lettre hébraïque* aux Rédacteurs du *Measef*, et quelques autres opuscules.

(1) *Thokhochath Megulla*, seconde préface, page 8, *verso*.
(2) *Ibidem*.
(3) *Ibidem*, troisième préface, page 9.
(4) § CLXXV.
(5) *Ibidem*.

§ CLXXVII.

Bloch.

Quoique *Marc-Eliéser Bloch* n'ait pas vu le jour à Berlin, néanmoins comme il y a résidé pendant toute sa vie, quelques détails de son histoire ne seront point ici hors de propos. Il naquit à Anspach, en 1723, de parents très pauvres, et ne commença à étudier que fort tard. A l'âge de dix-neuf ans, il ne savait encore ni l'allemand ni le latin, et n'avait encore lu que quelques écrits de rabbins en hébreu. Il fut cependant employé comme instituteur chez un chirurgien israélite à Hambourg. Là il apprit l'allemand, et un pauvre étudiant de Bohême lui montra le latin : il regagna à pas de géant le temps perdu pour son instruction, et passa bientôt à Berlin pour y vivre chez des parents qu'il y avait. Il étudia, avec une ardeur incroyable, la médecine, l'anatomie et toutes les branches de l'histoire naturelle (1). Il obtint le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder, et revint à Berlin pratiquer l'art de guérir. Devenu riche par deux mariages successifs, cette nouvelle circonstance, loin de ralentir son goût et son zèle pour les sciences, ne fit que les augmenter. Sa fortune fut consacrée en partie au progrès de l'ichthologie, science à laquelle il s'était appliqué avec ardeur, et où il a surpassé tous ceux qui l'ont précédé : études, dépenses, voyages, correspondonce, il n'épargna rien pour approfondir l'histoire naturelle des poissons. Il forma à grands frais, à Berlin, un cabinet d'histoire naturelle où les savants les plus distingués venaient admirer une collection immense, et peut-être unique d'animaux aquatiques. Après plusieurs années d'observations faites avec le plus grand soin, il publia sur cette partie de l'histoire naturelle un grand ouvrage intitulé : *Ichthologie ou histoire naturelle des poissons*, ouvrage dans lequel il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui ont écrit sur cette matière. Cet ouvrage enrichi de figures enluminées de tous les poissons qui y sont décrits, est supérieur à tous les autres par un grand nombre d'observations nouvelles, par les résultats de plusieurs recherches aussi

(1) Denina, *La Prusse littéraire sous Frédéric II*, tome I, p. 263.

curieuses qu'intéressantes, et par la description des pêches diverses, et des différentes machines ou engins que l'on y emploie. L'auteur en publia à ses frais, d'abord deux éditions en allemand, l'une in-4°, l'autre in-8°; ensuite il fit traduire son livre par M. de Laveaux, professeur royal à Berlin, et publia cette traduction en une magnifique édition in-folio, accompagnée de figures enluminées avec le plus grand soin (1).

§ CLXXVIII.

Suite.

Quand on réfléchit aux dépenses considérables que le docteur Bloch a été obligé de faire, pour donner au public trois éditions d'un ouvrage de cette nature, qui ne trouve des lecteurs que dans une classe peu nombreuse de la société, et des acheteurs, que dans un très-petit nombre de personnes de la classe riche, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un de ces hommes rares qui, aimant les sciences pour la science même, ont tout sacrifié pour en accélérer les progrès, ne recherchant d'autre récompense que le plaisir de leurs travaux, et la gloire d'avoir bien mérité de leur pays et de la république des lettres. Malheureusement toute sa fortune ne put suffire à une entreprise aussi considérable. Il eut encore le malheur de perdre son fils unique, déjà distingué par ses connaissances. Ce fils, voyageant en France et en Angleterre pour procurer des souscripteurs à l'édition française de l'Histoire des poissons, mourut à Paris, en 1787. Cette perte plongea dans la plus profonde affliction le père, déjà accablé de fatigues et de dépenses. Il ne discontinua cependant pas de travailler à son histoire, et réussit même à la terminer, et à faire un voyage à Paris, en 1797. Il y vit fréquemment les savants de tous les genres; il fut principalement assidu aux séances de la Société philomatique et de la Société d'histoire naturelle (2).

En 1799, vieux et malade, il se rendit aux eaux de Carlsbad, en Bohême, où il mourut le 6 août, âgé de soixante-seize ans.

(1) L'*Israëlite Français*, tome II, p. 56.
(2) *Magasin Encyclop.* 5me année, tome IV, p. 270.

l fut enterré au cimetière israélite de Lichtenstadt, près de Carlsbad ; une simple pierre, ornée d'une inscription hébraïque publiée depuis (1), indique aux curieux la dernière demeure de ce grand naturaliste. Ses connaissances, ses talents, la douceur de ses mœurs et l'affabilité de son caractère lui firent un grand nombre d'amis. Le célèbre naturaliste Martini le fit admettre dans la Société des *Curieux de la Nature*. Un *Traité* sur la génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire, lui valut un prix proposé par la Société royale de Copenhague.

Voici les titres de ses productions :

I. *Medizinische Bemerkungen*, Berlin, 1774, in-8°. Cet ouvrage est suivi d'un *Traité* sur les eaux médicales de Pyrmont.

II. *OEconomische Naturgeschichte der Fischen Deutschlands*, Berlin, tome 1, 1782; tome 2, 1783; tome 3, 1784, in-4°, avec 108 planches.

III. *Naturgeschichte auslandischen Fischen*, Berlin, tome 1, 1785: tome 2, 1786; tome 3, 1787; tome 4, 1790; tome 5, 1791; tome 6, 1792; tome 7, 1793, tome 8, 1794; tome 9, 1795, in-4°, avec 324 planches. Traduite en français par Laveaux, Berlin, 1785-1788, 6 volumes in-folio, avec 216 planches. *Ibidem*, 1796, 6 volumes in-folio, avec 216 planches; *ibidem*, 1796, douze volumes in-4°. Cet ouvrage magnifique, un des plus beaux que nous possédions sur l'histoire naturelle, fait suite au précédent conjointement avec lequel il renferme 432 planches enluminées, représentant les poissons de l'Europe et des autres contrées du globe.

IV. *Abhandlung von der Erzeugung der Eingeweidewürmer und den Mitteln wieder dieselben*. Berlin, 1782, in-8°. C'est le mémoire couronne par la société royale de Danemark.

Le docteur Bloch a pris part à la publication du *Naturhaushaltungs und Geshichtekalender für* Schlesien (1786) de E.-C.-H. Boerner. On a aussi de lui différents Mémoires qui ont été imprimés, tant dans les actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, que dans ceux de la Société des sciences de Bohême et dans le Magasin de Hanovre.

(1) Dans l'Orient de 1840, n° 28.

§ CLXXIX.

Herz.

Marcus Herz est le dernier médecin israélite de Berlin au dix-huitième siècle. Né, le 17 janvier 1647, d'un père qui n'était que simple maître d'école (1), il dut à l'impulsion ardente de son génie et à un travail opiniâtre, ses connaissances en médecine, en philosophie et surtout en physique expérimentale. Après avoir fait ses études et avoir été reçu docteur, il se fixa dans sa ville natale, où il se rendit bientôt célèbre par la pratique en même temps que par ses travaux théoriques : il ne s'y distingua pas moins par la noblesse, la moralité de son caractère, et par son désintéressement. En 1777, lorsque Kant, bien éloigné d'avoir obtenu la renommée dont il devait jouir par la suite, commençait à poser les bases de son édifice philosophique, Herz, dans des cours publics qu'il ouvrit à Berlin, et où étaient admises des personnes de toutes conditions, développa avec une clarté qui n'a pas toujours été l'attribut de ce système, et avec un singulier succès, les vues principales du métaphysicien de Koenigsberg. Quoique Herz n'adopta pas toutes les doctrines de Kant, il s'affligea de voir succéder à la philosophie de son ancien professeur, proprement dite, des doctrines qui lui paraissaient oiseuses ou funestes. Il publia cette même année son premier recueil de lettres aux médecins, le second ne parut qu'en 1784. Son cours de physique expérimentale fut imprimé en 1787. A la même époque il combattit, soit dans le journal hébraïque, *le Collecteur* (2), soit dans une brochure à part, l'abus des inhumations précipitées en usage parmi les juifs. Mais son principal ouvrage est sans contredit une *Recherche sur le vertige*, dont la première partie considère ce phénomène sous le rapport psychologique, et la deuxième sous le rapport médical. Ses Recherches sur les causes de la différence des goûts ont eu deux éditions. Marcus Herz jouissait à tous égards d'une réputation méritée, lors-

(1) De Gerando, *Biographie Universelle*, tome XX, page 317.

(2) Marcus Herz, an die Herausgeber des Sammlers, etc. *Collecteur IVe année, 2e supplément.*

qu'il mourut le 19 janvier 1803. Il était professeur royal de philosophie, conseiller et médecin privé du prince de Waldeck. Ses productions sont intitulées :

I. *Betrachtung der speculativen Weltweisheit*, Koenigsberg, 1771, in-8°.

II. *Betrachtung ueber das Nervenfieber*, aus dem lateinische von Tabor. Heidelberg, 1790, in-8°.

III. *Grundlienien zu meinen Vorlesungen über* die Experimentalphysik, Berlin, 1787, in-12.

IV. *Grundriss aller medecinischen Wissenschaften*, Berlin, 1782, in-8°.

V. *Briefe an Aerzte*, premier recueil, Berlin, 1777 et 1783, in-8°; second recueil, *ibidem*, 1784, in-8°.

VI. *Briefe an Doctor Dohmeyer über die Blatternimpfung*, Berlin, 1802, in-8°.

VII. *Ueber die frühe Beerdigung der Juden*. Berlin, 1787 et 1788, in-8°.

VIII. *Versuch ueber den Schwindel*. Berlin, 1786 et 1791, in-8°.

IX. *Versuch ueber den Geschmack und die Ursachen seiner Verschiedenheit*. Mitau, 1776, in-12; Berlin, 1790, in-8°.

§ CLXXX.

Hollande.

Les peuples sont dans un balancement continuel. Lorsque les uns s'élèvent, les autres s'abaissent comme par une règle invariable de leur nature. Ainsi, tandis que les israélites de France et d'Allemagne montaient, pendant le dix-huitième siècle, au plus haut point de renommée médicale, ceux de Hollande commençaient à décliner, et ne se voyaient plus soutenus par les médecins qui avaient fait leur gloire. A peine trouve-t-on dans la patrie des Castro, des Orobio, des Rosales, des Zacuto, des Musaphia, des Silva, des Spinosa, des Yeschurun, des Mercado et de tant d'autres, quelques praticiens méritant seulement d'être cités. *Salomon de Misa*, *Abraham de Fonseca*, *Nephtali Herz* et *Jochanan Van Emden* sont de ce petit nombre.

Salomon de Misa, né à Amsterdam au sein de la communauté portugaise, avait reçu une assez bonne éducation. Le chakham Salomon de Oliveira l'initia dans l'étude théologique et le docteur David de Pina dans la science médicale (1). Après avoir obtenu le diplôme de rabbin et le bonnet de docteur, il fut nommé médecin et membre du rabbinat portugais d'Amsterdam. Misa prit une part active dans l'affaire de Nehemia Hya Hayon et signa, en 1711, avec ses six collègues, Salomon Aeleon, David ben Atar, Samuel Zarphati, David-Israël Athias, Salomon Abarbanel et David Mendez da Silva, la célèbre décision rabbinique en faveur de ce cabaliste (2).

Abraham de Fonseca était aussi un médecin de la communauté portugaise d'Amsterdam. Ayant achevé ses premières études, il s'appliqua à l'art de guérir, et prit à l'université de Leyde le grade de docteur en médecine. Ce fut à cette occasion qu'il soutint la thèse *sur la peste*, thèse qui fut publiée, comme nous l'avons déjà fait remarquer (3), à Leyde en 1712, in-4°.

Nephtali Herz naquit dans la communauté allemande d'Amsterdam, vers l'an 1735. Ses parents lui firent donner une bonne instruction : non-seulement il apprit l'allemand, le hollandais, le latin et l'hébreu, mais il reçut aussi des leçons du Talmud. On augura favorablement de sa première jeunesse. Au terme de ses études, il fit un long voyage en Allemagne et se fixa enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il exerça la médecine pendant toute sa vie (4).

Un autre praticien de la communauté allemande d'Amsterdam fut le docteur *Jochanan Van Embden*. Il était savant hébraïsan et fonda dans sa ville natale une bonne imprimerie hébraïque. Un de ses parents, le Dr *Joël*, était médecin de l'hospice juif de Koenigsberg.

§ CLXXXI.

Angleterre.

Après le supplice de Charles I, l'Angleterre républicaine accorda aux israélites la liberté qu'ils avaient perdue jusque là. Un

(1) Notice communiquée.
(2) Voyez *Ha-Zad Zebi*, préface, page 4.
(3) § CLXII.
(4) Notice communiquée ainsi que la notice suivante.

grand nombre de juifs, surtout des portugais et espagnols dispersés en Hollande, à Hambourg et dans les états d'Italie, vinrent aussitôt s'y établir. On remarqua bientôt à leur tête plusieurs hommes distingués, parmi lesquels quelques-uns se firent un nom dans la médecine et dans l'histoire naturelle. Nous avons déjà parlé du docteur Abendanna qui exerça son art à Cambridge, à la fin du dix-septième siècle (1) ; au commencement du dix-huitième nous voyons le docteur *Nieto* pratiquer la médecine à Londres.

Né à Venise en 1654, *David Nieto* fut élevé avec soins et devint successivement prédicateur, juge et médecin de la synagogue de Livourne (2). Son érudition et ses talents étaient si renommés, qu'on le mettait de pair avec les plus savants rabbins de ce temps-là. La synagogue portugaise de Londres jalouse d'avoir un docteur de la loi si distingué à sa tête, le fit venir en Angleterre, en 1701, et lui confia la direction du rabbinat de la capitale. Depuis lors, Nieto se dévoua entièrement à la religion, qu'il tâchait de défendre de tout son savoir. En 1704 il publia un Traité sur la providence divine ; dix ans après il combattait la doctrine des Karaïtes ; puis il écrivit contre Nehemia Hya Hayon, contre l'inquisition et contre l'archevêque de Cangranor. Néanmoins en 1712, il fut accusé publiquement de spinozisme pour avoir dit dans un sermon que Dieu est la nature et que la nature est Dieu ; c'est lui qui souffle les vents, qui fait tomber les pluies, et qui fait produire la terre, ainsi que dit le roi David : *Qui couvre de nuées les cieux; qui apprête la pluie pour la terre ; qui fait produire le foin aux montagnes, etc.* (3). Mais le grand rabbin d'Amsterdam qu'on avait choisi pour juge dans cette affaire, déclara qu'il n'y avait pas la de quoi accuser Nieto qui ne voulait exprimer autre chose que la nature est l'œuvre de Dieu (4). Cette decision satisfit la communauté et Nieto continua paisiblement ses fonctions jusqu'à sa mort, en 1728. Les trois oraisons funèbres prononcées sur sa tombe et publiées en même temps, témoignent dans quelle grande estime il a terminé ses jours. Les ouvrages que l'on doit à ses veill sont intitulés :

(1) § CXXXVII.
(2) Rossi, *Dizion Stor.* vol. II, page 77.
(3) *Psaumes*, CXLVII, 8.
(4) R. Zebi, *Décisions Rabbiniques*, n° 18.

I. *Maté Dan*, ou seconde partie du Khozari, dialogues supposés entre le roi de Khozarie et un docteur de la loi, sur l'authenticité de la loi orale contre la doctrine des Karaites; en hébreu et en espagnol. Londres, 1714, in-8°. Goudchaux Spire, imprimeur de Metz, publié en 1780, in-8°, le texte hébreu seul.

II. *Pascalogia, overo Discorso della Pasca, etc.;* cinq dialogues sur la fête de Pâques. Cologne, 1702 ; Livourne, 1765, in-8°.

III. *Della divina Providencia, o sea Naturalezza Universal, ó natura naturante Tratado Theologico ;* en deux dialogues. Londres, 1704, in-4°, et 1716, in-8°.

IV. *Sermon y Prolematico Dialogo*, Londres, 1703, in-4°.

V. *Esch Dath*, dialogues contre Nehemia Hya Hayon, auteur du livre *Oz le-Elohim*, en hébreu et espagnol. Londres, 1715, in-8°.

VI. *Los triunfos de la Pobrezza*, discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de la confrérie *Bekur Cholim*. Londres, 1709, in-4°.

VII. *Sermon funèbre*, sur Mad. Mendez, Londres, 1720, in-4°.

VIII. *Bina le-Ithim*, calendrier en hébreu et en espagnol, de l'année 1718 jusqu'en 1800. Londres, 1718, in-12.

IX. *Noticias reconditas de las Inquisiciones de Espana y Portugal*. Londres, 1722, in-8°.

X. *Respuesta al sermon predecado por el arcobispo de Cangranor*. Villa-Franca (Londres), in-8°. C'est une réfutation d'un discours prononcé par l'archevêque de Cangranor, à l'occasion d'un *Auto-da-fé* célébré à Lisbonne le 6 septembre 1705.

§ CLXXXII.

Castro Sarmento, Lyons, Friedberg, Jérémie.

Après le Docteur Nieto, c'est *Jacques de Castro Sarmento* qui parait avoir exercé la médecine dans la communauté israélite de Londres. Il était issu d'une famille portugaise établie en Angleterre, où il naquit vers 1692. Ses goûts le portèrent vers l'étude des lettres, mais ses parents lui firent étudier la médecine. Ayant reçu le bonnet de docteur, en 1717, il pratiqua son art dans la capitale pendant plus de quarante-cinq ans, et fut membre de la

Société royale. Il y mourut en 1762, âgé de soixante-dix ans. On a de lui trois ouvrages écrits en portugais dont voici les titres :

I. *De uso et obuso das minhas agoas de Inglaterre.* Londres, 1755, in-8°. C'est un traité sur l'usage et l'abus du quinquina.

II. *Materia medica physico-historica mechanica, regetaval animal*, parte II. Londres, 1758, in-4°. Ce traité de matière médicale physico-mécanique est assez estimé ; il est divisé en deux parties, l'une comprend le règne végétal, l'autre le règne animal.

III. *Lettres sur les Diamants du Brésil*, insérées dans le 37e volume des *Transactions philosophiques.*

Israël Lyons, né à Cambridge en 1739, fit de grands progrès dans la botanique et dans la médecine. Son père, qui était un homme fort instruit et qui avait publié, en 1757, une *Grammaire hébraïque* et *Quelques observations sur l'histoire sainte*, prit beaucoup de soins de son éducation. Après avoir terminé ses études, il acquit la réputation de profond savant et surtout d'excellent mathématicien, de sorte que le bureau des longitudes le désigna pour accompagner, en 1773, le capitaine *Philips*, depuis lord *Mulgrave*, dans son voyage au pôle. Il fut aussi chargé de calculer l'*Almanach des Navigateurs.* Israël Lyons est mort jeune, en 1775, et a laissé après lui un *Traité sur le calcul différentiel*, et un ouvrage intitulé : *Fasciculus plantarum circa Cantabrigium nascentium, quæ post Ræium observata sunt.*

Le Doctenr *Elia Friedberg*, appartient aussi à l'Angleterre, sinon par sa naissance du moins par sa mort, qui eut lieu à Londres, ainsi que celle du docteur *Jérémie* (1). Le premier était originaire de l'Allemagne, le second de la Bohême. Tous deux avaient la réputation de bons praticiens, mais on ignore s'ils ont écrit quelque chose sur la théorie de leur art. La communauté allemande et polonaise de Londres leur accorda un traitement fixe, pour donner leurs soins aux pauvres des deux synagogues.

§ CLXXXIII.

Bohême.

Nous venons de parler d'un médecin juif de Bohême ; ce docteur était l'une des victimes de Marie-Thérèse, qui chassa, en 1745,

(1) Cette notice ainsi que les précédentes nous a été adressée de Londres.

tous les israélites de ce royaume. Comme cette princesse leur défendit de s'établir dans aucun de ses états, le docteur Jérémie se rendit en Angleterre. Une autre victime de l'intolérance de Marie-Thérèse, fut le médecin *Abraham Kisch*, de Prague. Il erra pendant quelque temps en Allemagne, et vint enfin à Berlin, où il fut accueilli par la communauté israélite. S'étant destiné à la pratique de l'art de guérir, il l'étudia avec beaucoup d'application. Il profita aussi de son séjour dans cette ville pour acquérir quelques connaissances de la philosophie; et il paraît qu'il y fit des progrès puisqu'il fut reçu docteur en philosophie en même temps que docteur en médecine. C'est à Halle, où il s'était rendu pour terminer ses études, qu'il obtint ces grades, en 1749. A cette époque les juifs de Bohème qui, par l'influence des gouvernements anglais et hollandais, avaient été rappelés dans leur patrie, après un exil de plus de trois ans, le firent revenir dans sa ville natale, le nommèrent leur médecin et lui confièrent la direction de l'hospice israélite. Kisch s'acquitta de cette double fonction avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juin 1763. Il avait la réputation d'un homme aussi modeste qu'instruit. Sa *Theoria et Therapia Phtyseos pul monalis*, Halle 1749, fut réimprimée dans les *Medicinische Dissertationen* (1).

Kisch fut remplacé, en 1763, dans ses fonctions de médecin de la communauté et de l'hospice israélite de Prague, par *Jonas Jeitteles*, célèbre praticien de son temps. Né dans la même ville de Prague, le 5 mai 1735, de Mischel-Loeb Jeitteles, apothicaire et administrateur de la synagogue, il avait dix ans lorsque Marie-Thérèse chassa violemment les juifs de Bohême. Cet exil qui dura trois ans, eut la plus grande influence sur la destinée de Jeitteles. D'un côté, sa mère qui voulait faire de lui un rabbin, en mourut de chagrin peu de temps après le rappel; de l'autre son père qui avait perdu sa fortune, fut obligé d'arrêter ses études pour l'employer dans sa pharmacie. Ce fut là cependant que le jeune Jeitteles prit le goût pour la médecine, et après avoir reçu les premiers éléments de cet art par un docteur Radnitzky, il se rendit en 1752 à l'université de Leipsig. L'année suivante, il quitta cette ville pour aller continuer ses études à Halle. Pendant trois

(1) Tome I, page 234. Voyez Hermann, *Geschichte der Israeliten in Boehmen*, page 99.

ans il suivit assidûment les cours de cette université et fut reçu docteur en médecine et en philosophie à la fin de 1755. Depuis lors il retourna dans sa patrie, riche en sciences et en connaissances (1). Mais comme la pratique des médecins juifs de Prague était réduite, à cette époque, aux seuls israélites, Jeitteles eut au commencement à lutter avec la pauvreté; ce n'est qu'en 1763, après la mort du docteur Kisch, que son sort s'améliora. Il fut nommé à sa place médecin de la communauté et de l'hospice israélite de Prague. Lorsque Joseph II, rendit le 19 juillet 1781 son édit en faveur des juifs, Jeitteles voulut étendre sa pratique aux chrétiens, mais il rencontra tant d'opposition qu'il se vit obligé d'aller à Vienne pour en obtenir une permission spéciale pour lui et ses descendants. Dès ce moment son renom comme l'un des plus habiles praticiens de sa ville natale alla en s'augmentant jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 18 avril 1806. On a du docteur Jeitteles :

I. *Dessertatio inauguralis medica sistens* Theoriam *ac* Therapium fluxus diabetici, etc., Halle, 1755, in-4°.

II. *Observata quaedam medica.* Prague, Vienne et Leipsig, 1783, in-8°.

§ CLXXXIV.

Pologne.

L'esprit de sectes qui désolait la synagogue de Pologne au dix-huitième siècle, plongea les juifs de ce malheureux pays dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Dès-lors, les moyens curatifs ordinaires ne consistèrent plus qu'aux procédés mystiques et kabbalistiques. On est étonné de voir qu'en une époque si peu éloignée de nous on a pu écrire des ouvrages tels que le *Toldoth Adam*, les *Mifaaloth Elohim* et les *Refuath ha Gouf.* Le premier de ces livres superstitieux imprimé à Solkow, 1720, in-8°, parle de médicaments et de remèdes kabbalistiques d'*Elia bal-Schem*, de *Simcha Rofé*, de *Joël bal-Schem*, et d'*Ishak Chasuk*; le second, publié dans la même ville, traite également d'amulettes sacrées d'après les écrits de *Joël bal-Schem*, rabbin d'Ostro, de *Nephtali*

(1) Voyez : *Eine biographische Skizze des Herrn Jonas Jeitteles. etc.* Prague, 1806. in-8°.

Cohen, rabbin de Posen et de *Simcha Rofé;* le troisième enfin qui renferme les mêmes théories, tirées de *Teblé Askhenasi*, d'*Elia bal-Schem*, et d'*Ephraïm Cohen*, a été mis au jour par Siméon Porth, à Furth, en 1791, in-8°. Le mot *bal-Schem* n'est par un nom propre mais un titre que les rabbins donnent aux kabbalistes pratiques; les vrais noms d'Elia et de Joël bal-Schem, sont *Elia ben-Moseh Loanz* et *Joël ben-Eisak Heilpron*. Ce dernier florissait à Ostro où il exerça les fonctions de grand rabbin en 1710; il fut un célèbre kabbaliste et ses écrits mystiques se conservent à la Bibliothèque d'Oxford (1). L'éditeur de *Mifaaloth Elohim* vante beaucoup ses cures kabbalistiques et en appelle à toute la Pologne comme témoin de ses miracles. Mais rien n'égale les éloges qu'il fait des cures merveilleuses de son petit fils *Joël ben-Eisak Heilpron II*, rabbin à Zamosc, dont lui-même en était souvent témoin. Ce rabbin qui vivait encore en 1765, était en effet l'homme le plus extraordinaire. Le philosophe Maimon raconte de lui dans ses mémoires (2) des choses étonnantes qu'on attribua généralement à sa science kabbalistique, mais que lui croit que c'était plutôt par la connaissance la plus profonde de la nature qu'il possédait probablement.

Quoi qu'il en soit, d'autres rabbins que les polonais, se mêlaient alors de guérir les maladies par des amulettes kabbalistiques, à la tête desquels on est étonné de voir le fameux Jonathan Eibeschütz, grand rabbin à Hambourg, dont les amulettes firent tant de bruit, non pas par leur efficacité, mais parce qu'on prétendait y trouver la preuve que l'auteur était partisan du trop célèbre Sabatai Zebi (3).

§ CLXXXV.

Pinschow, *Falkensohn*, *Hourwicz*.

A côté de ces jongleurs religieux, la Pologne avait cependant

(1) Voyez Catalogue des livres de David Oppenheim, édit. in-4°, p. 10; édit. in-8°, p. 361.

(2) Salomon Maimon's *Lebensgeschichte von ihm selbst geschrieben*, tome II.

(3) Voyez Carl Anton, *Kurze Nachricht von dem falschen Messias Sabbathai Zebhi und den neulich seinetwegen in Hamburg und Altona entstandenen Bewegungen etc.* Wolfenbüttel, 1752, in-4°.

quelques vrais médecins israélites, au nombre desquels il faut placer les *Pinschow*, les *Falkensohn*, les *Hurwicz* et plusieurs autres dont nous allons esquisser la vie.

Elia Pinschow, s'offre le premier à notre regard ; il naquit, vécut et mourut dans la ville qui lui a donné son nom. On le considère non-seulement comme un habile praticien, mais encore comme un docte mathématicien, et en effet, les ouvrages qu'il nous a laissé sur l'arithmétique et la géométrie prouvent qu'il a fait de forts bonnes études dans ces sciences. Voici le titre de ses principaux écrits :

I. *Malechath Machschebath*, traité d'arithmétique imprimé d'abord à Solkow, puis à Berlin, avec le suivant, in-4°.

II. *Béruré Middoth*, traité de géométrie, Berlin, dans l'imprimerie d'Izik Speir, 1765, in-4°.

III. *Maané Elia*, traité publié dans le même format que les précédents.

IV. *Haderath Elia*, ce dernier traité est resté, si nous ne nous trompons point, inédit (1).

Isaschar-Behr Falkensohn, reçut le jour à Salatin, en 1746. Les auteurs de la *Biographie Médicale* (2) le désignent faussement sous le nom *Behr* (*Isaschar-Falkensohn*) qui n'est que la traduction allemande du prénom hébreu *Isaschar*, comme nous avons remarqué ailleurs (3) : son vrai nom est Falkensohn, ou fils de Falken. Quoiqu'il en soit, notre polonais se destina de bonne heure à l'art de guérir, et se rendit en Allemagne pour y faire ses études. Il s'est fixé comme médecin praticien à Hasenpoth, dans la Curland, après avoir pris le bonnet de docteur à Halle. Hasenpoth possédait alors un autre médecin israélite assez connu, le docteur *Joseph Lachman*. Nous devons à Falkensohn les deux ouvrages suivants.

I. *Gedichte von einem polnischen Juden*, Mietau, 1771, in-8°.

II. *Animadversiones quædam ad illustradam phrenitidis causam*, Halle, 1772, in-4°.

Jehuda ha-Levi Hurwicz, fils d'un rabbin de Wilna, naquit dans cette ville. Son père le destinait au rabbinat, mais il préféra

(1) Voyez *Malechath Machschebath*, préface.

(2) *Tome II, page* 113.

(3) *Revue Orientale*, tome II, p. 349.

la carrière de médecin et fit ses études en Italie ainsi qu'un autre jeune israélite de Wilna, nommé *Iekhuthiel*. C'est là qu'il prit le goût pour la poésie hébraïque, dans laquelle il se fit un nom distingué. Revenu dans sa patrie il fut nommé docteur de la communauté juive de sa ville natale, puis à Zamosc (1). En 1765, il fit un voyage en Allemagne et en Hollande pour y publier ses ouvrages poétiques et moraux. Voici le titre de ces écrits :

I. *Zel ha-Maaloth*, recueil de 365 sentences et maximes rimées; quelques-unes sont tirées, comme l'auteur le remarque à la fin (1), de Ben Chasdai et de Charizi. Kœnigsberg, 1765, in-12. Ce recueil est suivi de :

II. *Kherem En-Gadi*, explication de l'allégorie *Chad Gadia* qui fait partie du cérémonial de deux premières soirées des Pâques.

III. *Amudé beth-Iehuda*, poème didactique dans le genre de séances de Hariri et de Charizi. Amsterdam, 1765, in-8°, Belifante et Wessely ont célébré notre docteur Hurwicz, dans des vers qui se trouvent à la tête de ce poème.

Au nombre de médecins israélites de Pologne au dix-huitième siècle, il ne faut pas oublier le docteur *Jacob Lobschütz*, qui remplaça Hurwicz à Wilna; le docteur *Mardochai Rofé*, qui exerça à Lissa; et le docteur *Zadok* qui pratiqua à Breslau. Ce dernier était petit-fils du docteur *Moseh ben-Benjamin Wolf*, de Kalisch, auteur de deux ouvrages médicaux en allemand, intitulés : *Iarum Moseh* et *Ieruschath Moseh* (2).

§ CLXXXVI.

Italie.

Si nous nous transportons maintenant dans le pays qui a servi, comme nous venons de voir, d'école à plusieurs médecins polonais, nous rencontrons un si grand nombre de praticiens israélites que nous sommes obligés de nous borner aux plus connus.

Isaac-Vita Cantarini, en hébreu *Iizchak-Chaïm Cohen me-Chasanim*, naquit en 1633 à Padoue, où son père *Iakob-Ishak*, remplissait les fonctions d'administrateur de la communauté juive (3).

(1) Voyez le frontispice de *Kerem En-Gadi*.

(2 *Notice communiquée*.

(3) *Pachad Iizchak*, p 2, col. 4.

Le jeune Cantarini était déjà avantageusement connu parmi les disciples de l'école rabbinique, lorsqu'il se fit recevoir parmi les étudiants de l'université. Il s'y livra avec ardeur à l'étude de la médecine. Ayant été reçu docteur il s'adonna à la pratique de son art et s'y fit une grande réputation. De toutes les parties d'Italie on vint le consulter; il fut surtout recherché par les grands, comme le témoigne Props (1). Le célèbre Tobie Cohen assure aussi que pendant son séjour à Venise, pour imprimer son ouvrage, notre docteur y fut appelé par un patricien malade (2). Cantarini était renommé comme savant rabbin et fut placé à la tête du rabbinat de Padoue. Cependant une nouvelle cérémonie qu'il avait introduite dans sa synagogue ne fut pas très-goûtée par ses confrères (3). Mort le 5 sivan 588 (juin 1728), le fameux Luzzatto, chantait dans des vers fort élégants, sa science et ses connaissances. Isaac-Vita Cantarini était en effet un homme fort instruit, quoique les ouvrages qu'il nous a laissés sont écrits dans un style ampoulé et obscur. Voici le titre de ces ouvrages :

I. *Pachad Iizchak*, relation de la persécution des juifs à Padoue, le 20 août 1684 (10 Ellul 5444), Amsterdam, 1685, in-4°.

II. *Eth Kez*, traité sur le venu du Messie, que l'auteur fixe en l'année 1740, Amsterdam, 1710, in-4°. Le langage de ce traité est aussi enflé que le sujet est mystique. On y trouve cependant plusieurs choses très-curieuses : dans le chapitre I, il parle de célèbres médecins israélites, tels que *Zacuto* et d'*Amatus;* dans le XII°, il défend David Kimchi contre Elia Levita; dans le XVII°, il cite le docteur *Cardoso*, etc.

III. *Ekeb Rab*, décision rabbinique, Venise, 1711, in-4°.

IV. *Mischkal al ha-Schelischith*, poésie hébraïque sur divers sujets.

V. On a encore de notre Cantarini, une lettre insérée dans le *Meziz u-Meliz* de Nechemia ben Baruch, Venise, 1715, in-4°, p. 120; une sentence rabbinique dans le *Schemesch Zadaka* de Samson Morpurgo, Venise, 1742, in-fol., IV partie n° 33.

Joseph-Baruch Kases, natif de Mantoue, exerçait depuis plusieurs années la médecine dans cette ville, lorsque, cédant aux

(1) *Eth Kez*, p. 72 *verso*.

(2) *Maasché Tobia*, édition de Venise.

(3) *Schemesch Zedaka*. tome I, n° 23.

instances de son père, Moseh Kases, qui était membre du rabbinat de Mantoue, il embrassa l'état ecclésiastique. Il parvint bientôt à acquérir une si grande connaissance dans la science rabbinique que les plus doctes rabbins d'Italie lui adressèrent leurs questions légales auxquelles il répondit avec autant de profondeur que d'érudition. Plusieurs de ces décisions ont été insérées dans les écrits de Lampronti (1) de Morpurgo (2) et autres, mais le plus grand nombre sont restées inédites, ainsi que d'autres de ses ouvrages (3). Nous parlerons plus tard de ses descendants qui furent également des praticiens distingués.

§ CLXXXVII.

Marini, Morpurgo.

Sabbatai-Vita Marini, qui remplaça à Padoue, dans les deux qualités de médecin et de rabbin le docteur Cantarini, mourut dans cette ville, non pas vers 1740, comme prétend de Rossi (4), mais le 19 Iiar 5408 (mai 1748) comme on voit par son épitaphe, publié il y a deux ans (5). Marini passe pour un aussi bon poète que habile médecin : Le célèbre Luzzatto lui donne de grands éloges sur son talent poétique et médical (6). Voici le titre de ses ouvrages restés inédits, mais fort répandus en Italie.

I. *Schiré ha-Chalipoth*, traduction en vers hébreux de métamorphoses d'Ovide d'après la version italienne d'Anguilara. De Rossi possédait le manuscrit autographe de ce travail avec la première feuille imprimée; la mort de l'auteur a arrêté la publication.

II. *Pirké Aboth al-Derekh Schir*, poème didactique de quatre cents et soixante-dix strophes, manuscrit.

III. *Recueil de poésies*, manuscrit à la bibliothèque de la communauté israélite de Padoue.

(1) *Pachad Iizchak*, tome I, p. 59 et 60, tome II, p. 63 et 64.
(2) *Schemesch Zadaka*, tome II, n° 29.
(3) Voyez *Pachad Iizchak*, tome II, , p. 71, col. 3.
(4) *Dizionario Storico*, vol, II. p. 39.
(5) Dans l'*Orient* de 1840, n° 8.
(6) *Leschon Lemudim*, édit. de Mantoue, p. 54, *verso*.

Samson Morpurgo, l'un des plus doctes rabbins italiens de son temps, était aussi un fameux praticien. Il naquit à Gradisca, petite ville à deux lieux de Goritz (1), l'an 1681 (2) de Josua-Moseh Morpurgo (3). Dès l'âge de sept ans, son père le conduisit à Venise, où il fit ses premières études, puis il se rendit à l'université de Padoue et y fut reçut docteur en médecine avec grande distinction. En 1704, il publia son commentaire sur le *Bechinath Olam ;* il paraît que cet ouvrage, à la fin duquel il réimprimait une satyre contre le kabbalah de Jacob Francèse, lui causa quelques persécutions, du moins Francese lui adresse une épigramme dans laquelle il l'exorde à ne pas se laisser abattre par des persécutions de quelques misérables (4).

Cependant Morpurgo se livra à Padoue avec zèle à l'étude rabbinique et y obtint en 1709 le diplôme de rabbin du célèbre Léon Briel, grand rabbin de Mantoue (5). Dès lors il fut appelé à Ancône auprès de Joseph Piamita, qui l'associa à son rabbinat et lui donna sa fille Tama en mariage (6). Après la mort de son beau père, en 1721, il continua seul à diriger le rabbinat d'Ancône pendant dix-neuf ans. Ce fut le premier jour des Pâques 1740, que Morpurgo mourut subitement en sortant de la synagogue. Sa mort qui se répandit bientôt dans toute l'Italie, excita partout les plus vifs regrets, et fit naître une foule d'élégies, parmi lesquelles on remarque celle du docteur Lampronti. On a du docteur Morpurgo :

I. *Ez ha-Daath*, Commentaire philosophique sur le *Bechinath Olam* de Iedaïa ha-Penini, Venise, 1704, in-4°, sans le nom de l'auteur. Il avait alors vingt-trois ans.

II. *Schemesch Zedaka*, grande collection des décisions rabbiniques, imprimée à Venise, en 1742 et 1743, quatre volumes in-fol. par les soins de Moseh-Vita-Sabattai Morpurgo, fils de l'auteur, qui a ajouté des savantes remarques et plusieurs décisions légales (7).

(1) Voyez sa *Schemesch Zedaka*, tome I, n° 4, p. 26, *recto*.
(2) Naumann, *Serapeum*, 1840, n° II, p. 27.
(3) *Schemesch Zedaka*, préface.
(4) *Serapeum*, *ibidem*.
(5) *Schemesch Zedaka*, *ibidem*.
(6) *Ibidem*.
(7) Azulai, *Schem ha-Ghedolim*, II, p. 81, *verso*.

§ CLXXXVIII.

Lampronti, Heilpron, Burgo, Zahalon, Levi.

La médecine et la chirurgie pratiques ont autant contribué à la gloire d'*Ishak Lampronti* que son grand ouvrage. Comme la plupart des docteurs juifs d'Italie du dix-huitième siècle il fut tout à la fois rabbin et médecin. Natif de Ferrare (1), il y fit toujours sa résidence et y mourut, en 1756, âgé de plus de soixante-dix ans (2). Tous les rabbins contemporains d'Italie célèbrent à l'envie la science rabbinique de notre docteur aussi bien que sa science médicale, à la tête de son *Pachad Iizchak*, encyclopédie universelle des rites et cérémonies rabbiniques. Cet ouvrage grandiose, divisé en six vol. in-folio, renferme plusieurs documents intéressants et inédits. Les deux premiers volumes furent imprimés à Venise, chez J. Poa et S. Askhanasi, en 1750 et 1751; le troisième, chez Poa fils en 1798; le quatrième, en 1813. Ce dernier volume qui va jusqu'à la lettre M, a été commencé à Venise et terminé à Regio. Nous ignorons si les deux autres volumes ont également été publiés, ou s'il sont restés inédits; nous n'avons pu nous procurer jusqu'à présent que les quatres volumes mentionnés. Dans l'article sur la sentence du Talmud : *le meilleur des médecins est condamné à l'enfer*, Lampronti cherche à l'expliquer d'une manière moins défavorable aux docteurs qu'il ne paraît au premier abord (3).

Salomon Lampronti, fils du précédent, sans avoir été aussi habile que son père, il ne laissa cependant pas de se faire un nom distingué dans la pratique de l'art de guérir (4). Reçu docteur en philosophie et médecine à Padoue, le célèbre Luzzatto lui adressa des vers de félicitation qui furent imprimés à Venise (5). Il exerça à Ferrare conjointement avec le docteur *Iakob Heilpron*. Ferrare a eu souvent plusieurs médecins israélites à la fois; du temps d'Ishak Lampronti elle possédait encore le docteur *Ishak Borgo* (6), et

(1) *Schemesch Zedaka*, tome I, p. 26, col. 3.
(2) Rossi, *Diz. storico*, vol. II, page 3.
(3) *Pachad Iizchak*, t. III, p. 68, col. 2.
(4) *Ibidem.*, tome III, p. 9, col. 2 et 3.
(5) *Revue Orientale*, t. II, p. 191.
(6) *Pachad Iizchak*, tome III, p. 65, col 3.

Mardochai Zahalon. On a de Salomon Lampronti une décision rabbinique contre Ezechiel Landau de Prague, publiée à la fin du deuxième volume de l'ouvrage de son père. Quand au docteur Zahalon, le digne fils et successeur de Jacob Zahalon, il n'avait pas moins de talent pour la médecine que son père, mais il s'adonna plus au rabbinisme. Son nom est cité dans plusieurs écrits de rabbins contemporains (1). On trouve aussi de lui un sonnet hébreu à la tête du poème *Eden-Aruch*, de Jacob Daniel Ulmo, son gendre.

Le médecin Heilpron fut chanté ainsi que le docteur *Ishak Marini*, par le fameux Luzzatto (2). *Ishak Marini* était fils de Sabata-Vita Marini dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent. Le vénérable Isaïe Bassano célébra aussi ce dernier médecin dans des vers forts loués par Luzzatto (3).

On s'étonne de ne pas trouver le nom *Salomon Lévi* dans de Rossi. Il naquit à Vérene et devint très recommandable par son savoir et sa pratique. Il était médecin et rabbin dans sa ville natale et il a mérité les éloges de Lampronti (4). En 1731, il fit un voyage en Hollande, où il publia à Amsterdam un recueil de ses décisions et sentences rabbiniques.

§ CLXXXIX.

Luzzatto.

Le célèbre docteur David de Pomis parle fort honorablement de la famille Luzzatto établie à Vénise (5). Cette famille qui a produit des savants en tout genre donna aussi naissance à deux médecins qui méritent d'être cités ici.

Ephraïm et *Ishak Luzzatto*, tel est le nom de ces deux médecins. Ils étaient frères, firent les mêmes études, et eurent les mêmes talents : l'un et l'autre se distinguèrent dans la médecine et dans la poésie hébraïque. Ils naquirent tous les deux à Saint-Daniel, dans la province de Frioul, à quatre lieues d'Udine; le premier

(1) Voyez *Schemesch Zedaka*, tome II, n° 50, tome III, n° 13; tome IV, n° 20 et 31; *Pachad Iizchak*, t. I, p. 20, col. 4; t. III, p. 16 et 17, etc.

(2) *Revue Orientale*, l. c.

(3) *Laschon Lemudim*, p. 54, *verso*.

(4) *Pachad Iizchak*, tome III, p. 86.

(5) *Zemach David*, préface.

en 1729, le second en 1730. Ayant étudié ensemble à l'université de Padoue, ils furent promus au doctorat le même jour, le 27 mai 1751. Jamais frères se sont peut-être aimé plus qu'Ephraim et Ishak, mais le sort les sépara. Tandis que le cadet retourna à Saint-Daniel, l'aîné resta d'abord à Padoue, puis, en 1763, il se rendit à Londres., C'est de cette ville immense qu'il adressa à son frère bien aimé ces tendres vers qui commencent : *Ishak, frère précieux que j'aime comme la prunelle de mes yeux, etc.* Ils se trouvent dans le recueil de ses poésies fugitives qu'il publia à Londres en 1769. Après avoir exercé la médecine pendant trente ans dans cette capitale, il ne put résister au désir de voir son frère et sa patrie, mais arrivé à Lausanne, il mourut d'un vomissemen de sang, en 1793. Nous avons parlé ailleurs des travaux littéraires d'Ephraïm Luzzatto (1); revenons maintenant à Ishak Luzzatto. Cet habile praticien exerça son art depuis longtemps à Saint-Daniel, lorsqu'en 1777 tous les juifs furent chassés de cette ville. La plupart de ces malheureux se rendirent à Trieste, les autres se dispersèrent dans les diverses villes d'Autriche, notre docteur Luzzatto seul obtint, par suite de la démarche que tous les habitants firent en sa faveur, la permission d'en continuer à rester avec sa famille. (2) Il y pratiqua en effet jusqu'à sa mort arrivée en 1803. Ishak était aussi grand poète que son frère ; mais toutes ses poésies à quelques-unes de près sont restées inédites jusqu'à ce jour. La publication d'un recueil de soixante-treize pièces sous le titre *Toldath Iizchak* a été annoncé en 1840 à Vienne en Autriche. Une élégie qui composa sur la destruction de la grande synagogue de Trieste, en 1769, fut annuellement chantée par la communauté israélite de cette cité jusqu'en 1721. Un sonnet de notre docteur en l'honneur de Wessely, fut imprimé à la fin de la troisième lettre de ce poète célèbre, intitulé *En Mischpat.* Outre ces poésies que nous venons de citer, Ishak Luzzatto est encore auteur d'un grand poème sur la création qui porte le nom de *Maasé Bereschith*, *l'OEuvre du commencement*, poème qui paraît être perdu (3).

(1) Voyez la *Revue Orientale.* tome I, p. 447, 48 et 49.
(2) L'*Orient de* 1840, p. 29.
(3) *Ibidem*, page 38.

Parmi la nombreuse postérité de notre docteur on distingue d'abord son fils, *Raphaël Luzzatto*, premier médecin de la ville de Gorice, en Illyrie : puis sa petite fille, *Rachel Morpurgo*, fort versée dans la langue et la littérature hébraïques, élève du savant professeur S.-D. Luzzatto.

§ CXC.

Livourne.

La colonie juive de Livourne est, comme on sait, la communauté israélite la plus florissante d'Italie. C'est assez dire que les médecins hébreux y furent très-nombreux. En voici le nom des principaux qui y exercèrent pendant le dix-huitième siècle.

Ishak Pua, qui avait étudié sous les meilleurs maîtres de son temps, cultiva l'art d'Hippocrate avec un grand zèle. Aimant les lettres hébraïques, il établit à Livourne une imprimerie d'où est sortie une foule de livres. Plus tard il transporta ses presses à Venise où son fils Gad, continua, après lui, à publier plusieurs ouvrages hébreux.

Elia Concili était de Rome d'où il vint à Livourne, après avoir fait ses études à l'université de Padoue. Pendant son séjour dans cette dernière ville, il se lia d'amitié avec le célèbre Moseh-Chaïm Luzzatto, lequel fit un poème en son honneur à l'occasion de sa promotion à la dignité de docteur en médecine (1). Elia Concili est mort à Livourne avec la réputation d'un excellent praticien.

Parmi ceux qui ont encore pratiqué à Livourne avec succès l'art de guérir à cette époque, *Adam Bondi* est certainement un des plus considérables. Il était à la fois bon médecin, bon chirurgien et bon occuliste; sa clientelle fut immense. Le savant Raphaël Meldola, ancien rabbin de Bayonne, le cite avec éloge dans un de ses ouvrages (2). Il est également fait mention de lui dans le Pachad Iizchak de Lampronti (3).

Emmanuel Calbo était aussi un médecin Livournois. Depuis le temps qu'il fit ses études à Padoue, où il fut reçu docteur en mé-

(1) *Revue Orientale*, tome II, p. 182.
(2) *Scheber Bimezarim*, Livourne 1742, in-12.
(3) Tome II, p. 44, col. 4.

decine et en philosophie, il devint l'ami du jeune M.-C. Luzzatto. Ce grand poète et kabbaliste, l'honora de toute son estime et après lui avoir offert de belles strophes lors de son élévation au doctorat (1), il lui adressa, en 1730, une lettre sur ses révélations kabbalistiques (2). Le docteur Calbo était lui-même kabbaliste et rabbin ; il fit partie en 1728 du rabbinat de Livourne (3).

A l'exemple de Calbo, *Iakob Bondi*, s'adonna beaucoup au rabbinisme et à la kabbalah. Il était fils du docteur Adam Bondi, dont nous avons parlé plus haut. Ayant hérité de son père une nombreuse clientelle, il trouva encore assez de temps pour remplir dignement les fonctions de membre du rabbinat de sa ville natale, auxquelles il a été appelé bien jeune encore. Son gendre, le savant Iakob Nunes Vaes, fait les plus grands éloges de sa science et ses qualités (4).

Iakob Bondi fut remplacé par son fils, le docteur *Azaria-Chaïm Bondi*. Non moins versé dans l'art d'Hippocrate, que son père et grand-père, il chercha à les égaler par ses vertus. Nunes Vaes, son beau-frère, le cite déjà avec distinction en 1783, quoiqu'il fut alors très-jeune encore (5). La famille Bondi fut en général très-féconde en praticiens et il n'avait en Italie aucune autre qui lui pouvait être comparée sous ce rapport, si ce n'est la famille *Konian*, dont nous allons nous occuper dans le paragraphe suivant.

§ CXCI.

Konian, *Vali*.

Dès le commencement du dix-septième siècle la famille *Konian* se fit un nom dans l'art de guérir. *Joseph Konia*, était un médecin distingué à Mantoue, où son père Israël Konian tenait un magasin de drogueries (6).

Après lui *Salomon Konian*, se rendit célèbre à Padoue, par les

(1) Revue Orientale, tome II, page 282 et 191.
(2) *Ibidem*, page 182.
(3) *Pachad Iizchak*, tome IV, page 73, col. 3.
(4) *Sefer Daath Sekenim*. Livourne 1783, préface.
(5) *Même ouvrage*, l. c.
(6) Mss. de notée cabinet, n° 42.

nombreux disciples qu'il y fit en médecine, aussi bien que par la grande pratique de son art. *Tobie Cohen*, l'un de ses disciples, n'a pas assez des paroles pour louer sa science philosophique et médicale ; il assure que tous les médecins d'Italie, d'Allemagne et de Pologne cherchent avec avidité son savoir (1), et que la plupart de ses disciples sont devenus des rabbins remarquables et des docteurs au service des rois et des princes renommés (2). Un autre disciple, *Moseh ben-Benjamin Wolf*, le cite aussi avec les plus grands éloges, ainsi que deux autres médecins juifs de Padoue, les docteurs *Ishak Chaïm* et *David Chaïm Luria* (3).

Élevé par ses soins, son fils *Israël Konian*, marcha dignement sur ses traces. Il exerça son art à Constantinople, où il se distingua par sa science, son savoir et sa grandeur. Tobie Cohen fait un beau portrait de sa position dans la capitale de l'empire turc (4).

D'après ce que nous venons de dire, il faut corriger ce que nous avons écrit au sujet de Salomon Konian dans le paragraphe CXLVI de cette histoire. Il paraît que ce n'est qu'Israël Konian qui exerça à Constantinople, tandis que son père Salomon Konian a toujours professé à Padoue. Nous avons suivi d'abord une note manuscrite qui est erronée. Quoiqu'il en soit, voici encore un docteur digne d'être remarqué, le docteur *Moseh-David Vali*. Ce savant médecin étant aussi de Padoue ; il descendit de la famille d'*Ishak-Levi Vali*, praticien remarquable, qui exerca l'art d'Hippocrate à la fin du dix-septième siècle, à Vérone et à Modène. Zélé kabbaliste, Ishak-Levi Vali, était le coryphée de Moseh Zacuto, qui nous a conservé de lui trois lettres, les deux premières datées de Verone, 1680, la troisième de Modène 1677 (5). Moseh-David Vali, joignit aussi l'étude de la kabbalah à l'étude de la médecine, et il s'est distingué grandement dans cette science mystique. Non seulement il l'enseigna et la pratiqua conjointement avec Moseh-Chaïm Luzzatto, Israël-Hiskiah Trevis et Iakob Chasak (6), mais

(1) *Maasé Tobia*, préface de la 1re partie.
(2) *Ibidem*, préface de la 2me partie.
(3) *Ieruschath Moseh*, préface.
(4) *Maasé Tobia*, ibid.
(5) *Ighereth ha-Remaz*, n° 12, 19 et 25.
(6) *Revue Orientale*, tome II, page 184.

il laissa après lui huit volumes, chacun de mille feuilles, sur la théorie de la kabbalah. Ce grand ouvrage est resté inédit ainsi que les autres écrits de notre docteur, parmi lesquels on remarque un traité sur la Foi, en italien, divisé en sept parties ou jours, qu'il avait composé à l'âge de vingt-cinq ans; et soixante et dix *Thekonim* sur le dernier versé du Pentateuque, en hébreu (1). Tous ces manuscrits se conservent à Padoue à la bibliothèque de Joseph Almanzi. Le docteur Vali a été célébré par Ephraïm Luzzatto (2); sa mémoire est chère à la communauté juive de Padoue, qui le considère comme un saint, et chaque année, jusqu'à ce jour, on visite son tombeau et recite une prière de Moseh-Chaïm Luzzatto.

§ CXCII.

Raphaël Rabeni.

Nous terminons ce long tableau de médecins israélites d'Italie au dix-huitième siècle par une notice sur le docteur *Raphaël Rabeni.*

Enfant de Padoue, il avait fréquenté dès sa plus tendre jeunesse l'université de cette cité et fit tant de progrès dans ses études qu'à l'âge de quinze ans il fut déjà proclamé rabbin, s'il faut en croire Angelo Contarini, cité par de Rossi (3). De bonne heure aussi il fut reçu docteur en médecine, et mourut en qualité de rabbin et de médecin en sa ville natale, en 1717. Rabeni s'était nourri des plus fortes et des plus sérieuses études; recueilli, caché, aimant la retraite, il se plaisait dans la solitude. Esprit infatigable, il a écrit une foule d'ouvrages, dont quatre seulement ont été publiés, les autres sont restés inédits. Voici les titres de ceux qui ont été imprimés :

I. *Squarcio di Lettera del dottor Bernabo Scacchi sopro le Considerazioni del signor Biagio Garofalo intorno alla poesia degli ebrei*, Padoue 1709, in-8°. L'auteur qui se cache sous le nom figuré de *Scacchi*, dédia son ouvrage à Magliabecchi. Il y

(1) *Kerem Chemed*. tome III, page 130.
(2) Voyez *Bene ha-Naaorim*, n° 50.
(3) *Dizionario Storico*, vol. II, page 101.

combat l'opinion de Garofalo dans ses Considérations (1), que la poésie hébraïque n'a pas de mètre mais seulement de rime; il prouve au contraire qu'elle a de mètre mais non pas de rime. Ceci est le principal objet de leur dispute, mais Rabeni les refute encore sur d'autres points. Biangio Garofalo ayant répondu à cette refutation d'une manière indécente dans un écrit intitulé : *Observazioni di Ottavio Maranta*, Venise, 1711, Rabeni fit paraître contre lui le suivant :

II. *Antilogia alle Osservazioni di Ottavio Maranta, cive Biagio Garofalo fatta da Fabio Carselini in difesa del dottor Raffaele Rabeni.* Augusta, 1711, in-8°.

III. *Lettera sopra un saggio di critica del signor Giovanni Clerico intorno alla poesia degli ebrei.* Cosmopoli, 1710, in-12. Dans ce troisième écrit, Rabeni examine les sentiments de Jean Le Clerc, qui paraît être de l'avis de Carofalo, que la poésie hébraïque n'a pas de mètre mais seulement de rime.

IV. *Differenze filologico-sacre considerate da R. R.* Padoue, 1713, in-12. Dans la première question il est traité de l'autorité de l'Écriture-Sainte ; dans la seconde, de deux premières âges du monde.

Tous ces traités, qui sont assez rares, dénotent un grand savoir et un esprit très-éclairé ; ils font désirer la publication des autres écrits de notre docteur, restés inédits.

§ CXCIII.

L'Ile de Zante.

Il est très-difficile de déterminer la première apparition des israélites dans l'île de Zante. On sait seulement, que durant la domination des Turcs, un certain nombre s'y était établi. Mais ce fut sous le gouvernement des Venitiens que la synagogue de Zante devint florissante, et produisit des médecins recommandables, tels que les docteurs *Cohen* et *Iakob ben Uziël*.

Abraham Cohen, naquit à Zante en 1670 (2), de parents originaires de l'île de Candie. Quand il eût appris les premiers élé-

(1) Considerationi intorno alla Poesia degli Ebrei e dei Greci, Roma 1707.

(2) Rossi, *Dizion. Storico*, vol. I, page 89.

ments de la loi et la Talmud dans la maison paternelle, il fallut l'envoyer à l'étranger pour étudier la médecine. L'université de Padoue était alors l'école privilégiée de jeunes israélites qui se destinaient à l'art de guérir. Cohen y fut conduit par son père dès l'âge de quinze ans. Après y avoir obtenu le grade de docteur et le titre de rabbin, il revint dans sa patrie et s'y établit comme rabbin et médecin. Il avait un talent particulier pour la prédication hébraïque et le volume de sermons qu'il publia, en 1700, lui fit beaucoup d'honneur. On remarque par plusieurs passages qu'il avait étudié avec zèle la philosophie morale et religieuse. Mais ce fut son talent poétique qui lui fit le plus d'honneur. Ses paraphrases de Psaumes de David en vers hébreux, furent célébrées par les plus savants poètes hébreux d'Italie, parmi lesquels on voit figurer les docteurs Sabbatai Marini et Ishak-Vita Cantarini. Non moins grand praticien qu'excellent poète et profond prédicateur, la mort de notre docteur, arrivée en 1722, fut généralement regrettée par tous ceux qui l'ont connu. Voici le titre de ses ouvrages :

I. *Khebod Chakhamim*, sermons, Venise, 1700, in-fol.

II. *Khehunath Abraham*, paraphrases poétiques sur les psaumes de David, Venise 1719, in 4°, avec le portrait de l'auteur, par lequel on voit qu'il avait l'âge de 49 ans lors de la publication de ces poésies.

Avant ce docteur, Zante a vu mourir dans ses murs, en 1630, un autre médecin israélite fort remarquable, le docteur Iakob ben Uziël. Il était originaire d'Espagne et passait la meilleure et la plus grande partie de sa vie à Vénise. C'est l'aïeul du côté maternel du docteur *Ishak Luria*, médecin assez connu du temps de Moseh Zacuto, dont il était le disciple (1). Notre docteur qui outre son art professait aussi les lettres et la poésie espagnoles, fit paraître, à Venise en 1624, *David*, poème héroïque en douze chants (2). Ce poème espagnol, nous a engagé, il y a quelques années, à rechercher les autres ouvrages que le docteur Iakob ben Uziël a laissé inédits, mais nous les avons cherchés envain dans un grand nombre de bibliothèques. Il paraît qu'ils ont été tous transportés en Orient après la mort de l'auteur.

(1) *Ighereth ha-Remaz*, n° 22.
(2) Rossi, *Dizion. Storico*, vol. I, page 136.

§ CXCIV.

Constantinople.

A l'époque où Achmet III succéda sur le trône de Constantinople à son frère, Mustapha III, que les jannissaires déposèrent, l'un de plus savants médecins israélites de son temps, brillait à la cour ottomane. Nous avons nommé le docteur *Tobie Cohen.*

Tobie Cohen naquit à Metz, en 1652, de Moseh Cohen, grand rabbin de cette ville, et de Fega, fille de Jonas Diswitz. Ce savant rabbin, était originaire de Nerol en Pologne, d'où il se sauva, lors du soulèvement des Tartares et Cosaques contre Wadislas IV, en 1648. Fils du docteur Éleazar Cohen (1), le rabbin Moseh paraît avoir exercé également la médecine, du moins Tobie cite de lui un ouvrage médical (2). Cet ouvrage est resté inédit comme tous les écrits de notre rabbin, à l'exception d'un seul, publié à Constantinople. Il faut le regretter, car Moseh Cohen était un homme d'un profond savoir; son fils le loue surtout comme un bon mathématicien (3), et les fragments qu'il produit de ses écrits les font vivement désirer. Quoiqu'il en soit, notre docteur avait à peine sept ans, lorsque son père venait à mourir en 1659 (4). Sa mère, qui épousa en secondes noces, Samson Bacharach, grand rabbin de Worms, l'emmena dans cette ville en 1664. Il ne resta que peu de temps dans cette cité, son frère aîné Éleazar Cohen qui retourna en Pologne le prit avec lui, ainsi que son frère cadet Iehouda-Loeb Cohen. Ces deux frères dont l'un s'établit dans la suite à Nerol et l'autre à Premislas, moururent tous les deux le même jour (5). Pour lui, après avoir étudié sous plusieurs rabbins de sa famille, il résolut de se rendre en Italie pour y étudier la médecine à l'université de Padoue. Mais la connaissance qu'il avait faite avec un certain docteur *Gabriel* qui étudia aussi la médecine, le conduisit à Francfort-sur-l'Oder, où l'électeur de Brandebourg les fit étudier à ses frais. Ils furent les premiers israélites

(1) § CXLIII.
(2) *Maasé Tobia*, page 86, col. 3.
(3) *Ibidem*, page 19.
(4) Azulai, Vad *le-Chakamim*, tome I, let. Beth, n° 12.
(5) *Maasé Tobia*, page 83.

qui fréquentaient l'université de Francfort-sur-l'Oder, car jusqu'à là, aucun juif n'y fut admis. C'est par ordre de Frédéric-Guillaume I, dit le Grand, que cette haute école ouvrit ses portes aux descendants de Jacob. Après avoir passé plusieurs années à Francfort, il se rendit à Padoue pour s'y faire recevoir docteur (1). Il s'établit ensuite à Constantinople, où il acquit bientôt une grande réputation. Des puissants protecteurs, tels que le prince Mauro-Cordato (2) et le visir Rumi-Pacha (3) le firent entrer dans la cour du grand sultan (4). Il paraît qu'il séjournait pendant quelque temps à Broussa, car il cite souvent dans son livre des cures qu'il opéra dans cette ville (5). En 1708, il se rendit à Venise pour y mettre au jour son ouvrage, qui lui valait l'approbation des docteurs les plus célèbres d'Italie. Revenu de son voyage à Venise, il passa en Palestine où il se livra à l'étude rabbinique et écrivit sur un ouvrage d'Algazi, qu'Azulai assure avoir vu dans sa jeunesse (6). Le docteur Cohen mourut à Jérusalem, en 1729 âgé de soixante dix sept ans.

§ CXCV.

Continuation.

Les écrits de Tobie Cohen doivent être l'objet d'une analyse complète. Ils renferment des observations intéressantes et des détails de pratique susceptibles de recevoir une application journalière. Publiés à Venise en 1708, et réimprimés déjà à Iesnitz en 1728, in-4°, ce succès indique suffisamment leur mérite. L'auteur dans une préface très-bien écrite, après avoir tracé les particularités de sa vie que nous venons de rapporter, dit qu'ayant perdu tous ses enfants il a résolu de perpétuer son nom par un ouvrage qui porterait le titre de *Maasé Tobia*, œuvre de Tobie. Cet ou-

(1) *Maasé Tobia*, préface.

(2) *Même ouvrage*, page 88 col. I.

(3) *Ibidem*, page 63, col. 4.

(4) *Ibidem*, page 53, col. 4; Azulai, Vad *le-Chakhamim*, lettre Teth, numéro 6.

(5) *Maasé Tobia*, page 100, col. 3 et page 106, col. 3.

(6) *Vaad le-Chakhamim*, l. c.

vrage est l'œuvre qu'il mit au jour, et qui est divisée en deux parties. Dans la première il parle de la métaphysique, de la physique, de l'astronomie et de l'histoire naturelle; et traite entre autres choses de l'existence de Dieu, de son unité, de l'essence divine, des anges, de la révélation de Moïse, de la Providence, des peines et récompenses après la mort, du messie, du système astronomique des anciens, changements survenus dans ce système, de Copernic, et refutation de sa doctrine, des étoiles, de la nature, du soleil et de la lune etc., etc. La seconde partie entièrement consacrée à la médecine, l'auteur débute par une division générale des maladies; il les divise suivant les diverses parties du corps et commence par traiter dans la première section, les maladies de la tête, soit les maladies du cerveau, crâne, cheveux, soit les maladies des oreilles, des yeux, de la bouche, du nez, etc. Parmi les recherches nouvelles et intéressantes de ces diverses maladies, on remarque surtout des observations curieuses sur la *Plique*, maladie endémique, particulièrement en Pologne. L'autenr conte que pendant son séjour à Padoue il a reçu une lettre de Lemberg, au sujet de cette cruelle maladie, maladie qui avait déjà occupé l'université de Padoue, à laquelle plusieurs médecins Polonais se sont adressés. Il l'a décrite et la compare aux autres maladies endémiques. Comme la cause qui rende une maladie *endémique* n'est pas toujours facile à déterminer, parce qu'elle paraît se compliquer de plusieurs influences spéciales, les opinions sur le principe de la Plique, sont fort diverses. L'auteur les cite toutes et les discute avec soin. Il paraît que la superstition jouait de son temps un grand rôle dans la guérison de cette maladie dans la population polonaise. Il mentionne à cette occasion l'ouvrage de son père.

Dans la seconde section il parle de l'asthme, et entre dans les plus grands détails sur toutes les maladies des poumons et du cœur.

La troisième section traite des maux d'estomac, de l'action de la faim, de la soif, etc., etc.

Dans la quatrième il fait des recherches curieuses sur les hydropisies et explique successivement l'hydrothorax, ou hydropisie de poitrine, l'ascite ou hydropisie du bas-ventre, et l'hydrocéphale aiguë.

La cinquième est consacrée aux maladies de pieds; l'auteur cherche principalement à traiter d'une manière neuve la podagre.

Après avoir traité dans ces cinq sections les principales maladies humaines il termine son ouvrage par six suppléments dont l'analyse formera le sujet du paragraphe suivant.

§ CXCVI.

Suite du paragraphe précédent.

Ce qu'on était dans l'usage de désigner par le terme générique *fièvres*, forme le sujet du premier supplément. L'auteur y parle des causes ou de la nature de ces maladies, suivant ses propres observations et d'après les observations des médecins modernes. Il indique la manière de traiter les fiévreux suivant ses contemporains, ce qu'il y a de vrai dans leur ordonnance et termine son traité par l'exposition des coutumes des Indiens, Chinois et Turcs, dans le traitement des irritations fébriles.

Le second supplément est consacré aux maladies contagieuses et épidémiques. L'auteur s'y livre à des recherches intéressantes sur la nature de la peste, des signes distinctifs et le régime à suivre pendant que cette maladie contagieuse règne.

Dans le troisième supplément l'auteur examine le sytème physique du sexe et parle successivement de la vierge, de la femme mariée et de la mère. Après avoir recherché la nature des parties solides et sensibles qui composent les organes de la femme et les effets immédiats qui paraissent en dériver, il fait mention du flux périodique et mensuel auquel le sexe est assujetti, de la grossesse, du terme naturel de l'accouchement et de l'accouchement non naturel.

Le quatrième supplément traite des maladies des enfants ; il est divisé en quinze chapitres. On remarque entre autre le douzième consacré à la variole ou petite vérole.

Dans le cinquième, il est question de l'œuvre de la génération, de la diminution de la semence, ses diverses causes etc., etc. C'est une production fort estimable ; on peut retirer beaucoup de fruit de sa lecture.

Le sixième supplément est un traité botanique dans lequel il s'attache principalement aux plantes qui sont les plus en usage dans la médecine. Comme l'auteur cite beaucoup d'ouvrages anciens, la lecture de ce traité peut devenir très-profitable.

Comme dans une étude quelconque, on cherche à terminer avec les définitions, la nomenclature, ou tout ce qui porte un caractère, pour ainsi dire *mécanique*, l'auteur termine son ouvrage par un vocabulaire des noms de plantes et de mots techniques de la science médicale, en trois langues. Ce dernier traité n'est pas le moins intéressant de *Maasé Tobia*, parce qu'il explique souvent des termes obscurs de la Mischna et du Talmud.

§ CXCVII.

Asie.

Après le docteur Cohen, la culture des arts, se ressentit de plus en plus de la décadence de l'empire turc. La médecine en particulier tomba dans une sorte d'avilissement et d'oubli. Déjà de son temps l'art de guérir avait dégénéré en Asie. Voici le portrait qu'il trace des médecins turcs dans la préface de son ouvrage médical. « La médecine, dit-il, est suivant le plus grand des médecins, très-facile dans la bouche des charlatans, mais très-difficile aux yeux du vrai médecin. Maïmonide, de glorieuse mémoire, dit la même chose dans son *Régime de la Santé* : Celui qui se met entre les mains d'un docteur qui ne connaît point la théorie de son art ressemble à quiconque s'abandonne à la mer et voyage au gré des vents inégaux, souvent ils le poussent vers sa destination, mais plus souvent ils le font périr avec le vaisseau qui le porte. C'est donc une grave erreur de croire que le meilleur médecin est le praticien, fut-il même, dépourvu de toute théorie de son art. Déjà Hippocrate, ce prince des médecins a dit au commencement de ses Aphorismes : *L'expérience est dangereuse*, c'est-à-dire qu'il ne suffit point d'avoir de l'expérience mais il faut avant tout connaître les maladies, leur nature, leur caractère et leurs symptômes suivant les personnes, les constitutions et les âges. Le médecin doit étudier avec soin tout ce qui a de rapport à chaque maladie, et observer avec sagacité le malade ; sans cela pourquoi passer son temps, dépenser son argent et se tourmenter par de longues études, souvent même à exposer sa vie en fréquentant les universités étrangères où les étudiants juifs sont généralement haïs, qu'on reste chez soi ou qu'on sert quelque praticien, comme

cela se fait en Asie, où le dernier domestique d'un médecin quitte son maître avec la notion tant soit peu de saigner, aussitôt il est proclamé l'adroit, le sage et l'habile docteur. Les bornés, ils ne savent pas qu'on ne nomme sage que celui qui possède la sagesse et qu'on n'appelle docteur que celui qui a de la doctrine. On n'est considéré non plus comme adroit ou habile, que pour autant qu'on a obtenu ces grades. De plus il ne vint à personne l'idée dans toute l'Italie, la Pologne, l'Allemagne et la France, d'étudier la médecine sans qu'il soit initié d'abord dans la loi écrite et orale, et autres sciences, j'appelle au témoignage de nombreux disciples de mon maître le savant universel, le chef des médecins, Rabbi Salomon Konian, les uns sont devenus docteurs de la loi, les autres médecins des rois et de grands seigneurs, dont je ne suis que le plus petit d'entr'eux. Il n'est pas de même dans ce pays-ci (en Turquie), on y donne le titre de sage et de docteur à quelqu'un qui n'a aucune notion de la loi. C'est ce qui fait que ces faux médecins cherchent à persécuter les vrais médecins. »

L'auteur poursuit son tableau caractéristique des médecins de l'Asie, et après avoir parlé encore des vieilles femmes qui se mêlent aussi de guérir par toutes sortes de superstitions, il termine par un poème mondain contre tous les charlatans.

§ CXCVIII.

Afrique.

Ce que nous venons de rapporter au sujet des médecins de l'Asie, est également applicable aux docteurs de l'Afrique. Le despotisme du shérif de Maroc et les républiques militaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli, ont plongé les malheureux habitants de cette contrée dans la plus cruelle superstition. Les juifs, et en général tous les africains ont une grande confiance dans les amulettes; musulmans, israélites et chrétiens, tous se mettent sous leur protection lorsqu'ils sont menacés ou frappés d'un malheur. Aussi il en est peu qui meurent sans avoir deux ou trois amulettes auxquelles ils avaient confié la garde de leur existence. Ces amulettes consistent le plus souvent en un morceau de parchemin, sur lequel est écrite une phrase de la Bible, de l'Évangile, ou du Coran, plié en triangle : quelquefois aussi en une petite plaque d'argent

ou d'or, sur lesquels est gravé un nom kabbalystique, embelli de figures mystiques, et renfermé avec soin dans un sac que l'on porte sur la peau.

Quelque superstitieux que soient les Africains, ils apprécient cependant avec justesse les effets de la médecine. Aussi le *Kekin* ou médecin, jouit d'une haute estime. Malheureusement toutes leurs connaissances consistent en un certain nombre de recettes qui passent de maître en disciple. Chargés d'une besace, ils parcourent les villes, les bourgs et les villages, en faisant entendre sur toutes les places publiques le cri aigre de *Ei kekim! Ei kekim!* un médecin! un médecin! Les malades se présentent; aussitôt les esculapes ambulants tâtent leur pouls en disant : ta maladie nous est connue. Puis ils ouvrent leur besace, donnent une pilulle ou une poudre, et reçoivent en échange quelques pièces de monnaie.

En Afrique, un médecin apprend tout du pouls; c'est du pouls que lui viennent toutes les indications. Quand il est arrivé, au moyen du pouls, à constater la nature de la maladie, il la fait connaître et indique l'époque à laquelle elle se terminera. Alors le malade le prie de lui donner un médicament qui produise un effet particulier et violent que l'on regarde comme la crise. Jamais un médicament n'obtient faveur auprès d'eux, et ne peut, à leurs yeux, être efficace, s'il ne produit un effet appréciable. Aussi, les sudorifiques, les purgatifs et les sécrétions sont seuls en honneur. Les Africains aiment encore les fortes doses, afin d'obtenir des crises efficaces; et en général ils préfèrent les médicaments liquides, les boissons.

Chaque médecin africain prépare lui-même ses propres médicaments; aussi n'y a-t-il guère de pharmaciens. La vente des drogues n'étant soumise à aucune législation, l'empoisonnement, soit par accident, soit par intention, y est très-fréquent : quelques fois on pèse un médicament dans une balance en cuivre couverte de sublimé corrosif ou d'arsenic, et souvent les ignorants praticiens prescrivent des moyens énergiques et des doses qui en font des poisons. Les cris et les contorsions des malades sont alors interprétés comme des symptômes de possession, et aussitôt on fait venir, à la fois, le rabbin juif, le derviche musulman et le curé chrétien, qui procèdent simultanément, et chacun

suivant son rite, à l'exorcisme. Ils ont recours aux prêtres des trois religions différentes, afin qu'il ne puisse y avoir d'erreur; car nous ne pouvons, disent-ils, déterminer *à priori,* si le malin esprit, qui tient notre personne en son pouvoir, est hébreu, mahométan ou nazaréen (1).

§ CXCIX.

Aperçu chronologique.

Nous terminons ces longues recherches par un aperçu chronologique, depuis la mort d'Ishak ben Amran, en 799, jusqu'à la mort de Marc-Eliésar Bloch, en 1799, espace de mille ans. Dans le volume suivant de cet ouvrage, nous donnerons une table chronologique du temps antérieur au huitième siècle.

799. Mort d'Ishak ben Amran, médecin de Zyadet-Allah, émir d'Afrique.
801. Ioschua ben Nun, surnommé Rabban de Sélcucie, célèbre professeur de l'école de médecine, à Bagdad.
805. Sahel, surnommé Zein al-Taberi, savant médecin de Bagdad, traduit de l'hébreu et du syriaque, en arabe, une foule d'ouvrages médicaux et astronomiques.
830. Meshalla, disciple de Zein al-Taberi.
840. Abou'l Hasan, médecin des Khalifes Mostasem et Watek-Billah.
853. Le khalife Montawakkel défend aux disciples israélites et chrétiens l'usage de la langue arabe.
880. Mort de Sédékias, médecin de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve.
900. École de Kaïrouan, en Afrique; Ishak ben Amran II.
913. Naissance de Schabtai Donolo, célèbre médecin et astronome de Sicile.
932. Mort d'Ishak ben Soleiman Israïli, médecin de l'iman Abou-Mahommed Abd-Allah Mahdi, souverain d'Afrique.
940. École de Salerne; Elisée y enseigne en hébreu.

(1) Notice communiquée.

948. Chasdai ben-Sprot, médecin et premier ministre d'Abd-al-Rahman III, surnommé Naser-Leddin-Allah, khalife de Cordoue.

965. Haroun de Cordoue, commentateur d'Ebn-Sina.

997. Mort d'Emran ben-Ishak, habile médecin de Tolède.

1000. Progrès de la médecine juive; elle est cultivée par les rabbins.

1001. Rabbi Abon, grand père du célèbre Moïse ha-Darschon, enseigne à Narbonne.

1015. Un médecin juif guérit Hakem, roi d'Egypte.

1025. Origine de l'école de médecine de Montpellier, fondée par les rabbins.

1028. Publication d'un livre général de la médecine, en hébreu.

1031. Mort d'Abou-Bekr Mohammed ben Merwan Ebn Zohar, à Talabira.

1036. Iahia ben-Daoud Ebn-Zacharia, plus connu sous le nom de Iehuda Chaioug, commente Ebn-Sina.

1040. Joseph ben-Zebad, Iehuda ben-Dekufal et Abd-al-Malik Ebn-Zohar, en Espagne.

1045. Mort d'Abou'l Walid Merwan Ebn-Djanah, ou Iona ben Ganach.

1050. Ishak al-Bagdadi, compose en arabe l'*Adoniat al Mofredat*, des médicaments simples.

1060. Asaf, auteur d'un livre de médecine intitulé : *Sefer Refuoth*.

1070. Aboud-Said Ebn Hosaïn, fleurit en Egypte.

1090. Meschulam-le-Médecin.

1108. Mort du célèbre Salomon ben Isaac, dit Raschi, à Troyes, le 10 juillet 1108.

1116. Selama ben-Rahman enseigne la médecine en Egypte.

1120. Abou-Djafar Iousouf ben Ahmed Ebn Chasdai se rend d'Espagne en Egypte sous le Khalifat d'Amer-Beah-Kamallah.

1130. Mobarek ben Selama, disciple d'Ebn Chasdaï.

1131. Mort d'Abou'l-Allah Ebn-Zohar, adversaire d'Ebn-Sina.

1136. Ishak Ebn Beklarisch et Abou Omar ben Kamenil.

1140. Abou'l-Fadhl Chasdaï ben Iousouf Ebn Chasdaï.

1145. Mort d'Ibn-Saigh.

1162. Mort d'Abou-Merwan Ebn-Zohar.
1164. Mort de Habat-Allah, surnommé Abou'l Berakat.
1167. Mort d'Abraham Aben Ezra.
1174. Mort de Samuel ben-Abbas.
1180. Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, permet à tout le monde de professer la médecine dans l'école de sa ville célèbre.
1184. Mort d'Ebn al-Sedit.
1190. Ebn Djami.
1199. Mort d'Abou-Bekr Mohammed Ebn-Zohar.
1204. Mort de Maïmonide, le 13 décembre 1204.
1208. Josef ben Alfakhar, habile docteur en médecine à Tolède.
1215. Saniat al-Mélik, fils d'Ebn-Djami.
1220. Abou'l Barakat, fils de Saïd, fleuri à Basra.
1223. Mort de Sadaka ben-Medja.
1226. Mort de Iousouf al-Sebti.
1227. Mort de Mouheddhib-Eddin.
1230. Abou-Mohammed Abd-Allah Ebn Zohar, dernier médecin de cette maison célèbre.
1235. Mort de Cohen Athar.
1239. Mort de Samuel Aben-Tibbon.
1246. Le concile de Beziers défend aux chrétiens de se servir de médecins juifs.
1251. Mort d'Ibrahim Ebn-Sahel et de d'Abou'l Hazan.
1254. Le concile d'Alby prohibe également l'usage des médecins israélites.
1260. Nachmanide fleurit en Espagne; Schem-Tob ben Ishak en France; Abba-Mari, en Italie.
1270. Progrès de l'école de Salerne; Abou'l Hakim, Farraguth et Hillel ben Samuel.
1280. École de Rome; Nathan Hamati, Serachia ben Ishak Chen, Ishak ha-Levi et Ishak, médecin du pape Boniface VIII.
2291. Mort de Saad-ed-Daulah.
1294. Ahron ben Josef compose son célèbre *Sefer ha-Mubchar*.
1298. Nathanel ben Joseph Almoli de Sarragosse.
1300. Profatius, régent de la faculté de Montpellier.
1301. La faculté de médecine à Paris défend aux médecins juifs de prêter leur ministère aux chrétiens.

1302. Ishak de Lattes, Ishak de Carcassonne, Nathan ben Samuel, Jochanan Iarchuni, en France.

1305. Samuel ben Iakob de Capoue, médecin de Charles II, roi de Naples, Mischel ben Abraham, Maître Ahron, en Italie.

1312. Samuel Abenhaar, médecin d'Alfonse XI, roi de Castille, Abraham Ebn Makhir, Salomon ben-Abraham Ebn Daoud et Iakob de Tolède, en Espagne.

1316. Chananel ben Tanchum.

1320. Ahron ben Abraham de Bagdad vient en Espagne.

1323. Don Samuel Benvenaste, Maistre Bénédict, célèbres médecins d'Aragon et de Catalogne.

1326. Dans le concile d'Avignon il est défendu aux chrétiens de se servir de médecins et de chirurgiens israélites.

1336. Mort de Joseph Ebn Sason à Tolède. Cette même année, les statuts synodaux du Rouergue, ainsi que le concile d'Avignon de l'année suivante, interdisent aux chrétiens de consulter, dans leurs maladies, des docteurs juifs.

1346. Mort d'Abner de Burgos ou Alphonse de Valladolid.

1349. Mort d'Ishak Soschan à Tolède.

1350. Abraham Caslari compose son ouvrage sur les fièvres pestilentielles à l'occasion de la peste de 1349.

1362. Mort de Joseph Ebn Makhir, médecin du roi de Castille.

1367. Les cortès de Burgos demandent à Henri de Transtamare qu'il soit défendu aux juifs d'exercer la médecine; mais le roi leur répond qu'il ne peut défendre à ces sectateurs une science par laquelle ils se rendaient si utiles à l'humanité.

1368. Le concile de Lavaur renouvelle les dispositions des anciens conciles contre les médecins et chirurgiens israélites.

1369. Mort d'Ahron ben Elia à Constantinope.

1369. Bénédict Abin, médecin de la reine Jeanne.

1370. Salomon, fils d'Abraham Abigdor, fleurit sous Charles V.

1375. Todros de Cavaillon, auteur d'une pharmacopée.

1385. Schem Tob Sprot compose son commentaire sur le canon d'Ebn-Sina.

1387. Iekuthiel ben Salomon de Narbonne traduit du latin en hébreu le *Lis de la Médecine* de Bernard de Gondon,

1388. Iehuda ben Salomon, son frère, est auteur d'une version hébraïque, de trois autres traités de médecine du célèbre professeur de l'université de Montpellier.

1389. Angelo de Montalto, médecin du pape Boniface IX.

1391. Don Moseh, médecin de Jean I, roi de Portugal.

1395. Astruc ha-Cohen, médecin d'un des souverains d'Afrique.

1400. Astruc Schalom, autrement dit Iehuda Schalom, en Italie; Josef Ebn Bibas al-Lorki en Espagne.

1401. Ioab ben Iechiel Rofé de Bethel à Cesene en Romagne.

1407. Mort de Meïr Alguadez, premier médecin de Henri III, roi de Castille.

1415. Mort de Meïr Ebn Suschan, à Tolède. Une bulle de l'antipape Benoît XIII, du 11 mai 1415, défend aux juifs d'exercer la médecine, la chirurgie et la pharmacie.

1419. Publication de l'ouvrage médical intitulé : *Af-Chakhmathi.*

1420. Josua ha-Lorki ou Jérôme de Sainte-Foi, médecin du pape Bénoit XIII.

1422. Nathan ben Meschulam ha-Rofé, à Perouse; Mosch Riéti, à Rome.

1425. Moseh ha-Rofé, en Espagne.

1426. Daniel ben Abraham Rofé; Ishak ben Meschulam Rofé.

1429. Schem Tob ben Iakob, à Tolède.

1430. Josua Ebn Bibas, fils de Joseph Ebn Bibas al-Lorki; Maistre Josef Ferrari.

1436. Jakob Kaphanton ; ses travaux sur Ebn-Sina.

1440. Ishak ben Schem-Tob professe la médecine en Castille.

1444. Mort de Siméon Duran, à Alger.

1447. Le pape Eugène IV persécute les médecins, chirurgiens et apothicaires juifs.

1448. Daniel ben Salomon, à Belmonte.

1450. Maistre Salomon, médecin de Gènes.

§ CC.

Suite du paragraphe précédent.

1453. Hekim-Iakoub, médecin du sultan Mahomet II.

1454. Don Henri IV, roi de Castille, choisit pour son médecin un docteur juif qui possédait toute sa confiance.

1455. Le pape Nicolas V renouvelle les persécutions d'Eugène IV.

1456. Mardochai Nathan, Maistre Nathan, Joseph de Noves, à Avignon.

1458. Benjamin de Porta Leone, médecin de Ferdinand I, roi de Naples, puis de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan.

1465. Samuel ben David Eben Schoham ou Berillo, à Corfou.

1467. Le pape Paul II accorde plusieurs priviléges aux médecins israélites.

1468. Abiabar guérit Don Jean II, roi d'Aragon, d'une double cataracte.

1470. Iakob ben Iechiel Loanz, médecin de l'empereur Fréderic III.

1472. Samuel ben Chabib, à Sarragosse.

1476. Abraham Conat de Mantoue.

1478. Elia ben Iehuda de Tivoli écrit sur les maladies des femmes.

1486. Joseph ha-Lévi, à Bitonto.

1487. Mort de Don Ghedalia Ebn-Iahya de Portugal, à Constantinople.

1490. Schem-Tob Gagonia, à Calatayud, Messer David et Jacob ben David Provençal, à Naples.

1493. Mort d'Elia del Medigo, à Candie.

1495. Don Joseph et Rodriguez, médecins de Jean II, roi de Portugal.

1499. Don Todros Ebn Davor, à Calatayud.

1500. Paul Ricius, médecin de l'empereur Maximilien I.

1609. Victor de Carben, à Cologne, écrit contre les médecins israélites.

1512. Joseph Hamon, médecin du Sultan Selim I.

1513. Bonet de Lattes, médecin du pape Léon X.

1515. Iehuda Abarbanel, ou Mestre Léon, Léon Médicus, Leo Hebreus, en Italie.

1517. Salomon Almoli, à Constantinople.

1520. Moseh Hamon et Tam Ebn Iahya, médecins du sultan Soliman II.

1522. David ben Schuschan, à Jérusalem; Ishak Chaber, à Damas et Moseh Abas, à Tyr.

1523. Mort d'Abraham de Balmes, professeur à l'université de Padoue, et auteur des premières traductions latines des ouvrages scientifiques.
1524. Elia Menachem Chalphen, à Venise.
1530. Samuel al-Magrabi, en Égypte.
1534. Jakob Mantino, médecin du pape Paul III.
1536. Messir Vidal de Corfou, à Patras, puis à Constantinople.
1550. Mort d'Obadia Sforno, à Bologne; Joseph Ebn Ialya, fils de Tam, remplace son père comme médecin près de Soliman II; son frère Ghedalia pratique à Salonique.
1551. Vital Alatino et Théodore de' Sacerdoti, médecins du pape Jules III.
1552. Abraham ha-Lévi Ebn Megas, autre médecin de Soleiman-le-Grand.
1553. Moseh Alatino traduit de l'hébreu en latin les ouvrages d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne.
1555. Le pape Paul IV persécute les médecins israélites.
1560. Mort de Iehuda Ebn Iahya, à Bologne.
1562. Le pape Pie IV renouvelle les persécutions contre les médecins juifs. Mort d'Amatus Lusitanus, à Salonique.
1570. Abraham Nachmias, à Constantinople.
1573. Moseh Iechiel, à Pesaro.
1577. Le docteur Raphaël obtient du sénat de Gènes d'exercer son art à Sarzane.
1578. Mort de David de Pomis, aux environs de Venise.
1579. Samuel Valerio, à Corfou.
1581. Le pape Grégoire XIII persécute aussi les praticiens juifs.
1585. Le pape Sixte V protége les médecins israélites.
1586. Mort d'Eliézer Aschkenasi, à Cracovie, en Pologne.
1587. Ishak Iaabez, à Constantinople.
1600. Eleaser Cohen, ou Eleaser Vielschim, à Cremnitz.
1612. Mort d'Abraham de Porta Leone, à Mantoue.
1613. Chaïa Rofé, à Sefat.
1615. Mort d'Elie Montalto, médecin de Henri IV et de la reine Marie de Médicis.
1620. Salomon Luria et Samuel, fils de Mathatia, à Lublin.
1623. Szleszkowski écrit des diatribes contre les médecins juifs de Pologne.

1623. Samuel de Silva, à Amsterdam.
1625. Jacob Ebn Amram, Ishak Chabilio, Iakob Aboad, Samuël ha-Lévi, Elieser Archa, Ishak Espagna, Iakob Ebn Arvani, tous médecins de Jérusalem.
1627. Mort de Rodriguez de Castro, à Hambourg, le 20 janvier.
1630. Iakob Zemach, à Sefat, puis à Damas et enfin à Jérusalem.
1633. Léon Siaa, de Flandre, à Constantinople.
1635. Mort de Kalonymos ben Samuel, à Padoue.
1639. Jacob Lombroso, à Venise; Moseh Condovero, à Livourne.
1640. Herz Gunzbourg, à Vienne.
1642. Mort de Zacut Lusitano, à Amsterdam, le 1er janvier.
1643. Ezechiel de Castro, à Vérone.
1644. Mort de Nephtali ben Joseph Lévi, médecin de l'archevêque et électeur de Cologne.
4648. Daniel ou André de Castro, médecin de Fréderic III, roi de Danemark.
1650. David Chaïm Luria, à Padoue.
1655. Mort de Joseph Salomon del Medigo, le 16 octobre, à Prague.
1657. Mort de Menasseh ben Israël, à Middelbourg.
1660. Moseh Amardji de Salonique, médecin du sultan Mahomet IV.
1668. Mort de Jacques Rosales, comte palatin, âgé de 75 ans.
1670. Leb Gunzbourg, de Vienne, se rend à Premislas.
1674. Jonas Casal, médecin de Jean Sobieski, roi de Pologne.
1675. Mort de Benjamin Musaphia, à Amsterdam.
1675. Ishak Cardoso, à Vérone; Abraham Cardoso, son frère, médecin du dey de Tripolis.
1679. Meïr Gunzbourg, à Lublin; Izig Gunzbourg, son frère, à Premislas.
1680. Un nommé Schultz écrit contre les médecins juifs de Pologne.
1684. Mort de Bénoit de Castro, médecin de la reine Christine.
1685. Samuel Meldola, à Mantoue.
1687. Mort d'Orobio de Castro, à Amsterdam.
1693. Mort de Jacob Zahalon, à Ferrare

1694. Abraham Wallich à Francfort sur le Mein.
1696. Ishak Abendana, à Oxford, puis à Cambridge.
1700. Les facultés théologiques luthériennes de Wittemberg et de Rostock se prononcent, contre les médecins israélites.
1704. Progrès de la médecine juive en Allemagne; les Wallich, les Grotwahl, les Cohen, se rendent recommandables au commencement du dix-huitième siècle.
1708. Israël Konian, à Constantinople.
1712. Abraham Fonseca, à Amsterdam.
1717. Mort de Raphaël Rabeni, à Padoue.
1722. Mort d'Abraham Cohen, à Zante.
1828. Mort de David Nieto, à Londres et d'Isaac Vita Cantirini, à Padoue.
1729. Mort de Tobie Cohen, à Jérusalem.
1730. Le docteur Fonseca, ancien médecin du sultan Achmet III, vient à Paris.
1735. Elia Concili, à Livourne.
1736. Adam Bondi, à Livourne.
1739. Mort de Leb Wallich, à Francfort-sur-le-Mein.
1740. Mort de Samson Morpurgo, à Ancône.
1741. Mort de Meïr Grotwahl, à Mayence.
1742. Mort de Jean-Baptiste Silva, le 19 août, à Paris.
1744. Jacob Wallich, à Metz.
1748. Mort de Sabbatai-Vita Marini, à Padoue.
1752. Benjamin Croneberg, à Bonn.
1755. Ahron Emmerich, à Berlin.
1756. Mort d'Ishak Lampronti, à Ferrare.
1762. Mort de Jacques de Castro Sarmento, à Londres.
1763. Mort d'Abraham Kisch, le 5 juin, à Prague.
1772. Mort de Léon-Elie Hirschel, à Berlin.
1775. Mort d'Israël Lyons, en Angleterre.
1786. Mort de Cerf ou Herz Willstadt, à Metz.
1789. Mort de Jacques Marx, le 24 janvier.
1793. Mort d'Ephraïm Luzzatto.
1797. Mort de Gumperz Levison, le 10 février, à Hambourg.
1799. Mort de Marc-Eliéser Bloch, le 6 août.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES NOMS PROPRES.

B

Nephtali Herz. Voy. Herz.

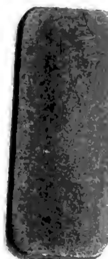
T

U

V

FIN DE LA TABLE.


A 000 118 816 8






Univ
Sc
Digitized by Google